
1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

CHATEAUBRIAND.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.
Rue de Vaugirard, 36.

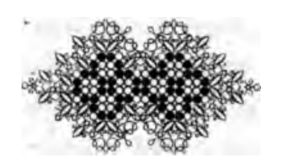
CHATEAUBRIAND.

VOYAGES EN AMÉRIQUE,

(Moeurs des Sauvages.)

VOYAGE A CLERMONT

ET AU MONT-BLANC.



PARIS.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1839.

INTRODUCTION.

DANS une note de l'*Essai historique*[1] écrite en 1794, j'ai raconté, avec des détails assez étendus, quel avoit été mon dessein en passant en Amérique; j'ai plusieurs fois parlé de ce même dessein dans mes autres ouvrages, et particulièrement dans la préface d'*Atala*. Je ne prétendois à rien moins qu'à découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique, en retrouvant la mer polaire, vue par Hearne en 1772, aperçue plus à l'ouest en 1789, par Mackensie, reconnue par le capitaine Parry, qui s'en approcha en 1819, à travers le détroit de Lancastre, et en 1821 à l'extrémité du détroit de l'*Hécla* et de *la Fury*[2]; enfin le capi-

[1] *Essai historique*, liv. I. part. II, chap. XXIII.

[2] Cet intrépide marin étoit reparti pour le Spitzberg avec l'intention d'aller jusqu'au pôle en traîneau. Il est resté soixante-un jours sur la glace sans pouvoir dépasser le 82e deg. 45 min. de latitude N.

taine Francklin, après avoir descendu successivement la rivière de Hearne en 1821, et celle de Mackensie en 1826, vient d'explorer les bords de cet océan, qu'environne une ceinture de glaces, et qui jusqu'à présent a repoussé tous les vaisseaux.

Il faut remarquer une chose particulière à la France : la plupart de ses voyageurs ont été des hommes isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie : rarement le gouvernement ou des compagnies particulières les ont employés ou secourus. Il est arrivé de là que des peuples étrangers, mieux avisés, ont fait, par un concours de volontés nationales, ce que des individus françois n'ont pu achever. En France on a le courage; le courage mérite le succès, mais il ne suffit pas toujours pour l'obtenir.

Aujourd'hui, que j'approche de la fin de ma carrière je ne puis m'empêcher, en jetant un regard sur le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi, si j'avois rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ces grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations avec tant de bruit seroient tombées sur ma tête en silence : le monde auroit changé, moi absent. Il est probable que je n'aurois jamais eu le malheur d'écrire : mon nom seroit demeuré inconnu, ou il s'y fût attaché une de ces renommées

paisibles qui ne soulèvent point l'envie, et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurois repassé l'Atlantique, si je ne me serois pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? Il est vrai que je n'aurois pas figuré au congrès de Vérone, et qu'on ne m'eût pas appelé *Monseigneur* dans l'hôtellerie des affaires étrangères, rue des Capucines, à Paris.

Tout cela est fort indifférent au terme de la route : quelle que soit la diversité des chemins, les voyageurs arrivent au commun rendez-vous; ils y parviennent tous également fatigués; car ici-bas, depuis le commencement jusqu'à la fin de la course, on ne s'assied pas une seule fois pour se reposer : comme les Juifs au festin de la Pâque, on assiste au banquet de la vie à la hâte, debout, les reins ceints d'une corde, les souliers aux pieds, et le bâton à la main.

Il est donc inutile de redire quel étoit le but de mon entreprise, puisque je l'ai dit cent fois dans mes autres écrits. Il me suffira de faire observer au lecteur que ce premier voyage pouvoit devenir le dernier, si je parvenois à me procurer tout d'abord les ressources nécessaires à ma grande découverte; mais, dans le cas où je serois arrêté par des obstacles imprévus, ce premier voyage ne devoit être que le

prélude d'un second, qu'une sorte de reconnoissance dans le désert.

Pour s'expliquer la route qu'on me verra prendre, il faut aussi se souvenir du plan que je m'étois tracé : ce plan est rapidement esquissé dans la note de l'*Essai historique*, ci-dessus indiqué. Le lecteur y verra qu'au lieu de remonter au septentrion je voulois marcher à l'ouest, de manière à attaquer la rive occidentale de l'Amérique, un peu au-dessus du golfe de Californie. De là suivant le profil du continent, et toujours en vue de la mer, mon dessein étoit de me diriger vers le nord jusqu'au détroit de Behring, de doubler le dernier cap de l'Amérique, de descendre à l'est le long des rivages de la mer polaire, et de rentrer dans les Etats-Unis par la baie d'Hudson, le Labrador et le Canada.

Ce qui me déterminoit à parcourir une si longue côte de l'océan Pacifique étoit le peu de connoissance que l'on avoit de cette côte. Il restoit des doutes, même après les travaux de Vancouver, sur l'existence d'un passage entre le 40e et le 60e degré de latitude septentrionale : la rivière de la Colombie, les gisements du nouveau Cornouailles, le détroit de Chelckhoff, les régions Aléutiennes, le golfe de Bristol ou de Cook, les terres des Indiens Tchoukotches, rien de tout cela n'avoit encore été exploré par Kotzbue et les autres navigateurs russes ou Américains. Aujourd'hui le capitaine Francklin, évitant plusieurs

mille lieues de circuit, s'est épargné la peine de chercher à l'occident ce qui ne se pouvoit trouver qu'au septentrion.

Destiné par mon père à la marine, et par ma mère à l'état ecclésiastique, ayant choisi moi-même le service de terre, j'avois été présenté à Louis XVI : afin de jouir des honneurs de la cour et de *monter dans les carrosses*, pour parler le langage du temps, il falloit avoir au moins le rang de capitaine de cavalerie; j'étois ainsi capitaine de cavalerie de droit, et sous-lieutenant d'infanterie de fait, dans le régiment de Navarre. Les soldats de ce régiment, dont le marquis de Mortemart étoit colonel, s'étant insurgés comme les autres, je me trouvai dégagé de tout lien vers la fin de 1790. Quand je quittai la France, au commencement de 1791, la révolution marchoit à grands pas : les principes sur lesquels elle se fondoit étoient les miens, mais je détestois les violences qui l'avoient déjà déshonorée : c'étoit avec joie que j'allois chercher une indépendanc plus conforme à mes goûts, plus sympathique à mon caractère.

A cette même époque le mouvement de l'émigration s'accroissoit; mais comme on ne se battoit pas, aucun sentiment d'honneur ne me forçoit contre le penchant de ma raison, à me jeter dans la folie de Coblentz. Une émigration plus raisonnable se dirigeoit vers les rives de l'Ohio, une terre de liberté



VOYAGE

EN AMÉRIQUE.

Je m'embarquai donc à Saint-Malo, comme je l'ai dit; nous prîmes la haute mer, et, le 6 mai 1791, vers les huit heures du matin, nous découvrîmes le pic de l'île de Pico, l'une des Açores : quelques heures après, nous jetâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches, devant l'île Graciosa. On en peut lire la description dans l'*Essai historique*. On ignore la date précise de la découverte de cette île.

C'étoit la première terre étrangère à laquelle j'abordois; par cette raison même il m'en est resté un souvenir qui conserve chez moi l'empreinte et la vivacité de la jeunesse. Je n'ai pas manqué de conduire Chactas aux Açores, et de lui faire voir la fameuse statue que les premiers navigateurs prétendirent avoir trouvée sur ces rivages.

Des Açores, poussés par les vents sur le banc de

pour les États-Unis. En me rendant au port je visitai la terre où s'étoit écoulée une partie de mon enfance : je laisse parler les *Mémoires*.

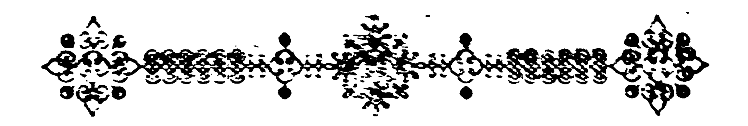
« Je n'ai revu Combourg que trois fois : à la mort « de mon père toute la famille se trouva réunie au « château pour se dire adieu. Deux ans plus tard « j'accompagnai ma mère à Combourg ; elle vouloit « meubler le vieux manoir ; mon frère y devoit amener « ma belle-sœur : mon frère ne vint point en Breta- « gne ; et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune « femme [1] pour qui ma mère avoit préparé le lit « nuptial. Enfin je pris le chemin de Combourg en « me rendant au port, lorsque je me décidai à passer « en Amérique.

« Après seize années d'absence, prêt à quitter de « nouveau le sol natal pour les ruines de la Grèce, « j'allai embrasser au milieu des landes de ma pauvre « Bretagne ce qui restoit de ma famille ; mais je n'eus « pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des « champs paternels. C'est dans les bruyères de Com- « bourg que je suis devenu le peu que je suis ; c'est « là que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. « De dix enfants que nous avons été, nous ne restons « plus que trois. Ma mère est morte de douleur ; les « cendres de mon père ont été jetées au vent.

[1] Mademoiselle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, exécutée avec son mari et sa mère le même jour que son illustre aïeul.

« Si mes ouvrages me survivoient, si je devois « laisser un nom, peut-être un jour, guidé par ces « Mémoires, le voyageur s'arrêteroit un moment aux « lieux que j'ai décrits. Il pourroit reconnoître le « château, mais il chercheroit en vain le *grand mail* « ou le grand bois; il a été abattu : le berceau de « mes songes a disparu comme ces songes. Demeuré « seul debout sur son rocher, l'antique donjon sem- « ble regretter les chênes qui l'environnoient et le « protégeoient contre les tempêtes. Isolé comme lui, « j'ai vu comme lui tomber autour de moi la famille « qui embellissoit mes jours et me prêtoit son abri : « grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre « aussi solidement que les tours où j'ai passé ma « jeunesse. »

Les lecteurs connoissent à présent le voyageur auquel ils vont avoir affaire dans le récit de ses premières courses.



VOYAGE

EN AMÉRIQUE.

Je m'embarquai donc à Saint-Malo, comme je l'ai dit; nous prîmes la haute mer, et, le 6 mai 1791, vers les huit heures du matin, nous découvrîmes le pic de l'île de Pico, l'une des Açores : quelques heures après, nous jetâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches, devant l'île Graciosa. On en peut lire la description dans l'*Essai historique*. On ignore la date précise de la découverte de cette île.

C'étoit la première terre étrangère à laquelle j'abordois; par cette raison même il m'en est resté un souvenir qui conserve chez moi l'empreinte et la vivacité de la jeunesse. Je n'ai pas manqué de conduire Chactas aux Açores, et de lui faire voir la fameuse statue que les premiers navigateurs prétendirent avoir trouvée sur ces rivages.

Des Açores, poussés par les vents sur le banc de

Terre-Neuve, nous fûmes obligés de faire une seconde relâche à l'île Saint-Pierre. « T. et moi, dis-je encore dans l'*Essai historique*, nous allions courir « dans les montagnes de cette île affreuse; nous nous « perdions au milieu des brouillards dont elle est « sans cesse couverte, errant au milieu des nuages « et des bouffées de vent, entendant les mugissements « d'une mer que nous ne pouvions découvrir, égarés « sur une bruyère laineuse et morte, et au bord d'un « torrent rougeâtre qui rouloit entre des rochers. »

Les vallées sont semées, dans différentes parties, de cette espèce de pin dont les jeunes pousses servent à faire une bière amère. L'île est environnée de plusieurs écueils, entre lesquels on remarque celui du *Colombier*, ainsi nommé parce que les oiseaux de mer y font leur nid au printemps. J'en ai donné la description dans le *Génie du Christianisme*.

L'île Saint-Pierre n'est séparée de celle de Terre-Neuve que par un détroit assez dangereux; de ses côtes désolées on découvre les rivages encore plus désolés de Terre-Neuve. En été, les grèves de ces îles sont couvertes de poissons qui sèchent au soleil, et en hiver d'ours blancs qui se nourrissent des débris oubliés par les pêcheurs.

Lorsque j'abordai à Saint-Pierre, la capitale de l'île consistoit, autant qu'il m'en souvient, dans une assez longue rue, bâtie le long de la mer. Les habitants, fort hospitaliers, s'empressèrent de nous offrir leur table et leur maison. Le gouverneur logeoit à l'extrémité de la ville. Je dînai deux ou trois fois chez lui. Il cultivoit dans un des fossés du fort quelques légumes d'Europe. Je me souviens qu'après le dîner

il me montroit son *jardin;* nous allions ensuite nous asseoir au pied du mât du pavillon planté sur la forteresse. Le drapeau françois flottoit sur notre tête, tandis que nous regardions une mer sauvage et les côtes sombres de l'île de Terre-Neuve, en parlant de la patrie.

Après une relâche de quinze jours, nous quittâmes l'île Saint-Pierre, et le bâtiment, faisant route au midi, atteignit la latitude des côtes du Maryland et de la Virginie : les calmes nous arrêtèrent. Nous jouissions du plus beau ciel; les nuits, les couchers et les levers du soleil étoient admirables. Dans le chapitre du *Génie du Christianisme* déjà cité, intitulé *Deux perspectives de la nature,* j'ai rappelé une de ces pompes nocturnes et une de ces magnificences du couchant. « Le globe du soleil prêt à se plonger dans « les flots apparoissoit entre les cordages du navire, « au milieu des espaces sans bornes, etc. »

Il ne s'en fallut guère qu'un accident ne mît un terme à tous mes projets.

La chaleur nous accabloit; le vaisseau, dans un calme plat, sans voile et trop chargé de ses mâts, étoit tourmenté par le roulis. Brûlé sur le pont et fatigué du mouvement, je voulus me baigner; et, quoique nous n'eussions point de chaloupe dehors, je me jetai du mât de beaupré à la mer. Tout alla d'abord à merveille, et plusieurs passagers m'imitèrent. Je nageois sans regarder le vaisseau; mais quand je vins à tourner la tête, je m'aperçus que le courant l'avoit déjà entraîné bien loin. L'équipage étoit accouru sur le pont; on avoit filé un grelin aux autres nageurs. Des requins se montroient dans les

eaux du navire, et on leur tiroit du bord des coups de fusil pour les écarter. La houle étoit si grosse qu'elle retardoit mon retour et épuisoit mes forces. J'avois un abîme au-dessous de moi, et les requins pouvoient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment, on s'efforçoit de mettre un canot à la mer; mais il falloit établir un palan, et cela prenoit un temps considérable.

Par le plus grand bonheur, une brise presque insensible se leva : le vaisseau, gouvernant un peu, se rapprocha de moi; je pus m'emparer du bout de la corde; mais les compagnons de ma témérité s'étoient accrochés à cette corde; et quand on nous attira au flanc du bâtiment, me trouvant à l'extrémité de la file, ils pesoient sur moi de tout leur poids. On nous repêcha ainsi un à un, ce qui fut long. Les roulis continuoient; à chacun d'eux nous plongions de dix ou douze pieds dans la vague, ou nous étions suspendus en l'air à un même nombre de pieds, comme des poissons au bout d'une ligne. A la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir; un roulis de plus, et c'en étoit fait. Enfin on me hissa sur le pont à demi mort : si je m'étois noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres!

Quelques jours après cet accident, nous aperçumes la terre; elle étoit dessinée par la cime de quelques arbres qui sembloient sortir du sein de l'eau : les palmiers de l'embouchure du Nil me découvrirent depuis le rivage de l'Égypte de la même manière. Un pilote vint à notre bord. Nous entrâmes dans la baie de Chesapeake, et le soir même on envoya une chaloupe chercher de l'eau et des vivres frais. Je me joignis au

parti qui alloit à terre, et une demi-heure après avoir quitté le vaisseau, je foulai le sol américain.

Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes regards autour de moi dans un mélange de sentiments et d'idées que je ne pouvois débrouiller alors, et que je ne pourrois peindre aujourd'hui. Ce continent ignoré du reste du monde pendant toute la durée des temps anciens, et pendant un grand nombre de siècles modernes; les premières destinées sauvages de ce continent, et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb; la domination des monarchies de l'Europe, ébranlée dans ce Nouveau-Monde; la vieille société finissant dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique; la part que ma patrie avoit eue à ces événements; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang françois; un grand homme sortant à la fois du milieu des discordes et des déserts; Washington habitant une ville florissante, dans le même lieu où un siècle auparavant Guillaume Penn avoit acheté un morceau de terre de quelques Indiens; les Etats-Unis renvoyant à la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la France avoit soutenues de ses armes; enfin, mes propres desseins, les découvertes que je voulois tenter dans ces solitudes natives, qui étendoient encore leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une civilisation étrangère : voilà les choses qui occupoient confusément mon esprit.

Nous nous avançâmes vers une habitation assez éloignée pour y acheter ce qu'on voudroit nous

vendre. Nous traversâmes quelques petits bois de baumiers et de cèdres de la Virginie qui parfumoient l'air. Je vis voltiger des oiseaux-moqueurs et des cardinaux, dont les chants et les couleurs m'annoncèrent un nouveau climat. Une négresse de quatorze ou quinze ans, d'une beauté extraordinaire, vint nous ouvrir la barrière d'une maison qui tenoit à la fois de la ferme d'un Anglois et de l'habitation d'un colon. Des troupeaux de vaches paissoient dans des prairies artificielles entourées de palissades dans lesquelles se jouoient des écureuils gris, noirs, rayés; des nègres scioient des pièces de bois, et d'autres cultivoient des plantations de tabac. Nous achetâmes des gâteaux de maïs, des poules, des œufs, du lait, et nous retournâmes au bâtiment mouillé dans la baie.

On leva l'ancre pour gagner la rade, et ensuite le port de Baltimore. Le trajet fut lent; le vent manquoit. En approchant de Baltimore, les eaux se rétrécirent : elles étoient d'un calme parfait; nous avions l'air de remonter un fleuve bordé de longues avenues : Baltimore s'offrit à nous comme au fond d'un lac. En face de la ville s'élevoit une colline ombragée d'arbres, au pied de laquelle on commençoit à bâtir quelques maisons. Nous amarrâmes au quai du port. Je couchai à bord, et ne descendis à terre que le lendemain. J'allai loger à l'auberge où l'on porta mes bagages. Les séminaristes se retirèrent avec leur supérieur à l'établissement préparé pour eux, d'où ils se sont dispersés en Amérique.

Baltimore, comme toutes les autres métropoles des Etats-Unis, n'avoit pas l'étendue qu'il a aujourd'hui : c'étoit une jolie ville fort propre et fort animée. Je

payai mon passage au capitaine et lui donnai un dîner d'adieu dans une très-bonne taverne auprès du port. J'arrêtai ma place au stage, qui faisoit trois fois la semaine le voyage de Philadelphie. A quatre heures du matin je montai dans ce stage et me voilà roulant sur les grands chemins du Nouveau-Monde où je ne connoissois personne, où je n'étois connu de qui que ce soit : mes compagnons de voyage ne m'avoient jamais vu, et je ne devois jamais les revoir après notre arrivée à la capitale de la Pensylvanie.

La route que nous parcourûmes étoit plutôt tracée que faite. Le pays étoit assez nu et assez plat : peu d'oiseaux, peu d'arbres; quelques maisons éparses, point de villages; voilà ce que présentoit la campagne et ce qui me frappa désagréablement.

En approchant de Philadelphie, nous rencontrâmes des paysans allant au marché, des voitures publiques et d'autres voitures fort élégantes. Philadelphie me parut une belle ville : les rues larges, quelques-unes plantées d'arbres, se coupent à angle droit dans un ordre régulier du nord au sud et de l'est à l'ouest. La Delaware coule parallèlement à la rue qui suit son bord occidental : c'est une rivière qui seroit considérable en Europe, mais dont on ne parle pas en Amérique. Ses rives sont basses et peu pittoresques.

Philadelphie, à l'époque de mon voyage (1791), ne s'étendoit point encore jusqu'au Schuylkill; seulement le terrain, en avançant vers cet affluent, étoit divisé par lots sur lesquels on construisoit quelques maisons isolées.

L'aspect de Philadelphie est froid et monotone. En général, ce qui manque aux cités des États-Unis,

ce sont les monuments, et surtout les vieux monuments. Le protestantisme, qui ne sacrifie point à l'imagination, et qui est lui-même nouveau, n'a point élevé ces tours et ces dômes dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe. Presque rien à Philadelphie, à New-Yorck, à Boston, ne s'élève au-dessus de la masse des murs et des toits. L'œil est attristé de ce niveau.

Les États-Unis donnent plutôt l'idée d'une colonie que d'une nation-mère; on y trouve des usages plutôt que des mœurs. On sent que les habitants ne sont point nés du sol : cette société, si belle dans le présent, n'a point de passé; les villes sont neuves, les tombeaux sont d'hier. C'est ce qui m'a fait dire dans les Natchez : « Les Européens n'avoient point encore « de tombeaux en Amérique, qu'ils y avoient déjà « des cachots. C'étoient les seuls monuments du « passé pour cette société sans aïeux et sans sou- « venirs. »

Il n'y a de vieux en Amérique que les bois, enfants de la terre, et la liberté, mère de toute société humaine : cela vaut bien des monuments et des aïeux.

Un homme débarqué, comme moi, aux États-Unis, plein d'enthousiasme pour les anciens, un Caton qui cherchoit partout la rigidité des premières mœurs romaines, dut être fort scandalisé de trouver partout l'élégance des vêtements, le luxe des équipages, la frivolité des conversations, l'inégalité des fortunes, l'immoralité des maisons de banque et de jeu, le bruit des salles de bal et de spectacle. A Philadelphie, j'aurois pu me croire dans une ville an-

gloise : rien n'annonçoit que j'eusse passé d'une monarchie à une république.

On a pu voir dans l'*Essai historique* qu'à cette époque de ma vie j'admirois beaucoup les républiques : seulement je ne les croyois pas possibles à l'âge du monde où nous étions parvenus, parce que je ne connoissois que la liberté à la manière des anciens, la liberté fille des mœurs dans une société naissante; j'ignorois qu'il y eût une autre liberté fille des lumières et d'une vieille civilisation, liberté dont la république représentative a prouvé la réalité. On n'est plus obligé aujourd'hui de labourer soi-même son petit champ, de repousser les arts et les sciences, d'avoir les ongles crochus et la barbe sale pour être libre.

Mon *désappointement* politique me donna sans doute l'humeur qui me fit écrire la note satirique contre les quakers, et même un peu contre tous les Américains, note que l'on trouve dans l'*Essai historique*. Au reste, l'apparence du peuple dans les rues de la capitale de la Pensylvanie étoit agréable; les hommes se montroient proprement vêtus; les femmes, surtout les quakeresses, avec leur chapeau uniforme, paroissoient extrêmement jolies.

Je rencontrai plusieurs colons de Saint-Domingue et quelques François émigrés. J'étois impatient de commencer mon voyage au désert : tout le monde fut d'avis que je me rendisse à Albany, où, plus rapproché des défrichements et des nations indiennes, je serois à même de trouver des guides et d'obtenir des renseignements.

Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le général Wa-

shington n'y étoit pas. Je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours; il revint. Je le vis passer dans une voiture qu'emportoient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, étoit nécessairement Cincinnatus; Cincinnatus en carrosse dérangeoit un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvoit-il être autre chose qu'un rustre piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue? Mais, quand j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

Une petite maison dans le genre anglois, ressemblant aux maisons voisines, étoit le palais du Président des États-Unis : point de gardes, pas même de valets. Je frappai : une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général étoit chez lui ; elle me répondit qu'il y étoit. Je répliquai que j'avois une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglois, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, Sir.* « Entrez, Monsieur; » et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibules aux maisons angloises : elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

Je n'étois pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

Au bout de quelques minutes le général entra.

C'étoit un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble : il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence; il l'ouvrit, courut à la signature qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand! » c'étoit ainsi qu'il appeloit et qu'avoit signé le marquis de la Rouairie.

Nous nous assîmes; je lui expliquai, tant bien que mal, le motif de mon voyage. Il me répondit par monosyllabes françois ou anglois, et m'écoutoit avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins dif-« ficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que de « créer un peuple comme vous l'avez fait. » *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution françoise. Le général nous montra une clef de la Bastille : ces clefs de la Bastille étoient des jouets assez niais, qu'on se distribuoit alors dans les deux mondes. Si Washington avoit vu, comme moi, dans les ruisseaux de Paris, les *vainqueurs de la Bastille*, il auroit eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la révolution n'étoient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le Temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne

l'ai jamais revu : il partit le lendomain pour la campagne, et je continuai mon voyage.

Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas; j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu; il étoit dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi! je m'en suis senti réchauffé le reste de ma vie; il y a une vertu dans les regards d'un grand homme.

J'ai vu depuis Buonaparte : ainsi la Providence m'a montré les deux personnages qu'elle s'étoit plu à mettre à la tête des destinées de leurs siècles.

Si l'on compare Washington et Buonaparte, homme à homme, le génie du premier semble d'un vol moins élevé que celui du second. Washington n'appartient pas, comme Buonaparte, à cette race des Alexandre et des César, qui dépasse la stature de l'espèce humaine. Rien d'étonnant ne s'attache à sa personne; il n'est point placé sur un vaste théâtre; il n'est point aux prises avec les capitaines les plus habiles et les plus puissants monarques du temps, il ne traverse point les mers; il ne court point de Memphis à Vienne et de Cadix à Moscou : il se défend avec une poignée de citoyens sur une terre sans souvenirs et sans célébrité, dans le cercle étroit des foyers domestiques. Il ne livre point de ces combats qui renouvellent les triomphes sanglants d'Arbelles et de Pharsale; il ne renverse point les trônes pour en recomposer d'autres avec leurs débris; *il ne met point le pied sur le cou des*

rois; il ne leur fait point dire sous les vestibules de son palais :

Qu'ils se font trop attendre et qu'Attila s'ennuie.

Quelque chose de silencieux enveloppe les actions de Washington; il agit avec lenteur : on diroit qu'il se sent le mandataire de la liberté de l'avenir, et qu'il craint de la compromettre. Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce; ce sont celles de son pays; il ne se permet pas de jouer ce qui ne lui appartient pas. Mais de cette profonde obscurité, quelle lumière va jaillir! Cherchez les bois inconnus où brilla l'épée de Washington, qu'y trouvez-vous? des tombeaux? non! un Monde! Washington a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille.

Buonaparte n'a aucun trait de ce grave Américain : il combat sur une vieille terre, environné d'éclat et de bruit; il ne veut créer que sa renommée; il ne se charge que de son propre sort. Il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui descend de si haut s'écoulera promptement : il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. A l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde : il paroît sur tous les rivages, il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire;

mais en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.

Chacun est récompensé selon ses œuvres : Washington élève une nation à l'indépendance : magistrat retiré, il s'endort paisiblement sous son toit paternel, au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération de tous les peuples.

Buonaparte ravit à une nation son indépendance : empereur déchu, il est précipité dans l'exil, où la frayeur de la terre ne le croit pas encore assez emprisonné sous la garde de l'Océan. Tant qu'il se débat contre la mort, foible et enchaîné sur un rocher, l'Europe n'ose déposer les armes. Il expire : cette nouvelle publiée à la porte du palais, devant laquelle le conquérant avoit fait proclamer tant de funérailles, n'arrête ni n'étonne le passant : qu'avoient à pleurer les citoyens ?

La république de Washington subsiste ; l'empire de Buonaparte est détruit : il s'est écoulé entre le premier et le second voyage d'un François qui a trouvé une nation reconnoissante, là où il avoit combattu pour quelques colons opprimés.

Washington et Buonaparte sortirent du sein d'une république : nés tous deux de la liberté, le premier lui a été fidèle, le second l'a trahie. Leur sort, d'après leur choix, sera différent dans l'avenir.

Le nom de Washington se répandra avec la liberté d'âge en âge ; il marquera le commencement d'une nouvelle ère pour le genre humain.

Le nom de Buonaparte sera redit aussi par les générations futures ; mais il ne se rattachera à aucune

bénédiction, et servira souvent d'autorité aux oppresseurs, grands ou petits.

Washington a été tout entier le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque; il a secondé, au lieu de contrarier, le mouvement des esprits; il a voulu ce qu'il devoit vouloir, la chose même à laquelle il étoit appelé : de là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est naturel et dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays; sa gloire est le patrimoine commun de la civilisation croissante; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires où coule une source intarissable pour le peuple.

Buonaparte pouvoit enrichir également le domaine public : il agissoit sur la nation la plus civilisée, la plus intelligente, la plus brave, la plus brillante de la terre. Quel seroit aujourd'hui le rang occupé par lui dans l'univers, s'il eût joint la magnanimité à ce qu'il avoit d'héroïque; si, Washington et Buonaparte à la fois, il eût nommé la liberté héritière de sa gloire!

Mais ce géant démesuré ne lioit point complétement ses destinées à celle de ses contemporains : son génie appartenoit à l'âge moderne, son ambition étoit des vieux jours; il ne s'aperçut pas que les miracles de sa vie dépassoient de beaucoup la valeur d'un diadème, et que cet ornement gothique lui siéroit mal. Tantôt il faisoit un pas avec le siècle, tantôt il reculoit vers le passé; et, soit qu'il remontât ou suivît le cours du temps, par sa force prodigieuse il entraînoit ou repoussoit les flots. Les hommes ne furent à ses

yeux qu'un moyen de puissance; aucune sympathie ne s'établit entre leur bonheur et le sien. Il avoit promis de les délivrer, il les enchaîna; il s'isola d'eux, ils s'éloignèrent de lui. Les rois d'Égypte plaçoient leurs pyramides funèbres, non parmi des campagnes florissantes, mais au milieu des sables stériles; ces grands tombeaux s'élèvent comme l'éternité dans la solitude : Buonaparte a bâti à leur image le monument de sa renommée.

Ceux qui, ainsi que moi, ont vu le conquérant de l'Europe et le législateur de l'Amérique, détournent aujourd'hui les yeux de la scène du monde : quelques histrions, qui font pleurer ou rire, ne valent pas la peine d'être regardés.

Un stage semblable à celui qui m'avoit amené de Baltimore à Philadelphie me conduisit de Philadelphie à New-Yorck, ville gaie, peuplée et commerçante, qui pourtant étoit bien loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. J'allai en pélerinage à Boston pour saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine. « J'ai vu les champs de Lexington; je m'y suis arrêté « en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, « à contempler la tombe de ces guerriers des deux « mondes, qui moururent les premiers pour obéir « aux lois de la patrie. En foulant cette terre philoso- « phique qui me disoit dans sa muette éloquence « comment les empires se perdent et s'élèvent, j'ai « confessé mon néant devant les voies de la Provi- « dence, et baissé mon front dans la poussière[1]. »

Revenu à New-Yorck, je m'embarquai sur le pa

[1] Essai historique, liv. I, part. I; chap. XXIII.

quebot qui faisoit voile pour Albany, en remontant la rivière d'Hudson, autrement appelée *la rivière du Nord*.

Dans une note de l'*Essai historique*, j'ai décrit une partie de ma navigation sur cette rivière, au bord de laquelle disparoît aujourd'hui parmi les républicains de Washington, un des rois de Buonaparte, et quelque chose de plus, un de ses frères. Dans cette même note, j'ai parlé du major André, de cet infortuné jeune homme sur le sort duquel un ami, dont je ne cesse de déplorer la perte, a laissé tomber de touchantes et courageuses paroles, lorsque Buonaparte étoit près de monter au trône où s'étoit assise Marie-Antoinette[1].

Arrivé à Albany, j'allai chercher un M. Swift pour lequel on m'avoit donné une lettre à Philadelphie. Cet Américain faisoit la traite des pelleteries avec les tribus indiennes enclavées dans le territoire cédé par l'Angleterre aux États-Unis; car les puissances civilisées se partagent sans façon, en Amérique, des terres qui ne leur appartiennent pas. Après m'avoir entendu, M. Swift me fit des objections très-raisonnables : il me dit que je ne pouvois pas entreprendre de prime-abord, seul, sans secours, sans appui, sans recommandation pour les postes anglois, américains, espagnols, où je serois forcé de passer, un voyage de cette importance; que quand j'aurois le bonheur de traverser sans accident tant de solitudes, j'arriverois à des régions glacées où je périrois de froid ou de faim. Il me conseilla de commencer par m'acclimater en fai-

[1] M. de Fontanes, *Éloge de Washington*.

sant une première course dans l'intérieur de l'Amérique, d'apprendre le sioux, l'iroquois et l'esquimaux; de vivre quelque temps parmi les coureurs de bois canadiens et les agents de la compagnie de la baie d'Hudson. Ces expériences préliminaires faites, je pourrois alors, avec l'assistance du gouvernement françois, poursuivre ma hasardeuse entreprise. . . .

Ces conseils, dont je ne pouvois m'empêcher de reconnoître la justesse, me contrarioient; si je m'en étois cru, je serois parti pour aller tout droit au pôle, comme on va de Paris à Saint-Cloud. Je cachai cependant à M. Swift mon déplaisir. Je le priai de me procurer un guide et des chevaux, afin que je me rendisse à la cataracte de Niagara, et de là à Pittsbourg, d'où je pourrois descendre l'Ohio. J'avois toujours dans la tête le premier plan de route que je m'étois tracé.

M. Swift engagea à mon service un Hollandois qui parloit plusieurs dialectes indiens. J'achetai deux chevaux, et je me hâtai de quitter Albany.

Tout le pays qui s'étend aujourd'hui entre le territoire de cette ville et celui de Niagara est habité, cultivé, et traversé par le fameux canal de New-Yorck; mais alors une grande partie de ce pays étoit déserte.

Lorsqu'après avoir passé le Mohawk, je me trouvai dans des bois qui n'avoient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse que j'ai encore rappelée dans l'*Essai historique :* « J'allois d'arbre en arbre, à « droite et à gauche indifféremment, en disant en « moi-même : Ici plus de chemin à suivre, plus de « villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents,

« de républiques, de rois. . . . .
« Et pour essayer si j'étois enfin rétabli dans mes « droits originels, je me livrois à mille actes de volonté « qui faisoient enrager le grand Hollandois qui me « servoit de guide, et qui dans son âme me croyoit « fou [1]. »

Nous entrions dans les anciens cantons des six nations iroquoises. Le premier Sauvage que nous rencontrâmes étoit un jeune homme qui marchoit devant un cheval sur lequel étoit assise une Indienne parée à la manière de sa tribu. Mon guide leur souhaita le bonjour en passant.

On sait déjà que j'eus le bonheur d'être reçu par un de mes compatriotes sur la frontière de la solitude, par ce M. Violet, maître de danse chez les Sauvages. On lui payoit ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. « Au milieu d'une forêt, on voyoit « une espèce de grange; je trouvai dans cette grange « une vingtaine de Sauvages, hommes et femmes, « barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, « les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur « la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un « petit François, poudré et frisé comme autrefois, « habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et man« chettes de mousseline, râcloit un violon de poche, « et faisoit danser Madelon Friquet à ces Iroquois. « M. Violet, en me parlant des Indiens, me disoit « toujours : *Ces messieurs sauvages et ces dames sau« vagesses*. Il se louoit beaucoup de la légèreté de ses « écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles

[1] *Essai historique*, liv. I, part. II, chap. LVII.

« gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre « son menton et sa poitrine, accordoit l'instrument « fatal; il crioit en iroquois : *A vos places!* et toute « la troupe sautoit comme une bande de démons [1]. »

C'étoit une chose assez étrange pour un disciple de Rousseau, que cette introduction à la vie sauvage par un bal que donnoit à des Iroquois un ancien marmiton du général Rochambeau. Nous continuâmes notre route. Je laisse maintenant parler le manuscrit : je le donne tel que je le trouve, tantôt sous la forme d'un *récit*, tantôt sous celle d'un *journal*, quelquefois en *lettres* ou en simples *annotations*.

LES ONONDAGAS.

Nous étions arrivés au bord du lac auquel les Onondagas, peuplade iroquoise, ont donné leur nom. Nos chevaux avoient besoin de repos. Je choisis avec mon Hollandois un lieu propre à établir notre camp. Nous en trouvâmes un dans une gorge de vallée, à l'endroit où une rivière sort en bouillonnant du lac. Cette rivière n'a pas couru cent toises au nord en directe ligne qu'elle se replie à l'est, et court parallèlement au rivage du lac, en dehors des rochers qui servent de ceinture à ce dernier.

Ce fut dans la courbe de la rivière que nous dressâmes notre appareil de nuit : nous fichâmes deux hauts piquets en terre; nous plaçâmes horizontalement dans la fourche de ces piquets une longue perche; appuyant des écorces de bouleau, un bout

[1] *Itinéraire*, septième et dernière partie.

sur le sol, l'autre bout sur la gaule transversale, nous eûmes un toit digne de notre palais. Le bûcher de voyage fut allumé pour faire cuire notre souper et chasser les maringouins. Nos selles nous servoient d'oreiller sous l'*ajoupa*, et nos manteaux de couverture.

Nous attachâmes une sonnette au cou de nos chevaux, et nous les lâchâmes dans les bois : par un instinct admirable ces animaux ne s'écartent jamais assez loin pour perdre de vue le feu que leurs maîtres allument la nuit afin de chasser les insectes et de se défendre des serpents

Du fond de notre hutte nous jouissions d'une vue pittoresque : devant nous s'étendoit le lac assez étroit et bordé de forêts et de rochers; autour de nous, la rivière enveloppant notre presqu'île de ses ondes vertes et limpides, balayoit ses rivages avec impétuosité.

Il n'étoit guère que quatre heures après midi lorsque notre établissement fut achevé : je pris mon fusil et j'allai errer dans les environs. Je suivis d'abord le cours de la rivière; mes recherches botaniques ne furent pas heureuses, les plantes étoient peu variées. Je remarquai des familles nombreuses de *plantago-virginica*, et de quelques autres beautés de prairies, toutes assez communes : je quittai les bords de la rivière pour les côtes du lac, et je ne fus pas plus chanceux; à l'exception d'une espèce de rhododendron, je ne trouvai rien qui valût la peine de m'arrêter : les fleurs de cet arbuste, d'un rose vif, faisoient un effet charmant avec l'eau bleue du lac où

elles se miroient, et le flanc brun du rocher dans lequel elles enfonçoient leurs racines.

Il y avoit peu d'oiseaux : je n'aperçus qu'un couple solitaire qui voltigeoit devant moi, et qui sembloit se plaire à répandre le mouvement et l'amour sur l'immobilité et la froideur de ces sites. La couleur du mâle me fit reconnoître l'oiseau blanc, ou le *passer nivalis* des ornithologistes. J'entendis aussi la voix de cette espèce d'orfraie que l'on a fort bien caractérisée par cette définition, *strix exclamator*. Cet oiseau est inquiet comme tous les tyrans : je me fatiguai vainement à sa poursuite.

Le vol de cette orfraie m'avoit conduit, à travers les bois, jusqu'à un vallon resserré par des collines nues et pierreuses. Dans ce lieu extrêmement retiré, on voyoit une méchante cabane de Sauvage, bâtie à mi-côte entre les rochers : une vache maigre paissoit dans un pré au-dessous.

J'ai toujours aimé ces petits abris : l'animal blessé se tapit dans un coin; l'infortuné craint d'étendre au-dehors avec sa vue des sentiments que les hommes repoussent. Fatigué de ma course, je m'assis au haut du coteau que je parcourois, ayant en face la hutte indienne sur le coteau opposé. Je couchai mon fusil auprès de moi, et je m'abandonnai à ces rêveries dont j'ai souvent goûté le charme.

J'avois à peine passé ainsi quelques minutes que j'entendis des voix au fond du vallon. J'aperçus trois hommes qui conduisoient cinq ou six vaches grasses. Après les avoir mis paître dans les prairies, ils marchèrent vers la vache maigre, qu'ils éloignèrent à coups de bâtons.

L'apparition de ces Européens dans un lieu si désert me fut extrêmement désagréable; leur violence me les rendit encore plus importuns. Ils chassoient la pauvre bête parmi les roches, en riant aux éclats, et en l'exposant à se rompre les jambes. Une femme sauvage, en apparence aussi misérable que sa vache, sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en alongeant le cou avec un petit mugissement de joie. Les colons menacèrent de loin l'Indienne, qui revint à sa cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte, où son amie la flattoit de la main, tandis que l'animal reconnoissant léchoit cette main secourable. Les colons s'étoient retirés.

Je me levai : je descendis la colline, je traversai le vallon; et, remontant la colline opposée, j'arrivai à la hutte, résolu de réparer, autant qu'il étoit en moi, la brutalité des hommes blancs. La vache m'aperçut et fit un mouvement pour fuir; je m'avançai avec précaution, et je parvins, sans qu'elle s'en allât, jusqu'à l'habitation de sa maîtresse.

L'Indienne étoit rentrée chez elle. Je prononçai le salut qu'on m'avoit appris : Siégoth! *Je suis venu.* L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage : *Vous êtes venu!* ne répondit rien. Je jugeai que la visite d'un de ses tyrans lui étoit importune. Je me mis alors, à mon tour, à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée : je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y

a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne.

Mon hôtesse me regarda encore quelque temps avec un reste de doute, comme si elle craignoit que je ne cherchasse à la tromper; elle fit ensuite quelques pas, et vint elle-même passer sa main sur le front de sa compagne de misère et de solitude.

Encouragé par cette marque de confiance, je dis en anglois, car j'avois épuisé mon indien : « Elle est « bien maigre! » L'Indienne repartit aussitôt en mauvais anglois : « Elle mange fort peu. » *She eats very little.* « On l'a chassée rudement, » repris-je. Et la femme me répondit : « Nous sommes accoutumées « à cela toutes deux, *both.* » Je repris : « Cette « prairie n'est donc pas à vous? » Elle répondit : « Cette prairie étoit à mon mari, qui est mort. Je « n'ai point d'enfants, et les blancs mènent leurs « vaches dans ma prairie. »

Je n'avois rien à offrir à cette indigente créature : mon dessein eût été de réclamer la justice en sa faveur; mais à qui m'adresser dans un pays où le mélange des Européens et des Indiens rendoit les autorités confuses, où le droit de la force enlevoit l'indépendance au Sauvage, et où l'homme policé, devenu demi-sauvage, avoit secoué le joug de l'autorité civile?

Nous nous quittâmes, moi et l'Indienne, après nous être serré la main. Mon hôtesse me dit beaucoup de choses que je ne compris point, et qui étoient sans doute des souhaits de prospérité pour l'étranger. S'ils n'ont pas été entendus du ciel, ce n'est pas la faute de celle qui prioit, mais la faute

de celui pour qui la prière étoit offerte : toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

Je retournai à mon *ajoupa*, où je fis un assez triste souper. La soirée fut magnifique; le lac, dans un repos profond, n'avoit pas une ride sur ses flots; la rivière baignoit en murmurant notre presqu'île, que décoroient de faux ébéniers non encore défleuris; l'oiseau nommé *coucou des Carolines* répétoit son chant monotone : nous l'entendions tantôt plus près, tantôt plus loin, suivant que l'oiseau changeoit le lieu de ses appels amoureux.

Le lendemain, j'allai avec mon guide rendre visite au premier Sachem des Onondagas, dont le village n'étoit pas éloigné. Nous arrivâmes à ce village à dix heures du matin. Je fus environné aussitôt d'une foule de jeunes Sauvages, qui me parloient dans leur langue, en y mêlant des phrases angloises et quelques mots françois : ils faisoient grand bruit et avoient l'air fort joyeux. Ces tribus indiennes, enclavées dans les défrichements des blancs, ont pris quelque chose de nos mœurs : elles ont des chevaux et des troupeaux; leurs cabanes sont remplies de meubles et d'ustensiles achetés d'un côté à Québec, à Montréal, à Niagara, au Détroit, de l'autre dans les villes des États-Unis.

Le Sachem des Onondagas étoit un vieil Iroquois dans toute la rigueur du mot : sa personne gardoit le souvenir des anciens usages et des anciens temps du désert : grandes oreilles découpées, perle pendante au nez, visage bariolé de diverses couleurs,

aïeux. J'allai dormir dans mon manteau au clair de la lune : cette compagne de la couche du voyageur n'avoit rien du moins que d'agréable, de frais et de pur.

Le manuscrit manque ici, ou plutôt ce qu'il contenoit a été inséré dans mes autres ouvrages. Après plusieurs jours de marche, j'arrive à la rivière Génésée; je vois de l'autre côté de cette rivière la merveille du serpent à sonnettes attiré par le son d'une flûte[1]; plus loin je rencontre une famille de Sauvages, et je passe la nuit avec cette famille à quelque distance de la chute du Niagara. On retrouve l'histoire de cette rencontre, et la description de cette nuit, dans l'*Essai historique* et dans le *Génie du Christianisme*.

Les Sauvages du saut de Niagara, dans la dépendance des Anglois, étoient chargés de la garde de la frontière du Haut-Canada de ce côté. Ils vinrent au-devant de nous armés d'arcs et de flèches, et nous empêchèrent de passer.

Je fus obligé d'envoyer le Hollandois au fort Niagara, chercher une permission du commandant pour entrer sur les terres de la domination britannique; cela me serroit un peu le cœur, car je songeois que la France avoit jadis commandé dans ces contrées. Mon guide revint avec la permission : je la conserve encore; elle est signée : Le capitaine *Gordon*. N'est-

[1] *Génie du Christianisme*.

il pas singulier que j'aie retrouvé le même nom anglois sur la porte de ma cellule à Jérusalem[1] ?

Je restai deux jours dans le village des Sauvages. Le manuscrit offre en cet endroit la minute d'une lettre que j'écrivois à l'un de mes amis en France. Voici cette lettre :

Lettre écrite de chez les Sauvages de Niagara.

Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez mes hôtes. L'herbe étoit encore couverte de rosée; le vent sortoit des forêts tout parfumé; les feuilles du mûrier sauvage étoient chargées des cocons d'une espèce de ver à soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressembloient à des rosiers blancs.

Les Indiennes s'occupoient de divers ouvrages, réunies ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs plus petits enfants étoient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre : la brise des bois berçoit ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levoient de temps en temps pour voir si leurs enfants dormoient, et s'ils n'avoient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui chantoient et voltigeoient à l'entour. Cette scène étoit charmante.

Nous étions assis à part, l'interprète et moi, avec les guerriers, au nombre de sept; nous avions tous une grande pipe à la bouche : deux ou trois de ces Indiens parloient anglois.

[1] *Itinéraire.*

Sauvage, j'étois nouvellement échappé du palais de Versailles, et je venois de m'asseoir à la table de Washington.

A mesure que nous avancions vers Niagara, la route, plus pénible, étoit à peine tracée par des abatis d'arbres : les troncs de ces arbres servoient de ponts sur les ruisseaux ou de fascines dans les fondrières. La population américaine se portoit alors vers les concessions de Génésée. Les gouvernements des États-Unis vendoient ces concessions plus ou moins cher, selon la bonté du sol, la qualité des arbres, le cours et la multitude des eaux.

Les défrichements offroient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois qui n'avoit jamais retenti que des cris du Sauvage et des bruits de la bête fauve, on rencontroit une terre labourée; on apercevoit du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappeloient la propreté des fermes angloises et hollandoises; d'autres n'étoient qu'à demi terminées, et n'avoient pour toit que le dôme d'une futaie.

J'étois reçu dans ces demeures d'un jour; j'y trouvois souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes les élégances de l'Europe; des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces; tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étoient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvroit les fenêtres; les jeunes filles de mon hôte chantoient en s'accompagnant sur le piano, la

musique de Paësiello et de Cimarosa, à la vue du désert, et quelquefois au murmure lointain d'une cataracte.

Dans les terrains les meilleurs s'établissoient des bourgades. On ne peut se faire une idée du sentiment et du plaisir qu'on éprouve, en voyant s'élancer la flèche d'un nouveau clocher, du sein d'une vieille forêt américaine. Comme les mœurs angloises suivent partout les Anglois, après avoir traversé des pays où il n'y avoit pas trace d'habitants, j'apercevois l'enseigne d'une auberge qui pendoit à une branche d'arbre sur le bord du chemin, et que balançoit le vent de la solitude. Des chasseurs, des planteurs, des Indiens se rencontroient à ces caravanserails; mais la première fois que je m'y reposai, je jurai bien que ce seroit la dernière.

Un soir, en entrant dans ces singulières hôtelleries, je restai stupéfait à l'aspect d'un lit immense, bâti en rond autour d'un poteau : chaque voyageur venoit prendre sa place dans ce lit, les pieds au poteau du centre, la tête à la circonférence du cercle, de manière que les dormeurs étoient rangés symétriquement comme les rayons d'une roue ou les bâtons d'un éventail. Après quelque hésitation, je m'introduisis pourtant dans cette machine, parce que je n'y voyois personne. Je commençois à m'assoupir lorsque je sentis la jambe d'un homme qui se glissoit le long de la mienne : c'étoit celle de mon grand diable de Hollandois qui s'étendoit auprès de moi. Je n'ai jamais éprouvé une plus grande horreur de ma vie. Je sautai dehors de ce cabas hospitalier, maudissant cordialement les bons usages de nos bons

aïeux. J'allai dormir dans mon manteau au clair de la lune : cette compagne de la couche du voyageur n'avoit rien du moins que d'agréable, de frais et de pur.

Le manuscrit manque ici, ou plutôt ce qu'il contenoit a été inséré dans mes autres ouvrages. Après plusieurs jours de marche, j'arrive à la rivière Génésée; je vois de l'autre côté de cette rivière la merveille du serpent à sonnettes attiré par le son d'une flûte[1]; plus loin je rencontre une famille de Sauvages, et je passe la nuit avec cette famille à quelque distance de la chute du Niagara. On retrouve l'histoire de cette rencontre, et la description de cette nuit, dans l'*Essai historique* et dans le *Génie du Christianisme*.

Les Sauvages du saut de Niagara, dans la dépendance des Anglois, étoient chargés de la garde de la frontière du Haut-Canada de ce côté. Ils vinrent au-devant de nous armés d'arcs et de flèches, et nous empêchèrent de passer.

Je fus obligé d'envoyer le Hollandois au fort Niagara, chercher une permission du commandant pour entrer sur les terres de la domination britannique; cela me serroit un peu le cœur, car je songeois que la France avoit jadis commandé dans ces contrées. Mon guide revint avec la permission : je la conserve encore; elle est signée : Le capitaine *Gordon*. N'est-

[1] *Génie du Christianisme.*

il pas singulier que j'aie retrouvé le même nom anglois sur la porte de ma cellule à Jérusalem[1] ?

Je restai deux jours dans le village des Sauvages. Le manuscrit offre en cet endroit la minute d'une lettre que j'écrivois à l'un de mes amis en France. Voici cette lettre :

Lettre écrite de chez les Sauvages de Niagara.

Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez mes hôtes. L'herbe étoit encore couverte de rosée; le vent sortoit des forêts tout parfumé; les feuilles du mûrier sauvage étoient chargées des cocons d'une espèce de ver à soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressembloient à des rosiers blancs.

Les Indiennes s'occupoient de divers ouvrages, réunies ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs plus petits enfants étoient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre : la brise des bois berçoit ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levoient de temps en temps pour voir si leurs enfants dormoient, et s'ils n'avoient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui chantoient et voltigeoient à l'entour. Cette scène étoit charmante.

Nous étions assis à part, l'interprète et moi, avec les guerriers, au nombre de sept; nous avions tous une grande pipe à la bouche : deux ou trois de ces Indiens parloient anglois.

[1] *Itinéraire.*

A quelque distance, de jeunes garçons s'ébattoient; mais au milieu de leurs jeux, en sautant, en courant, en lançant des balles, ils ne prononçoient pas un mot. On n'entendoit point l'étourdissante criaillerie des enfants européens; ces jeunes Sauvages bondissoient comme des chevreuils, et ils étoient muets comme eux. Un grand garçon de sept ou huit ans se détachant quelquefois de la troupe, venoit téter sa mère et retournoit jouer vers ses camarades.

L'enfant n'est jamais sevré de force; après s'être nourri d'autres aliments, il épuise le sein de sa mère, comme la coupe que l'on vide à la fin d'un banquet. Quand la nation entière meurt de faim, l'enfant trouve encore au sein maternel une source de vie. Cette coutume est peut-être une des causes qui empêchent les tribus américaines de s'accroître autant que les familles européennes.

Les pères ont parlé aux enfants et les enfants ont répondu aux pères : je me suis fait rendre compte du colloque par mon Hollandois. Voici ce qui s'est passé :

Un Sauvage d'une trentaine d'années a appelé son fils et l'a invité à sauter moins fort; l'enfant a répondu : *C'est raisonnable;* et sans faire ce que le père lui disoit, il est retourné au jeu.

Le grand-père de l'enfant l'a appelé à son tour, et lui a dit : *Fais cela;* et le petit garçon s'est soumis. Ainsi l'enfant a désobéi à son père qui le *prioit*, et a obéi à son aïeul qui lui *commandoit*. Le père n'est presque rien pour l'enfant.

On n'inflige jamais une punition à celui-ci; il ne reconnoît que l'autorité de l'âge et celle de sa mère.

Un crime réputé affreux, et sans exemple parmi les Indiens, est celui d'un fils rebelle à sa mère. Lorsqu'elle est devenue vieille, il la nourrit.

A l'égard du père, tant qu'il est jeune, l'enfant le compte pour rien; mais lorsqu'il avance dans la vie, son fils l'honore, non comme père, mais comme vieillard, c'est-à-dire comme un homme de bon conseil et d'expérience.

Cette manière d'élever les enfants dans toute leur indépendance devroit les rendre sujets à l'humeur et aux caprices; cependant les enfants des Sauvages n'ont ni caprices, ni humeur, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir. S'il arrive à un enfant de pleurer pour quelque chose que sa mère n'a pas, on lui dit d'aller prendre cette chose où il l'a vue; or, comme il n'est pas le plus fort et qu'il sent sa foiblesse, il oublie l'objet de sa convoitise. Si l'enfant sauvage n'obéit à personne, personne ne lui obéit : tout le secret de sa gaieté ou de sa raison est là.

Les enfants indiens ne se querellent point, ne se battent point : ils ne sont ni bruyants, ni tracassiers, ni hargneux; ils ont dans l'air je ne sais quoi de sérieux comme le bonheur, de noble comme l'indépendance.

Nous ne pourrions pas élever ainsi notre jeunesse; il nous faudroit commencer par nous défaire de nos vices; or, nous trouvons plus aisé de les ensevelir dans le cœur de nos enfants, prenant soin seulement d'empêcher ces vices de paroître au dehors.

Quand le jeune Indien sent naître en lui le goût

de la pêche, de la chasse, de la guerre, de la politique, il étudie et imite les arts qu'il voit pratiquer à son père : il apprend alors à coudre un canot, à tresser un filet, à manier l'arc, le fusil, le casse-tête, la hache, à couper un arbre, à bâtir une hutte, à expliquer les *colliers*. Ce qui est un amusement pour le fils, devient une autorité pour le père : le droit de la force et de l'intelligence de celui-ci est reconnu, et ce droit le conduit peu à peu au pouvoir du Sachem.

Les filles jouissent de la même liberté que les garçons : elles font à peu près ce qu'elles veulent, mais elles restent davantage avec leurs mères, qui leur enseignent les travaux du ménage. Lorsqu'une jeune Indienne a mal agi, sa mère se contente de lui jeter des gouttes d'eau au visage et de lui dire : *Tu me déshonores.* Ce reproche manque rarement son effet.

Nous sommes restés jusqu'à midi à la porte de la cabane : le soleil étoit devenu brûlant. Un de nos hôtes s'est avancé vers les petits garçons et leur a dit : *Enfants, le soleil vous mangera la tête, allez dormir.* Ils se sont tous écriés : *C'est juste.* Et pour toute marque d'obéissance, ils ont continué de jouer, après être convenus que le soleil leur *mangeroit* la tête.

Mais les femmes se sont levées, l'une montrant de la sagamité dans un vase de bois, l'autre un fruit favori, une troisième déroulant une natte pour se coucher : elles ont appelé la troupe obstinée, en joignant à chaque nom un mot de tendresse. A l'instant, les enfants ont volé vers leurs mères comme

une couvée d'oiseaux. Les femmes les ont saisis en riant, et chacune d'elles a emporté avec assez de peine son fils, qui mangeoit dans les bras maternels ce qu'on venoit de lui donner.

Adieu : je ne sais si cette lettre, écrite du milieu des bois, vous arrivera jamais.

Je me rendis au village des Indiens à la cataracte de Niagara : la description de cette cataracte, placée à la fin d'Atala, est trop connue pour la reproduire; d'ailleurs, elle fait encore partie d'une note de l'*Essai historique :* mais il y a dans cette même note quelques détails si intimement liés à l'histoire de mon voyage, que je crois devoir les répéter ici.

A la cataracte de Niagara, l'échelle indienne qui s'y trouvoit jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnoit au-dessous de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offroit plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors,

suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurois dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentois pas grand mal; j'étois à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avois pas roulé : mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étois pas quitte à aussi bon marché que je l'avois cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche; je l'avois cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardoit d'en haut et auquel je fis signe, courut chercher quelques Sauvages qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara : en arrivant, je m'étois rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchois pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins; le cheval s'effraie, recule en se cabrant et en approchant du gouffre. Je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittoient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenoit plus que par force de reins. C'étoit fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin du bord.

Je n'avois qu'une fracture simple au bras : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. Mon Hollandois ne voulut pas aller plus loin ; je le payai, et il retourna chez lui. Je fis un nouveau marché avec des Canadiens de Niagara, qui avoient une partie de leur famille à Saint-Louis des Illinois, sur le Mississipi.

Le manuscrit présente maintenant un aperçu général des lacs du Canada.

LACS DU CANADA.

Le trop plein des eaux du lac Érié se décharge dans le lac Ontario, après avoir formé la cataracte de Niagara. Les Indiens trouvoient autour du lac Ontario le baume blanc dans le baumier, le sucre dans l'érable, le noyer et le merisier, la teinture rouge dans l'écorce de la perousse, le toit de leurs chaumières dans l'écorce du bois blanc ; ils trouvoient le vinaigre dans les grappes rouges du vinaigrier, le miel et le coton dans les fleurs de l'asperge sauvage, l'huile pour les cheveux dans le tournesol, et une panacée pour les blessures dans la *plante universelle*. Les Européens ont remplacé ces bienfaits de la nature par les productions de l'art ; les Sauvages ont disparu.

Le lac Érié a plus de cent lieues de circonférence. Les nations qui peuploient ses bords furent exterminées par les Iroquois il y a deux siècles ; quelques hordes errantes infestèrent ensuite des lieux où l'on n'osoit s'arrêter.

C'est une chose effrayante que de voir les Indiens

s'aventurer dans des nacelles d'écorce sur ce lac où les tempêtes sont terribles. Ils suspendent leurs Manitous à la poupe des canots et s'élancent au milieu des tourbillons de neige, entre les vagues soulevées. Ces vagues, de niveau avec l'orifice des canots, ou les surmontant, semblent les aller engloutir. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur le bord, poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, gardant un profond silence, frappent les flots en mesure avec leurs pagaies. Les canots s'avancent à la file : à la proue du premier se tient debout un chef qui répète le monosyllabe OAH, la première voyelle sur une note élevée et courte, la seconde sur une note sourde et longue; dans le premier canot est encore un chef debout, manœuvrant une grande rame en forme de gouvernail. Les autres guerriers sont assis, les jambes croisées, au fond des canots: à travers le brouillard, la neige et les vagues, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou alongé des dogues hurlant, et les épaules des deux Sachems, pilote et augure : on diroit des dieux de ces eaux.

Le lac Érié est encore fameux par ses serpents. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux Couleuvres jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nunéfars : en été les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque les reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'ébène; on ne distingue dans ces horribles nœuds doublement, triplement formés, que des yeux étince-

lants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui agissent en l'air comme des fouets. Un sifflement continuel, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte.

Le détroit qui ouvre le passage du lac Huron au lac Érié tire sa renommée de ses ombrages et de ses prairies. Le lac Huron abonde en poisson; on y pêche l'artikamègue et des truites qui pèsent deux cents livres. L'île de Matimaulin étoit fameuse; elle remfermoit le reste de la nation des Ontawais, que les Indiens faisoient descendre du grand Castor. On a remarqué que l'eau du lac Huron, ainsi que celle du lac Michigan, croît pendant sept mois, et diminue dans la même proportion pendant sept autres. Tous ces lacs ont un flux et reflux plus ou moins sensible.

Le lac supérieur occupe un espace de plus de 4 degrés entre le 46ᵉ et le 50ᵉ de latitude nord, et non moins de 8 degrés entre le 87ᵉ et le 95ᵉ de longitude ouest, méridien de Paris; c'est-à-dire que cette mer intérieure a cent lieues de large et environ deux cents de long, donnant une circonférence d'à peu près six cents lieues.

Quarante rivières réunissent leurs eaux dans cet immense bassin; deux d'entre elles l'Allinipigon et le Michipicroton, sont deux fleuves considérables; le dernier prend sa source dans les environs de la baie d'Hudson.

Des îles ornent le lac, entre autres l'île Maurepas sur la côte septentrionale, l'île Pontchartrain sur la

rive orientale, l'île Minong vers la partie méridionale, et l'île du Grand-Esprit, ou des Ames, à l'occident : celle-ci pourroit former le territoire d'un État en Europe; elle mesure trente-cinq lieues de long et vingt de large.

Les caps remarquables du lac sont : la pointe Kioueounan, espèce d'isthme s'alongeant de deux lieues dans les flots; le cap Minabeaujou, semblable à un phare; le cap du Tonnerre, près de l'Anse du même nom; et le cap Rochedebout, qui s'élève perpendiculairement sur les grèves comme un obélisque brisé.

Le rivage méridional du lac supérieur est bas, sablonneux, sans abri; les côtes septentrionales et orientales sont au contraire montagneuses, et présentent une succession de rochers taillés à pic. Le lac lui-même est creusé dans le roc. A travers son onde verte et transparente, l'œil découvre à plus de trente et quarante pieds de profondeur des masses de granit de différentes formes et dont quelques-unes paroissent comme nouvellement sciées par la main de l'ouvrier. Lorsque le voyageur, laissant dériver son canot, regarde, penché sur le bord, la crête de ces montagnes sous-marines, il ne peut jouir longtemps de ce spectacle; ses yeux se troublent, et il éprouve des vertiges.

Frappé de l'étendue de ce réservoir des eaux, l'imagination s'accroît avec l'espace : selon l'instinct commun de tous les hommes, les Indiens ont attribué la formation de cet immense bassin à la même puissance qui arrondit la voûte du firmament; ils ont

ajouté à l'admiration qu'inspire la vue du Lac Supérieur, la solennité des idées religieuses.

Ces Sauvages ont été entraînés à faire de ce lac l'objet principal de leur culte, par l'air de mystère que la nature s'est plu à attacher à l'un de ses plus grands ouvrages. Le Lac Supérieur a un flux et un reflux irréguliers : ses eaux, dans les plus grandes chaleurs de l'été, sont froides comme la neige, à un demi-pied au-dessous de leur surface; ces mêmes eaux gèlent rarement dans les hivers rigoureux de ces climats, alors même que la mer est gelée.

Les productions de la terre autour du lac varient selon les différents sols : sur la côte orientale on ne voit que des forêts d'érables rachitiques et déjetés qui croissent presque horizontalement dans du sable; au nord, partout où le roc vif laisse à la végétation quelque gorge, quelques revers de vallée, on aperçoit des buissons de groseillers sans épines et des guirlandes d'une espèce de vigne qui porte un fruit semblable à la framboise, mais d'un rose plus pâle. Çà et là s'élèvent des pins isolés.

Parmi le grand nombre de sites que présentent ces solitudes, deux se font particulièrement remarquer.

En entrant dans le Lac Supérieur par le détroit de Sainte-Marie, on voit à gauche des îles qui se courbent en demi-cercle, et qui, toutes plantées d'arbres à fleurs, ressemblent à des bouquets dont le pied trempe dans l'eau; à droite, les caps du continent s'avancent dans les vagues : les uns sont enveloppés d'une pelouse qui marie sa verdure au double azur du ciel et de l'onde; les autres, composées d'un sable rouge et blanc, ressemblent, sur le fond du lac

bleuâtre, à des rayons d'ouvrages de marqueterie. Entre ces lacs longs et nus s'entremêlent de gros promontoires revêtus de bois qui se répètent invertis dans le cristal au-dessous. Quelquefois aussi les arbres serrés forment un épais rideau sur la côte; et qu l-quefois clair-semés, ils bordent la terre comme des avenues; alors leurs troncs écartés ouvrent des points d'optique miraculeux. Les plantes, les rochers, les couleurs diminuent de proportion ou changent de teinte à mesure que le paysage s'éloigne ou se rapproche de la vue.

Ces îles au midi et ces promontoires à l'orient, s'inclinant par l'occident les uns vers les autres, forment et embrassent une vaste rade, tranquille quand l'orage bouleverse les autres régions du lac. Là se jouent des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques : le canard noir du Labrador se perche sur la pointe d'un brisant; les vagues environnent ce solitaire en deuil des festons de leur blanche écume : des plongeons disparoissent, se montrent de nouveau, disparoissent encore; l'oiseau des lacs plane à la surface des flots, et le martin-pêcheur agite rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie.

Par-delà les îles et les promontoires enfermant cette rade au débouché du détroit de Sainte-Marie, l'œil découvre les plaines fluides et sans bornes du lac. Les surfaces mobiles de ces plaines s'élèvent et se perdent graduellement dans l'étendue : du vert d'émeraude, elles passent au bleu pâle, puis à l'outremer, puis à l'indigo. Chaque teinte se fondant l'une dans l'autre, la dernière se termine à l'horizon, où elle se joint au ciel par une barre d'un sombre azur.

Ce site, sur le lac même, est proprement un site d'été; il faut en jouir lorsque la nature est calme et riante; le second paysage est au contraire un paysage d'hiver; il demande une saison orageuse et dépouillée.

Près de la rivière Allinipigon, s'élève une roche énorme et isolée qui domine le lac. A l'occident, se déploie une chaîne de rochers, les uns couchés, les autres plantés dans le sol, ceux-ci perçant l'air de leurs pics arides, ceux-là de leurs sommets arrondis; leurs flancs verts, rouges et noirs, retiennent la neige dans leurs crevasses, et mêlent ainsi l'albâtre à la couleur des granits et des porphyres.

Là croissent quelques-uns de ces arbres de forme pyramidale que la nature entremêle à ses grandes architectures et à ses grandes ruines, comme les colonnes de ses édifices debout ou tombés : le pin se dresse sur les plinthes des rochers, et des herbes hérissées de glaçons pendent tristement de leurs corniches; on croiroit voir les débris d'une cité dans les déserts de l'Asie : pompeux monuments, qui, avant leur chute, dominoient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés.

Derrière la chaîne de rochers que je viens de décrire se creuse, comme un sillon, une étroite vallée : la rivière du Tombeau passe au milieu. Cette vallée n'offre en été qu'une mousse flasque et jaune; des rayons de fongus, au chapeau de diverses couleurs, dessinent les interstices des rochers. En hiver, dans cette solitude remplie de neige, le chasseur ne peut découvrir les oiseaux ou les quadrupèdes peints de la blancheur des frimas, que par les becs colorés des

premiers, les museaux noirs et les yeux sanglants des seconds. Au bout de la vallée et loin par-delà, on aperçoit la cime des montagnes hyperboréennes, où Dieu a placé la source des quatre plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale. Nés dans le même berceau, ils vont, après un cours de douze cents lieues, se mêler aux quatre points de l'horizon, à quatre océans : le Mississipi se perd, au midi, dans le golfe Mexicain ; le Saint-Laurent se jette, au levant, dans l'Atlantique ; l'Ontawais se précipite, au nord, dans les mers du Pôle ; et le fleuve de l'Ouest porte, au couchant, le tribut de ses ondes à l'océan de Nontouka[1].

Après cet aperçu des lacs vient un commencement de journal qui ne porte que l'indication des heures.

JOURNAL SANS DATE.

Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot, qui fuit devant une légère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longs graminées, des plantes saxatiles de toutes les couleurs ; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue : tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues ; ici c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit

[1] C'étoit la géographie erronée du temps : elle n'est plus la même aujourd'hui.

les portiques sombres; là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société, ou sur le mien, qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses, moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnoîtrai de Souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes[1].

Sept heures du soir,

Nous avons traversé la fourche de la rivière et suivi la branche du sud-est. Nous cherchions le long

[1] Je laisse toutes ces choses de la jeunesse : on voudra bien les pardonner.

du canal une anse où nous puissions débarquer. Nous sommes entrés dans une crique qui s'enfonce sous un promontoire chargé d'un bocage de tulipiers. Ayant tiré notre canot à terre, les uns ont amassé des branches sèches pour notre feu, les autres ont préparé l'ajoupa. J'ai pris mon fusil, et je me suis enfoncé dans le bois voisin.

Je n'y avois pas fait cent pas que j'ai aperçu un troupeau de dindes occupées à manger des baies de fougères et des fruits d'aliziers. Ces oiseaux diffèrent assez de ceux de leur race naturalisés en Europe : ils sont plus gros; leur plumage est couleur d'ardoise, glacée sur le cou, sur le dos, et à l'extrémité des ailes d'un rouge de cuivre; selon les reflets de la lumière, ce plumage brille comme de l'or bruni. Ces dindes sauvages s'assemblent souvent en grandes troupes. Le soir elles se perchent sur les cimes des arbres les plus élevés. Le matin elles font entendre du haut de ces arbres leur cri répété; un peu après le lever du soleil leurs clameurs cessent, et elles descendent dans les forêts.

Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur; les bagages ont été rembarqués; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts : le feuillage offroit toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins foibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'étoit toute la variété du prisme; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêloient et se perdoient

dans des fonds veloutés. Les arbres harmonioient ensemble leurs formes; les uns se déployoient en éventail, d'autres s'élevoient en cône, d'autres s'arrondissoient en boule, d'autres étoient taillés en pyramide : mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

Dix heures du matin.

Nous avançons lentement. La brise a cessé, et le canal commence à devenir étroit : le temps se couvre de nuages.

Midi.

Il est impossible de remonter plus haut en canot; il faut maintenant changer notre manière de voyager : nous allons tirer notre canot à terre, prendre nos provisions, nos armes, nos fourrures pour la nuit, et pénétrer dans les bois.

Trois heures.

Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu? Le jour tombant d'en haut à travers un voile de feuillages, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes ; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les

orties, les mousses, les lianes, et l'épais humus composé des débris des végétaux; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi.

Six heures.

J'avois entrevu de nouveau une clarté et j'avois marché vers elle. Me voilà au point de lumière : triste champ plus mélancolique que les forêts qui l'environnent! Ce champ est un ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans cette double solitude de la mort et de la nature : est-il un asile où j'aimasse mieux dormir pour toujours?

Sept heures.

Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin; éclairé en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paroît ensanglanté, les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge; mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

Minuit.

Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse

sur ces forêts; on diroit que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir? d'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis donc, tu souffres : voilà l'homme.

Minuit et demi.

Le repos continue; mais l'arbre décrépit se rompt : il tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affoiblissent; ils meurent dans des lointains presque imaginaires : le silence envahit de nouveau le désert.

Une heure du matin.

Voici le vent; il court sur la cime des arbres; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède; la musique aérienne recommence : partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt, les chauve-

souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas continus, ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie.

Dix heures du matin.

Nous avons repris notre course : descendus dans un vallon inondé, des branches de chêne-saule, étendues d'une racine de jonc à une autre racine, nous ont servi de pont pour traverser le marais. Nous préparons notre dîner au pied d'une colline couverte de bois, que nous escaladerons bientôt pour découvrir la rivière que nous cherchons.

Une heure.

Nous nous sommes remis en marche ; les gelinottes nous promettent pour ce soir un bon souper.

Le chemin s'escarpe, les arbres deviennent rares ; une bruyère glissante couvre le flanc de la montagne.

Six heures.

Nous voilà au sommet : au-dessous de nous on n'aperçoit que la cime des arbres. Quelques rochers isolés sortent de cette mer de verdure, comme des écueils élevés au-dessus de la surface de l'eau. La carcasse d'un chien, suspendue à une branche de sapin, annonce le sacrifice indien offert au génie de ce désert. Un torrent se précipite à nos pieds, et va se perdre dans une petite rivière.

Quatre heures du matin.

La nuit a été paisible. Nous nous sommes décidés à retourner à notre bateau, parce que nous étions sans espérance de trouver un chemin dans ces bois.

Neuf heures.

Nous avons dejeuné sous un vieux saule tout couvert de convolvulus, et rongé par de larges potirons. Sans les maringouins ce lieu seroit fort agréable; il a fallu faire une grande fumée de bois vert pour chasser nos ennemis. Les guides ont annoncé la visite de quelques voyageurs qui pouvoient être encore à deux heures de marche de l'endroit où nous étions. Cette finesse de l'ouïe tient du prodige : il y a tel Indien qui entend les pas d'un autre Indien à quatre ou cinq heures de distance, en mettant l'oreille à terre. Nous avons vu arriver en effet au bout de deux heures une famille sauvage; elle a poussé le cri de bienvenue : nous y avons répondu joyeusement.

Midi.

Nos hôtes nous ont appris qu'ils nous entendoient depuis deux jours; qu'ils savoient que nous étions des *chairs blanches*, le bruit que nous faisions en marchant étant plus considérable que le bruit fait par les chairs rouges. J'ai demandé la cause de cette différence; on m'a répondu que cela tenoit à la manière de rompre les branches et de se frayer un chemin. Le blanc révèle aussi sa race à la pesanteur de son pas; le bruit qu'il produit n'augmente pas progressivement : l'Européen tourne dans les bois; l'Indien marche en ligne droite.

La famille indienne est composée de deux femmes, d'un enfant et de trois hommes. Revenus ensemble au bateau, nous avons fait un grand feu au bord de la rivière. Une bienveillance mutuelle règne parmi nous : les femmes ont apprêté notre souper, composé de truites saumonées et d'une grosse dinde. Nous autres *guerriers*, nous fumons et devisons ensemble. Demain nos hôtes nous aideront à porter notre canot à un fleuve qui n'est qu'à cinq milles du lieu où nous sommes.

Le journal finit ici. Une page détachée qui se trouve à la suite nous transporte au milieu des Apalaches. Voici cette page.

Ces montagnes ne sont pas, comme les Alpes et les Pyrénées, des monts entassés irrégulièrement les uns sur les autres, et élevant au-dessus des nuages leurs sommets couverts de neige. A l'ouest et au nord, elles ressemblent à des murs perpendiculaires de quelques mille pieds, du haut desquels se précipitent des fleuves qui tombent dans l'Ohio et le Mississipi. Dans cette espèce de grande facture, on aperçoit des sentiers qui serpentent au milieu des précipices avec les torrents. Ces sentiers et ces torrents sont bordés d'une espèce de pin dont la cime est couleur de vert-de-mer, et dont le tronc presque lilas est marqué de taches obscures produites par une mousse rase et noire.

Mais du côté du sud et de l'est, les Apalaches ne peuvent presque plus porter le nom de montagnes :

leurs sommets s'abaissent graduellement jusqu'au sol qui borde l'Atlantique: elles versent sur ce sol d'autres fleuves qui fécondent des forêts de chênes verts, d'érables, de noyers, de mûriers, de marronniers, de pins, de sapins, de copalmes, de magnolias et de mille espèces d'arbustes à fleurs.

Après ce court fragment, vient un morceau assez étendu sur le cours de l'Ohio et du Mississipi, depuis Pittsbourg jusqu'aux Natchez. Le récit s'ouvre par la description des monuments de l'Ohio. Le *Génie du Christianisme* a un passage et une note sur ces monuments; mais ce que j'ai écrit dans ce passage et dans cette note diffère en beaucoup de points de ce que je dis ici[1].

[1] Depuis l'époque où j'écrivis cette Dissertation, des hommes savants et des Sociétés archéologiques américaines ont publié des *Mémoires sur les ruines de l'Ohio*. Ils sont curieux sous deux rapports : 1° Ils rappellent les traditions des tribus indiennes; ces tribus indiennes disent toutes qu'elles sont venues de l'Ouest aux rivages de l'Atlantique, un siècle ou deux (autant qu'on en peut juger) avant la découverte de l'Amérique par les Européens; qu'elles eurent dans leurs longues marches beaucoup de peuples à combattre, particulièrement sur les rives de l'Ohio, etc.

2° Les *Mémoires* des savants américains mentionnent la découverte de quelques idoles trouvées dans des tombeaux, lesquelles idoles ont un caractère purement asiatique. Il est très certain qu'un peuple beaucoup plus civilisé que les Sauvages actuels de l'Amérique a fleuri dans la vallée de l'Ohio et du Mississipi. Quand et comment a-t-il péri? c'est ce qu'on ne saura peut-être jamais. Les *Mémoires* dont je parle sont peu connus, et méritent de l'être.

Représentez-vous des restes de fortifications ou de monuments occupant une étendue immense. Quatre espèces d'ouvrages s'y font remarquer : des bastions carrés, des lunes, des demi-lunes, et des *tumuli*. Les bastions, les lunes et demi-lunes sont réguliers, les fossés larges et profonds, les retranchements faits de terre avec des parapets à plan incliné; mais les angles des glacis correspondent à ceux des fossés, et ne s'inscrivent pas comme le parallélogramme dans le polygone.

Les tumuli sont des tombeaux de forme circulaire. On a ouvert quelques-uns de ces tombeaux; on a trouvé au fond un cercueil formé de quatre pierres, dans lequel il y avoit des ossements humains. Ce cercueil étoit surmonté d'un autre cercueil contenant un autre squelette, et ainsi de suite jusqu'au haut de la pyramide, qui peut avoir de vingt à trente pieds d'élévation.

Ces constructions ne peuvent être l'ouvrage des nations actuelles de l'Amérique; les peuples qui les ont élevées devoient avoir une connoissance des arts, supérieurs même à celle des Mexicains et des Péruviens.

Faut-il attribuer ces ouvrages aux Européens modernes? Je ne trouve que Ferdinand de Soto qui ait pénétré anciennement dans les Florides, et il ne s'est jamais avancé au-delà d'un village de Chicassas sur une des branches de la Mobile : d'ailleurs, avec une poignée d'Espagnols, comment auroit-il remué toute cette terre, et à quel dessein?

Sont-ce les Carthaginois ou les Phéniciens, qui, jadis, dans leur commerce autour de l'Afrique et aux

îles Cassitérides, ont été poussés aux régions américaines? Mais avant de pénétrer plus avant dans l'ouest, ils ont dû s'établir sur les côtes de l'Atlantique : pourquoi alors ne trouve-t-on pas la moindre trace de leur passage dans la Virginie, les Géorgies et les Florides? Ni les Phéniciens ni les Carthaginois n'enterroient leurs morts comme sont enterrés les morts des fortifications de l'Ohio. Les Égyptiens faisoient quelque chose de semblable, mais les momies étoient embaumées, et celles des tombes américaines ne le sont pas; on ne sauroit dire que les ingrédients manquoient : les gommes, les résines, les camphres, les sels sont ici de toute part.

L'Atlantide de Platon auroit-elle existé? l'Afrique, dans des siècles inconnus, tenoit-elle à l'Amérique? Quoi qu'il en soit, une nation ignorée, une nation supérieure aux générations indiennes de ce moment, a passé dans ces déserts. Quelle étoit cette nation? quelle révolution l'a détruite? quand cet événement est il arrivé? Questions qui nous jettent dans cette immensité du passé, où les siècles s'abîment comme des songes.

Les ouvrages dont je parle se trouvent à l'embouchure du grand Miamis, à celle du Muskingum, à la *crique du tombeau*, et sur une des branches du Scioto; ceux qui bordent cette rivière occupent un espace de plus de deux heures de marche en descendant vers l'Ohio. Dans le Kentucky, le long du Tennessé, chez les Siminoles, vous ne pouvez faire un pas sans apercevoir quelques vestiges de ces monuments.

Les Indiens s'accordent à dire que quand leurs pères vinrent de l'Ouest, ils trouvèrent les ouvrages

de l'Ohio tels qu'on les voit aujourd'hui. Mais la date de cette migration des Indiens d'Occident en Orient varie selon les nations. Les Chicassas, par exemple, arrivèrent dans les forêts qui couvrent les fortifications, il n'y a guère plus de deux siècles : ils mirent sept ans à accomplir leur voyage, ne marchant qu'une fois chaque année, et emmenant des chevaux dérobés aux Espagnols, devant lesquels ils se retiroient.

Une autre tradition veut que les ouvrages de l'Ohio aient été élevés par les Indiens *blancs*. Ces Indiens *blancs*, selon les Indiens *rouges*, devoient être venus de l'Orient, et lorsqu'ils quittèrent le lac sans rivages (la mer), ils étoient vêtus comme les chairs blanches d'aujourd'hui.

Sur cette foible tradition, on a raconté que, vers l'an 1170, Ogan, prince du pays de Galles, ou son fils Madoc, s'embarqua avec un grand nombre de ses sujets[1] et qu'il aborda à des pays inconnus, vers l'Occident. Mais est-il possible d'imaginer que les descendants de ces Gallois aient pu construire les ouvrages de l'Ohio, et qu'en même temps ayant perdu tous les arts, ils se soient trouvés réduits à une poignée de guerriers errants dans les bois comme les autres Indiens?

On a aussi prétendu qu'aux sources du Missouri, des peuples nombreux et civilisés vivent dans des enceintes militaires pareilles à celles des bords de l'Ohio; que ces peuples se servent de chevaux et d'autres

[1] C'est une altération des traditions islandaises et des poétiques histoires des Saggas.

animaux domestiques; qu'ils ont des villes, des chemins publics; qu'ils sont gouvernés par des rois[1].

La tradition religieuse des Indiens sur les monuments de leur désert n'est pas conforme à leur tradition historique. Il y a, disent-ils, au milieu de ces ouvrages, une caverne : cette caverne est celle du Grand-Esprit. Le Grand-Esprit créa les Chicassas dans cette caverne. Le pays étoit alors couvert d'eau, ce que voyant le Grand-Esprit, il bâtit des murs de terre pour mettre sécher dessus les Chicassas.

Passons à la description du cours de l'Ohio. L'Ohio est formé par la réunion de la Monongahela et de l'Alleghany : la première rivière prenant sa source au sud, dans les montagnes Bleues ou les Apalaches, la seconde, dans une autre chaîne de ces montagnes au nord, entre le lac Érié et le lac Ontario : au moyen d'un court portage, l'Alleghany communique avec le premier lac. Les deux rivières se joignent au-dessous du fort jadis appelé le fort Duquesne, aujourd'hui le fort Pitt, ou Pittsbourg : leur confluent est au pied d'une haute colline de charbon de terre; en mêlant leurs ondes, elles perdent leurs noms, et ne sont plus connues que sous celui de l'Ohio, qui signifie, et à bon droit, *belle rivière*.

[1] Aujourd'hui les sources du Missouri sont connues : on n'a rencontré dans ces régions que des Sauvages. Il faut pareillement reléguer parmi les fables cette histoire d'un temple où on auroit trouvé une Bible, laquelle Bible ne pouvoit être lue par des Indiens *blancs*, possesseurs du temple, et qui avoient perdu l'usage de l'écriture. Au reste, la colonisation des Russes au nord-ouest de l'Amérique auroit bien pu donner naissance à ces bruits d'un peuple blanc établi vers les sources du Missouri.

Plus de soixante rivières apportent leurs richesses à ce fleuve; celles dont le cours vient de l'est et du midi sortent des hauteurs qui divisent les eaux tributaires de l'Atlantique des eaux descendantes à l'Ohio et au Mississipi; celles qui naissent à l'ouest et au nord, découlent des collines dont le double versant nourrit les lacs du Canada et alimente le Mississipi et l'Ohio.

L'espace où roule ce dernier fleuve offre dans son ensemble un large vallon bordé de collines d'égale hauteur; mais, dans les détails, à mesure que l'on voyage avec les eaux, ce n'est plus cela.

Rien d'aussi fécond que les terres arrosées par l'Ohio : elles produisent, sur les coteaux, des forêts de pins rouges, des bois de lauriers, de myrtes, d'érables à sucres, de chênes de quatre espèces : les vallées donnent le noyer, l'alizier, le frêne, le tupelo; les marais portent le bouleau, le tremble, le peuplier et le cyprès chauve. Les Indiens font des étoffes avec l'écorce du peuplier; ils mangent la seconde écorce du bouleau; ils emploient la sève de la bourgène pour guérir la fièvre et pour chasser les serpents; le chêne leur fournit des flèches, le frêne des canots.

Les herbes et les plantes sont très-variées, mais celles qui couvrent toutes les campagnes sont : l'herbe à buffle, de sept à huit pieds de haut, l'herbe à trois feuilles, la folle avoine ou le riz sauvage, et l'indigo.

Sous un sol partout fertile, à cinq ou six pieds de profondeur, on rencontre généralement un lit de pierre blanche, base d'un excellent humus; cependant, en approchant du Mississipi, on trouve d'abord à la surface du sol une terre forte et noire, ensuite

une couche de craie de diverses couleurs, et puis des bois entiers de cyprès chauves engloutis dans la vase.

Sur le bord du Chanon, à deux cents pieds au-dessous de l'eau, on prétend avoir vu des caractères tracés aux parois d'un précipice : on en a conclu que l'eau couloit jadis à ce niveau, et que des nations inconnues écrivirent ces lettres mystérieuses en passant sur le fleuve.

Une transition subite de température et de climat se fait remarquer sur l'Ohio : aux environs du Canaway le cyprès chauve cesse de croître, et les sassafras disparoissent; les forêts de chênes et d'ormeaux se multiplient. Tout prend une couleur différente : les verts sont plus foncés, leurs nuances plus sombres.

Il n'y a, pour ainsi dire, que deux saisons sur le fleuve : les feuilles tombent tout à coup en novembre; les neiges les suivent de près ; le vent du nord-ouest commence, et l'hiver règne. Un froid se continue avec un ciel pur jusqu'au mois de mars; alors le vent tourne au nord-est, et en moins de quinze jours les arbres chargés de givre apparoissent couverts de fleurs. L'été se confond avec le printemps.

La chasse est abondante. Les canards branchus, les linottes bleues, les cardinaux, les chardonnerets pourpres, brillent dans la verdure des arbres; l'oiseau *whet-shaw* imite le bruit de la scie; l'oiseau-chat miaule, et les perroquets qui apprennent quelques mots autour des habitations, les répètent dans les bois. Un grand nombre de ces oiseaux vivent d'insectes ; la chenille verte à tabac, le ver d'une espèce

tucky, du nom de sa rivière, qui signifie *rivière de sang* : il doit ce nom funeste à sa beauté même; pendant plus de deux siècles, les nations du parti de Chéroquois et du parti des nations iroquoises s'en disputèrent les chasses. Sur ce champ de bataille, aucune tribu indienne n'osoit se fixer : les Sawanoes, les Miamis, les Piankiciawoes, les Wayaoes, les Kaskasias, les Delawares, les Illinois venoient tour à tour y combattre. Ce ne fut que vers l'an 1752 que les Européens commencèrent à savoir quelque chose de positif sur les vallées situées à l'ouest des monts Alleghany, appelés d'abord les *montagnes Endless* (sans fin), ou *Kittatinny*, ou *montagnes Bleues*. Cependant Charlevoix, en 1720, avoit parlé du cours de l'Ohio, et le fort Duquesne, aujourd'hui fort Pitt (Pitts-Burgh), avoit été tracé par les François à la jonction des deux rivières, mères de l'Ohio. En 1752, Louis Evant publia une carte du pays situé sur l'Ohio et le Kentucky; Jacques Macbrive fit une course dans ce désert en 1754; Jones Finley y pénétra en 1757; le colonel Boone le découvrit entièrement en 1769, et s'y établit avec sa famille en 1775. On prétend que le docteur Wood et Simon Kenton furent les premiers Européens qui descendirent l'Ohio, en 1773, depuis le fort Pitt jusqu'au Missisipi. L'orgueil national des Américains les porte à s'attribuer le mérite de la plupart des découvertes à l'occident des États-Unis; mais il ne faut pas oublier que les François du Canada et de la Louisiane, arrivant par le nord et par le midi, avoient parcouru ces régions long-temps avant les Américains, qui venoient du côté de l'orient, et que gênoient dans

et la tête trois pieds de long; les dents mâchelières portoient cinq pouces de largeur et huit de hauteur, les défenses quatorze pouces de la racine à la pointe.

De pareilles dépouilles ont été rencontrées au Chili et en Russie. Les Tartares prétendent que le mamouth existe encore dans leur pays à l'embouchure des rivières : on assure aussi que des chasseurs l'ont poursuivi à l'ouest du Mississipi. Si la race de ces animaux a péri, comme il est à croire, quand cette destruction dans des pays si divers et dans des climats si différents, est-elle arrivée? Nous ne savons rien, et pourtant nous demandons tous les jours à Dieu compte de ses ouvrages.

Le Lic des grands os est à environ trente milles de la rivière Kentucky, et à cent huit milles à peu près des Rapides de l'Ohio. Les bords de la rivière Kentucky sont taillés à pic comme des murs. On remarque dans ce lieu un chemin fait par les buffles qui descend du haut d'une colline, des sources de bitume qu'on peut brûler en guise d'huile, des grottes qu'embellissent des colonnes naturelles, et un lac souterrain qui s'étend à des distances inconnues.

Au confluent du Kentucky et de l'Ohio, le paysage déploie une pompe extraordinaire : là, ce sont des troupeaux de chevreuils, qui, de la pointe d'un rocher, vous regardent passer sur les fleuves; ici, des bouquets de vieux pins se projettent horizontalement sur les flots; des plaines riantes se déroulent à perte de vue, tandis que des rideaux de forêts voilent la base de quelques montagnes dont la cime apparoît dans le lointain.

Ce pays si magnifique s'appelle pourtant le Ken-

tucky, du nom de sa rivière, qui signifie *rivière de sang* : il doit ce nom funeste à sa beauté même; pendant plus de deux siècles, les nations du parti de Chéroquois et du parti des nations iroquoises s'en disputèrent les chasses. Sur ce champ de bataille, aucune tribu indienne n'osoit se fixer : les Sawanoes, les Miamis, les Piankiciawoes, les Wayaoes, les Kaskasias, les Delawares, les Illinois venoient tour à tour y combattre. Ce ne fut que vers l'an 1752 que les Européens commencèrent à savoir quelque chose de positif sur les vallées situées à l'ouest des monts Alleghany, appelés d'abord les *montagnes Endless* (sans fin), ou *Kittatinny*, ou *montagnes Bleues*. Cependant Charlevoix, en 1720, avoit parlé du cours de l'Ohio, et le fort Duquesne, aujourd'hui fort Pitt (Pitts-Burgh), avoit été tracé par les François à la jonction des deux rivières, mères de l'Ohio. En 1752, Louis Evant publia une carte du pays situé sur l'Ohio et le Kentucky; Jacques Macbrive fit une course dans ce désert en 1754; Jones Finley y pénétra en 1757; le colonel Boone le découvrit entièrement en 1769, et s'y établit avec sa famille en 1775. On prétend que le docteur Wood et Simon Kenton furent les premiers Européens qui descendirent l'Ohio, en 1773, depuis le fort Pitt jusqu'au Mississipi. L'orgueil national des Américains les porte à s'attribuer le mérite de la plupart des découvertes à l'occident des États-Unis; mais il ne faut pas oublier que les François du Canada et de la Louisiane, arrivant par le nord et par le midi, avoient parcouru ces régions long-temps avant les Américains, qui venoient du côté de l'orient, et que gênoient dans

leur route la confédération des Creeks et les Espagnols des Florides.

Cette terre commence (1791) à se peupler par les colonies de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline, et par quelques-uns de mes malheureux compatriotes, fuyant devant les premiers orages de la révolution.

Les générations européennes seront-elles plus vertueuses et plus libres sur ces bords, que les générations américaines qu'elles auront exterminées? Des esclaves ne laboureront-ils point la terre sous le fouet de leur maître, dans ces déserts où l'homme promenoit son indépendance? Des prisons et des gibets ne remplaceront-ils point la cabane ouverte, et le haut chêne qui ne porte que le nid des oiseaux? La richesse du sol ne fera-t-elle point naître de nouvelles guerres? Le Kentucky cessera-t-il d'être la *terre du sang*, et les édifices des hommes embelliront-ils mieux les bords de l'Ohio que les monuments de la nature?

Du Kentucky aux Rapides de l'Ohio, on compte à peu près quatre-vingts milles. Ces Rapides sont formés par une roche qui s'étend sous l'eau dans le lit de la rivière; la descente de ces rapides n'est ni dangereuse, ni difficile, la chute moyenne n'étant guère que de quatre à cinq pieds dans l'espace d'un tiers de lieue. La rivière se divise en deux canots par des îles groupées au milieu des Rapides. Lorsqu'on s'abandonne au courant, on peut passer sans alléger les bateaux, mais il est impossible de les remonter sans diminuer leur charge.

Le fleuve, à l'endroit des Rapides, a un mille de

large. Glissant sur le magnifique canal, la vue est arrêtée à quelque distance au-dessous de sa chute par une île couverte d'un bois d'ormes enguirlandés de lianes et de vigne vierge.

Au nord, se dessinent les collines de la *Crique d'Argent*. La première de ces collines trempe perpendiculairement dans l'Ohio; sa falaise, taillée à grandes facettes rouges, est décorée de plantes; d'autres collines parallèles, couronnées de forêts, s'élèvent derrière la première colline, fuient en montant de plus en plus dans le ciel, jusqu'à ce que leur sommet, frappé de lumière, devienne de la couleur du ciel et s'évanouisse.

Au midi, sont des savanes parsemées de bocages et couvertes de buffles, les uns couchés, les autres errants, ceux-ci paissant l'herbe, ceux-là arrêtés en groupe, et opposant les uns aux autres leurs têtes baissées. Au milieu de ce tableau, les Rapides, selon qu'ils sont frappés des rayons du soleil, rebroussés par le vent, ou ombrés par les nuages, s'élèvent en bouillons d'or, blanchissent en écume, ou roulent à flots brunis.

Au bas des Rapides est un îlot où les corps se pétrifient. Cet îlot est couvert d'eau au temps des débordements; on prétend que la vertu pétrifiante confinée à ce petit coin de terre ne s'étend pas au rivage voisin.

Des Rapides à l'embouchure du Wabash, on compte trois cent seize milles. Cette rivière communique, au moyen d'un portage de neuf milles, avec le Miamis du lac qui se décharge dans l'Érié. Les rivages

du Wabash sont élevés; on y a découvert une mine d'argent.

A quatre-vingt-quatorze milles au-dessous de l'embouchure du Wabash commence une cyprière. De cette cyprière aux Bancs jaunes, toujours en descendant l'Ohio, il y a cinquante-six milles : on laisse à gauche les embouchures de deux rivières qui ne sont qu'à dix-huit milles de distance l'une de l'autre.

La première rivière s'appelle le Chéroquois ou le Tennessé; elle sort des monts qui séparent les Carolines et les Géorgies de ce qu'on appelle les terres de l'Ouest; elle roule d'abord d'orient en occident au pied des monts : dans cette première partie de son cours, elle est rapide et tumultueuse; ensuite elle tourne subitement au nord; grossie de plusieurs affluents, elle épand et retient ses ondes, comme pour se délasser, après une fuite précipitée de quatre cents lieues. A son embouchure, elle a 600 toises de large, et dans un endroit nommé le Grand Détour, elle présente une nappe d'eau d'une lieue d'étendue.

La seconde rivière, le Shanawon ou le Cumberland, est la compagne du Chéroquois ou du Tennessé. Elle passe avec lui son enfance dans les mêmes montagnes, et descend avec lui dans les plaines. Vers le milieu de sa carrière, obligée de quitter le Tennessé, elle se hâte de parcourir des lieux déserts, et les deux jumeaux se rapprochant vers la fin de leur vie, expirent à quelque distance l'une de l'autre dans l'Ohio qui les réunit.

Le pays que ces rivières arrosent est généralement entrecoupé de collines et de vallées rafraîchies par une multitude de ruisseaux : cependant il y a quel-

ques plaines de cannes sur le Cumberland, et plusieurs grandes cyprières. Le buffle et le chevreuil abondent dans ce pays qu'habitent encore des nations sauvages, particulièrement les Chéroquois. Les cimetières indiens sont fréquents, triste preuve de l'ancienne population de ces déserts.

De la grande cyprière sur l'Ohio aux Bancs jaunes, j'ai dit que la route estimée est d'environ cinquante-six milles. Les Bancs jaunes sont ainsi nommés de leur couleur : placés sur la rive septentrionale de l'Ohio, on les rase de près parce que l'eau est profonde de ce côté. L'Ohio a presque partout un double rivage, l'un pour la saison des débordements, l'autre pour les temps de sécheresse.

Des Bancs jaunes à l'embouchure de l'Ohio dans le Mississipi, par les 36° 51' de latitude, on compte à peu près trente-cinq milles.

Pour bien juger du confluent des deux fleuves, il faut supposer que l'on part d'une petite île sous la rive orientale du Mississipi, et que l'on veut entrer dans l'Ohio : à gauche vous apercevez le Mississipi qui coule dans cet endroit presque est et ouest, et qui présente une grande eau troublée et tumultueuse; à droite, l'Ohio, plus transparent que le cristal, plus paisible que l'air, vient lentement du nord au sud, décrivant une courbe gracieuse : l'un et l'autre dans les saisons moyennes ont à peu près deux milles de large au moment de leur rencontre. Le volume de leur fluide est presque le même; les deux fleuves, s'opposant une résistance égale, ralentissent leur cours, et paroissent dormir ensemble pendant quelques lieues, dans leur lit commun.

La pointe où ils marient leurs flots est élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus d'eux : composé de limon et de sable, ce cap marécageux se couvre de chanvre sauvage, de vigne qui rampe sur le sol ou qui grimpe le long des tuyaux de l'herbe à buffle; des chênes-saules croissent aussi sur cette langue de terre, qui disparoît dans les grandes inondations. Les fleuves débordés et réunis ressemblent alors à un vaste lac.

Le confluent du Missouri et du Mississipi présente peut-être encore quelque chose de plus extraordinaire. Le Missouri est un fleuve fougueux, aux eaux blanches et limoneuses, qui se précipite dans le pur et tranquille Mississipi avec violence. Au printemps, il détache de ses rives de vastes morceaux de terre : ces îles flottantes descendant le cours du Missouri avec leurs arbres couverts de feuilles ou de fleurs, les uns encore debout, les autres à moitié tombés, offrent un spectacle merveilleux.

De l'embouchure de l'Ohio aux mines de fer sur la côte orientale du Mississipi, il n'y a guère plus de quinze milles; des mines de fer à l'embouchure de la rivière du Chicassas, on marque soixante-sept milles. Il faut faire cent quatre milles pour arriver aux collines de Margette qu'arrose la petite rivière de ce nom; c'est un lieu rempli de gibier.

Pourquoi trouve-t-on tant de charme à la vie sauvage? pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse? Courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source, est certainement un très-grand plaisir. Mille Euro-

hauteur, noie ses rivages, et ne retourne point au fleuve dont elle est sortie, comme l'eau du Nil : elle reste sur la terre, ou filtre à travers le sol, sur lequel elle dépose un sédiment fertile.

La seconde crue a lieu aux pluies d'octobre; elle n'est pas aussi considérable que celle du printemps. Pendant ces inondations, le Mississipi charrie des trains de bois énormes, et pousse des mugissements. La vitesse ordinaire du cours du fleuve est d'environ deux milles à l'heure.

Les terres un peu élevées qui bordent le Mississipi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à l'Ohio, sont presque toutes sur la rive gauche; mais ces terres s'éloignent ou se rapprochent plus ou moins du canal, laissant quelquefois entre elles et le fleuve des savanes de plusieurs milles de largeur. Les collines ne courent pas toujours parallèlement au rivage; tantôt elles divergent en rayons à de grandes distances, et présentent, dans les perspectives qu'elles ouvrent, des vallées plantées de mille sortes d'arbres; tantôt elles viennent converger au fleuve, et forment une multitude de caps qui se mirent dans l'onde. La rive droite du Mississipi est rase, marécageuse, uniforme, à quelques exceptions près : au milieu des hautes cannes vertes ou dorées qui la décorent, on voit bondir des buffles, ou étinceler les eaux d'une multitude d'étangs remplis d'oiseaux aquatiques.

Les poissons du Mississipi sont la perche, le brochet, l'esturgeon et les colles; on y pêche aussi des crabes énormes.

Le sol autour du fleuve fournit la rhubarbe, le coton, l'indigo, le safran, l'arbre à cire, le sassafras,

La distance des Yazous aux Natchez par le fleuve se divise ainsi : des côtes des Yazous ou Bayouk-Noir, trente-neuf milles ; du Bayouk-Noir à la rivière des Pierres, trente milles : de la rivière des Pierres aux Natchez, dix milles.

Depuis les côtes des Yazous jusqu'au Bayouk-Noir, le Mississipi est rempli d'îles et fait de longs détours ; sa largeur est d'environ deux milles, sa profondeur de huit à dix brasses. Il seroit facile de diminuer les distances en coupant des pointes. La distance de la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio, qui n'est que de quatre cent soixante milles en ligne droite, est de huit cent cinquante-six sur le fleuve. On pourroit raccourcir ce trajet de deux cent cinquante milles au moins.

Du Bayouk-Noir à la rivière des Pierres, on remarque des carrières de pierres. Ce sont les premières que l'on rencontre, à partir de l'embouchure du Mississipi jusqu'à la petite rivière qui a pris le nom de ces carrières.

Le Mississipi est sujet à deux inondations périodiques, l'une au printemps, l'autre en automne : la première est la plus considérable ; elle commence en mai et finit en juin. Le courant du fleuve file alors cinq milles à l'heure, et l'ascension des contre-courants est à peu près de la même vitesse : admirable prévoyance de la nature ! car sans ces contre-courants, les embarcations pourroient à peine remonter le fleuve[1]. A cette époque, l'eau s'élève à une grande

[1] Les bateaux à vapeur ont fait disparoître la difficulté de la navigation d'amont.

hauteur, noie ses rivages, et ne retourne point au fleuve dont elle est sortie, comme l'eau du Nil : elle reste sur la terre, ou filtre à travers le sol, sur lequel elle dépose un sédiment fertile.

La seconde crue a lieu aux pluies d'octobre; elle n'est pas aussi considérable que celle du printemps. Pendant ces inondations, le Mississipi charrie des trains de bois énormes, et pousse des mugissements. La vitesse ordinaire du cours du fleuve est d'environ deux milles à l'heure.

Les terres un peu élevées qui bordent le Mississipi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à l'Ohio, sont presque toutes sur la rive gauche; mais ces terres s'éloignent ou se rapprochent plus ou moins du canal, laissant quelquefois entre elles et le fleuve des savanes de plusieurs milles de largeur. Les collines ne courent pas toujours parallèlement au rivage; tantôt elles divergent en rayons à de grandes distances, et présentent, dans les perspectives qu'elles ouvrent, des vallées plantées de mille sortes d'arbres; tantôt elles viennent converger au fleuve, et forment une multitude de caps qui se mirent dans l'onde. La rive droite du Mississipi est rase, marécageuse, uniforme, à quelques exceptions près : au milieu des hautes cannes vertes ou dorées qui la décorent, on voit bondir des buffles, ou étinceler les eaux d'une multitude d'étangs remplis d'oiseaux aquatiques.

Les poissons du Mississipi sont la perche, le brochet, l'esturgeon et les colles; on y pêche aussi des crabes énormes.

Le sol autour du fleuve fournit la rhubarbe, le coton, l'indigo, le safran, l'arbre à cire, le sassafras,

le lin sauvage : un ver du pays file une assez forte soie; la drague, dans quelques ruisseaux, amène de grandes huîtres à perles; mais dont l'eau n'est pas belle. On connoît une mine de vif-argent, une autre de lapis-lazuli, et quelques mines de fer.

La suite du manuscrit contient la description du pays des Natchez et celle du cours du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Ces descriptions sont complétement transportées dans *Atala* et dans les *Natchez*.

Immédiatement après la description de la Louisiane, viennent, dans le manuscrit, quelques extraits des voyages de Bartram, que j'avois traduits avec assez de soin. A ces extraits sont entremêlées mes rectifications, mes observations, mes réflexions, mes additions, mes propres descriptions, à peu près comme les notes de M. Ramond à sa traduction du *Voyage de Cocke en Suisse*. Mais, dans mon travail, le tout est beaucoup plus enchevêtré, de sorte qu'il est presque impossible de séparer ce qui est de moi de ce qui est de Bartram, ni souvent même de le reconnoître. Je laisse donc le morceau tel qu'il est sous ce titre :

DESCRIPTION DE QUELQUES SITES DANS L'INTÉRIEUR DES FLORIDES.

Nous étions poussés par un vent frais. La rivière alloit se perdre dans un lac qui s'ouvroit devant nous,

et qui formoit un bassin d'environ neuf lieues de circonférence. Trois îles s'élevoient du milieu de ce lac; nous fîmes voile vers la plus grande, où nous arrivâmes à huit heures du matin.

Nous débarquâmes à l'orée d'une plaine de forme circulaire; nous mîmes notre canot à l'abri sous un groupe de marronniers qui croissoient presque dans l'eau; nous bâtîmes notre hutte sur une petite éminence. La brise de l'est souffloit, et rafraîchissoit le lac et les forêts. Nous déjeunâmes avec nos galettes de maïs, et nous nous dispersâmes dans l'île, les uns pour chasser, les autres pour pêcher, ou pour cueillir des plantes.

Nous remarquâmes une espèce d'hibiscus. Cette herbe énorme, qui croît dans les lieux bas et humides, monte à plus de dix ou douze pieds, et se termine en un cône extrêmement aigu; les feuilles lisses, légèrement sillonnées, sont ravivées par de belles fleurs cramoisies que l'on aperçoit à une grande distance.

L'agavé vivipare s'élevoit encore plus haut dans les criques salées, et présentoit une forêt d'herbes de trente pieds perpendiculaires. La graine mûre de cette herbe germe quelquefois sur la plante même; de sorte que le jeune plant tombe à terre tout formé. Comme l'agavé vivipare croît souvent au bord des eaux courantes, ses graines nues, emportées du flot, étoient exposées à périr : la nature les a développées pour ces cas particuliers sur la vieille plante, afin qu'elles pussent se fixer par leurs petites racines, en s'échappant du sein maternel.

Le souchet d'Amérique étoit commun dans l'île.

Le tuyau de ce souchet ressemble à celui d'un jonc noueux, et sa feuille à celle du poireau : les Sauvages l'appellent *apoya matsi*. Les filles indiennes de mauvaise vie broient cette plante entre deux pierres, et s'en frottent le sein et les bras.

Nous traversâmes une prairie semée de jacobée à fleurs jaunes, d'alcée à panaches roses, et d'obélia dont l'aigrette est pourpre. Des vents légers se jouant sur la cime de ces plantes, brisoient leurs flots d'or, de rose et de pourpre, ou creusoient dans la verdure de longs sillons.

La sénéka, abondante dans les terrains marécageux, ressembloit par la forme et par la couleur à des sions d'osier rouge; quelques branches rampoient à terre, d'autres s'élevoient dans l'air : la sénéka a un petit goût amer et aromatique. Auprès d'elle croissoit le convolvulus des Carolines, dont la feuille imite la pointe d'une flèche. Ces deux plantes se trouvent partout où il y a des serpents à sonnettes : la première guérit de leur morsure; la seconde est si puissante, que les Sauvages, après s'en être frotté les mains, manient impunément ces redoutables reptiles. Les Indiens racontent que le Grand-Esprit a eu pitié des guerriers de la chair rouge *aux jambes nues*, et qu'il a semé lui-même ces herbes salutaires, malgré la réclamation des âmes des serpents.

Nous reconnûmes la serpentaire sur les racines des grands arbres; l'arbre pour le mal de dents, dont le tronc et les branches épineuses sont chargés de protubérances grosses comme des œufs de pigeon; l'arctosta ou canneberge, dont la cerise rouge croît parmi les mousses, et guérit le flux épathique. La bourgène,

qui a la propriété de chasser les couleuvres, poussoit vigoureusement dans des eaux stagnantes couvertes de rouille.

Un spectacle inattendu frappa nos regards; nous découvrîmes une ruine indienne : elle étoit située sur un monticule au bord du lac. On remarquoit sur la gauche un cône de terre de quarante à quarante-cinq pieds de haut; de ce cône partoit un ancien chemin tracé à travers un magnifique bocage de magnolias et de chênes verts, et qui venoit aboutir à une savane, des fragments de vases et d'ustensiles divers étoient dispersés çà et là, agglomérés avec des fossiles, des coquillages, des pétrifications de plantes et des ossements d'animaux.

Le contraste de ces ruines et de la jeunesse de la nature, ces monuments des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, causoient un grand saisissement de cœur et d'esprit. Quel peuple avoit habité cette île? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu; il vivoit peut-être lorsque le monde qui le cachoit dans son sein étoit encore ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple est peut-être contemporain du bruit que faisoient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé elles-mêmes que des débris.

Nous examinâmes les ruines : des anfractuosités sablonneuses du tumulus sortoit une espèce de pavot à fleur rose, pesant au bout d'une tige inclinée d'un vert pâle. Les Indiens tirent de la racine de ce pavot une boisson soporifique; la tige et la fleur ont une odeur agréable qui reste attachée à la main

lorsqu'on y touche. Cette plante étoit faite pour orner le tombeau d'un Sauvage : ses racines procurent le sommeil, et le parfum de sa fleur, qui survit à cette fleur même, est une assez douce image du souvenir qu'une vie innocente laisse dans la solitude.

Continuant notre route et observant les mousses, les graminées pendantes, les arbustes échevelés et tout ce train de plantes au port mélancolique qui se plaisent à décorer les ruines, nous observâmes une espèce d'œnothère pyramidale, haute de sept à huit pieds, à feuilles oblongues, dentelées, et d'un vert noir; sa fleur est jaune. Le soir cette fleur commence à s'entr'ouvrir; elle s'épanouit pendant la nuit; l'aurore la trouve dans tout son éclat; vers la moitié du matin elle se fane; elle tombe à midi : elle ne vit que quelques heures, mais elle passe ces heures sous un ciel serein. Qu'importe alors la brièveté de sa vie?

A quelques pas de là s'étendoit une lisière de mimosa ou de sensitive : dans les chansons des Sauvages, l'âme d'une jeune fille est souvent comparée à cette plante[1].

En retournant à notre camp, nous traversâmes un ruisseau tout bordé de dionées; une multitude d'éphémères bourdonnoient à l'entour. Il y avoit aussi sur ce parterre trois espèces de papillons : l'un blanc comme l'albâtre, l'autre noir comme le jais, avec des ailes traversées de bandes jaunes; le troisième portant une queue fourchue, quatre ailes d'or barrées de

[1] Tous ces divers passages sont de moi; mais je dois à la vérité historique de dire que si je voyois aujourd'hui ces ruines indiennes de l'Alabama, je rabattrois de leur antiquité.

bleu et semées d'yeux de pourpre. Attirés par les dionées, ces insectes se posoient sur elles : mais ils n'en avoient pas plus tôt touché les feuilles qu'elles se refermoient et enveloppoient leur proie.

De retour à notre ajouppa, nous allâmes à la pêche pour nous consoler du peu de succès de la chasse. Embarqués dans le canot avec les filets et les lignes, nous côtoyâmes la partie orientale de l'île, au bord des algues et le long des caps ombragés : la truite étoit si vorace que nous la prenions à des hameçons sans amorce; le poisson appelé le poisson d'or étoit en abondance. Il est impossible de voir rien de plus beau que ce petit roi des ondes : il a environ cinq pouces de long; sa tête est couleur d'outre-mer ; ses côtés et son ventre étincellent comme le feu ; une barre brune longitudinale traverse ses flancs; l'iris de ses larges yeux brille comme de l'or bruni. Ce poisson est carnivore.

A quelque distance du rivage, à l'ombre d'un cyprès chauve, nous remarquâmes de petites pyramides limoneuses qui s'élevoient sous l'eau et montoient jusqu'à sa surface. Une légion de poissons d'or faisoit en silence les approches de ces citadelles. Tout à coup l'eau bouillonnoit; les poissons d'or fuyoient. Des écrevisses armées de ciseaux, sortant de la place insultée, culbutoient leurs brillants ennemis. Mais bientôt les bandes éparses revenoient à la charge, faisoient plier à leur tour les assiégés, et la brave, mais lente garnison rentroit à reculons pour se réparer dans la forteresse.

Le crocodile, flottant comme le tronc d'un arbre, la truite, le brochet, la perche, le cannelet, la basse,

la brème, le poisson tambour, le poisson d'or, tous ennemis mortels les uns des autres, nageoient pêle-mêle dans le lac, et sembloient avoir fait une trève afin de jouir en commun de la beauté de la soirée : le fluide azuré se peignoit de leurs couleurs changeantes. L'onde étoit si pure, que l'on eût cru pouvoir toucher du doigt les acteurs de cette scène, qui se jouoient à vingt pieds de profondeur dans leur grotte de cristal.

Pour regagner l'anse où nous avions notre établissement, nous n'eûmes qu'à nous laisser dériver au gré de l'eau et des brises. Le soleil approchoit de son couchant : sur le premier plan de l'île paroissoient des chênes verts dont les branches horizontales formoient le parasol, et des azaléas qui brilloient comme des réseaux de corail.

Derrière ce premier plan, s'élevoient les plus charmants de tous les arbres, les papayas : leur tronc droit, grisâtre et guilloché, de la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, soutient une touffe de longues feuilles à côtes, qui se dessinent comme l'S gracieuse d'un vase antique. Les fruits, en forme de poire, sont rangés autour de la tige; on les prendroit pour des cristaux de verre : l'arbre entier ressemble à une colonne d'argent ciselé, surmontée d'une urne corinthienne.

Enfin, au troisième plan, montoient graduellement dans l'air les magnolias et les liquidambars.

Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine; à mesure qu'il descendoit, les mouvements de l'ombre et de la lumière répandoient quelque chose de magique sur le tableau : là, un rayon se

glissoit à travers le dôme d'une futaie, et brilloit comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre; ici, la lumière divergeoit entre les troncs et les branches, et projetoit sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles. Dans les cieux, c'étoient des nuages de toutes les couleurs, les uns fixes imitant de gros promontoires ou de vieilles tours près d'un torrent, les autres flottant en fumée de rose ou en flocons de soie blanche. Un moment suffisoit pour changer la scène aérienne : on voyoit alors des gueules de four enflammées, de grands tas de braise, des rivières de laves, des paysages ardents. Les mêmes teintes se répétoient sans se confondre, le feu se détachoit du feu, le jaune pâle du jaune pâle, le violet du violet : tout étoit éclatant, tout étoit enveloppé, pénétré, saturé de lumière.

Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore.

A notre droite étoient les ruines indiennes; à notre gauche notre camp de chasseurs : l'île dérouloit devant nous ses paysages gravés ou modelés dans les ondes. A l'orient, la lune, touchant l'horizon, sembloit reposer immobile sur les côtes lointaines; à l'occident, la voûte du ciel paroissoit fondue en une mer de diamants et de saphirs, dans laquelle le soleil, à demi plongé, avoit l'air de se dissoudre.

Les animaux de la création étoient, comme nous, attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançoit par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées; perché sur un rameau desséché, le pélican louoit à sa manière le Maître de

la nature, tandis que la cigogne s'envoloit pour le bénir au-dessus des nuages !

Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles ! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert : tu distingueras les accents du foible fils de la femme, au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler, du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes.

A notre retour dans l'île j'ai fait un repas excellent : des truites fraîches, assaisonnées avec des cimes de canneberges, étoient un mets digne de la table d'un roi : aussi étois-je bien plus qu'un roi. Si le sort m'avoit placé sur le trône et qu'une révolution m'en eût précipité, au lieu de traîner ma misère dans l'Europe comme Charles et Jacques, j'aurois dit aux amateurs : « Ma place vous fait envie; eh bien ! essayez du mé-« tier; vous verrez qu'il n'est pas si bon. Égorgez-« vous pour mon vieux manteau; je vais jouir dans « les forêts de l'Amérique de la liberté que vous « m'avez rendue. »

Nous avions un voisin à notre souper : un trou semblable à la tanière d'un blaireau étoit la demeure d'une tortue : la solitaire sortit de sa grotte et se mit à marcher gravement au bord de l'eau. Ces tortues diffèrent peu des tortues de mer; elles ont le cou plus long. On ne tua point la paisible reine de l'île.

Après le souper, je me suis assis à l'écart sur la rive; on n'entendoit que le bruit du flux et du reflux du lac, prolongé le long des grèves; des mouches luisantes brilloient dans l'ombre, et s'éclipsoient lorsqu'elles passoient sous les rayons de la lune. Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous

les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restoit; je me sentois vivre comme partie du grand tout, et végéter avec les arbres et les fleurs. C'est peut-être la disposition la plus douce pour l'homme, car alors même qu'il est heureux, il y a dans ses plaisirs un fond d'amertume, un je ne sais quoi qu'on pourroit appeler la tristesse du bonheur. La rêverie du voyageur est une sorte de plénitude de cœur et de vide de tête, qui vous laisse jouir en repos de votre existence : c'est par la pensée que nous troublons la félicité que Dieu nous donne : l'âme est paisible; l'esprit est inquiet.

Les Sauvages de la Floride racontent qu'il y a au milieu d'un lac une île où vivent les plus belles femmes du monde. Les Muscogulges ont voulu plusieurs fois tenter la conquête de l'île magique; mais les retraites élyséennes fuyant devant leurs canots, finissoient par disparoître : naturelle image du temps que nous perdons à la poursuite de nos chimères. Dans ce pays étoit aussi une fontaine de Jouvence : qui voudroit rajeunir?

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous avons quitté l'île, traversé le lac et rentré dans la rivière par laquelle nous y étions descendus. Cette rivière étoit remplie de kaïmans. Ces animaux ne sont dangereux que dans l'eau, surtout au moment d'un débarquement. A terre, un enfant peut aisément les devancer en marchant d'un pas ordinaire. Pour éviter leurs embûches, on met le feu aux herbes et aux roseaux : c'est alors un spectacle curieux que de voir de grands espaces d'eau surmontés d'une chevelure de flamme.

Lorsque le crocodile de ces régions a pris toute sa croissance, il mesure environ vingt à vingt-quatre pieds de la tête à la queue. Son corps est gros comme celui d'un cheval : ce reptile auroit exactement la forme d'un lézard commun, si sa queue n'étoit comprimée des deux côtés comme celle d'un poisson. Il est couvert d'écailles à l'épreuve de la balle, excepté auprès de la tête et entre les pattes. Sa tête a environ trois pieds de long; les naseaux sont larges; la mâchoire supérieure de l'animal est la seule qui soit mobile; elle s'ouvre à angle droit sur la mâchoire inférieure : au-dessous de la première sont placées deux grosses dents comme les défenses d'un sanglier, ce qui donne au monstre un air terrible.

La femelle du kaïman pond à terre des œufs blanchâtres qu'elle recouvre d'herbes et de vase. Ces œufs, quelquefois au nombre de cent, forment, avec le limon dont ils sont recouverts, de petites meules de quatre pieds de haut et de cinq pieds de diamètre à leur base : le soleil et la fermentation de l'argile font éclore ces œufs. Une femelle ne distingue point ses propres œufs des œufs d'une autre femelle; elle prend sous sa garde toutes les couvées du soleil. N'est-il pas singulier de trouver chez des crocodiles les enfants communs de la république de Platon?

La chaleur étoit accablante; nous naviguions au milieu des marais; nos canots prenoient l'eau; le soleil avoit fait fondre la poix du bordage. Il nous venoit souvent des bouffées brûlantes du nord; nos coureurs de bois prédisoient un orage, parce que le rat des savanes montoit et descendoit incessamment le long des branches du chêne vert; les maringouins

nous tourmentoient affreusement. On apercevoit des feux errants sur les lieux bas.

Nous avons passé la nuit fort mal à l'aise, sans ajouppa, sur une presqu'île formée par des marais; la lune et tous les objets étoient noyés dans un brouillard rouge. Ce matin la brise a manqué, et nous nous sommes rembarqués pour tâcher de gagner un village indien à quelques milles de distance; mais il nous a été impossible de remonter long-temps la rivière, et nous avons été obligés de débarquer sur la pointe d'un cap couvert d'arbres, d'où nous commandons une vue immense. Des nuages sortent tour à tour de dessous l'horizon du nord-ouest, et montent lentement dans le ciel. Nous nous faisons, du mieux que nous pouvons, un abri avec des branches.

Le soleil se couvre, les premiers roulements du tonnerre se font entendre; les crocodiles y répondent par un sourd rugissement, comme un tonnerre répond à un autre tonnerre. Une immense colonne de nuages s'étend du nord-est au sud-est; le reste du ciel est d'un cuivre sale, demi-transparent et teint de la foudre. Le désert éclairé d'un jour faux, l'orage suspendu sur nos têtes et près d'éclater, offrent un tableau plein de grandeur.

Voilà l'orage! Qu'on se figure un déluge de feu sans vent et sans eau; l'odeur de soufre remplit l'air; la nature est éclairée comme à la lueur d'un embrasement.

A présent les cataractes de l'abîme s'ouvrent; les

grains de pluie ne sont point séparés : un voile d'eau unit les nuages à la terre.

Les Indiens disent que le bruit du tonnerre est causé par des oiseaux immenses qui se battent dans l'air, et par les efforts que fait un vieillard pour vomir une couleuvre de feu. En preuve de cette assertion, ils montrent des arbres où la foudre a tracé l'image d'un serpent. Souvent les orages mettent le feu aux forêts; elles continuent de brûler jusqu'à ce que l'incendie soit arrêté par le cours de quelque fleuve : ces forêts brûlées se changent en lacs et en marais.

Le courlis, dont nous entendons la voix dans le ciel au milieu de la pluie et du tonnerre, nous annonce la fin de l'ouragan. Le vent déchire les nuages qui volent brisés à travers le ciel; le tonnerre et les éclairs attachés à leurs flancs les suivent; l'air devient froid et sonore : il ne reste plus de ce déluge que des gouttes d'eau qui tombent en perles du feuillage des arbres. Nos filets et nos provisions de voyage flottent dans les canots remplis d'eau jusqu'à l'échancrure des avirons.

Le pays habité par les Creeks (la confédération des Muscogulges, des Siminoles et des Chéroquois) est enchanteur. De distance en distance la terre est percée par une multitude de bassins qu'on appelle des *puits*, et qui sont plus ou moins larges, plus ou moins profonds : ils communiquent par des routes souterraines aux lacs, aux marais et aux rivières.

Tous ces puits sont placés au centre d'un monticule planté des plus beaux arbres, et dont les flancs creusés ressemblent aux parois d'un vase rempli d'une eau pure. De brillants poissons nagent au fond de cette eau.

Dans la saison des pluies, les savanes deviennent des espèces de lacs, au-dessus desquels s'élèvent, comme des îles, les monticules dont nous venons de parler.

Cuscowilla, village Siminole, est situé sur une chaîne de collines graveleuses à quatre cents toises d'un lac; des sapins, écartés les uns des autres et se touchant seulement par la cime, séparent la ville et le lac : entre leurs troncs, comme entre des colonnes, on aperçoit des cabanes, le lac, et ses rivages attachés d'un côté à des forêts, de l'autre à des prairies : c'est à peu près ainsi que la mer, la plaine et les ruines d'Athènes se montrent, dit-on[1], à travers les colonnes isolées du temple de Jupiter-Olympien.

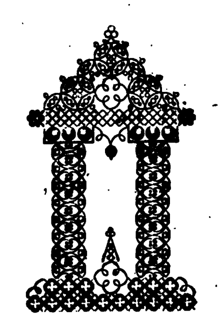
Il seroit difficile d'imaginer rien de plus beau que les environs d'Apalachucla, la ville de la paix. A partir du fleuve Chata-Uche, le terrain s'élève en se retirant à l'horizon du couchant; ce n'est pas par une pente uniforme, mais par des espèces de terrasses posées les unes sur les autres.

A mesure que vous gravissez de terrasse en terrasse, les arbres changent selon l'élévation du sol : au bord de la rivière ce sont des chênes-saules, des lauriers et des magnolias; plus haut des sassafras et des platanes, plus haut encore des ormes et des

[1] Je les ai vues depuis.

changé bien des choses dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde ; ils ont dû modifier les idées et rectifier les jugements de l'écrivain.

Avant de passer aux *mœurs des Sauvages*, je mettrai sous les yeux des lecteurs quelques esquisses de l'*histoire naturelle* de l'Amérique septentrionale.





HISTOIRE NATURELLE.

CASTORS.

Quand on voit pour la première fois les ouvrages des castors, on ne peut s'empêcher d'admirer celui qui enseigna à une pauvre petite bête l'art des architectes de Babylone, et qui souvent envoie l'homme, si fier de son génie, à l'école d'un insecte.

Ces étonnantes créatures ont-elles rencontré un vallon où coule un ruisseau, elles barrent ce ruisseau par une chaussée; l'eau monte et remplit bientôt l'intervalle qui se trouve entre les deux collines : c'est dans ce réservoir que les castors bâtissent leurs habitations. Détaillons la construction de la chaussée.

Des deux flancs opposés des collines qui forment la vallée, commence un rang de palissades entrelacées de branches et revêtues de mortier. Ce premier rang est fortifié d'un second rang placé à quinze pieds en arrière du premier, l'espace entre les deux palissades est comblé avec de la terre.

La levée continue de venir ainsi des deux côtés de

là vallée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ouverture d'une vingtaine de pieds au centre; mais à ce centre l'action du courant, opérant dans toute son énergie, les ingénieurs changent de matériaux : ils renforcent le milieu de leurs substructions hydrauliques de tronc d'arbres entassés les uns sur les autres, et liés ensemble par un ciment semblable à celui des palissades. Souvent la digue entière a cent pieds de long, quinze de haut et douze de large à la base; diminuant d'épaisseur dans une proportion mathématique, à mesure qu'elle s'élève, elle n'a plus que trois pieds de surface au plan horizontal qui la termine.

Le côté de la chaussée opposé à l'eau se retire graduellement en talus; le côté extérieur garde un parfait aplomb.

Tout est prévu : le castor sait par la hauteur de la levée combien il doit bâtir d'étages à sa maison future; il sait qu'au-delà d'un certain nombre de pieds, il n'a plus d'inondation à craindre, parce que l'eau passeroit alors par-dessus la digue. En conséquence une chambre qui surmonte cette digue lui fournit une retraite dans les grandes crues; quelquefois il pratique une écluse de sûreté dans la chaussée, écluse qu'il ouvre et ferme à son gré.

La manière dont les castors abattent les arbres est très curieuse : ils les choisissent toujours au bord d'une rivière. Un nombre de travailleurs proportionné à l'importance de la besogne, ronge incessamment les racines : on n'incise point l'arbre du côté de la terre, mais du côté de l'eau, pour qu'il tombe sur le courant. Un castor placé à quelque distance avertit les

bûcherons par un sifflement, quand il voit pencher la cime de l'arbre attaqué, afin qu'ils se mettent à l'abri de la chute. Les ouvriers traînent le tronc abattu, à l'aide du flottage, jusqu'à leurs villes, comme les Égyptiens, pour embellir leurs métropoles, faisoient descendre sur le Nil les obélisques taillés dans les carrières d'Éléphantine.

Les palais de la Venise de la solitude, construits dans le lac artificiel, ont deux, trois, quatre et cinq étages, selon la profondeur du lac. L'édifice, bâti sur pilotis, sort des deux tiers de sa hauteur hors de l'eau : les pilotis sont au nombre de six; ils supportent le premier plancher fait de brins de bouleau croisés. Sur ce plancher s'élève le vestibule du monument : les murs de ce vestibule se courbent et s'arrondissent en voûte recouverte d'une glaise polie comme un stuc. Dans le plancher du portique est ménagée une trappe par laquelle les castors descendent au bain, ou vont chercher les branches de tremble pour leur nourriture : ces branches sont entassées sous l'eau dans un magasin commun, entre les pilotis des diverses habitations. Le premier étage du palais est surmonté de trois autres, construits de la même manière, mais divisés en autant d'appartements qu'il y a de castors. Ceux-ci sont ordinairement au nombre de dix ou douze, partagés en trois familles : ces familles s'assemblent dans le vestibule déjà décrit, et y prennent leur repas en commun : la plus grande propreté règne de toute part. Outre le passage du bain, il y a des issues pour les divers besoins des habitants; chaque chambre est tapissée de jeunes branches de sapin, et l'on n'y souffre pas la plus petite ordure.

Lorsque les propriétaires vont à leur maison des champs, bâtie au bord du lac et construite comme celles de la ville, personne ne prend leur place; leur appartement demeure vide jusqu'à leur retour. A la fonte des neiges, les citoyens se retirent dans les bois.

Comme il y a une écluse pour le trop plein des eaux, il y a une route secrète pour l'évacuation de la cité : dans les châteaux gothiques, un souterrain creusé sous les tours aboutissoit dans la campagne.

Il y a des infirmeries pour les malades. Et c'est un animal foible et informe qui achève tous ces travaux! qui fait tous ces calculs?

Vers le mois de juillet, les castors tiennent un conseil-général : ils examinent s'il est expédient de réparer l'ancienne ville et l'ancienne chaussée, ou s'il est bon de construire une cité nouvelle et une nouvelle digue. Les vivres manquent-ils dans cet endroit, les eaux et les chasseurs ont-ils trop endommagé les ouvrages, on se décide à former un autre établissement. Juge-t-on au contraire que le premier peut subsister, on remet à neuf les vieilles demeures, et l'on s'occupe des provisions d'hiver.

Les castors ont un gouvernement régulier : des édiles sont choisis pour veiller à la police de la république. Pendant le travail commun, des sentinelles préviennent toute surprise. Si quelque citoyen refuse de porter sa part des charges publiques, on l'exile; il est obligé de vivre honteusement seul dans un trou. Les Indiens disent que ce paresseux puni est maigre, et qu'il a le dos pelé en signe d'infamie. Que sert à ces sages animaux tant d'intelligence? l'homme laisse

vivre les bêtes féroces et extermine les castors, comme il souffre les tyrans et persécute l'innocence et le génie.

La guerre n'est malheureusement point inconnue aux castors : il s'élève quelquefois entre eux des discordes civiles, indépendamment des contestations étrangères qu'ils ont avec les rats musqués. Les Indiens racontent que si un castor est surpris en maraude sur le territoire d'une tribu qui n'est pas la sienne, il est conduit devant le chef de cette tribu, et puni correctionnellement; à la récidive, on lui coupe cette utile queue qui est à la fois sa charrette et sa truelle : il retourne ainsi mutilé chez ses amis, qui s'assemblent pour venger son injure. Quelquefois le différend est vidé par un duel entre les deux chefs des deux troupes, ou par un combat singulier de trois contre trois, de trente contre trente, comme le combat des Curiaces et des Horaces, ou des trente Bretons contre les trente Anglois. Les batailles générales sont sanglantes : les Sauvages qui surviennent pour dépouiller les morts, en ont souvent trouvé plus de quinze couchés au lit d'honneur. Les castors vainqueurs s'emparent de la ville des castors vaincus, et, selon les circonstances, ils y établissent une colonie ou y entretiennent une garnison.

La femelle du castor porte deux, trois et jusqu'à quatre petits; elle les nourrit et les instruit pendant une année. Quand la population devient trop nombreuse, les jeunes castors vont former un nouvel établissement, comme un essaim d'abeilles échappé de la ruche. Le castor vit chastement avec une seule fe-

melle; il est jaloux, et tue quelquefois sa femme pour cause ou soupçon d'infidélité.

La longueur moyenne du castor est de deux pieds et demi à trois pieds; sa largeur d'un flanc à l'autre d'environ quatorze pouces, il peut peser quarante-cinq livres; sa tête ressemble à celle du rat; ses yeux sont petits, ses oreilles courtes, nues en dedans, velues en dehors; ses pattes de devant n'ont guère que trois pouces de long, et sont armées d'ongles creux et aigus; ses pattes de derrière, palmées comme celles d'un cygne, lui servent à nager; la queue est plate, épaisse d'un pouce, recouverte d'écailles hexagones, disposées en tuiles comme celles des poissons : il use de cette queue en guise de truelle et de traîneau. Ses mâchoires, extrêmement fortes, se croisent ainsi que les branches des ciseaux; chaque mâchoire est garnie de dix dents, dont deux incisives de deux pouces de longueur : c'est l'instrument avec lequel le castor coupe les arbres, équarrit leurs troncs, arrache leur écorce, et broie les bois tendres dont il se nourrit.

L'animal est noir, rarement blanc ou brun; il a deux poils, le premier long, creux et luisant; le second, espèce de duvet qui pousse sous le premier, est le seul employé dans le feutre. Le castor vit vingt ans. La femelle est plus grosse que le mâle, et son poil est plus grisâtre sous le ventre. Il n'est pas vrai que le castor se mutile lorsqu'il tombe vivant entre les mains des chasseurs, afin de soustraire sa postérité à l'esclavage. Il faut chercher une autre étymologie à son nom.

La chair des castors ne vaut rien, de quelque manière qu'on l'apprête; les Sauvages la conservent

cependant : après l'avoir fait boucaner à la fumée, ils la mangent lorsque les vivres viennent à leur manquer.

La peau du castor est fine, sans être chaude; aussi la chasse du castor n'avoit autrefois aucun renom chez les Indiens; celle de l'ours, où ils trouvoient avantage et péril, étoit la plus honorable. On se contentoit de tuer quelques castors pour en porter la dépouille comme parure; mais on n'immoloit pas des peuplades entières. Le prix que les Européens ont mis à cette dépouille a seul amené dans le Canada l'extermination de ces quadrupèdes, qui tenoient, par leur instinct, le premier rang chez les animaux. Il faut cheminer très-loin vers la baie d'Hudson pour trouver maintenant des castors; encore ne montrent-ils plus la même industrie, parce que le climat est trop froid : diminués en nombre, ils ont baissé en intelligence, et ne développent plus les facultés qui naissent de l'association[1].

Ces républiques comptoient autrefois cent à cent cinquante citoyens; quelques-unes étoient encore plus populeuses. On voyoit auprès de Québec un étang formé par des castors, qui suffisoit à l'usage d'un moulin à scie. Les réservoirs de ces amphibies étoient

[1] On a retrouvé des castors entre le Missouri et le Mississipi; ils sont surtout extrêmement nombreux au-delà des montagnes rocheuses, sur les branches de la Colombie; mais les Européens ayant pénétré dans ces régions, les castors seront bientôt exterminés. Déjà l'année dernière (1826) on a vendu à Saint-Louis, sur le Mississipi, cent paquets de peaux de castors, chaque paquet pesant cent livres, et chaque livre de cette précieuse marchandise vendue au prix de cinq gourdes.

souvent utiles, en fournissant de l'eau aux pirogues qui remontoient les rivières pendant l'été. Des castors faisoient ainsi pour des Sauvages dans la Nouvelle-France, ce qu'un esprit ingénieux, un grand roi et un grand ministre ont fait dans l'ancienne pour des hommes policés.

OURS.

Les ours sont de trois espèces en Amérique; l'ours brun ou jaune, l'ours noir et l'ours blanc. L'ours brun est petit et frugivore; il grimpe aux arbres.

L'ours noir est plus grand; il se nourrit de chair, de poisson et de fruits; il pêche avec une singulière adresse. Assis au bord d'une rivière, de sa patte droite il saisit dans l'eau le poisson qu'il voit passer, et le jette sur le bord. Si, après avoir assouvi sa faim, il lui reste quelque chose de son repas, il le cache. Il dort une partie de l'hiver dans les tanières ou dans les arbres creux où il se retire. Lorsqu'aux premiers jours de mars il sort de son engourdissement, son premier soin est de se purger avec des simples.

Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures.

L'ours blanc ou l'ours marin fréquente les côtes de l'Amérique septentrionale, depuis les parages de Terre-Neuve jusqu'au fond de la baie de Baffin, gardien féroce de ces déserts glacés.

CERF.

Le cerf du Canada est une espèce de renne que

l'on peut apprivoiser. Sa femelle, qui n'a point de bois, est charmante; et si elle avoit les oreilles plus courtes, elle ressembleroit assez bien à une légère jument angloise.

ORIGINAL.

L'original a le mufle du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf. Son poil est mêlé de gris, de blanc, de rouge et de noir; sa course est rapide.

Selon les Sauvages, les originaux ont un roi surnommé *le grand original;* ses sujets lui rendent toutes sortes de devoirs. Ce grand original a les jambes si hautes, que huit pieds de neige ne l'embarrassent point du tout. Sa peau est invulnérable; il a un bras qui lui sort de l'épaule et dont il use de la même manière que les hommes se servent de leurs bras.

Les jongleurs prétendent que l'original a dans le cœur un petit os, qui, réduit en poudre, apaise les douleurs de l'enfantement; ils disent aussi que la corne du pied gauche de ce quadrupède appliquée sur le cœur des épileptiques les guérit radicalement. L'original, ajoutent-ils, est lui-même sujet à l'épilepsie; lorsqu'il sent approcher l'attaque, il se tire du sang de l'oreille gauche avec la corne de son pied gauche, et se trouve soulagé.

BISON.

Le bison porte [illegible] courtes; [illegible]une l[illegible] eil peut

échevelé entre ses deux cornes jusque sur ses yeux. Son poitrail est large, sa croupe effilée, sa queue épaisse et courte, ses jambes sont grosses et tournées en dehors; une bosse d'un poil roussâtre et long s'élève sur ses épaules, comme la première bosse du dromadaire. Le reste de son corps est couvert d'une laine noire que les Indiennes filent pour en faire des sacs à blé et des couvertures. Cet animal a l'air féroce, et il est fort doux.

Il y a des variétés dans les bisons, ou si l'on veut, dans les *buffaloes*, mot espagnol *anglicisé*. Les plus grands sont ceux que l'on rencontre entre le Missouri et le Mississipi; ils approchent de la taille d'un moyen éléphant. Ils tiennent du lion par la crinière, du chameau par la bosse, de l'hippopotame ou du rhinocéros par la queue et la peau de l'arrière-train, du taureau par les cornes et par les jambes.

Dans cette espèce le nombre des femelles surpasse de beaucoup celui des mâles. Le taureau fait sa cour à la génisse en galopant en rond autour d'elle. Immobile au milieu du cercle, elle mugit doucement. Les Sauvages imitent, dans leurs jeux propitiatoires, ce manége, qu'ils appellent *la danse du bison*.

Le bison a des temps irréguliers de migration : on ne sait trop où il va; mais il paroît qu'il remonte beaucoup au nord en été, puisqu'on le retrouve aux bords du lac de l'Esclave, et qu'on l'a rencontré jusque dans les îles de la mer Polaire. Peut-être aussi gagne-t-il les vallées des montagnes rocheuses à l'ouest, et les plaines du Nouveau-Mexique au midi. Les bisons sont si nombreux dans les steps verdoyants du Missouri que, quand ils émigrent, leur troupe met

quelquefois plusieurs jours à défiler, comme une immense armée : on entend leur marche à plusieurs milles de distance, et l'on sent trembler la terre.

Les Indiens tannent supérieurement la peau du bison avec l'écorce du bouleau : l'os de l'épaule de la bête tuée leur sert de grattoir.

La viande du bison, coupée en tranches larges et minces, séchée au soleil ou à la fumée, est très-savoureuse; elle se conserve plusieurs années comme du jambon : les bosses et les langues des vaches sont les parties les plus friandes à manger fraîches. La fiente du bison brûlée donne une braise ardente; elle est d'une grande ressource dans les savanes où l'on manque de bois. Cet utile animal fournit à la fois les aliments et le feu du festin. Les Sioux trouvent dans sa dépouille la couche et le vêtement. Le bison et le Sauvage, placés sur le même sol, sont le taureau et l'homme dans l'état de nature : ils ont l'air de n'attendre tous les deux qu'un sillon, l'un pour devenir domestique, l'autre pour se civiliser.

FOUINE.

La fouine américaine porte auprès de la vessie cette petit sac rempli d'une liqueur roussâtre : lorsque la bête est poursuivie, elle lâche cette eau en s'enfuyant; l'odeur en est telle, que les chasseurs et les chiens mêmes abandonnent la proie : elle s'attache aux vêtements et fait perdre la vue. Cette odeur est une sorte de musc pénétrant qui donne des vertiges : les Sauvages prétendent qu'elle est souveraine pour les maux de tête.

RENARDS.

Les renards du Canada sont de l'espèce commune; il ont seulement l'extrémité du poil d'un noir lustré. On sait la manière dont ils prennent les oiseaux aquatiques : La Fontaine, le premier des naturalistes, ne l'a pas oubliée dans ces immortels tableaux.

Le renard canadien fait donc au bord d'un lac ou d'un fleuve mille sauts et gambades. Les oies et les canards, charmés qu'ils sont, s'approchent pour le mieux considérer. Il s'assied alors sur son derrière, et remue doucement la queue. Les oiseaux, de plus en plus satisfaits, abordent au rivage, s'avancent en dandinant vers le futé quadrupède, qui affecte autant de bêtise qu'ils en montrent. Bientôt la sotte volatile s'enhardit au point de venir becqueter la queue du *maître-passé* qui s'élance sur sa proie.

LOUPS.

Il y a en Amérique diverses sortes de loups : celui qu'on appelle *cervier* vient pendant la nuit aboyer autour des habitations. Il ne hurle jamais qu'une fois au même lieu; sa rapidité est si grande, qu'en moins de quelques minutes on entend sa voix à une distance prodigieuse de l'endroit où il a poussé son premier cri.

RAT MUSQUÉ.

Le rat musqué vit, au printemps, de jeunes pousses d'arbrisseaux, et en été de fraises et de fram-

boises ; il mange des baies de bruyères en automne, et se nourrit en hiver de racines d'orties. Il bâtit et travaille comme le castor. Quand les Sauvages ont tué un rat musqué, ils paroissent fort tristes : ils fument autour de son corps et l'environnent de Manitous, en déplorant leur parricide : on sait que la femelle du rat musqué est la mère du genre humain.

CARÇAJOU.

Le carcajou est une espèce de tigre ou de grand chat. La manière dont il chasse l'original avec ses alliés les renards est célèbre. Il monte sur un arbre, se couche à plat sur une branche abaissée, et s'enveloppe d'une queue touffue qui fait trois fois le tour de son corps. Bientôt on entend des glapissements lointains, et l'on voit paroître un original rabattu par trois renards, qui manœuvrent de manière à le diriger vers l'embuscade du carcajou. Au moment où la bête lancée passe sous l'arbre fatal, le carcajou tombe sur elle, lui serre le cou avec sa queue, et cherche à lui couper avec les dents la veine jugulaire. L'original bondit, frappe l'air de son bois, brise la neige sous ses pieds : il se traîne sur ses genoux, fuit en ligne directe, recule, s'accroupit, marche par sauts, secoue sa tête. Ses forces s'épuisent, ses flancs battent, son sang ruisselle le long de son cou, ses jarrets tremblent, plient. Les trois renards arrivent à la curée : tyran équitable, le carcajou divise également la proie entre lui et ses satellites. Les Sauvages n'attaquent jamais le carcajou et les renards dans ce moment : ils disent qu'il seroit injuste d'enlever à ces quatre chasseurs le fruit de leurs travaux.

Le serpent à épines est court et gros. Il porte à la queue un dard dont la blessure est mortelle.

Le serpent à deux têtes est peu commun : il ressemble assez à la vipère; toutefois ses têtes ne sont pas comprimées.

Le serpent siffleur est fort multiplié dans la Géorgie et dans les Florides. Il a dix-huit pouces de long; sa peau est sablée de noir sur un fond vert. Lorsqu'on approche de lui, il s'aplatit, devient de plusieurs couleurs, et ouvre la gueule en sifflant. Il se faut bien garder d'entrer dans l'atmosphère qui l'environne : il a le pouvoir de décomposer l'air autour de lui. Cet air imprudemment respiré fait tomber en langueur. L'homme attaqué dépérit, ses poumons se vicient, et, au bout de quelques mois, il meurt de consomption : c'est le dire des habitants du pays.

ARBRES ET PLANTES.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, les fleurs, transportés dans nos bois, dans nos champs, dans nos jardins, annoncent la variété et la richesse du règne végétal en Amérique. Qui ne connoît aujourd'hui le laurier couronné de roses appelé *magnolia*, le marronnier qui porte une véritable hyacinthe, le catalpa qui reproduit la fleur de l'oranger, le tulipier qui prend le nom de sa fleur, l'érable à sucre, le hêtre pourpre, le sassafras, et parmi les arbres verts et résineux, le pin du lord Weymouth, le cèdre de la Virginie, le baumier de Gilead, et ce cyprès de la Louisiane aux racines noueuses, au tronc énorme, dont la feuille ressemble à une dentelle de mousse?

Les lilas, les azaleas, les pompadouras ont enrichi nos printemps; les aristoloches, les sustérias, les bignonias, les décumarias, les célustris ont mêlé leurs fleurs, leurs fruits et leurs parfums à la verdure de nos lierres.

Les plantes à fleurs sont sans nombre : l'éphémère de Virginie, l'hélonias, le lis du Canada, le lis appelé *superbe*, la trigidie panachée, l'achillée rose, le dahlia, l'hellénie d'automne, les phlox de toutes les espèces se confondent aujourd'hui avec nos fleurs natives.

Enfin, nous avons exterminé presque partout la population sauvage; et l'Amérique nous a donné la pomme de terre, qui prévient à jamais la disette parmi les peuples destructeurs des Américains.

ABEILLES.

Tous ces végétaux nourrissent de brillants insectes. Ceux-ci ont reçu dans leurs tribus notre mouche à miel, qui est venue à la découverte de ces savanes et de ces forêts embaumées dont on racontoit tant de merveilles. On a remarqué que les colons sont souvent précédés dans les bois du Kentucky et du Ténessé par des abeilles : avant-garde des laboureurs, elles sont le symbole de l'industrie et de la civilisation qu'elles annoncent. Étrangères à l'Amérique, arrivées à la suite des voiles de Colomb, ces conquérantes pacifiques n'ont ravi à un nouveau monde de fleurs que des trésors dont les indigènes ignoroient l'usage; elles ne se sont servies de ces trésors que pour enrichir le sol dont elles les avoient tirés. Qu'il faudroit

Le serpent à épines est court et gros. Il porte à la queue un dard dont la blessure est mortelle.

Le serpent à deux têtes est peu commun : il ressemble assez à la vipère; toutefois ses têtes ne sont pas comprimées.

Le serpent siffleur est fort multiplié dans la Géorgie et dans les Florides. Il a dix-huit pouces de long; sa peau est sablée de noir sur un fond vert. Lorsqu'on approche de lui, il s'aplatit, devient de plusieurs couleurs, et ouvre la gueule en sifflant. Il se faut bien garder d'entrer dans l'atmosphère qui l'environne : il a le pouvoir de décomposer l'air autour de lui. Cet air imprudemment respiré fait tomber en langueur. L'homme attaqué dépérit, ses poumons se vicient, et, au bout de quelques mois, il meurt de consomption : c'est le dire des habitants du pays.

ARBRES ET PLANTES.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, les fleurs, transportés dans nos bois, dans nos champs, dans nos jardins, annoncent la variété et la richesse du règne végétal en Amérique. Qui ne connoît aujourd'hui le laurier couronné de roses appelé *magnolia*, le marronnier qui porte une véritable hyacinthe, le catalpa qui reproduit la fleur de l'oranger, le tulipier qui prend le nom de sa fleur, l'érable à sucre, le hêtre pourpre, le sassafras, et parmi les arbres verts et résineux, le pin du lord Weymouth, le cèdre de la Virginie, le baumier de Gilead, et ce cyprès de la Louisiane aux racines noueuses, au tronc énorme, dont la feuille ressemble à une dentelle de mousse?

Les lilas, les azaleas, les pompadouras ont enrichi nos printemps; les aristoloches, les sustérias, les bignonias, les décumarias, les célustris ont mêlé leurs fleurs, leurs fruits et leurs parfums à la verdure de nos lierres.

Les plantes à fleurs sont sans nombre : l'éphémère de Virginie, l'hélonias, le lis du Canada, le lis appelé *superbe*, la trigidie panachée, l'achillée rose, le dahlia, l'hellénie d'automne, les phlox de toutes les espèces se confondent aujourd'hui avec nos fleurs natives.

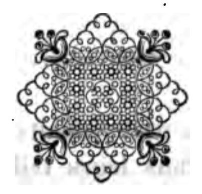
Enfin, nous avons exterminé presque partout la population sauvage; et l'Amérique nous a donné la pomme de terre, qui prévient à jamais la disette parmi les peuples destructeurs des Américains.

ABEILLES.

Tous ces végétaux nourrissent de brillants insectes. Ceux-ci ont reçu dans leurs tribus notre mouche à miel, qui est venue à la découverte de ces savanes et de ces forêts embaumées dont on racontoit tant de merveilles. On a remarqué que les colons sont souvent précédés dans les bois du Kentucky et du Ténessé par des abeilles : avant-garde des laboureurs, elles sont le symbole de l'industrie et de la civilisation qu'elles annoncent. Étrangères à l'Amérique, arrivées à la suite des voiles de Colomb, ces conquérantes pacifiques n'ont ravi à un nouveau monde de fleurs que des trésors dont les indigèn[illegible] r[illegible] ent l'usage; elles ne se sont servies [illegible] enrichir le sol dont elles [illegible] t

se féliciter, si toutes les invasions et toutes les conquêtes ressembloient à celles de ces filles du ciel !

Les abeilles ont pourtant eu à repousser des myriades de moustiques et de maringouins, qui attaquoient leurs essaims dans le tronc des arbres : leur génie a triomphé de ces envieux, méchants et laids ennemis. Les abeilles ont été reconnues reines du désert, et leur monarchie représentative s'est établie dans les bois auprès de la république de Washington.





NOTES.

MÉMOIRES

SUR LES RUINES DE L'OHIO.

PREMIER MÉMOIRE.

Bacon, en parlant des antiquités, des histoires défigurées, des fragments historiques qui ont par hasard échappé aux ravages du temps, les compare à des planches qui surnagent après le naufrage, lorsque des hommes instruits et actifs parviennent, par leurs recherches soigneuses et par un examen exact et scrupuleux des monuments, des noms, des mots, des proverbes, des traditions, des documents et des témoignages particuliers, des fragments d'histoire, des passages de livres non historiques, à sauver et à recouvrer quelque chose du déluge du temps.

Les antiquités de notre patrie m'ont toujours paru plus importantes et plus dignes d'attention qu'on ne leur en a accordé jusqu'à présent. Nous n'avons, il est vrai, d'autres autorités écrites ou d'autres renseignements que les ouvrages des vieux auteurs françois et hollandois; et l'on sait bien que leur attention étoit presque uniquement absorbée par la poursuite de la richesse ou le soin de propager la religion, et que leurs opinions étoient modifiées par les préjugés régnants, fixés par des théories formées d'avance, contrôlées par la politique de leurs souverains, et obscurcies par les ténèbres qui alors couvroient encore le monde.

S'en rapporter entièrement aux traditions des Aborigènes pour des informations exactes et étendues, c'est s'appuyer sur un roseau bien frêle. Quiconque les a interrogés sait qu'ils sont généralement aussi ignorants que celui qui leur adresse des questions, et que ce qu'ils disent est inventé à l'instant même, ou tellement lié à des fables évidentes, que l'on ne peut guère lui donner le moindre crédit. Dépourvu du secours de l'écriture pour soulager leur mémoire, les faits qu'ils connoissoient se sont, par la suite des temps, effacés de leur souvenir, ou bien s'y sont confondus avec de nouvelles impressions et de nouveaux faits qui les ont défigurés. Si, dans le court espace de trente ans, les boucaniers de Saint-Domingue perdirent presque toute trace du christianisme, quelle confiance pouvons-nous avoir dans des traditions orales qui nous sont racontées par des Sauvages dépourvus de l'usage des lettres, et continuellement occupés de guerre ou de chasse?

Le champ des recherches a donc des limites extrêmement resserrées; mais il ne nous est pas entièrement fermé. Les monuments qui restent offrent une ample matière aux investigations. On peut avoir recours au langage, à la personne, aux usages de l'homme rouge, pour éclaircir son origine et son histoire; et la géologie du pays peut même, dans quelques cas, s'employer avec succès pour répandre la lumière sur les objets que l'on examine.

Ayant eu quelques occasions d'observer par moi-même et de faire d'assez fréquentes recherches, je suis porté à croire que la partie occidentale des États-Unis, avant d'avoir été découverte et occupée par les Européens, a été habitée par une nation nombreuse ayant des demeures fixes, et beaucoup plus avancée dans la civilisation que les tribus indiennes actuelles. Peut-être ne se hasarderoit-on pas trop en disant que son état ne différoit pas beaucoup de celui des Mexicains et des Péruviens, quand les Espagnols les visitèrent pour la première fois. En cherchant à éclaircir ce sujet, je me bornerai à cet état; quelquefois je porterai mes regards au-delà, et j'éviterai, autant que je le pourrai, de traiter les points qui ont déjà été discutés.

Le Township de Pompey, dans le comté d'Onondaga, est sur le terrain le plus élevé de cette contrée; car il sépare les eaux qui coulent dans la baie de Chesapeak de celles qui vont se rendre dans

le golfe Saint-Laurent. Les parties les plus hautes de ce Township offrent des restes d'anciens établissements, et l'on reconnoit, dans différents endroits, des vestiges d'une population nombreuse. Environ à deux milles au sud de Manlieu-Ignare, j'ai examiné, dans le Township de Pompey, les restes d'une ancienne cité; ils sont indiqués d'une manière visible par de grands espaces de terreau noir, disposés par intervalles réguliers à peu de distance les uns des autres, où j'ai observé des ossements d'animaux, des cendres, des haricots, ou des grains de maïs carbonisés, objets qui dénotent tous la demeure de créature humaine. Cette ville a dû avoir une étendue au moins d'un demi-mille de l'est à l'ouest, et de trois quarts de mille du nord au sud; j'ai pu la déterminer avec assez d'exactitude, d'après mon examen; mais quelqu'un d'une véracité reconnue m'a assuré que la longueur est d'un mille de l'est à l'ouest. Or, une ville qui couvroit plus de cinq cents acres doit avoir contenu une population qui surpasseroit toutes nos idées de crédibilité.

A un mille à l'est de l'établissement, se trouve un cimetière de trois à quatre acres de superficie, et il y en a un autre contigu à l'extrémité occidentale. Cette ville étoit située sur un terrain élevé, à douze milles à peu près des sources salées de l'Onondaga, et bien choisi pour la défense.

Du côté oriental, un escarpement perpendiculaire de cent pieds de hauteur aboutit à une profonde ravine où coule un ruisseau: le côté septentrional en a un semblable. Trois forts, éloignés de huit milles l'un de l'autre, forment un triangle qui environne la ville; l'un est à un mille au sud du village actuel de Jamesville, et l'autre au nord-est et au sud-est dans Pompey: ils avoient probablement été élevés pour couvrir la cité et pour protéger ses habitants contre les attaques d'un ennemi. Tous ces forts sont de forme circulaire ou elliptique; des ossements sont épars sur leur emplacement; on coupa un frêne qui s'y trouvoit; le nombre de ses couches concentriques fit connoître qu'il étoit âgé de quatre-vingt-treize ans. Sur un tas de cendres consommées, qui formoit l'emplacement d'une grande maison, je vis un pin blanc qui avoit huit pieds et demi de circonférence, et dont l'âge étoit au moins de cent trente ans.

La ville avoit probablement été emportée d'assaut par le côté du

nord. Il y a, à droite et à gauche, des tombeaux tout près du précipice; cinq ou six corps ont quelquefois été jetés pêle-mêle dans la même fosse. Si les assaillants avoient été repoussés, les habitants auroient enterré leurs morts à l'endroit accoutumé; mais ces tombeaux, qui se trouvent près de la ravine et dans l'enceinte du village, me donnent lieu de croire que la ville fut prise. Sur le flanc méridional de cette ravine, on a découvert un canon de fusil, des balles, un morceau de plomb, et un crâne percé d'une balle. Au reste, on trouve des canons de fusil, des haches, des houes et des épées dans tout le voisinage. Je me suis procuré les objets suivants, que je fais passer à la Société, pour qu'elle les dépose dans sa collection : deux canons de fusil mutilés, une houe, une cloche sans battant, un morceau d'une grande cloche, un anneau, une lame d'épée, une pipe, un loquet de porte, des grains de verroterie, et plusieurs autres petits objets. Toutes ces choses prouvent des communications avec l'Europe; et, d'après les efforts visibles qui ont été faits pour rendre les canons de fusil inutiles en les limant, on ne peut guère douter que les Européens qui s'étoient établis dans ce lieu n'aient été défaits et chassés du pays par les Indiens.

Près des restes de cette ville, j'ai observé une grande forêt qui, précédemment, étoit un terrain nu et cultivé. Voici les circonstances qui me firent tirer cette conséquence; il ne s'y trouvoit ni tertres, ni buttes, qui sont toujours produites par les arbres déracinés, ou tombant de vétusté, point de souches, point de sous-bois, les arbres étoient âgés en général de cinquante à soixante ans. Or, il faut qu'un très-grand nombre d'années s'écoule avant qu'un pays se couvre de bois; ce n'est que lentement que les vents et les oiseaux apportent des graines. Le Township de Pompey abonde en forêts qui sont d'une nature semblable à celle dont je viens de parler : quelques-unes ont quatre milles de long et deux de large. Elle renferme un grand nombre de lieux de sépulture : je l'ai entendu estimer à quatre-vingts. Si la population blanche de ce pays étoit emportée tout entière, peut-être, dans la suite des siècles, offriroit-il des particularités analogues à celles que je décris.

Il me paroît qu'il y a deux ères distinctes dans nos antiquités : l'une comprend les restes d'anciennes fortifications et d'établissements qui existoient antérieurement à l'arrivée des Européens;

l'autre se rapporte aux établissements et aux opérations des Européens; et comme les blancs, de même que les Indiens, devoient fréquemment avoir recours à ces vieilles fortifications, pour y trouver un asile, y demeurer, ou y chasser, elles doivent nécessairement renfermer plusieurs objets de manufactures d'Europe; c'est ce qui a donné lieu à beaucoup de confusion : parce qu'on a mêlé ensemble des périodes extrêmement éloignées l'une de l'autre.

Les François avoient vraisemblablement des établissements considérables sur le territoire des six nations. Le père du Creux, jésuite, raconte, dans son *Histoire du Canada*, qu'en 1655 les François établirent une colonie dans le territoire d'Onondaga; et voici comme il décrit ce pays singulièrement fertile et intéressant : « Deux « jours après, le père Chaumont fut mené par une troupe nombreuse « à l'endroit destiné à l'établissement et à la demeure des François : « c'étoit à quatre lieues du village où il s'étoit d'abord arrêté. Il est « difficile de voir quelque chose de mieux soigné par la nature, et « si l'art y eût, comme en France et dans le reste de l'Europe, « ajouté son secours, ce lieu pourroit le disputer à Baies. Une prairie « immense est ceinte de tous côtés d'une forêt peu élevée, et se « prolonge jusqu'aux bords du lac Ganneta, où les quatre nations « principales des Iroquois peuvent facilement arriver avec leurs pi- « rogues, comme au centre du pays, et d'où elles peuvent de même « aller sans difficulté les unes chez les autres, par des rivières et des « lacs qui entourent ce canton. L'abondance du gibier y égale celle « du poisson; et, pour qu'il n'y manque rien, les tourterelles y ar- « rivent en si grande quantité au retour du printemps qu'on les « prend avec des filets. Le poisson y est si commun que des pê- « cheurs y prennent, dit-on, mille anguilles à l'hameçon dans l'es- « pace d'une nuit. Deux sources d'eau vive, éloignées l'une de « l'autre d'une centaine de pas, coupent cette prairie; l'eau salée « fournit en abondance du sel excellent; l'eau de l'autre est douce « et bonne à boire, et, ce qui est admirable, toutes deux sortent de « la même colline*. » Charlevoix nous apprend qu'en 1654 des missionnaires furent envoyés à Onontagué (Onondaga); qu'ils y construisirent une chapelle, et y firent un établissement; qu'une

* *Historiæ Canadensis, seu Novæ-Franciæ, libri decem; auctore P. Francisco Creuxio*, Parisiis, 1664, 1 vol. in-4, p. 760.

colonie françoise y fut fondée en 1638, et que les missionnaires abandonnèrent le pays en 1668. Quand Lasalle partit du Canada, pour descendre le Missisipi, en 1679, il découvrit, entre le lac Huron et le lac Illinois, une grande prairie, dans laquelle se trouvoit un bel établissement appartenant aux jésuites.

Les traditions des Indiens s'accordent, jusqu'à un certain point, avec les relations des François. Ils racontent que leurs ancêtres soutinrent plusieurs combats sanglants contre les François, et finirent par les obliger de quitter le pays : ceux-ci, poussés dans leur dernier fort, capitulèrent et consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur fournît des vivres; les Indiens remplirent leurs sacs de cendres, qu'ils couvrirent de maïs, et les François périrent la plupart de faim dans un endroit nommé dans leur langue *Anse de famine*, et dans la nôtre *Hungry-Bey*, qui est sur le lac Ontario. Un monticule dans Pompey porte le nom de *Bloody-Hill* (colline du sang); les Indiens qui le lui ont donné ne veulent jamais le visiter. Il est surprenant que l'on ne trouve jamais dans ce pays des armes d'Indiens, telles que des couteaux, des haches, et des pointes de flèches en pierre. Il paroît que tous ces objets furent remplacés par d'autres en fer venant des François.

Les vieilles fortifications ont été élevées avant que le pays eût des relations avec les Européens. Les Indiens ignorent à qui elles doivent leur origine. Il est probable que dans les guerres qui ravagèrent ce pays, elles servirent de forteresse; et il ne l'est pas moins qu'il peut s'y trouver aussi des ruines d'ouvrages européens de construction différente, tout comme on voit dans la Grande-Bretagne des ruines de fortifications romaines et bretonnes, à côté les unes des autres. Pennant, dans son *Voyage en Écosse*, dit : « Sur « une colline, près d'un certain endroit, il y a un retranchement « de Bretons, de forme circulaire; l'on me parla de quelques autres « de forme carrée qui se trouvent à quelques milles de distance, et « que je crois romains. » Dans son voyage du pays de Galles, il décrit un poste breton fortifié, situé sur le sommet d'une colline; il est de forme circulaire, entouré d'un grand fossé et d'une levée. Au milieu de l'enceinte se trouve un monticule artificiel. Cette description convient exactement à nos vieux forts. Les Danois, ainsi que les nations qui élevèrent nos fortifications, étoient, suivant

toute probabilité, d'origine scythe. Suivant Pline le nom de Scythe étoit commun à toutes les nations qui vivoient dans le nord de l'Europe et de l'Asie.

Dans le Township de Camillus, situé aussi dans le comté d'Onondaga, à quatre milles de la rivière Seneca, à trente milles du lac Ontario, et à dix-huit de Salina, il y a deux anciens forts, sur la propriété du juge Manro, établi en ce lieu depuis dix-neuf ans. Un de ces forts est sur une colline très-haute; son emplacement couvre environ trois acres. Il a une porte à l'est, et une autre ouverture à l'ouest pour communiquer avec une source éloignée d'une dizaine de rods (160 pieds) du fort, dont la forme est elliptique. Le fossé étoit profond, le mur oriental avoit dix pieds de haut. Il y avoit dans le centre une grande pierre calcaire de figure irrégulière, qui ne pouvoit être soulevée que par deux hommes; la base étoit plate et longue de trois pieds. Sa surface présentoit, suivant l'opinion de M. Manro, des caractères inconnus distinctement tracés dans un espace de dix-huit pouces de long sur trois pouces de large. Quand je visitai ce lieu, la pierre ne s'y trouvoit plus. Toutes mes recherches pour la découvrir furent inutiles. Je vis sur le rempart une souche de chêne noir, âgée de cent ans. Il y a dix-neuf ans on voyoit des indices de deux arbres plus anciens.

Le second fort est presque à un demi-mille de distance, sur un terrain plus bas; sa construction ressemble à celle de l'autre, il est de moitié plus grand. On distingue, près du grand fort, les vestiges d'un ancien chemin, aujourd'hui couvert par des arbres. J'ai vu aussi, dans différents endroits de cette ville, sur des terrains élevés, une chaîne de renflements considérables qui s'étendoient du sommet des collines à leur pied, et que séparoient des rigoles de peu de largeur. Ce phénomène se présente dans les établissements très-anciens où le sol est argileux et les collines escarpées; il est occasioné par des crevasses que produisent et qu'élargissent les torrents. Cet effet ne peut avoir lieu quand le sol est couvert de forêts, ce qui prouve que ces terrains étoient anciennement découverts. Quand nous nous y sommes établis, ils présentoient la même apparence qu'à présent, excepté qu'ils étoient couverts de bois; et, comme on aperçoit maintenant des troncs d'arbres dans les rigoles, il est évident que ces élévations et les petites ravines qui les séparent n'ont pas

pu être faites depuis la dernière époque où le terrain a été éclairci. Les premiers colons observèrent de grands amas de coquillages accumulés dans différents endroits, et de nombreux fragments de poterie. M. Manro, en creusant la cave de sa maison, rencontra des morceaux de brique. Il y avoit çà et là de grands espaces de terreau noir et profond, l'existence d'anciens bâtiments et constructions de différents genres. M. Manro, apercevant quelque chose qui ressembloit à un puits, c'est-à-dire un trou profond de dix pieds, où la terre avoit été extrêmement creusée, y fit fouiller à trois pieds de profondeur, et arriva à un amas de cailloux, au-dessous desquels il trouva une grande quantité d'ossements humains, qui, exposés à l'air, tombèrent en poudre. Cette dernière circonstance fournit un témoignage bien fort de la destruction d'un ancien établissement. La manière dont les morts étoient enterrés prouvoit qu'ils l'avoient été par un ennemi qui avoit fait une invasion.

Suivant la tradition, une bataille sanglante s'est livrée sur le Boughton's-Hill, dans le comté d'Ontario. Or, j'ai observé sur cette colline des espaces de terreau noir, à des intervalles irréguliers, séparés par de l'argile jaune. La fortification la plus orientale que l'on a jusqu'à présent découverte dans cette contrée est à peu près à dix-huit milles de Manlius-Square, excepté cependant celle d'Oxford, dans le comté de Chenango, dont je parlerai plus bas. Dans le nord, on en a rencontré jusqu'à Sandy-Creek, à quatorze milles de Saket-Hardour. Près de cet endroit, il y en a une dont l'emplacement couvre cinquante acres; cette montagne contient de nombreux fragments de poterie. A l'ouest, on voit beaucoup de ces fortifications; il y en a une dans le Township d'Onondaga, une dans Scipio, deux près d'Auburn, trois près de Canandaïga, et plusieurs entre les lacs Seneca et Cayaga, où l'on en compte trois à un petit nombre de milles l'une de l'autre.

Le fort qui se trouve dans Oxford est sur la rive orientale de Chenango, au centre du village actuel qui est situé des deux côtés de cette rivière. Une pièce de terre de deux à trois acres est plus haute de trente pieds que le pays plat qui l'entoure. Ce terrain élevé se prolonge sur la rive du fleuve, dans une étendue d'une cinquantaine de rods. Le fort étoit situé à son extrémité sud-ouest; il comprenoit

une surface de trois rods; la ligne étoit presque droite du côté de la rivière, et la rive presque perpendiculaire.

A chacune des extrémités nord et sud, qui étoient près de la rivière, se trouvoit un espace de dix pieds carrés où le sol n'avoit pas été remué; c'étoient sans doute des entrées ou des portes par lesquelles les habitants du fort sortoient et entroient, surtout pour aller chercher de l'eau. L'enceinte est fermée, excepté aux endroits où sont les portes, par un fossé creusé avec régularité; et quoique le terrain sur lequel le fort est situé fût, quand les blancs commencèrent à s'y établir, autant couvert de bois que les autres parties de la forêt, cependant on pouvoit suivre distinctement les lignes des ouvrages à travers les arbres, et la distance depuis le fond du fossé jusqu'au sommet de la levée, qui est, en général, de quatre pieds. Voici un fait qui prouve évidemment l'ancienneté de cette fortification. On y trouva un grand pin, ou plutôt un tronc mort, qui avoit une soixantaine de pieds de hauteur; quand il fut coupé, on distingua très facilement, dans le bois, cent quatre-vingt-quinze couches concentriques, et on ne put pas en compter davantage, parce qu'une grande partie de l'aubier n'existoit plus. Cet arbre étoit probablement âgé de trois à quatre cents ans; il en avoit certainement plus de deux cents. Il avoit pu rester sur pied cent ans, et même plus, après avoir acquis tout son accroissement. On ne peut donc dire avec certitude quel temps s'étoit écoulé, depuis que le fossé avoit été creusé, jusqu'au moment où cet arbre avoit commencé à pousser. Il est sûr, du moins, qu'il ne se trouvoit pas dans cet endroit quand la terre fut jetée hors du trou; car il étoit placé sur le sommet de la banquette du fossé, et ses racines en avoient suivi la direction en se prolongeant par-dessous le fond, puis se relevant de l'autre côté, près de la surface de la terre, et s'étendant ensuite en ligne horizontale. Ces ouvrages étoient probablement soutenus par des piquets; mais l'on n'y a découvert aucun reste de travail en bois. La situation en étoit excellente, car elle étoit très-saine; on y jouissoit de la vue de la rivière au-dessus et au-dessous du fort, et les environs n'offrent aucun terrain élevé assez proche pour que la garnison pût être inquiétée. L'on n'a pas rencontré de vestiges d'outils ni d'ustensiles d'aucune espèce, excepté quelques morceaux de poterie grossière qui ressemble à la plus commune dont nous

fassions usage, et qui offre des ornements exécutés avec rudesse. Les Indiens ont une tradition que la famille des Antoines, que l'on suppose faire partie de la nation Tuscarora, descend des habitants de ce fort, à la septième génération; mais ils ne savent rien de son origine.

On voit aussi à Norwich, dans le même comté, un lieu situé sur une élévation au bord de la rivière. On le nomme *le Château*: les Indiens y demeuroient à l'époque où nous nous sommes établis dans le pays; l'on y distingue quelques traces de fortifications, mais, suivant toutes les apparences, elles sont beaucoup plus modernes que celles d'Oxford.

L'on a découvert à Ridgeway, dans le comté de Genessy, plusieurs anciennes fortifications et des sépultures. A peu près à six milles de la route de Ridge, et au sud du grand coteau, on a, depuis deux à trois mois, trouvé un cimetière dans lequel sont déposés des ossements d'une longueur et d'une grosseur extraordinaires. Sur ce terrain étoit couché le tronc d'un châtaignier qui paroissoit avoir quatre pieds de diamètre à sa partie supérieure. La cime et les branches de cet arbre avoient péri de vétusté. Les ossements étoient posés confusément les uns sur les autres : cette circonstance et les restes d'un fort dans le voisinage donnent lieu de supposer qu'ils y avoient été déposés par les vainqueurs; et le fort étant situé dans un marais, on croit qu'il fut le dernier refuge des vaincus, et probablement le marais étoit sous l'eau à cette époque.

Les terrains réservés aux Indiens à Buffaldo offrent des clairières immenses, dont les Senecas ne peuvent donner raison. Leurs principaux établissements étoient à une grande distance à l'est, jusqu'à la vente de la majeure partie de leur pays, après la fin de la guerre de la révolution.

Au sud du lac Érié on voit une suite d'anciennes fortifications qui s'étendent depuis la crique de Cateragus jusqu'à la ligne de démarcation de Pensylvanie, sur une longueur de cinquante milles; quelques-unes sont à deux, trois et quatre milles l'une de l'autre; d'autres à moins d'un demi-mille; quelques-unes occupent un espace de cinq acres. Les remparts ou retranchements sont placés sur des terrains où il paroît que des criques se déchargeoient autrefois dans les lacs, ou bien dans les endroits où il y avoit des baies; de

sorte que l'on en conclut que ces ouvrages étoient jadis sur les bords du lac Érié, qui en est aujourd'hui à deux et à cinq milles au nord. On dit que plus au sud il y a une autre chaîne de forts, qui court parallèlement à la première, et à la même distance de celle-ci que celle-ci l'est du lac. Dans cet endroit le sol offre deux différents plateaux ou partages du sol, qui est une vallée intermédiaire ou terre d'alluvion; l'un, le plus voisin du lac, est le plus bas, et, si je puis m'exprimer ainsi, le plateau secondaire; le plus élevé, ou plateau primaire, est borné au sud par des collines et des vallées, où la nature offre son aspect ordinaire. Le terrain d'alluvion primaire a été formé par la première retraite du lac, et l'on suppose que la première ligne de fortifications fut élevée alors. Dans la suite des temps, le lac se retira plus au nord laissant à seç une autre portion de plateau sur lequel fut placée l'autre ligne d'ouvrages. Les sols des deux plateaux diffèrent beaucoup l'un de l'autre; l'inférieur est employé en pâturages, le second est consacré à la culture des grains; les espèces d'arbres varient dans le même rapport. La rive méridionale du lac Ontario présente aussi deux formations d'alluvion; la plus ancienne est au nord de la route des collines; on n'y a pas découvert de forts. J'ignore si on en a rencontré sur le plateau primaire; on en a observé plusieurs au sud de la chaîne de collines.

Il est important pour la géologie de notre patrie d'observer que les deux formations d'alluvion citées plus haut sont, généralement parlant, le type caractéristique de toutes les terres qui bornent les eaux occidentales. Le bord des eaux orientales n'offre, au contraire, à peu d'exceptions près, qu'un seul terrain d'alluvion. Cette circonstance peut s'attribuer à la distance où le fleuve Saint-Laurent et le Mississipi sont de l'Océan ; ils ont, à deux périodes différentes, aplani les obstacles et les barrières qu'ils rencontroient; et en abaissant ainsi le lit dans lequel ils couloient, ils ont produit un épuisement partiel des eaux plus éloignées. Ces deux formations distinctes peuvent être considérées comme de grandes bornes chronologiques. L'absence de forts sur les formations secondaires ou primaires d'alluvion du lac Ontario est une circonstance bien forte en faveur de la haute antiquité de ceux des plateaux au sud; car s'ils avoient été élevés après la première ou la seconde retraite du lac, ils auroient probablement été placés sur les terrains laissés alors à sec, comme

plus convenables et mieux adaptés, pour s'y établir, y demeurer, et s'y défendre.

Les Iroquois, suivant leurs traditions, demeuroient jadis au nord des lacs. Quand ils arrivèrent dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui, ils en extirpèrent le peuple qui l'habitoit. Après l'établissement des Européens en Amérique, les confédérés détruisirent* les Ériés, ou Indiens du chat, qui vivoient au sud du lac Érié. Mais les nations qui possédoient nos provinces occidentales, avant les Iroquois, avoient-elles élevé ces fortifications pour les protéger contre les ennemis qui venoient les attaquer, ou bien des peuples plus anciens les ont-ils construites? Ce sont des mystères que la sagacité humaine ne peut pénétrer. Je ne prétends pas décider non plus si les Ériés, ou leurs prédécesseurs, ont dressé ces ouvrages pour la défense de leur territoire; toutefois, je crois en avoir assez dit pour démontrer l'existence d'une population nombreuse, établie dans des villes, défendue par des forêts, exerçant l'agriculture, et plus avancée dans la civilisation que les peuples qui ont habité ce pays depuis sa découverte par les Européens.

Albany, 7 octobre 1817.

* Vers 1655.

MONUMENTS D'UN PEUPLE INCONNU,

TROUVÉS

SUR LES BORDS DE L'OHIO.

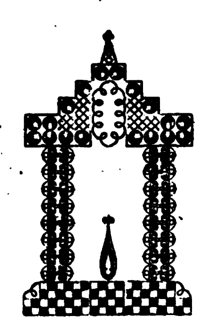
L'*Archæologia americana*, ouvrage qui porte aussi le titre de *Transactions de la Société d'antiquaires américains* (imprimé à Worcester, dans le Massachusets, 1820, 1 vol. in-8°), contient des notices très-étendues sur les monuments laissés sur les bords de l'Ohio par un peuple qui avoit occupé cette contrée avant l'arrivée des Indiens Delawares ou *Leni-Lelaps*, et des Iroquois ou *Mingoné*, qui les en chassèrent un ou deux siècles avant Christophe Colomb. Parmi ces monuments, on s'étoit jusqu'à présent occupé des débris d'édifices, de camps fortifiés, et d'autres objets qui n'offroient pas un caractère particulier. Mais voici deux figures de divinités qui, au premier aspect, rappellent la mythologie de l'Asie.

L'une est une idole à trois têtes, semblables (sauf les six mains qui manquent) aux figures de la *Trimurti* ou Trinité indienne, telles qu'on en trouve dans toutes les collections des monuments de l'Inde; elle rappelle aussi l'image *Triglaff* chez les Vendes. Il y a sur deux faces quelques traces d'un tatouage ou peinture par incision dans la peau, semblable à ce qu'on voit dans l'Océanie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

L'autre figure, à cela près qu'elle est nue, ressemble, par les traits et l'attitude, aux images des *Burkhans* ou esprits célestes, telles qu'on en trouve chez les Buriaites, les Kalmouks et d'autres

tribus mongoles, et dont Pallas a donné la gravure. Les deux traits parallèles sur la poitrine pourroient bien être les restes d'un caractère tibérain.

Je serois peut-être autorisé à m'écrier : Voici deux monuments qui prouvent l'invasion des peuples asiatiques dans l'Amérique septentrionale, invasion que j'ai conclue de l'identité d'un certain nombre de mots principaux, communs à quelques langues d'Asie et d'Amérique. Mais je ne conclus encore rien, me réservant à discuter à loisir toute cette question.





DEUXIÈME MÉMOIRE.

DESCRIPTION

DES

MONUMENTS TROUVÉS DANS L'ÉTAT DE L'OHIO,

ET AUTRES PARTIES DES ÉTATS-UNIS;

PAR M. CALEB-ATWATER, ETC.

Traduit de l'anglais *.

Un grand nombre de voyageurs ont signalé nos antiquités : il en est peu qui les aient vues, ou, marchant à la hâte, ils n'ont eu ni les occasions favorables, ni les connoissances nécessaires pour en juger; ils ont entendu les contes que leur en faisoient des gens ignorants; ils ont publié des relations si imparfaites, si superficielles, que les personnes sensées qui sont sur les lieux mêmes auroient de la peine à deviner ce qu'ils ont voulu décrire.

Il est arrivé parfois qu'un voyageur a vu quelques restes d'un monument qu'un propriétaire n'avoit fait conserver que pour son amusement; il a conclu que c'étoit le seul qu'on trouvât dans le pays. Un autre voit un retranchement avec un pavé mi-circulaire à l'est; il décide avec assurance que tous nos anciens monuments étoient des lieux de dévotion consacrés au culte du Soleil. Un autre tombe sur les restes de quelques fortifications, et en infère, avec

* *Archæologia americana*, ou *Transactions de la Société des Antiquaires américains*. Vol. I, p. 109. Worcester, en Massachusets, 1820.

la même assurance, que tous nos anciens monuments ont été construits dans un but purement militaire. Mais en voilà un qui, trouvant quelque inscription, n'hésite pas à décider qu'il y a eu là une colonie de Welches; d'autres encore, trouvant de ces monuments, ou près de là des objets appartenant évidemment à des Indiens, les attribuent à la race des Scythes : ils trouvent même parfois des objets dispersés ou réunis, qui appartiennent non-seulement à des nations, mais à des époques différentes, très-éloignées les unes des autres, et les voilà se perdant dans un dédale de conjectures. Si les habitants des pays occidentaux disparoissoient tout à coup de la surface du monde, avec tous les documents qui attestent leur existence, les difficultés des antiquaires futurs seroient sans doute plus grandes, mais néanmoins de la même espèce que celles qui embarrassent si fort nos superficiels observateurs. Nos antiquités n'appartiennent pas seulement à différentes époques mais à différentes nations; et celles qui appartiennent à une même ère, à une même nation, servoient sans doute à des usages très-différents.

Nous diviserons ces antiquités en trois classes : celles qui appartiennent, 1° aux Indiens; 2° aux peuples d'origine européenne; et 3° au peuple qui construisit nos anciens forts et nos tombeaux.

I. *Antiquités des Indiens de la race actuelle.*

Ces antiquités, qui n'appartiennent proprement qu'aux Indiens de l'Amérique septentrionale, sont en petit nombre et peu intéressantes : ce sont des haches et des couteaux de pierre, ou des pilons servant à réduire le maïs, ou des pointes de flèches et quelques autres objets exactement semblables à ceux que l'on trouve dans les états Atlantiques, et dont il est inutile de faire la description. Celui qui cherche des établissements indiens en trouvera de plus nombreux et de plus intéressants sur les bords de l'océan Atlantique, ou des grands fleuves qui s'y jettent à l'orient des Alleghanis. La mer offre au Sauvage un spectacle toujours solennel. Dédaignant les arts et les bienfaits de la civilisation, il n'estime que la guerre et la chasse. Quand les Sauvages trouvent l'Océan, ils se fixent sur ses bords, et ne les abandonnent que par excès de population ou contraints par un ennemi victorieux; alors ils suivent le cours des grands fleuves,

où le poisson ne peut leur manquer; et tandis que le chevreuil, l'ours, l'élan, la renne ou le buffle, qui passent sur les collines, s'offrent à leurs coups, ils prennent tout ce que la terre et l'eau produisent spontanément, et ils sont satisfaits. Notre histoire prouve que nos Indiens doivent être venus par le détroit de Behring, et qu'ils ont naturellement suivi la grande chaîne nord-ouest de nos lacs, et leurs bords jusqu'à la mer. C'est pourquoi les Indiens que nos ancêtres trouvèrent offroient une population beaucoup plus considérable au nord qu'au midi, à l'orient qu'à l'occident des États-Unis d'aujourd'hui : de là ces vastes cimetières, ces piles immenses d'écailles d'huîtres, ces amas de pointes de flèches et autres objets que l'on trouve dans la partie orientale des États-Unis, tandis que la partie occidentale en renferme très-peu : là, nous voyons que les Indiens y habitoient depuis les temps les plus reculés; ici, tout annonce une race nouvelle; on reconnoît aisément la fosse d'un Indien : on les enterroit ordinairement assis ou debout. Partout où l'on voit des trous irréguliers d'un à deux pieds de diamètre, si l'on creuse à quelques pieds de profondeur, on est sûr de tomber sur les restes d'un Indien. Ces fosses sont très-communes sur les rives méridionales du lac Érié, jadis habité par les Indiens nommés *Cat*, ou *Ottovay*. Ils mettent ordinairement dans la tombe quelque objet cher au défunt; le guerrier emporte sa hache d'armes; le chasseur, son arc et ses flèches, et l'espèce de gibier qu'il préféroit. C'est ainsi que l'on trouve dans ces fosses tantôt les dents d'une loutre, tantôt celles d'un ours, d'un castor, tantôt le squelette d'un canard sauvage, et tantôt des coquilles ou des arêtes de poisson.

II. *Antiquités de peuples provenant d'origine européenne.*

Au titre de cette division, l'on sourira peut-être, en se rappelant qu'à peine trois siècles se sont écoulés depuis que les Européens ont pénétré dans ces contrées; cependant on me permettra de la conserver, parce qu'on trouve quelquefois des objets provenant des relations établies, depuis plus de cent cinquante années, entre les indigènes et diverses nations européennes, et que ces objets sont souvent confondus avec d'autres qui sont réellement très anciens. Les François sont les premiers Européens qui aient parcouru le pays

que comprend aujourd'hui l'état d'Ohio. Je n'ai pu m'assurer exactement de l'époque ; mais nous savons, par des documents authentiques, publiés à Paris dans le dix-septième siècle *, qu'ils avoient, en 1655, de vastes établissements dans le territoire Onondaga, appartenant aux six nations.

Charlevoix, dans son Histoire de la Nouvelle-France, nous apprend que l'on envoya, en 1654, à Onondaga, des missionnaires qui y bâtirent une chapelle ; qu'une colonie françoise s'y établit, en 1656, sous les auspices de M. Dupuys, et se retira en 1658. Quand Lasalle partit du Canada et redescendit le Missisipi, en 1679, il découvrit une vaste plaine, entre le lac des Hurons et des Illinois, où il trouva un bel établissement appartenant aux Jésuites.

Dès lors, les François ont parcouru tous les bords du lac Erié, du fleuve Ohio et des grandes rivières qui s'y jettent ; et, suivant l'usage des Européens d'alors, ils prenoient possession du pays au nom de leur souverain : et souvent, après un *Te Deum*, ils consacroient le souvenir de l'événement par quelque acte solennel, comme de suspendre les armes de France, ou déposer des médailles ou des monnoies dans les anciennes ruines, ou de les jeter à l'embouchure des grandes rivières.

Il y a quelques années que M. Grégory a trouvé une de ces médailles à l'embouchure de la rivière de Murkingum. C'est une plaque de plomb de quelques pouces de diamètre, portant d'un côté le nom françois *Petite-Belle-Rivière*, et de l'autre, celui de *Louis XIV*.

Près de Portsmouth, à l'embouchure du Scioto, on a trouvé, dans une terre d'alluvion, une médaille franc-maçonnique représentant, d'un côté, un cœur d'où sort une branche de casse, et de l'autre, un temple dont la coupole est surmontée d'une aiguille portant un croissant.

A Trumbull, on a trouvé des monnoies de Georges II ; et, dans le comté d'Harrison, des pièces de Charles.

On m'a dit que l'on a trouvé, il y a quelques années, à l'embouchure de Darby-Creek, non loin de Cheleville, une médaille espagnole bien conservée ; elle avoit été donnée par un amiral espagnol

* *Historiæ Canadensis, sive Novæ-Franciæ, libri decem ad annum usque Christi* 1661 ; par le jésuite françois Creuxius.

à une personne qui étoit sous les ordres de Desoto, qui débarqua dans la Floride en 1538. Je ne vois pas qu'il soit bien difficile d'expliquer comment cette médaille s'est trouvée près d'une rivière qui se jette dans le golfe du Mexique, quelle que soit sa distance de la Floride, si l'on se rappelle qu'un détachement de troupes que Desoto envoya pour reconnoître le pays ne revint plus auprès de lui, et qu'on n'en entendit plus parler. Ainsi cette médaille peut avoir été apportée et perdue dans le lieu même où on l'a trouvée, par la personne à qui elle avoit été donnée ou par quelque Indien.

On trouve souvent sur les rives de l'Ohio des épées, des canons de fusil, des haches d'armes, qui sans doute ont appartenu à des François dans le temps où ils avoient des forts à Pittsbourg, Ligonier, Saint-Vincent, etc.

On dit qu'il y a dans le Kentucky, à quelques milles sud-est de Portsmouth, une fournaise de cinquante chaudières; je ne doute pas qu'elle ne remonte à la même époque et à la même origine.

On dit que l'on a trouvé, près de Nashville, dans la province de Ténessée, plusieurs monnoies romaines, frappées peu de siècles après l'ère chrétienne, et qui ont beaucoup occupé les antiquaires; ou elles peuvent avoir été déposées à dessein par celui qui les a découvertes, comme il est arrivé bien souvent, ou elles ont appartenu à quelques François.

En un mot, je ne crains pas d'avancer qu'il n'est dans toute l'Asie, dans toute l'Amérique septentrionale, médaille ou monnoie portant une ou plusieurs lettres d'un alphabet quelconque, qui n'ait été apportée ou frappée par des Européens ou leurs descendants.

III. *Antiquités du peuple qui habitoit jadis les parties occidentales des Etats-Unis.*

Cette classe, sans contredit la plus intéressante pour l'antiquaire et le philosophe, comprend tous les anciens forts, des tombeaux, quelquefois très-vastes, élevés en terre ou en pierres, des cimetières, des temples, des autels, des camps, des villes, des villages, des arènes et des tours, des remparts entourés de fossés; enfin des ouvrages qui annoncent un peuple beaucoup plus civilisé que ne le sont les Indiens d'aujourd'hui, et cependant bien inférieur, sous ce

rapport, aux Européens. En considérant la vaste étendue de pays couverte par ces monuments, les travaux qu'ils ont coûté, la connoissance qu'ils supposent des arts mécaniques, la privation où nous sommes de toute notion historique et même de toute tradition, l'intérêt que les savants y ont pris, les opinions fausses que l'on a débitées, enfin la dissolution complète de ce peuple, j'ai cru devoir employer mon temps et porter mon attention à rechercher particulièrement cette classe de nos antiquités dont on a tant parlé et que l'on a si peu comprise.

Ces anciens ouvrages sont répandus en Europe, dans le nord de l'Asie; on pourroit en commencer le tracé dans le pays de Galles; de là, traversant l'Irlande, la Normandie, la France, la Suède, une partie de la Russie, jusqu'à notre continent. En Afrique, les pyramides ont la même origine; on en voit en Judée, dans la Palestine et dans les steps (plaines désertes) de la Turquie.

C'est au sud du lac Ontario, non loin de la rivière Noire (Blac-river) que l'on trouve le plus reculé de ces monuments dans la direction nord-est; un autre sur la rivière de Chenango, vers Oxfort, est le plus méridional, à l'est des Alleghanis. Ces deux ouvrages sont petits, très-anciens, et semblent indiquer dans cette direction les bornes des établissements du peuple qui les érigea. Ces peuplades venant de l'Asie, trouvant nos grands lacs et suivant leurs bords, ont-elles été repoussées par nos Indiens, et les petits forts dont nous avons parlé ont-ils été construits dans la vue de les protéger contre les indigènes qui s'étoient établis sur les côtes de l'Océan Atlantique? En suivant la direction occidentale du lac Erié, à l'ouest de ces ouvrages, on en trouve çà et là, surtout dans le pays de Genesée; mais en petit nombre et peu étendus, jusqu'à ce qu'on arrive à l'embouchure du Catarangus-Creek, qui sort du lac Erié, dans le pays de New-Yorck; c'est là que commence, suivant M. Clinton, une ligne de forts qui s'étend au sud à plus de cinquante milles sur quatre milles de largeur. On dit qu'il y a une autre ligne parallèle à celle-là, mais qui n'est que de quelques arpents, dont les remparts n'ont que quelques pieds de hauteur. Le Mémoire de M. Clinton, renfermant une description exacte des antiquités des parties occidentales de New-Yorck, nous ne répéterons point ici ce qu'il a si bien dit.

Si, en effet, ces ouvrages sont des forts, ils doivent avoir été construits par un peuple peu nombreux et ignorant complétement les arts mécaniques. En avançant au sud-ouest, on trouve encore plusieurs de ces forts; mais lorsque l'on arrive vers le fleuve Leicking, près Newark, on en voit de très-vastes et très-intéressants, ainsi qu'en s'avançant vers Circleville. Il y en avoit quelques-uns à Chillicoche, mais ils ont été détruits. Ceux que l'on trouve sur les bords de Point-Creek surpassent à quelques égards tous les autres, et paroissent avoir renfermé une grande ville; il y en a aussi de très-vastes à l'embouchure du Scioto et du Muskingum; enfin ces monuments sont très-répandus dans la vaste plaine qui s'étend du lac Erié au golfe du Mexique, et offrent de plus grandes dimensions à mesure que l'on avance vers le sud, dans le voisinage des grands fleuves, et toujours dans des contrées fertiles. On n'en trouve point dans les prairies de l'Ohio, rarement dans des terrains stériles; et si l'on en voit, ils sont peu étendus et situés à la lisière dans un terrain sec. A Salem, dans le comté d'Ashtabula, près la rivière de Connaught, à trois milles environ du lac Erié, on en voit un de forme circulaire, entouré de deux remparts parallèles séparés par un fossé. Ces remparts sont coupés par des ouvertures et une route dans le genre de nos grandes routes modernes, qui descend la colline et va jusqu'au fleuve par une pente douce, et telle qu'une voiture attelée pourroit facilement la parcourir, et ce n'est que par là que l'on peut entrer sans difficulté dans ces ouvrages. La végétation prouve que dans l'intérieur le sol étoit beaucoup meilleur qu'à l'extérieur.

On trouve dans l'intérieur des cailloux arrondis, tels qu'on en voit sur les bords du lac; mais ils semblent avoir subi l'action d'un feu ardent; des fragments de poterie d'une structure grossière et sans vernis. Mon correspondant me dit que l'on y a trouvé parfois des squelettes d'hommes d'une petite taille; ce qui prouveroit que ces ouvrages ont été construits par le même peuple qui a érigé nos tombeaux. La terre végétale qui forme la surface de ces ouvrages a au moins dix pouces de profondeur; on y a trouvé des objets évidemment confectionnés par les Indiens, ainsi que d'autres qui décèlent leurs relations avec les Européens. Je rapporte ce fait ici pour éviter de le répéter quand je décrirai en détail ces monuments,

surtout ceux que l'on voit sur les bords du lac Erié et sur les rivages des grandes rivières. On trouve toujours des antiquités indiennes à la surface ou enterrées dans quelque tombe, tandis que les objets qui ont appartenu au peuple qui a érigé ces monuments sont à quelques pieds de profondeur ou dans le lit des rivières.

En continuant d'aller au sud-ouest, on trouve encore ces ouvrages; mais leurs remparts, qui ne sont élevés que de quelques pieds, leurs fossés peu profonds et leurs dimensions décèlent un peuple peu nombreux.

On m'a dit que, dans la partie septentrionale du comté de Médina (Ohio), on a trouvé, près de l'un de ces monuments, une plaque de marbre polie. C'est sans doute une composition de terre glaise et de sulfate de chaux, ou de plâtre de Paris, comme j'en ai vu souvent en longeant l'Ohio. Un observateur ordinaire a dû s'y méprendre.

Anciens ouvrages près Newark.

En arrivant vers le sud, ces ouvrages, qui se trouvent en plus grand nombre, plus compliqués et plus vastes, annoncent une population plus considérable et un progrès de connoissances. Ceux qui sont sur les deux rives du Leicking, près Newark, sont les plus remarquables. On y reconnoît :

1° Un fort qui peut avoir quarante acres, compris dans ses remparts qui ont généralement environ dix pieds de hauteur. On voit dans ce fort huit ouvertures (ou portes) d'environ quinze pieds de largeur, vis-à-vis desquelles est une petite élévation de terre, de même hauteur et épaisseur que le rempart extérieur. Cette élévation dépasse de quatre pieds les portes que probablement elle étoit destinée à défendre. Ces remparts, presque perpendiculaires, ont été élevés si habilement que l'on ne peut voir d'où la terre a été enlevée.

2° Un fort circulaire, contenant environ trente acres, et communiquant au premier fort par deux remparts semblables.

3° Un observatoire construit, partie en terre, partie en pierres qui dominoit une partie considérable de la plaine, sinon toute la plaine, comme on pourroit s'en convaincre en abattant les arbres qui s'y sont élevés depuis. Il y avoit sous cet observatoire un pas-

sage, secret peut-être, qui conduisoit à la rivière, qui depuis s'est creusé un autre lit.

4° Autre fort circulaire, contenant environ vingt-six acres, entouré d'un rempart qui s'élevoit, et d'un profond intérieur. Ce rempart a encore trente-cinq à quarante pieds de hauteur, et quand j'y étois, le fossé étoit encore à moitié rempli d'eau, surtout du côté de l'étang*. Il y a des remparts parallèles qui ont cinq à six perches de largeur, et quatre ou cinq pieds de hauteur.

5° Un fort carré, contenant une vingtaine d'acres, et dont les remparts sont semblables à ceux du premier.

6° Un intervalle formé par le Racoon et le bras méridional de la Licking. Nous avons lieu de présumer que, dans le temps où ces ouvrages étoient occupés, ces deux eaux baignoient le pied de la colline : et ce qui le prouve, ce sont les passages qui y conduisent.

7° L'ancien bord des rivières qui se sont fait un lit plus profond qu'il ne l'étoit quand les eaux baignoient le pied de la colline : ces ouvrages étoient dans une grande plaine élevée de quarante ou cinquante pieds au-dessus de l'intervalle qui est maintenant tout uni, et des plus fertiles. Les tours d'observation étoient à l'extrémité des remparts parallèles, sur le terrain le plus élevé de toute la plaine; elles étoient entourées de remparts circulaires qui n'ont aujourd'hui que quatre ou cinq pieds de hauteur.

8° Deux murs parallèles qui conduisent probablement à d'autres ouvrages.

Le plateau, près Newark, semble avoir été le lieu, et c'est le seul que j'aie vu, où les habitants de ces ouvrages enterroient leurs morts. Quoique l'on en trouve d'autres dans les environs, je présumerois qu'ils n'étoient pas très-nombreux, et qu'ils ne résidèrent pas long-temps dans ces lieux. Je ne m'étonne pas que ces murs parallèles s'étendent, d'un point de défense à l'autre, à un espace de trente milles, traversant toute la route, jusqu'au Hockboking, et, dans quelques points, à quelques milles au nord de Lancastre. On a découvert, en divers lieux, de semblables murs, qui, selon

* Cet étang couvre cent cinquante à deux cents acres; il étoit à sec il y a quelques années, en sorte que l'on fit une récolte de blé là où l'on voit aujourd'hui dix pieds d'eau; quelquefois cet étang baigne les remparts du fort : il atteinoit les remparts du fort.

toute apparence, en faisoient partie, et qui s'étendoient à dix ou douze milles; ce qui me porte à croire que les monuments de Licking ont été érigés par un peuple qui avoit des relations avec celui qui habitoit les rives du fleuve Hokboking, et que leur route passoit au travers de ces murs parallèles.

S'il m'étoit permis de hasarder une conjecture sur la destination primitive de ces monuments, je dirois que les plus vastes étoient en effet des fortifications; que le peuple habitoit dans l'enceinte, et que les murs parallèles servoient au double but de protéger, en temps de danger, ceux qui passoient de l'un de ces ouvrages dans l'autre, et de clore leurs champs.

On n'a point trouvé d'âtres, de charbons, de braises, de bois, de cendres, etc., objets que l'on a trouvés ordinairement dans de semblables lieux, cultivés aujourd'hui. Cette plaine étoit probablement couverte de forêts; je n'y ai trouvé que quelques pointes de flèches.

Toutes ces ruines attestent la sollicitude qu'ont mise leurs habitants à se garantir des attaques d'un ennemi du dehors; la hauteur des sites, les mesures prises pour s'assurer la communication de l'eau, ou pour défendre ceux d'entre eux qui alloient en chercher; la fertilité du sol, qui me paroît avoir été cultivé; enfin, toutes ces circonstances, qu'il ne faut pas perdre de vue, font foi de la sagacité de ce peuple.

A quelques milles au-dessus de Newark, sur la rive méridionale de la Licking, on trouve des trous profonds que l'on appelle vulgairement des puits, mais qui n'ont point été creusés dans le dessein de se procurer de l'eau fraîche salée.

Il y a au moins un millier de ces trous dont quelques-uns ont encore aujourd'hui une trentaine de pieds de profondeur. Ils ont excité vivement la curiosité de plusieurs personnes : l'une d'elles s'est ruinée dans l'espoir d'y trouver des métaux précieux. M'étant procuré des échantillons de tous les minéraux qui se trouvent dans ces trous et aux environs, j'ai vu qu'ils se bornoient à quelques beaux cristaux de roche, à une espèce de pierre (arrowstonne) propre à faire des pointes de flèches et des lances, à un peu de plomb, de soufre et de fer, et je suis d'avis qu'en effet les habitants, en creusant ces trous, n'avoient aucun but que de se procurer ces

objets, sans contredit très-précieux pour eux. Je présume que si l'on ne trouve pas dans ces rivières des objets faits en plomb, c'est que ce métal s'oxide facilement.

Monuments du comté de Perry (Ohio).

Au sud de ces monuments, à quatre ou cinq milles au nord-ouest de Sommerset, on trouve un ancien ouvrage construit en pierres.

C'est une élévation en forme de pain de sucre, qui peut avoir douze à quinze pieds de hauteur; il y a un petit tombeau en pierres dans le mur de clôture.

Un rocher est en face de l'ouverture du mur extérieur. Cette ouverture offre un passage entre deux rochers qui sont dans le mur, et qui ont de sept à dix pieds d'épaisseur. Ces rocs présentent à l'extérieur une surface perpendiculaire de dix pieds de hauteur; mais après s'être étendus à une cinquantaine d'acres dans l'intérieur, ils sont de niveau avec le terrain. Il y a une issue.

On y voit aussi un petit ouvrage dont l'aire est d'un demi-acre. Ses remparts sont en terre, et hauts de quelques pieds seulement. Le grand ouvrage en pierres renferme dans ses murs plus de quarante acres de terrains; les murs sont construits de grossiers fragments de rochers, et l'on n'y trouve point de ferrure. Ces pierres, qui sont entassées dans le plus grand désordre, formeroient, irrégulièrement placées, un mur de sept à huit pieds de hauteur et de quatre à six d'épaisseur. Je ne pense pas que cet ouvrage ait été élevé dans un but militaire; mais, dans le cas de l'affirmative, ce ne peut avoir été qu'un camp provisoire. Des tombeaux de pierres, tels qu'on les érigeoit anciennement, ainsi que des autels ou des monuments qui servoient à transmettre le souvenir de quelque événement mémorable, me font présumer que c'étoit une enceinte sacrée où le peuple célébroit, à certaines époques, quelque fête solennelle. Le sol élevé et le manque d'eau rendoient ce lieu peu propre à être long-temps habité.

Monuments que l'on trouve à Marietta (Ohio).

En descendant la rivière de Muskingum, à son embouchure à

Marietta, on voit plusieurs ouvrages très-curieux, qui ont été bien décrits par divers auteurs. Je vais rassembler ici tous les renseignements que j'ai pu en recueillir, en y ajoutant mes propres observations.

Ces ouvrages occupent une plaine élevée au-dessus du rivage actuel de Muskingum, à l'orient et à un demi-mille de sa jonction avec l'Ohio; ils consistent en murs et en remparts alignés, et de forme circulaire et carrée.

Le grand fort carré, appelé par quelques auteurs *la Ville*, renferme quarante acres entourés d'un rempart de cinq à dix pieds de hauteur, et de vingt-cinq à trente pieds de largeur; douze ouvertures pratiquées à distances égales semblent avoir été des portes. Celle du milieu, du côté de la rivière, est la plus grande; de là à l'extérieur est un chemin couvert formé par deux remparts intérieurs, de vingt-un pieds de hauteur, et de quarante-deux pieds de largeur à leur base; mais à l'extérieur, ils n'ont que cinq pieds de hauteur. Cette partie forme un passage d'environ trois cent soixante pieds de longueur, qui, par une pente graduelle, s'étend dans la plaine et atteignoit sans doute jadis les bords de la rivière. Ces remparts commencent à soixante pieds des remparts du fort, et s'élèvent à mesure que le chemin descend du côté de la rivière, et le sommet est couronné par un grand chemin bien construit.

Dans les murs du fort, au nord-ouest, s'élève un rectangle long de cent quatre-vingt-huit, large de cent trente-deux, et haut de neuf pieds, uni au sommet, et presque perpendiculaire aux côtés. Au centre de chacun des côtés, on voit des degrés, régulièrement disposés, de six pieds de largeur, qui conduisent au sommet. Près du rempart méridional, s'élève un autre carré de cent cinquante pieds sur cent vingt, et de huit pieds de hauteur, semblable au premier, à la réserve qu'au lieu de monter au côté, il descend par un chemin creux large de dix à vingt pieds du centre, d'où il s'élève ensuite, par des degrés, jusqu'au sommet. Au sud-est, on voit s'élever encore un carré de cent huit sur quatre-vingt-quatorze pieds, avec des degrés à ses côtés, mais qui ne sont ni aussi élevés, ni aussi bien construits que les précédents; un peu au sud-ouest du centre du fort, est une élévation circulaire d'environ trente pieds de diamètre et de cinq pieds de hauteur, près de laquelle on voit quatre petites excavations à distances égales, et opposées l'une à

l'autre. A l'angle, au sud-ouest du fort, est un parapet circulaire avec une élévation qui défend l'ouverture du mur. Vers le sud-est est un autre fort plus petit contenant vingt acres, avec une porte au centre de chaque côté et de chaque angle. Cette porte est défendue par d'autres élévations circulaires.

A l'extérieur du plus petit fort est une élévation en forme de pain de sucre d'une grandeur et d'une hauteur étonnantes; sa base est un cercle régulier de cent quinze pieds de diamètre, sa hauteur perpendiculaire est de trente pieds; elle est entourée d'un fossé de quatre pieds de profondeur sur quinze pieds de largeur, défendu par un parapet de quatre pieds de hauteur, coupé, du côté du fort, par une porte large de vingt pieds. Il y a encore d'autres murs, des élévations, et des excavations bien moins conservées.

La principale excavation, ou le puits de soixante pieds de diamètre, doit avoir eu, dans le temps de sa construction, vingt pieds de profondeur au moins; elle n'est aujourd'hui que de douze à quatorze pieds, par suite des éboulements causés par les pluies. Cette excavation a la forme ancienne; on y descendoit par des marches pour pouvoir puiser l'eau à la main.

Le réservoir que l'on voit près de l'angle septentrional du grand fort avoit vingt-cinq pieds de diamètre, et ses côtés s'élevoient, au-dessus de la surface, par un parapet de trois à quatre pieds de hauteur. Il étoit rempli d'eau dans toutes les saisons; mais aujourd'hui il est presque comblé, parce qu'en nettoyant la place, on y a jeté des décombres et des feuilles mortes. Cependant, l'eau monte à la surface et offre l'aspect d'un étang stagnant. L'hiver dernier, le propriétaire de ce réservoir a entrepris de le dessécher, en ouvrant un fossé dans le petit chemin couvert : il est arrivé à douze pieds de profondeur, et ayant laissé couler l'eau, il a trouvé que les parois du réservoir n'étoient point perpendiculaires, mais inclinées vers le centre en forme de cône renversé, et enduites d'une croûte d'argile fine et colorée, de huit à dix pouces d'épaisseur. Il est probable qu'il y trouvera des objets curieux qui ont appartenu aux anciens habitants de ces lieux.

J'ai trouvé, hors du parapet et près du carré long, un grand nombre de fragments d'ancienne poterie : ils étoient ornés de figures curieuses et faites d'argile; quelques-uns étoient vernis intérieure-

ment; leur cassure étoit noire et parsemée de parcelles brillantes; la matière en est généralement plus dure que celle des fragments que j'ai trouvés près des rivières. On a trouvé, à différentes époques, plusieurs objets de cuivre, entre autres une coupe.

M. Duna a trouvé dernièrement à Waterford, à peu de distance de Muskingum, un amas de lances et de pointes de flèches : elles occupoient un espace de huit pouces de longueur sur dix-huit de largeur, à deux pieds de profondeur d'un côté, et à dix-huit pouces de l'autre; il paroît qu'elles avoient été mises dans une caisse dont un côté s'est affaissé : elles paroissent n'avoir point servi. Elles ont de deux à six pouces de longueur; elles n'ont point de bâtons, et sont de figure presque triangulaire.

Il est remarquable que les terres des remparts et les élévations n'ont point été tirées des fossés, mais apportées d'assez loin ou enlevées uniformément de la plaine, comme dans les ouvrages de Licking, dont nous avons parlé plus haut. On a trouvé surprenant que l'on n'ait découvert aucun des instruments qui doivent avoir servi à ces constructions; mais des pelles de bois suffisent.

Monuments trouvés à Circleville (Ohio).

A vingt milles au sud du Columbus, et près du point où il se jette dans la baie de Hangus, on trouve deux forts, l'un circulaire et l'autre carré : le premier est entouré de deux murs séparés par un fossé profond; le dernier n'a qu'un mur et point de fossé : le premier avoit soixante-neuf pieds de diamètre; le dernier, cinquante-cinq perches. Les remparts du fort circulaire avoient au moins vingt pieds de hauteur avant qu'on eût construit la ville de Circleville. Le mur intérieur étoit d'une argile que l'on avoit, selon toute apparence, prise au nord du fort, où l'on voit encore que le terrain est le plus bas; le rempart extérieur est formé de la terre d'alluvion enlevée du fossé, qui a plus de cinquante pieds de profondeur. Aujourd'hui, la partie extérieure du rempart a cinq à six pieds de hauteur, et le fossé de la partie intérieure a encore plus de quinze pieds. Ces monuments perdent tous les jours, et seront bientôt entièrement détruits. Les remparts du fort carré ont encore plus de dix pieds de hauteur : ce fort avoit huit portes; le fort circulaire

n'en avoit qu'une. On voit aussi, en face de chacune de ces portes, une élévation qui servoit à les défendre.

Comme ce fort étoit un carré parfait, ses portes étoient à distances égales; ses élévations étoient en ligne droite.

Il devoit y avoir une élévation remarquable avec un pavé mi-circulaire dans sa partie orientale, en face de l'unique porte; le contour du pavé se voit encore en quelques endroits que le temps et la main des hommes ont respectés.

Le fort carré joignoit au fort circulaire dont nous avons parlé. Le mur qui environne cet ouvrage a encore dix pieds de hauteur; sept portes conduisent dans ce fort, outre celle qui communique avec le fort carré; devant chacune de ses portes étoit une élévation en terre, de quatre à cinq pieds, pour les défendre.

Les auteurs de ces ouvrages ont mis beaucoup plus de soin à fortifier le fort circulaire que le fort carré; le premier est protégé par deux remparts, le second par un seul; le premier est entouré d'un fossé profond, le dernier n'en a point; le premier n'est accessible que par une porte, le dernier en avoit huit, et qui avoient plus de vingt pieds de largeur. Les rues de Circleville couvrent aujourd'hui tout le fort rond et plus de la moitié du fort carré. La partie de ces fortifications qui renfermoient l'ancienne ville ne tardera pas à disparoître.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces ouvrages, ce sont la précision et l'exactitude de leurs dimensions, qui prouvent que leurs fondateurs avoient des connoissances bien supérieures à celles de la race actuelle de nos Indiens; et leur position, qui coïncidoit avec la déclinaison de la boussole, a fait présumer à plusieurs auteurs qu'ils devoient avoir cultivé l'astronomie.

Monuments sur les bords du Point-Creek (Ohio).

Les premiers que l'on rencontre sont à onze, et les autres à quinze milles à l'ouest de la ville de Chillicoche.

L'un de ces ouvrages a beaucoup de portes; elles ont de huit à vingt pieds de largeur; leurs remparts ont encore dix pieds de hauteur, à partir des portes; ils ont été construits de la terre enlevée au lieu même. La partie de l'ouvrage carré a huit portes; les côtés

du carré ont soixante-six pieds de longueur, et renferment une aire de vingt-sept acres et 2/10. Cette partie communique par trois portes au plus grand ouvrage; l'une est entourée de deux remparts parallèles de quatre pieds de hauteur. Un petit ruisseau, qui coule au sud-ouest, traverse la plus grande partie de cet ouvrage, en passant par le rempart. Quelques personnes présument que cette cascade étoit, dans l'origine, un ouvrage de l'art; elle a quinze pieds de profondeur et trente-neuf de surface. Il y a deux monticules: l'un est intérieur, l'autre extérieur; ce dernier a environ vingt pieds de hauteur.

D'autres fortifications sont contiguës à celle-là; l'ouvrage carré est exactement semblable à celui que nous venons de décrire.

Il n'y a point d'élévation dans l'intérieur des remparts; mais on en trouve une de dix pieds de hauteur à une centaine de perches à l'ouest. La grande partie irrégulière du grand ouvrage renferme soixante-dix-sept acres; ses remparts ont huit portes, outre celle que nous venons de décrire; ces portes, très-différentes entre elles, ont d'une à six perches de largeur. Au nord-ouest, on voit une autre élévation qui est jointe par une porte au grand ouvrage, et qui a soixante perches de diamètre. A son centre est un autre cercle de six perches de diamètre, et dont les remparts ont encore quatre pieds de hauteur. On y remarque trois anciens puits, l'un dans l'intérieur, les autres hors du rempart. Dans le grand ouvrage de forme irrégulière, on trouve des élévations elliptiques; la plus considérable, qui est près du centre, a vingt-cinq pieds de hauteur; son grand axe est de vingt, son petit de dix perches; son aire est de cent cinquante-neuf perches carrées. Cet ouvrage est presque entièrement construit en pierres, qui doivent y avoir été transportées de la colline voisine ou du lit de la baie; il est rempli d'ossements humains; il y a des personnes qui n'ont pas hésité à y voir les restes des victimes qui ont été sacrifiées dans ce lieu.

L'autre ouvrage elliptique a deux rangs; l'un a huit, l'autre a quinze pieds de hauteur; la surface des deux est unie. Ces ouvrages ne sont pas aussi communs ici qu'au Mississipi et plus au sud.

Il y a un ouvrage en forme de demi-lune dont les bords sont construits en pierres que l'on aura sans doute prises à un mille de là. Près de cet ouvrage il y a une élévation haute de cinq pieds, et

de trente pieds de diamètre, et tout entière formée d'une ocre rouge que l'on trouve à peu de distance de là.

Les puits dont nous avons parlé plus haut sont très-larges; l'un a six et l'autre dix perches de contour; le premier a encore quinze, l'autre dix pieds de profondeur; on y trouve de l'eau : on voit encore quelques autres de ces puits sur la route.

Un troisième ouvrage encore plus remarquable est situé sur une colline haute, à ce qu'on dit, de plus de trois cents pieds, et presque perpendiculaire en plusieurs points. Ses remparts sont des pierres dans leur état naturel, qui ont été portées sur le sommet que ce rempart couronne. Cet ouvrage avoit, dans le principe, deux portes qui se trouvoient aux seuls points accessibles. A la porte du nord, on voit encore un amas de pierres qui auroient suffi à construire deux grandes tours. De là à la baie, on voit un chemin qui, peut-être, a été construit jadis, dont les pierres sont parsemées sans ordre, et dont la quantité auroit suffi pour en élever un mur de quatre pieds d'épaisseur sur dix de hauteur. Dans l'intérieur du rempart on voit un endroit qui semble avoir été occupé par des fours ou des forges; on y trouve des cendres à plusieurs pieds de profondeur. Ce rempart renferme une aire de cent trente acres. C'étoit une des places les plus fortes.

Les chemins du rempart répondent à ceux du sommet de la colline, et l'on trouve une grande quantité de pierres à chaque porte, et à chaque détour du rempart, comme si elles avoient été entassées dans la vue d'en construire des tours et des créneaux. Si c'est là que furent les *enceintes sacrées*, elles étoient en effet défendues par les plus forts ouvrages; nul militaire ne pourroit choisir une meilleure position pour protéger ses compatriotes, ses autels et ses dieux.

Dans le lit de la Pint, qui baigne le pied de la colline, on trouve quatre puits remarquables; ils ont été creusés dans un roc pyriteux où l'on trouve beaucoup de fer. Lorsqu'ils furent découverts, par une personne qui passoit en canot, ils étoient couverts de pierres semblables à nos meules, percées au centre; le trou avoit quatre pouces de diamètre, et semble avoir servi à y passer une anse pour les ôter à volonté. Ces puits avoient plus de trois pieds de diamètre, et avoient été construits en pierres bien jointes.

L'eau étant très-large, je pus bien examiner ces puits ; leurs couvercles sont cassés en morceaux, et les puits mêmes sont comblés de pierres. Il n'est pas douteux qu'ils n'aient été construits de main d'homme ; mais on s'est demandé quel pēut avoir été le but de leur construction, puisqu'ils sont dans le fleuve même? On pourroit répondre que probablement l'eau ne s'étendoit pas alors jusqu'à cet endroit. Quoi qu'il en soit, ces puits ressemblent à ceux que l'on a décrits, en parlant des patriarches : ne remontaient-ils pas à cette époque?

On reconnoît aussi un ouvrage circulaire d'environ sept à huit acres d'étendue, dont les remparts n'ont aujourd'hui que dix pieds de hauteur et qui sont entourés d'un fossé, excepté en une partie large de deux perches, où l'on voit une ouverture semblable à celles des carrières de nos grandes routes*, qui conduit dans un embranchement de la baie. A l'extrémité du fossé, qui rejoint le rempart de chaque côté de cette route, on trouve une source d'une eau excellente ; et, en descendant vers le plus considérable, on découvre la trace d'un ancien chemin. Ces sources, ou plutôt le terrain où elles se trouvent, a été creusé à une grande profondeur par la main des hommes.

La maison du général William-Vance occupe aujourd'hui cette porte, et son verger *l'enceinte sacrée*.

Monuments de Portsmouth (Ohio).

A l'embouchure du Scioto, on voit encore un ancien ouvrage de fortification qui s'étend sur la côte de Kentucky, près de la ville d'Alexandrie. Le peuple qui habitoit ce pays paroît avoir apprécié l'importance de cette position.

Du côté de Kentucky sur l'Ohio, vis-à-vis l'embouchure du Scioto, est un vaste fort avec une grande élévation en terre près de l'angle extérieur du sud-ouest, et des remparts parallèles. Les remparts parallèles orientaux ont une porte qui conduit à la rivière par une pente très-rapide de plus de dix perches : ils ont encore de quatre à six pieds de hauteur, et communiquent avec le fort par une porte. Deux petits ruisseaux se sont creusé, autour de ces remparts, de-

* Turnpikeroad.

puis qu'ils sont abandonnés, des lits de dix à vingt pieds de profondeur; ce qui peut faire juger de l'antiquité de ces ouvrages.

Le fort, presque carré, a cinq portes; ses remparts en terre ont encore de quatorze à vingt pieds de hauteur.

De la porte à l'angle nord-ouest du fort s'étendent, presque jusqu'à l'Ohio, deux remparts parallèles en terre, et vont se perdre dans quelques bas-fonds près du bord. La rivière paroît avoir un peu changé son cours depuis que ces remparts ont été élevés. On voit un monticule à l'angle extérieur sud-ouest du fort. Il ne semble pas qu'il ait été destiné à servir de lieu de sépulture: il est trop vaste. C'est un grand ouvrage qui s'élève à plus de vingt pieds; et dont la surface, très-unie, peut avoir un demi-acre; il ne paroît avoir été destiné au même usage que les carrés de Marietta. Entre cet ouvrage et l'Ohio, on voit une belle pièce de terre. On a trouvé dans les remparts de ce fort une grande quantité de haches, d'armes, de pelles, de canons de fusil, qui ont évidemment été enfouis par les François, lorsqu'ils fuyoient devant les Anglois et Américains victorieux, à l'époque de la prise du fort Duquesne, nommé plus tard fort Pitt. On aperçoit dans ces remparts et aux environs, les traces des fouilles que l'on a faites pour chercher ces objets.

Plusieurs tombeaux ont été ouverts; on y a trouvé des objets qui ne laissent, à mon avis, aucun doute sur leurs auteurs et sur l'époque où ils ont été déposés.

Il y a, sur la rive septentrionale de la rivière, des ouvrages plus vastes encore et plus imposants que ceux que nous venons de citer.

En commençant par le bas-fond, près de la rive actuelle de Scioto, qui semblent avoir changé un peu son cours depuis que ces fortifications ont été élevées, on voit deux remparts parallèles en terre, semblables à ceux qui se trouvent de l'autre côté de l'Ohio, que nous avons décrit. De la rive de Scioto, ils s'étendent vers l'orient à huit ou dix perches, puis s'élargissent peu à peu, de distance en distance, de la maison de M. John Brown, et s'élèvent à vingt perches. Cette colline est très-escarpée, et peut avoir quarante à cinquante pieds de hauteur; le plateau offre un terrain uni, fertile, et formé par les alluvions de l'Ohio. On y voit un puits qui peut avoir aujourd'hui vingt-cinq pieds de profondeur; mais l'immense quantité de cailloux et de sable que l'on trouve après la couche de

terreau peut faire juger que l'eau de ce puits étoit jadis de niveau avec la rivière, même dans le temps où ses eaux étoient basses.

Il reste quelques traces de trois tombeaux circulaires élevés de six pieds au-dessus de la plaine, et renfermant chacun près d'un acre. Non loin de là est un ouvrage semblable, mais beaucoup plus élevé, qui peut avoir encore vingt pieds de hauteur perpendiculaire et contenir un acre de terrain. Il est circulaire, et l'on y voit des remparts qui conduisent jusqu'au sommet, mais ce n'étoit point un cimetière. Cependant il y en a un près de là, de forme conique, dont le sommet a au moins vingt-cinq pieds de hauteur, et qui est rempli de cendres du peuple qui construisit ces fortifications; on en trouve un semblable au nord-ouest, qui est entouré d'un fossé d'environ six pieds de profondeur, avec un trou au milieu. Deux autres puits, qui ont encore dix ou douze pieds de profondeur, me paroissent avoir été creusés pour servir de réservoir d'eau, et ressemblent à ceux que j'ai décrits plus haut. Près de là, on voit un rempart d'un accès facile, mais élevé si haut, qu'un spectateur placé à son sommet verroit tout ce qui se passe.

Deux remparts parallèles, longs de deux milles, et hauts de six à dix pieds, conduisent de ces ouvrages élevés au bord de l'Ohio; ils se perdent sur les bas-fonds près de la rivière, qui semble s'en être éloignée depuis l'époque de leur construction. Entre ce rempart et le fleuve, il y a des terres aussi fertiles que toutes celles que l'on trouve dans la belle vallée de l'Ohio, et qui, cultivées, ont pu suffire aux besoins d'une nombreuse population. La surface de la terre, entre tous ces remparts parallèles, est unie, et semble même avoir été aplanie par l'art. C'étoit la route pour aller aux *hautes-places;* les remparts auront servi à défendre et clore les terres cultivées.

Je n'ai vu, dans le pays bas, qu'un de ces cimetières peu large, et qui paroît avoir été celui du peuple qui habitoit la plaine.

Monuments qu'on voit sur les bords du Petit-Miami.

Ces fortifications, dont plusieurs voyageurs ont parlé, sont dans une plaine presque horizontale, à deux cent trente-six pieds au-dessus du niveau de la rivière, entre deux rives très-escarpées. Des

portes, ou pour mieux dire, des embrasures, conduisent dans les remparts. La plaine s'étend à un demi-mille à l'est de la route. Toutes ces fortifications, excepté celles de l'est et de l'ouest, où passe la route, sont entourées de précipices. La hauteur du rempart dans l'intérieur varie suivant la forme du terrain extérieur, étant, en général de huit à dix pieds; mais, dans la plaine, elle est de dix-neuf pieds et demi, et la base de quatre perches et demie. Dans quelques endroits, les terres semblent avoir été entraînées par les eaux qui filtrent de l'intérieur.

A une vingtaine de perches, à l'est de la porte par laquelle la route passe, on voit, à droite et à gauche, deux tertres d'environ onze pieds de hauteur, d'où descendent des gouttières qui paroissent avoir été faites à dessein pour communiquer avec les branches de la rivière, de chaque côté. Au nord-est de ces élévations, et dans la plaine, on voit deux chemins, larges d'une perche, et hauts de trois pieds, qui, parcourant presque parallèlement un espace d'un quart de mille, vont former un demi-cercle irrégulier autour d'une petite élévation. A l'extrémité sud-ouest de l'ouvrage fortifié, on trouve trois routes circulaires, de trente et quarante perches de longueur, taillées dans le précipice entre le rempart et la rivière. Le rempart est en terre. On a fait beaucoup de conjectures sur le but que s'étoiènt proposé les constructeurs de cet ouvrage, qui n'a pas moins de cinquante-huit portes; il est possible que plusieurs de ces ouvertures soient l'effet de l'eau qui, rassemblée dans l'intérieur, s'est frayé un passage. Dans d'autres parties, le rempart peut n'avoir point été achevé.

Quelques voyageurs ont supposé que cet ouvrage n'avoit eu d'autre but que l'amusement. J'ai toujours douté qu'un peuple sensé ait pris tant de peine pour un but si frivole. Il est probable que ces ouvertures n'étoient point des portes, qu'elles n'ont pu même être produites par l'action des eaux, mais que l'ouvrage, pour d'autres causes, n'a pas été terminé.

Les trois chemins, creusés avec de grands efforts dans le roc, et le sol pierreux, parallèlement au Petit-Miami, paroissent avoir été destinés à servir de portes pour inquiéter ceux qui passeroient la rivière. J'ai appris que, dans toutes leurs guerres, les Indiens font usage de semblables chemins. Quoi qu'il en soit, je ne déciderai

pas si (comme on le croit assez généralement) toutes ces fortifications sont l'ouvrage d'un même peuple et d'une même époque.

Quant aux routes, assez semblables à nos grandes routes, si elles étoient destinées à la course, il est probable que les tertres servoient de point de départ et d'arrivée, et que les athlètes en faisoient le tour. Le terrain que les remparts embrassent, aplanis par l'art, peut avoir été l'arène ou le lieu où l'on célébroit les jeux. Nous ne l'affirmerons pas; mais Rome et l'ancienne Grèce offrent de semblables ouvrages.

Le docteur Daniel Drake dit, dans la *Description de Cincinnati*: « Il n'y a qu'une seule excavation; elle a douze pieds de profondeur, « son diamètre en a cinquante; elle ressemble à un puits à demi « rempli. »

On a trouvé quatre pyramydes ou monticules dans la plaine; la plus considérable est à l'ouest de l'enclos, à la distance de cinq cents *yards* (aunes); elle a aujourd'hui trente-sept pieds de hauteur; c'est une ellipse dont les axes sont dans la proportion de **1 à 2**; sa base a cent cinquante pieds de circonférence; la terre qui l'entoure étant de trente ou quarante aunes de distance plus basse que la plaine, il est probable qu'elle a été enlevée pour sa construction; ce qui, d'ailleurs, est confirmé par sa structure intérieure. On a pénétré presque jusqu'au centre, composé de marne et de bois pourri; on n'y a trouvé que quelques ossements d'hommes, une partie d'un bois de cerf et un pot de terre renfermant des coquilles. A cinq cents pieds de cette pyramide, au nord-ouest, il y en a une autre d'environ neuf pieds de hauteur, de forme circulaire, et presque aplatie au sommet : on n'y a trouvé que quelques ossements et une poignée de grains de cuivre qui avoient été enfilés. Le monticule qui se voit à l'intersection des deux rues dites Thiri et Main, est le seul qui coïncide avec les lignes fortifiées que nous avons décrites; il a huit pieds de hauteur, cent vingt de longueur et soixante de largeur; sa figure est ovale, et ses axes répondent aux quatre points cardinaux. Sa construction est bien connue, et tout ce qu'on y a trouvé a été soigneusement recueilli. Sa première couche étoit de gravier élevé au milieu; la couche suivante, formée de gros cailloux, étoit convexe et d'une épaisseur uniforme; sa dernière couche consistoit en marne et en terre. Ces couches étoient entières, et doivent

avoir été construites après que l'on eut déposé dans ce tombeau ces objets que l'on y a trouvés. Voici le catalogue des plus remarquables :

1° Des morceaux de jaspe, de cristal de rocher, de granit, et cylindriques aux extrémités, et rebombés au milieu, terminés par un creux, en forme d'anneaux.

2° Un morceau de charbon rond, persé au centre comme pour y introduire un manche, avec plusieurs trous régulièrement disposés sur quatre lignes.

3° Un autre d'argile, de la même forme, ayant huit rangs de trous, et bien poli.

4° Un os orné de plusieurs figures, que l'on présume des hiéroglyphes.

5° Une figure sculptée, représentant la tête et le bec d'un oiseau de proie (qui est peut-être un aigle).

6° Un morceau de mine de plomb (*galena*), comme on en a trouvé dans d'autres tombeaux.

7° Du talc (*mica membranacea*).

8° Un morceau ovale de cuivre avec deux trous.

9° Un plus grand morceau du même métal avec des creux et des rainures.

Ces objets ont été décrits dans les quatrième et cinquième volumes des *Transactions philosophiques américaines*... Le professeur Barton présume qu'ils ont servi d'ornements, ou qu'on les employait dans les cérémonies superstitieuses.

M. Drake a découvert depuis, dans ce monument :

10° Une quantité de grains ou de fragments de petits cylindres creux, qui paroissent faits d'os ou d'écailles.

11° Une dent d'un animal carnivore, qui paroît être celle d'un ours.

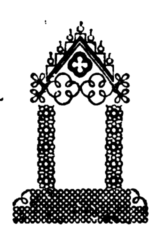
12° Plusieurs coquilles, qui semblent du genre *buccinum*, et taillées de manière à servir aux usages ordinaires de la vie, et presque calcinées.

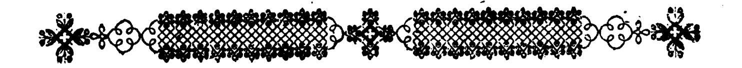
13° Plusieurs objets en cuivre, composés de deux plaques circulaires concaves-convexes, réunies par un axe creux, autour duquel il a trouvé le fil; le tout est tenu par les os d'une main d'homme. On en a trouvé de semblables dans plusieurs endroits de la ville.

La matière dont ils sont faits est de cuivre pur et de la rosette; ils sont couverts de vert-de-gris. Après avoir enlevé ce carbonate, on a trouvé que leur gravité spécifique étoit de 7,545, et de 7,857. Ils sont plus durs que les feuilles de cuivre ordinaire; mais on n'y voit aucune figure, aucun ornement.

14° Des ossements humains. On n'a pas découvert plus de vingt ou trente squelettes dans tous ces monuments; quelques-uns étoient renfermés dans de grossiers cercueils de pierre, et généralement entourés de cendres et de chaux.

Ces ouvrages ne me paroissent pas avoir été des fortifications construites dans un but militaire; leur site n'est point une raison suffisante; on sait que la plupart des lieux destinés au culte religieux, en Grèce, à Rome, en Judée, étoient situés sur les hauteurs. M. Drake croit que les anciens ouvrages que l'on trouve dans le pays de Miami sont les vestiges des villes qu'habitoient ces peuples dont nous ne retrouvons plus d'autre trace, et son opinion me paroît très-probable.





SUR L'ORIGINE ET L'ÉPOQUE

DES MONUMENTS ANCIENS DE L'OHIO;

PAR M. MALTE-BRUN.

Nous n'entreprenons pas d'établir une hypothèse affirmative sur le peuple qui a pu construire les soi-disant fortifications disséminées sur l'Ohio, ni sur l'époque à laquelle ces monuments remontent; notre but est plutôt négatif, et nous chercherons à réduire à leur juste valeur les notions exagérées que les Américains se sont formées de ces restes d'une civilisation antérieure à l'arrivée des colonies européennes. Le déluge, l'Atlantide avec ses empires, les Celtes, les Phéniciens, les dix tribus d'Israël, les Scandinaves, même la migration des peuples aztèques, lorsqu'ils fondèrent le royaume d'Anahuac, ne nous paroissent pas présenter des rapports nécessaires avec ces monuments d'une nature simple et rustique, mais surtout locale. Considérons de sang-froid tous les caractères de ces monuments et des objets qu'on a trouvés dans leur enceinte; le lecteur judicieux formera ensuite lui-même son opinion.

Forme et situation des enceintes.

Rien dans l'élévation des remparts ni dans le choix des dispositions n'indique chez le peuple auteur de ces enceintes un caractère plus belliqueux, ni un degré de puissance supérieur à ce qu'on verroit encore aujourd'hui chez les tribus iroquoises, chipperaies ou autres, si elles jouissoient de leur liberté entière, loin de la supré-

matie des Anglo-Américains. Ces enceintes ne sont nullement comparables au Théocallis du Mexique, ni pour l'élévation, ni pour la masse. Le seul trait de régularité, c'est la réunion d'une enceinte carrée avec une autre circulaire, surtout Point-Creek et Marietta, près Newark, et cette circonstance a probablement fait naître l'idée d'une destination religieuse. Nous trouvons bien plus naturel de considérer dans les trois cas indiqués, le fort rond comme la demeure du cacique et de sa famille, tandis que l'enceinte carrée paroît avoir enfermé les huttes de la peuplade. C'est ainsi que, dans le Siam, dans le Japon et dans les îles Océaniques, nous trouvons la famille régnante logée dans des enceintes séparées, et pourtant attenantes aux villes ou villages. Les fortifications sur le Petit-Miami offrent des entrées extrêmement étroites, et disposées de manière qu'un ennemi ne puisse pas facilement les reconnoître. Si on suppose l'ensemble de l'enceinte entourée de broussailles, ce sont les clôtures des villages décrites par Gili, dans sa description de la Guiane. Enfin, tous ces forts sont placés de manière à avoir deux sorties, l'une sur l'eau, l'autre sur les champs, ce qui achève de leur donner le caractère de villages fortifiés. Si c'étoient des temples, ils seroient en moindre nombre et dans des positions plus saillantes.

Mais nous ne prétendons pas adopter exclusivement cette explication. Le fort rond de *Circleville* étant égal en superficie à l'enceinte carrée, peut, avec raison, faire naître l'idée d'un sanctuaire précédé d'une enceinte où le peuple étoit admis. Les élévations centrales, avec des parements, présentent l'apparence, soit d'un autel, soit d'un siége de juge; mais ces relations manquent dans les autres ronds.

Dans les trois élévations rondes réunies au temple, près *Portsmouth*, au confluent de Scioto et d'Ohio, nous sommes d'autant plus tentés de voir des places de sacrifices, que rien dans ce lieu n'indique une enceinte d'habitation.

Deux collines rondes, renfermées dans le milieu d'une grande enceinte, près Chillicoche (*Archæologia Americana*), réunissent peut-être les deux destinations; l'une a pu servir de base à quelque autel ou à quelqu'autre construction religieuse; l'autre, enfermer une demeure de cacique. Il nous semble que ces distinctions mé-

ritent quelque attention de la part des antiquaires américains, et qu'en observant ces monuments ils devroient, autant que possible, faire creuser le sol, pour vérifier s'il ne reste pas quelque trace de la destination spéciale de chacun.

Rapports entre les tumuli *et les* fortifications.

Les antiquaires américains ont quelquefois voulu distinguer le peuple auteur des *tumuli*, ou colonnes artificielles coniques, d'avec les fondateurs des forts *circulaires* ou anguleux; mais les faits qu'ils citent ne sont pas très-concluants.

D'abord il est certain que les collines sépulcrales de forme conique couvrent toute la Russie et une partie de la Sibérie, sans que les doctes travaux de Pallas, Kappen et d'autres, aient pu établir aucune distinction bien nette entre les diverses nations dont ces simples et imposants monuments recouvrent les cendres. On assure que ces *tumuli* se retrouvent depuis les monts *Rocky*, dans l'ouest, jusqu'aux monts Alleghany dans l'est *.

Ceux sur la rivière Muskingum ont une base formée de briques bien cuites, sur lesquelles on trouve des ossements humains calcinés, entremêlés de charbons. Ainsi les peuples qui les ont élevés brûloient d'abord les corps de leurs morts, et les recouvroient ensuite de terre.

Près Circleville, un *tumulus* avoit près de trente pieds de haut, et renfermoit divers objets dont nous parlerons dans la suite.

En descendant l'Ohio, les *tumuli* augmentent en nombre. Il y en a quelques-uns en pierre; mais ils paroissent appartenir à la race d'Indiens actuellement subsistante.

Nous parlerons des squelettes trouvés dans ces *tumuli;* mais en nous bornant à considérer la position relative des *tumuli* et des *forts*, nous ne pouvons guère douter de l'identité du peuple qui a élevé les uns et les autres.

Ni les uns ni les autres ne supposent une population nombreuse, puissante, civilisée; ils ne supposent qu'une possession tranquille du pays, telle que, selon les traditions indigènes rapportées par

* *Archæologia.*

les parents interviennent. Quoique ce mariage ne soit point limité, comme le premier, à un certain nombre d'années, il peut toujours se rompre. On a remarqué que chez les Indiens le second mariage, le mariage légitime, étoit préféré par les jeunes filles et les vieillards, et le premier par les vieilles femmes et les jeunes gens.

Lorsqu'un Sauvage s'est résolu au mariage légal, il va avec son père faire la demande aux parents de la femme. Le père revêt des habits qui n'ont point encore été portés; il orne sa tête de plumes nouvelles, lave l'ancienne peinture de son visage, met un nouveau fard, et change l'anneau pendant à son nez ou à ses oreilles; il prend dans sa main droite un calumet dont le fourneau est blanc, le tuyau bleu, et empenné avec des queues d'oiseau; dans sa main gauche il tient son arc détendu en guise de bâton. Son fils le suit chargé de peaux d'ours, de castors et d'originaux; il porte en outre deux colliers de porcelaine à quatre branches et une tourterelle vivante dans une cage.

Les prétendants vont d'abord chez le plus vieux parent de la jeune fille; ils entrent dans sa cabane, s'asseyent devant lui sur une natte, et le père du jeune guerrier prenant la parole, dit : « Voilà des « peaux. Les deux colliers, le calumet bleu et la « tourterelle demandent ta fille en mariage. »

Si les présents sont acceptés, le mariage est conclu, car le consentement de l'aïeul ou du plus ancien Sachem de la famille l'emporte sur le consentement paternel. L'âge est la source de l'autorité chez les Sauvages : plus un homme est vieux, plus il a d'em-

pire. Ces peuples font dériver la puissance divine de l'éternité du Grand-Esprit.

Quelquefois le vieux parent, tout en acceptant les présents, met à son consentement quelque restriction. On est averti de cette restriction si, après avoir aspiré trois fois la vapeur du calumet, le fumeur laisse échapper la première bouffée au lieu de l'avaler, comme dans un consentement absolu.

De la cabane du vieux parent on se rend au foyer de la mère et de la jeune fille. Quand les songes de celle-ci ont été néfastes, sa frayeur est grande. Il faut que les songes, pour être favorables, n'aient représenté ni les Esprits, ni les aïeux, ni la patrie, mais qu'ils aient montré des berceaux, des oiseaux et des biches blanches. Il y a pourtant un moyen infaillible de conjurer les rêves funestes, c'est de suspendre un collier rouge au cou d'un marmouset de bois de chêne : chez les hommes civilisés l'espérance a aussi ses colliers rouges et ses marmousets.

Après cette première demande, tout a l'air d'être oublié; un temps considérable s'écoule avant la conclusion du mariage : la vertu de prédilection du Sauvage est la patience. Dans les périls les plus imminents, tout se doit passer comme à l'ordinaire : lorsque l'ennemi est aux portes, un guerrier qui négligeroit de fumer tranquillement sa pipe, assis les jambes croisées au soleil, passeroit pour une *vieille femme*.

Quelle que soit donc la passion du jeune homme, il est obligé d'affecter un air d'indifférence, et d'attendre les ordres de la famille. Selon la coutume ordinaire, les deux époux doivent demeurer d'abord

dans la cabane de leur plus vieux parent; mais souvent des arrangements particuliers s'opposent à l'observation de cette coutume. Le futur mari bâtit alors sa cabane : il en choisit presque toujours l'emplacement dans quelque vallon solitaire auprès d'un ruisseau ou d'une fontaine, et sous les bois qui la peuvent cacher.

Les Sauvages sont tous, comme les héros d'Homère, des médecins, des cuisiniers et des charpentiers. Pour construire la hutte du mariage, on enfonce dans la terre quatre poteaux, ayant un pied de circonférence et douze pieds de haut : ils sont destinés à marquer les quatre angles d'un parallélogramme de vingt pieds de long sur dix-huit de large. Des mortaises creusées dans ces poteaux reçoivent des traverses, lesquelles forment, quand leurs intervalles sont remplis avec de la terre, les quatre murailles de la cabane.

Dans les deux murailles longitudinales on pratique deux ouvertures : l'une sert d'entrée à tout l'édifice; l'autre conduit dans une seconde chambre semblable à la première, mais plus petite.

On laisse le prétendu poser seul les fondements de sa demeure; mais il est aidé dans la suite du travail par ses compagnons. Ceux-ci arrivent chantant et dansant; ils apportent des instruments de maçonnerie faits de bois; l'omoplate de quelque grand quadrupède leur sert de truelle. Ils frappent dans la main de leur ami, sautent sur ses épaules, font des railleries sur son mariage et achèvent la cabane. Montés sur les poteaux et les murs commencés, ils élèvent le toit d'écorce de bouleau ou de chaume de maïs; mêlant du poil de bête fauve et de la paille de

folle-avoine hachée dans de l'argile rouge, ils enduisent de ce mastic les murailles à l'extérieur et à l'intérieur. Au centre ou à l'une des extrémités de la grande salle, les ouvriers plantent cinq longues perches, qu'ils entourent d'herbe sèche et de mortier : cette espèce de cône devient la cheminée, et laisse échapper la fumée par une ouverture ménagée dans le toit. Tout ce travail se fait au milieu des brocards et des chants satiriques : la plupart de ces chants sont grossiers; quelques-uns ne manquent pas d'une certaine grâce :

« La lune cache son front sous un nuage; elle est
« honteuse, elle rougit; c'est qu'elle sort du lit du
« soleil. Ainsi se cachera et rougira...... le lendemain
« de ses noces, et nous lui dirons : Laisse-nous donc
« voir tes yeux. »

Les coups de marteau, le bruit des truelles, le craquement des branches rompues, les ris, les cris, les chansons se font entendre au loin, et les familles sortent de leurs villages pour prendre part à ces ébattements.

La cabane étant terminée en dehors, on la lambrisse en dedans avec du plâtre quand le pays en fournit, avec de la terre glaise au défaut de plâtre. On pèle le gazon resté dans l'intérieur de l'édifice : les ouvriers, dansant sur le sol humide, l'ont bientôt pétri et égalisé. Des nattes de roseau tapissent ensuite cette aire ainsi que les parois du logis. Dans quelques heures est achevée une hutte qui cache souvent sous son toit d'écorce plus de bonheur que n'en recouvrent les voûtes d'un palais.

Le lendemain on remplit la nouvelle habitation de

tous les meubles et comestibles du propriétaire : nattes, escabelles, vases de terre et de bois, chaudières, seaux, jambons d'ours et d'originaux, gâteaux secs, gerbes de maïs, plantes pour nourriture ou pour remède : ces divers objets s'accrochent aux murs ou s'étalent sur des planches; dans un trou garni de cannes éclatées, on jette le maïs et la folle-avoine. Les instruments de pêche, de chasse, de guerre et d'agriculture, la crosse du labourage, les piéges, les filets faits avec la moelle intérieure du faux palmier, les hameçons de dents de castor, les arcs, les flèches, les casse-tête, les haches, les couteaux, les armes à feu, les cornes pour porter la poudre, les chichikoués, les tambourins, les fifres, les calumets, le fil de nerfs de chevreuil, la toile de mûrier ou de bouleau, les plumes, les perles, les colliers, le noir, l'azur, et le vermillon pour la parure, une multitude de peaux, les unes tannées, les autres avec leurs poils; tels sont les trésors dont on enrichit la cabane.

Huit jours avant la célébration du mariage, la jeune femme se retire à la cabane des purifications, lieu séparé où les femmes entrent et restent trois ou quatre jours par mois, et où elles vont faire leurs couches. Pendant les huit jours de retraite, le guerrier engagé chasse : il laisse le gibier dans l'endroit où il le tue; les femmes le ramassent et le portent à la cabane des parents pour le festin des noces. Si la chasse a été bonne, on en tire un augure favorable.

Enfin le grand jour arrive. Les jongleurs et les principaux Sachems sont invités à la cérémonie. Une troupe de jeunes guerriers va chercher le marié chez

lui; une troupe de jeunes filles va pareillement chercher la mariée à sa cabane. Le couple promis est orné de ce qu'il a de plus beau en plumes, en colliers, en fourrures, et de plus éclatant en couleurs.

Les deux troupes, par des chemins opposés, surviennent en même temps à la hutte du plus vieux parent. On pratique une seconde porte à cette hutte, en face de la porte ordinaire : environné de ses compagnons, l'époux se présente à l'une des portes, l'épouse, entourée de ses compagnes, se présente à l'autre. Tous les Sachems de la fête sont assis dans la cabane, le calumet à la bouche. La bru et le gendre vont se placer sur des rouleaux de peaux à l'une des extrémités de la cabane.

Alors commence en dehors la danse nuptiale, entre les deux chœurs restés à la porte. Les jeunes filles, armées d'une crosse recourbée, imitent les divers ouvrages du labour; les jeunes guerriers font la garde autour d'elles, l'arc à la main. Tout à coup un parti ennemi sortant de la forêt s'efforce d'enlever les femmes; celles-ci jettent leur hoyau et s'enfuient: leurs frères volent à leur secours. Un combat simulé s'engage; les ravisseurs sont repoussés.

A cette pantomime succèdent d'autres tableaux tracés avec une vivacité naturelle : c'est la peinture de la vie domestique, le soin du ménage, l'entretien de la cabane, les plaisirs et les travaux du fôyer; touchantes occupations d'une mère de famille. Ce spectacle se termine par une ronde où les jeunes filles tournent à rebours du cours du soleil, et les jeunes guerriers, selon le mouvement apparent de cet astre.

Le repas suit : il est composé de soupes, de gibier, de gâteaux de maïs, de canneberges, espèce de légumes, de pommes de mai, sorte de fruit porté par une herbe, de poissons, de viandes grillées et d'oiseaux rôtis. On boit dans de grandes calebasses le suc de l'érable ou du sumac, et dans de petites tasses de hêtre, une préparation de cassine, boisson chaude que l'on sert comme du café. La beauté du repas consiste dans la profusion des mets.

Après le festin, la foule se retire. Il ne reste dans la cabane du plus vieux parent que douze personnes, six Sachems de la famille du mari, six matrones de la famille de la femme. Ces douze personnes, assises à terre, forment deux cercles concentriques ; les hommes décrivent le cercle extérieur. Les conjoints se placent au centre des deux cercles : ils tiennent horizontalement, chacun par un bout, un roseau de six pieds de long. L'époux porte dans la main droite un pied de chevreuil ; l'épouse élève de la main gauche une gerbe de maïs. Le roseau est peint de différents hiéroglyphes qui marquent l'âge du couple uni et la lune où se fait le mariage. On dépose aux pieds de la femme les présents du mari et de sa famille, savoir : une parure complète, le jupon d'écorce de mûrier, le corset pareil, la mante de plume d'oiseau ou de peaux de martre, les mocassines brodées en poil de porc-épic, les bracelets de coquillage, les anneaux ou les perles pour le nez et pour les oreilles.

A ces vêtements sont mêlés un berceau de jonc, un morceau d'agaric, des pierres à fusil pour allumer le feu, la chaudière pour faire bouillir les viandes, le

collier de cuir pour porter les fardeaux, et la bûche du foyer. Le berceau fait palpiter le cœur de l'épouse, la chaudière et le collier ne l'effraient point : elle regarde avec soumission ces marques de l'esclavage domestique.

Le mari ne demeure pas sans leçons : un casse-tête, un arc, une pagaie, lui annoncent ses devoirs : combattre, chasser et naviguer. Chez quelques tribus, un lézard vert, de cette espèce dont les mouvements sont si rapides que l'œil peut à peine les saisir, des feuilles mortes entassées dans une corbeille, font entendre au nouvel époux que le temps fuit et que l'homme tombe. Ces peuples enseignent par des emblêmes la morale de la vie et rappellent la part des soins que la nature a distribués à chacun de ses enfants.

Les deux époux enfermés dans le double cercle des douze parents, ayant déclaré qu'ils veulent s'unir, le plus vieux parent prend le roseau de six pieds, il le sépare en douze morceaux, lesquels il distribue aux douze témoins : chaque témoin est obligé de représenter sa portion de roseau pour être réduite en cendre si les époux demandent un jour le divorce.

Les jeunes filles qui ont amené l'épouse à la cabane du plus vieux parent l'accompagnent avec des chants à la hutte nuptiale ; les jeunes guerriers y conduisent de leur côté le nouvel époux. Les conviés à la fête retournent à leurs villages : ils jettent en sacrifice aux Manitous, des morceaux de leurs habits dans les fleuves, et brûlent une part de leur nourriture.

En Europe, afin d'échapper aux lois militaires, on se marie : parmi les Sauvages de l'Amérique septen-

trionale, nul ne se pouvoit marier qu'après avoir combattu pour la patrie. Un homme n'étoit jugé digne d'être père que quand il avoit prouvé qu'il sauroit défendre ses enfants. Par une conséquence de cette mâle coutume, un guerrier ne commençoit à jouir de la considération publique que du jour de son mariage.

La pluralité des femmes est permise, un abus contraire livre quelquefois une femme à plusieurs maris : des hordes plus grossières offrent leurs femmes et leurs filles aux étrangers. Ce n'est pas une dépravation, mais le sentiment profond de leur misère, qui pousse ces Indiens à cette sorte d'infamie; ils pensent rendre leur famille plus heureuse, en changeant le sang paternel.

Les Sauvages du nord-ouest voulurent avoir de la race du premier Nègre qu'ils aperçurent : ils le prirent pour un mauvais esprit; ils espérèrent qu'en le naturalisant chez eux ils se ménageroient des intelligences et des protecteurs parmi les génies noirs.

L'adultère dans la femme étoit autrefois puni chez les Hurons par la mutilation du nez : on vouloit que la faute restât gravée sur le visage.

En cas de divorce, les enfants sont adjugés à la femme : chez les animaux, disent les Sauvages, c'est la femelle qui nourrit les petits.

On taxe d'incontinence une femme qui devient grosse la première année de son mariage; elle prend quelquefois le suc d'une espèce de rue pour détruire son fruit trop hâtif : cependant (inconséquences naturelles aux hommes) une femme n'est estimée qu'au moment où elle devient mère. Comme mère, elle est

appelée aux délibérations publiques; plus elle a d'enfants, et surtout de fils, plus on la respecte.

Un mari qui perd sa femme épouse la sœur de sa femme quand elle a une sœur; de même qu'une femme qui perd son mari épouse le frère de ce mari s'il a un frère : c'étoit à peu près la loi athénienne. Une veuve chargée de beaucoup d'enfants est fort recherchée.

Aussitôt que les premiers symptômes de la grossesse se déclarent, tous rapports cessent entre les époux. Vers la fin du neuvième mois, la femme se retire à la hutte des purifications, où elle est assistée par les matrones. Les hommes, sans en excepter le mari, ne peuvent entrer dans cette hutte. La femme y demeure trente ou quarante jours après ses couches, selon qu'elle a mis au monde une fille ou un garçon.

Lorsque le père a reçu la nouvelle de la naissance de son enfant, il prend un calumet de paix dont il entoure le tuyau avec des pampres de vigne-vierge, et court annoncer l'heureuse nouvelle aux divers membres de la famille. Il se rend d'abord chez les parents maternels, parce que l'enfant appartient exclusivement à la mère. S'approchant du Sachem le plus âgé, après avoir fumé vers les quatre points cardinaux, il lui présente sa pipe en disant : « Ma femme est mère. » Le Sachem prend la pipe, fume à son tour, et dit en ôtant le calumet de sa bouche : « Est-ce un guerrier? »

Si la réponse est affirmative, le Sachem fume trois fois vers le soleil; si la réponse est négative, le Sachem ne fume qu'une fois. Le père est reconduit en céré-

monie plus ou moins loin, selon le sexe de l'enfant. Un Sauvage devenu père prend une tout autre autorité dans la nation; sa dignité d'homme commence avec sa paternité.

Après les trente ou quarante jours de purification, l'accouchée se dispose à revenir à sa cabane : les parents s'y rassemblent pour imposer un nom à l'enfant : on éteint le feu; on jette au vent les anciennes cendres du foyer; on prépare un bûcher composé de bois odorants; le prêtre ou jongleur, une mèche à la main, se tient prêt à allumer le feu nouveau : on purifie les lieux d'alentour en les aspergeant avec de l'eau de fontaine.

Bientôt s'avance la jeune mère : elle vient seule vêtue d'une robe nouvelle; elle ne doit rien porter de ce qui lui a servi autrefois. Sa mamelle gauche est découverte; elle y suspend son enfant complétement nu; elle pose un pied sur le seuil de sa porte.

Le prêtre met le feu au bûcher : le mari s'avance et reçoit son enfant des mains de sa femme. Il le reconnoît d'abord, et l'avoue à haute voix. Chez quelques tribus, les parents du même sexe que l'enfant assistent seuls aux relevailles. Après avoir baisé les lèvres de son enfant, le père le remet au plus vieux Sachem; le nouveau-né passe ensuite entre les bras de toute sa famille : il reçoit la bénédiction du prêtre et les vœux des matrones.

On procède ensuite au choix d'un nom : la mère reste toujours sur le seuil de la cabane. Chaque famille a ordinairement trois ou quatre noms qui reviennent tour à tour; mais il n'est jamais question

que de ceux du côté maternel. Selon l'opinion des Sauvages, c'est le père qui crée l'âme de l'enfant, la mère n'en engendre que le corps[1] : on trouve juste que le corps ait un nom qui vienne de la mère.

Quand on veut faire un grand honneur à l'enfant, on lui confère le nom le plus ancien dans sa famille : celui de son aïeule, par exemple. Dès ce moment l'enfant occupe la place de la femme dont il a recueilli le nom; on lui donne en lui parlant le degré de parenté que son nom fait revivre : ainsi un oncle peut saluer un neveu du titre de *grand'-mère;* coutume qui prêteroit au rire, si elle n'étoit infiniment touchante. Elle rend, pour ainsi dire, la vie aux aïeux; elle reproduit dans la foiblesse des premiers ans la foiblesse du vieil âge; elle lie et rapproche les deux extrémités de la vie, le commencement et la fin de la famille; elle communique une espèce d'immortalité aux ancêtres, en les supposant présents au milieu de leur postérité; elle augmente les soins que la mère a pour l'enfance par le souvenir des soins qu'on prit de la sienne : la tendresse filiale redouble l'amour maternel.

Après l'imposition du nom, la mère entre dans la cabane; on lui rend son enfant, qui n'appartient plus qu'à elle. Elle le met dans un berceau. Ce berceau est une petite planche du bois le plus léger, qui porte un lit de mousse ou de coton sauvage : l'enfant est déposé tout nu sur cette couche; deux bandes d'une peau moelleuse l'y retiennent et préviennent sa chute sans lui ôter le mouvement. Au-dessus de la tête du

[1] Voyez *les Natchez*, t. II.

nouveau-né est un cerceau sur lequel on étend un voile pour éloigner les insectes, et pour donner de la fraîcheur et de l'ombre à la petite créature.

J'ai parlé ailleurs[1] de la mère indienne; j'ai raconté comment elle porte ses enfants; comment elle les suspend aux branches des arbres; comment elle leur chante; comment elle les pare, les endort et les réveille; comment, après leur mort, elle les pleure; comment elle va répandre son lait sur le gazon de leur tombe, ou recueillir leur âme sur les fleurs.

Après le mariage et la naissance, il conviendroit de parler de la mort qui termine les scènes de la vie; mais j'ai si souvent décrit les funérailles des Sauvages, que la matière est presque épuisée.

Je ne répéterai donc point ce que j'ai dit dans *Atala* et dans *les Natchez* relativement à la manière dont on habille le décédé, dont on le peint, dont on s'entretient avec lui, etc. J'ajouterai seulement que parmi toutes les tribus, il est d'usage de se ruiner pour les morts : la famille distribue ce qu'elle possède aux convives du repas funèbre: il faut manger et boire tout ce qui se trouve dans la cabane. Au lever du soleil, on pousse de grands hurlements sur le cercueil d'écorce où gît le cadavre; au coucher du soleil, les hurlements recommencent; cela dure trois jours, au bout desquels le défunt est enterré. On le recouvre du mont du tombeau; s'il fut guerrier renommé, un poteau peint en rouge marque sa sépulture.

Chez plusieurs tribus les parents du mort se font des blessures aux jambes et aux bras. Un mois de

[1] *Atala, le Génie du Christianisme, les Natchez*, etc.

suite on continue les cris de douleur au coucher et au lever du soleil, et pendant plusieurs années on accueille par les mêmes cris l'anniversaire de la perte que l'on a faite.

Quand un Sauvage meurt l'hiver à la chasse, son corps est conservé sur les branches des arbres; on ne lui rend les derniers honneurs qu'après le retour des guerriers au village de sa tribu. Cela se pratiquoit jadis ainsi chez les Moscovites.

Non seulement les Indiens ont des prières, des cérémonies différentes selon le degré de parenté, la dignité, l'âge et le sexe de la personne décédée, mais ils ont encore des temps d'exhumation publique[1], de commémoration générale.

Pourquoi les Sauvages de l'Amérique sont-ils de tous les peuples ceux qui ont le plus de vénération pour les morts? Dans les calamités nationales, la première chose à laquelle on pense, c'est à sauver les trésors de la tombe : on ne reconnoît la propriété légale que là où sont ensevelis les ancêtres. Quand les Indiens ont plaidé leurs droits de possession, ils se sont toujours servis de cet argument qui leur paroissoit sans réplique : « Dirons-nous aux os de nos « pères : Levez-vous et suivez-nous dans une terre « étrangère? » Cet argument n'étant point écouté, qu'ont-ils fait? ils ont emporté les ossements qui ne les pouvoient suivre.

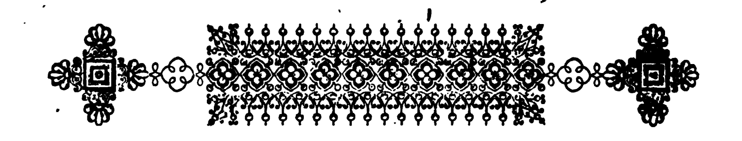
Les motifs de cet attachement extraordinaire à de saintes reliques se trouvent facilement. Les peuples civilisés ont, pour conserver les souvenirs de leur

[1] *Atala*.

patrie, les monuments des lettres et des arts; ils ont des cités, des palais, des tours, des colonnes, des obélisques; ils ont la trace de la charrue dans les champs par eux cultivés; leurs noms sont gravés sur l'airain et le marbre; leurs actions conservées dans les chroniques.

Les Sauvages n'ont rien de tout cela : leur nom n'est point écrit sur les arbres de leurs forêts; leur hutte, bâtie dans quelques heures, périt dans quelques instants; la simple crosse de leur labour, qui n'a fait qu'effleurer la terre, n'a pu même élever un sillon; leurs chansons traditionnelles s'évanouissent avec la dernière mémoire qui les retient, avec la dernière voix qui les répète. Il n'y a donc pour les tribus du Nouveau-Monde qu'un seul monument : la tombe. Enlevez à des Sauvages les os de leurs pères, vous leur enlevez leur histoire, leur loi, et jusqu'à leurs dieux; vous ravissez à ces hommes dans la postérité la preuve de leur existence comme celle de leur néant.





MOISSONS, FÊTES,

RÉCOLTE DE SUCRE D'ÉRABLE,

PÊCHE, DANSES ET JEUX.

MOISSONS.

On a cru et on a dit que les Sauvages ne tiroient pas parti de la terre : c'est une erreur. Ils sont principalement chasseurs à la vérité, mais tous s'adonnent à quelque genre de culture, tous savent employer les plantes et les arbres aux besoins de la vie. Ceux qui occupoient le beau pays qui forme aujourd'hui les états de la Géorgie, du Tenessée, de l'Alabama, du Mississipi, étoient sous ce rapport plus civilisés que les naturels du Canada.

Chez les Sauvages tous les travaux publics sont des fêtes : lorsque les derniers froids étoient passés, les femmes Siminoles, Chicassoises, Natchez, s'armoient d'une crosse de noyer, mettoient sur leurs têtes des corbeilles à compartiments remplies de semailles de maïs, de graine de melon d'eau, de féveroles et de tournesols. Elles se rendoient au champ commun,

ordinairement placé dans une position facile à défendre, comme sur une langue de terre entre deux fleuves ou dans un cercle de collines.

A l'une des extrémités du champ, les femmes se rangeoient en ligne, et commençoient à remuer la terre avec leur crosse en marchant à reculons.

Tandis qu'elles rafraîchissoient ainsi l'ancien labourage sans former de sillon, d'autres Indiennes les suivoient ensemençant l'espace préparé par leurs compagnes. Les féveroles et le grain du maïs étoient jetés ensemble sur le guéret, les quenouilles du maïs étant destinées à servir de tuteurs ou de rames au légume grimpant.

Des jeunes filles s'occupoient à faire des couches d'une terre noire et lavée : elles répandoient sur ces couches des graines de courge et de tournesol ; on allumoit autour de ces lits de terre des feux de bois vert, pour hâter la germination au moyen de la fumée.

Les Sachems et les jongleurs présidoient au travail ; les jeunes hommes rôdoient autour du champ commun et chassoient les oiseaux par leurs cris.

FÊTES.

La fête du blé vert arrivoit au mois de juin : on cueilloit une certaine quantité de maïs tandis que le grain étoit encore en lait. De ce grain alors excellent on pétrissoit le tossomanony, espèce de gâteau qui sert de provisions de guerre ou de chasse.

Les quenouilles de maïs, mises à bouillir dans de l'eau de fontaine, sont retirées à moitié cuites et pré-

sentées à un feu sans flamme. Lorsqu'elles ont acquis une couleur roussâtre, on les égraine dans un *poutagan* ou mortier de bois. On pile le grain en l'humectant. Cette pâte, coupée en tranches et séchée au soleil, se conserve un temps infini. Lorsqu'on veut en user, il suffit de la plonger dans de l'eau, du lait de noix ou du jus d'érable; ainsi détrempée, elle offre une nourriture saine et agréable.

La plus grande fête des Natchez étoit la fête du feu nouveau; espèce de jubilé en l'honneur du soleil, à l'époque de la grande moisson : le soleil étoit la divinité principale de tous les peuples voisins de l'empire mexicain.

Un crieur public parcouroit les villages, annonçant la cérémonie au son d'une conque. Il faisoit entendre ces paroles :

« Que chaque famille prépare des vases vierges,
« des vêtements qui n'ont point été portés; qu'on
« lave les cabanes; que les vieux grains, les vieux
« habits, les vieux ustensiles soient jetés et brûlés
« dans un feu commun au milieu de chaque village;
« que les malfaiteurs reviennent : les Sachems ou-
« blient leurs crimes. »

Cette amnistie des hommes, accordée aux hommes au moment où la terre leur prodigue ses trésors, cet appel général des heureux et des infortunés, des innocents et des coupables au grand banquet de la nature, étoient un reste touchant de la simplicité primitive de la race humaine.

Le crieur reparoissoit le second jour, prescrivoit un jeûne de soixante-douze heures, une abstinence rigoureuse de tout plaisir, et ordonnoit en même

temps la *médecine des purifications*. Tous les Natchez prenoient aussitôt quelques gouttes d'une racine qu'ils appeloient *la racine de sang*. Cette racine appartient à une espèce de plantin; elle distille une liqueur rouge, violent émétique. Pendant les trois jours d'abstinence et de prière, on gardoit un profond silence; on s'efforçoit de se détacher des choses terrestres pour s'occuper uniquement de CELUI qui mûrit le fruit sur l'arbre et le blé dans l'épi.

A la fin du troisième jour, le crieur proclamoit l'ouverture de la fête fixée au lendemain.

A peine l'aube avoit-elle blanchi le ciel, qu'on voyoit s'avancer par les chemins brillants de rosée, les jeunes filles, les jeunes guerriers, les matrones et les Sachems. Le temple du soleil, grande cabane qui ne recevoit le jour que par deux portes, l'une du côté de l'occident et l'autre du côté de l'orient, étoit le lieu du rendez-vous; on ouvroit la porte orientale; le plancher et les parois intérieures du temple étoient couverts de nattes fines, peintes et ornées de différents hiéroglyphes. Des paniers rangés en ordre dans le sanctuaire renfermoient les ossements des plus anciens chefs de la nation, comme les tombeaux dans nos églises gothiques.

Sur un autel, placé en face de la porte orientale de manière à recevoir les premiers rayons du soleil levant, s'élevoit une idole représentant un chouchouacha. Cet animal, de la grosseur d'un cochon de lait, a le poil du blaireau, la queue du rat, les pattes du singe : la femelle porte sous le ventre une poche où elle nourrit ses petits. A droite de l'image du chouchouacha étoit la figure d'un serpent à sonnettes,

à gauche un marmouzet grossièrement sculpté. On entretenoit dans un vase de pierre, devant les symboles, un feu d'écorce de chêne qu'on ne laissoit jamais éteindre, excepté la veille de la fête du feu nouveau ou de la moisson : les prémices des fruits étoient suspendues autour de l'autel, les assistants ordonnés ainsi dans le temple :

Le Grand-Chef ou le *Soleil*, à droite de l'autel; à gauche, la Femme-Chef qui, seule de toutes les femmes, avoit le droit de pénétrer dans le sanctuaire; auprès du *Soleil* se rangeoient successivement les deux chefs de guerre, les deux officiers pour les traités, et les principaux Sachems; à côté de la Femme-Chef s'asseyoient l'édile ou l'inspecteur des travaux publics, les quatre hérauts des festins, et ensuite les jeunes guerriers. A terre, devant l'autel, des tronçons de cannes séchées, couchés obliquement les uns sur les autres jusqu'à la hauteur de dix-huit pouces, traçoient des cercles concentriques dont les différentes révolutions embrassoient, en s'éloignant du centre, un diamètre de douze à treize pieds.

Le grand-prêtre debout, au seuil du temple, tenoit les yeux attachés sur l'orient. Avant de présider à la fête, il s'étoit plongé trois fois dans le Mississipi. Une robe blanche d'écorce de bouleau l'enveloppoit et se rattachoit autour de ses reins par une peau de serpent.

L'ancien hibou empaillé qu'il portoit sur sa tête avoit fait place à la dépouille d'un jeune oiseau de cette espèce. Ce prêtre frottoit lentement, l'un contre l'autre, deux morceaux de bois sec, et prononçoit à voix basse des paroles magiques. A ses côtés, deux

acolytes soulevoient par les anses deux coupes remplies d'une espèce de sorbet noir. Toutes les femmes, le dos tourné à l'orient, appuyées d'une main sur leur crosse de labour, de l'autre tenant leurs petits enfants, décrivoient en dehors un grand cercle à la porte du temple.

Cette cérémonie avoit quelque chose d'auguste : le vrai Dieu se fait sentir jusque dans les fausses religions : l'homme qui prie est respectable ; la prière qui s'adresse à la Divinité est si sainte de sa nature, qu'elle donne quelque chose de sacré à celui-là même qui la prononce, innocent, coupable ou malheureux. C'étoit un touchant spectacle que celui d'une nation assemblée dans un désert à l'époque de la moisson, pour remercier le Tout-Puissant de ses bienfaits, pour chanter ce Créateur qui perpétue le souvenir de la création, en ordonnant chaque matin au soleil de se lever sur le monde.

Cependant un profond silence régnoit dans la foule. Le grand-prêtre observoit attentivement les variations du ciel. Lorsque les couleurs de l'aurore, muées du rose au pourpre, commençoient à être traversées des rayons d'un feu pur, et devenoient de plus en plus vives, le prêtre accéléroit la collision des deux morceaux de bois sec. Une mèche soufrée de moelle de sureau étoit préparée afin de recevoir l'étincelle. Les deux maîtres de cérémonie s'avançoient à pas mesurés, l'un vers le Grand-Chef, l'autre vers la Femme-Chef. De temps en temps ils s'inclinoient ; et, s'arrêtant enfin devant le Grand-Chef et devant la Femme-Chef, ils demeuroient complétement immobiles.

Des torrents de flamme s'échappoient de l'orient, et la portion supérieure du disque du soleil se montroit au-dessus de l'horizon. A l'instant le grand-prêtre pousse l'oah sacré, le feu jaillit du bois échauffé par le frottement; la mèche soufrée s'allume; les femmes, en dehors du temple, se retournent subitement et élèvent toutes à la fois vers l'astre du jour leurs enfants nouveau-nés et la crosse du labourage.

Le Grand-Chef et la Femme-Chef boivent le sorbet noir que leur présentent les maîtres de cérémonie; le jongleur communique le feu aux cercles de roseau: la flamme serpente en suivant leur spirale. Les écorces de chêne sont allumées sur l'autel, et ce feu nouveau donne ensuite une nouvelle semence aux foyers éteints du village. Le Grand-Chef entonne l'hymne au soleil.

Les cercles de roseau étant consumés et le cantique achevé, la Femme-Chef sortoit du temple, se mettoit à la tête des femmes, qui, toutes rangées à la file, se rendoient au champ commun de la moisson. Il n'étoit pas permis aux hommes de les suivre. Elles alloient cueillir les premières gerbes de maïs pour les offrir au temple, et pétrir avec le surplus les pains azymes du banquet de la nuit.

Arrivées aux cultures, les femmes arrachoient dans le carré attribué à leur famille un certain nombre des plus belles gerbes de maïs; plante superbe, dont les roseaux de sept pieds de hauteur, environnés de feuilles vertes et surmontés d'un rouleau de grains dorés, ressemblent à ces quenouilles entourées de ruban que nos paysannes consacrent dans les églises

de village. Des milliers de grives bleues, de petites colombes de la grosseur d'un merle, des oiseaux de rizière, dont le plumage gris est mêlé de brun, se posent sur la tige des gerbes, et s'envolent à l'approche des moissonneuses américaines, entièrement cachées dans les avenues des grands épis. Les renards noirs font quelquefois des ravages considérables dans ces champs.

Les femmes revenoient au temple, portant les prémices en faisceau sur leur tête; le grand-prêtre recevoit l'offrande, et la déposoit sur l'autel. On fermoit la porte orientale du sanctuaire, et l'on ouvroit la porte occidentale.

Rassemblée à cette dernière porte lorsque le jour alloit clore, la foule dessinoit un croissant dont les deux pointes étoient tournées vers le soleil; les assistants, le bras droit levé, présentoient les pains azymes à l'astre de la lumière. Le jongleur chantoit l'hymne du soir; c'étoit l'éloge du soleil à son coucher : ses rayons naissants avoient fait croître le maïs, ses rayons mourants avoient sanctifié les gâteaux formés du grain de la gerbe moissonnée.

La nuit venue, on allumoit des feux; on faisoit rôtir des oursons, lesquels, engraissés de raisins sauvages, offroient à cette époque de l'année un mets excellent. On mettoit griller sur les charbons des dindes de savanes, des perdrix noires, des espèces de faisans plus gros que ceux d'Europe. Ces oiseaux ainsi préparés s'appeloient *la nourriture des hommes blancs*. Les boissons et les fruits servis à ces repas étoient l'eau de smilax, d'érable, de plane, de noyer blanc, les pommes de mai, les plankmines, les noix. La

plaine resplendissoit de la flamme des bûchers; on entendoit de toutes parts les sons du chichikoué, du tambourin et du fifre, mêlés aux voix des danseurs et aux applaudissements de la foule.

Dans ces fêtes, si quelque infortuné retiré à l'écart, promenoit ses regards sur les jeux de la plaine, un Sachem l'alloit chercher, et s'informoit de la cause de sa tristesse; il guérissoit ses maux, s'ils n'étoient pas sans remède, ou les soulageoit du moins, s'ils étoient de nature à ne pouvoir finir.

La moisson du maïs se fait en arrachant les gerbes, ou en les coupant à deux pieds de hauteur sur leur tige. Le grain se conserve dans des outres ou dans des fosses garnies de roseaux. On garde aussi les gerbes entières; on les égraine à mesure que l'on en a besoin. Pour réduire le maïs en farine, on le pile dans un mortier ou on l'écrase entre deux pierres. Les Sauvages usent aussi de moulins à bras achetés des Européens.

La moisson de la folle-avoine ou du riz sauvage suit immédiatement celle du maïs. J'ai parlé ailleurs de cette moisson [1].

RÉCOLTE DU SUCRE D'ÉRABLE.

La récolte du sucre d'érable se faisoit et se fait encore parmi les Sauvages deux fois l'année. La première récolte a lieu vers la fin de février, de mars ou d'avril, selon la latitude du pays où croît l'érable à sucre. L'eau recueillie après les légères gelées de

[1] *Les Natchez.*

la nuit se convertit en sucre, en la faisant bouillir sur un grand feu. La quantité de sucre obtenue par ce procédé varie selon les qualités de l'arbre. Ce sucre, léger de digestion, est d'une couleur verdâtre, d'un goût agréable et un peu acide.

La seconde récolte a lieu quand la sève de l'arbre n'a pas assez de consistance pour se changer en suc. Cette sève se condense en une espèce de mélasse, qui, étendue dans de l'eau de fontaine, offre une liqueur fraîche pendant les chaleurs de l'été.

On entretient avec grand soin les bois d'érable de l'espèce rouge et blanche. Les érables les plus productifs sont ceux dont l'écorce paroît noire et galeuse. Les Sauvages ont cru observer que ces accidents sont causés par le pivert noir à tête rouge, qui perce l'érable dont la sève est la plus abondante. Ils respectent ce pivert comme un oiseau intelligent et un bon génie.

A quatre pieds de terre environ, on ouvre dans le tronc de l'érable deux trous de trois quarts de pouce de profondeur, et perforés de haut en bas, pour faciliter l'écoulement de la sève.

Ces deux premières incisions sont tournées au midi; on en pratique deux autres semblables du côté du nord. Ces quatre taillades sont ensuite creusées à mesure que l'arbre donne sa sève, jusqu'à la profondeur de deux pouces et demi.

Deux auges de bois sont placées aux deux faces de l'arbre au nord et au midi, et des tuyaux de sureau introduits dans les fentes servent à diriger la sève dans ces auges.

Toutes les vingt-quatre heures, on enlève le suc

écoulé : on le porte sous des hangars couverts d'écorce; on le fait bouillir dans un bassin de pierre en l'écumant. Lorsqu'il est réduit à moitié par l'action d'un feu clair, on le transvase dans un autre bassin, où l'on continue à le faire bouillir jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'un sirop. Alors, retiré du feu, il repose pendant douze heures. Au bout de ce temps, on le précipite dans un troisième bassin, prenant soin de ne pas remuer le sédiment tombé au fond de la liqueur.

Ce troisième bassin est à son tour remis sur des charbons demi-brûlés et sans flammes. Un peu de graisse est jetée dans le sirop pour l'empêcher de surmonter les bords du vase. Lorsqu'il commence à filer, il faut se hâter de le verser dans un quatrième et dernier bassin de bois, appelé *le refroidisseur*. Une femme vigoureuse le remue en rond, sans discontinuer, avec un bâton de cèdre, jusqu'à ce qu'il ait pris le grain du sucre. Alors elle le coule dans des moules d'écorce qui donnent au fluide coagulé la forme de petits pains coniques : l'opération est terminée.

Quand il ne s'agit que des mélasses, le procédé finit au second feu.

L'écoulement des érables dure quinze jours, et ces quinze jours sont une fête continuelle. Chaque matin on se rend au bois d'érables, ordinairement arrosé par un courant d'eau. Des groupes d'Indiens et d'Indiennes sont dispersés aux pieds des arbres; des jeunes gens dansent ou jouent à différents jeux; des enfants se baignent sous les yeux des Sachems. A la

gaieté de ces Sauvages, à leur demi-nudité, à la vivacité des danses, aux luttes non moins bruyantes des baigneurs, à la mobilité et à la fraîcheur des eaux, à la vieillesse des ombrages, on croiroit assister à une de ces scènes de Faunes et de Dryades décrites par les poètes :

> Tum verò in numerum Faunosque ferasque videres
> Ludere.

PÊCHES.

Les Sauvages sont aussi habiles à la pêche, qu'adroits à la chasse : ils prennent le poisson avec des hameçons et des filets; ils savent aussi épuiser les viviers. Mais ils ont de grandes pêches publiques. La plus célèbre de toutes ces pêches étoit celle de l'esturgeon, qui avoit lieu sur le Mississipi et sur ses affluents.

Elle s'ouvroit par le mariage du filet. Six guerriers et six matrones portant ce filet s'avançoient au milieu des spectateurs sur la place publique et demandoient en mariage pour leur fils, le filet, deux jeunes filles qu'ils désignoient.

Les parents des jeunes filles donnoient leur consentement, et les jeunes filles et le filet étoient mariés par le jongleur avec les cérémonies d'usage : le Doge de Venise épousoit la mer.

Des danses de caractères suivoient le mariage. Après les noces du filet, on se rendoit au fleuve au bord duquel étoient assemblés les canots et les pirogues. Les nouvelles épouses, enveloppées dans le

filet, étoient portées à la tête du cortége : on s'embarquoit après s'être muni de flambeaux de pin, et de pierres pour battre le feu. Le filet, ses femmes, le jongleur, le Grand-Chef, quatre Sachems, huit guerriers pour manier les rames, montoient une grande pirogue qui prenoit le devant de la flotte.

La flotte cherchoit quelque baie fréquentée par l'esturgeon. Chemin faisant on pêchoit toutes les autres sortes de poissons : la truite, avec la seine, le poisson-armé avec l'hameçon. On frappe l'esturgeon d'un dard attaché à une corde, laquelle est nouée à la barre intérieure du canot; mais peu à peu sa fuite se ralentit et il vient expirer à la surface de l'eau. Les différentes attitudes des pêcheurs, le jeu des rames, le mouvement des voiles, la position des pirogues groupées ou dispersées montrant le flanc, la poupe ou la proue, tout cela compose un spectacle très-pittoresque : les paysages de la terre forment le fond immobile de ce mobile tableau.

A l'entrée de la nuit on allumoit dans les pirogues des flambeaux dont la lueur se répétoit à la surface de l'onde. Les canots pressés jetoient des masses d'ombre sur les flots rougis; on eût pris les pêcheurs indiens qui s'agitoient dans ces embarcations, pour leurs Manitous, pour ces êtres fantastiques, création de la superstition et des rêves du Sauvage.

A minuit le jongleur donnoit le signal de la retraite, déclarant que le filet vouloit se retirer avec ses deux épouses. Les pirogues se rangeoient sur deux lignes. Un flambeau étoit symétriquement et horizontalement placé entre chaque rameur sur le bord des pirogues : ces flambeaux parallèles à la

surface du fleuve paroissoient, disparoissoient à la vue par le balancement des vagues, et ressembloient à des rames enflammées plongeant dans l'onde pour faire voguer les canots.

On chantoit alors l'épithalame du filet : le filet, dans toute la gloire d'un nouvel époux, étoit déclaré vainqueur de l'esturgeon qui porte une couronne et qui a douze pieds de long. On peignoit la déroute de l'armée entière des poissons : le lencornet dont les barbes servent à entortiller son ennemi, le chaousaron, pourvu d'une lance dentelée, creuse et percée par le bout, l'artimègue qui déploie un pavillon blanc, les écrevisses qui précèdent les guerriers-poissons, pour leur frayer le chemin; tout cela étoit vaincu par le filet.

Venoient des strophes qui disoient la douleur des veuves des poissons. « En vain ces veuves apprennent à nager, elles ne reverront plus ceux avec qui elles aimoient à errer dans les forêts sous les eaux; elles ne se reposeront plus avec eux sur des couches de mousse que recouvroit une voûte transparente. » Le filet est invité, après tant d'exploits, à dormir dans les bras de ses deux épouses.

DANSES.

La danse chez les Sauvages, comme chez les anciens Grecs et chez la plupart des peuples enfants, se mêle à toutes les actions de la vie. On danse pour les mariages, et les femmes font partie de cette danse; on danse pour recevoir un hôte, pour fumer un calumet; on danse pour les moissons; on danse pour

la naissance d'un enfant; on danse surtout pour les morts. Chaque chasse a sa danse, laquelle consiste dans l'imitation des mouvements, des mœurs et des cris de l'animal dont la poursuite est décidée : on grimpe comme un ours, on bâtit comme un castor, on galope en rond comme un bison, on bondit comme un chevreuil, on hurle comme un loup, et l'on glapit comme un renard.

Dans la danse des braves ou de la guerre, les guerriers, complétement armés, se rangent sur deux lignes; un enfant marche devant eux, un chichikoué à la main; c'est l'*enfant des songes*, l'enfant qui a *rêvé* sous l'inspiration des bons ou des mauvais Manitous. Derrière les guerriers vient le jongleur, le prophète ou l'augure interprète des songes de l'enfant.

Les danseurs forment bientôt un double cercle en mugissant sourdement, tandis que l'enfant, demeuré au centre de ce cercle, prononce, les yeux baissés, quelques mots inintelligibles. Quand l'enfant lève la tête, les guerriers sautent et mugissent plus fort : ils se vouent à Athaënsic, Manitou de la haine et de la vengeance. Une espèce de coryphée marque la mesure en frappant sur un tambourin. Quelquefois les danseurs attachent à leurs pieds de petites sonnettes achetées des Européens.

Si l'on est au moment de partir pour une expédition, un chef prend la place de l'enfant, harangue les guerriers, frappe à coups de massue l'image d'un homme ou celle du Manitou de l'ennemi, dessinées grossièrement sur la terre. Les guerriers recommençant à danser, assaillent également l'image, imitent les attitudes de l'homme qui combat, brandissent

leurs massues ou leurs haches, manient leurs mousquets ou leurs arcs, agitent leurs couteaux avec des convulsions et des hurlements.

Au retour de l'expédition, la danse de la guerre est encore plus affreuse : des têtes, des cœurs, des membres mutilés, des crânes avec leurs chevelures sanglantes sont suspendus à des piquets plantés en terre. On danse autour de ces trophées, et les prisonniers qui doivent être brûlés assistent au spectacle de ces horribles joies. Je parlerai de quelques autres danses de cette nature à l'article de la guerre.

JEUX.

Le jeu est une action commune à l'homme; il a trois sources : la nature, la société, les passions. De là trois espèces de jeux : les jeux de l'enfance, les jeux de la virilité, les jeux de l'oisiveté ou des passions.

Les jeux de l'enfance, inventés par les enfants eux-mêmes, se retrouvent sur toute la terre. J'ai vu le petit Sauvage, le petit Bédouin, le petit Nègre, le petit François, le petit Anglois, le petit Allemand, le petit Italien, le petit Espagnol, le petit Grec opprimé, le petit Turc oppresseur lancer la balle et rouler le cerceau. Qui a montré à ces enfants si divers par leurs langues, si différents par leurs races, leurs mœurs et leurs pays, qui leur a montré ces mêmes jeux? Le Maître des hommes, le père de la grande et même famille : il enseigna à l'innocence ces amusements, développement des forces, besoin de la nature.

La seconde espèce de jeux est celle qui, servant à apprendre un art, est un besoin de la société. Il faut ranger dans cette espèce les jeux gymnastiques, les courses de chars, la naumachie chez les anciens, les joûtes, les castilles, les pas d'armes, les tournois dans le moyen âge, la paume, l'escrime, les courses de chevaux, et les jeux d'adresse chez les modernes. Le théâtre avec ses pompes est une chose à part, et le génie le réclame comme une de ses créations : il en est de même de quelques combinaisons de l'esprit, comme le jeu des dames et des échecs.

La troisième espèce de jeux, les jeux de hasard, est celle où l'homme expose sa fortune, son honneur, quelquefois sa liberté et sa vie avec une fureur qui tient du délire; c'est un besoin des passions. Les dez chez les anciens, les cartes chez les modernes, les osselets chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale, sont au nombre de ces récréations funestes.

On retrouve les trois espèces de jeux dont je viens de parler chez les Indiens.

Les jeux de leurs enfants sont ceux de nos enfants; ils ont la balle et la paume [1], la course, le tir de l'arc pour la jeunesse, et de plus le *jeu des plumes*, qui rappelle un ancien jeu de chevalerie.

Les guerriers et les jeunes filles dansent autour de quatre poteaux sur lesquels sont attachées des plumes de différentes couleurs : de temps en temps un jeune homme sort des quadrilles et enlève une plume de la couleur que porte sa maîtresse : il attache cette plume dans ses cheveux, et rentre dans les chœurs de danse.

[1] Voyez *les Natchez*.

Par la disposition de la plume et la forme des pas, l'Indienne devine le lieu que son amant lui indique pour rendez-vous. Il y a des guerriers qui prennent des plumes d'une couleur dont aucune danseuse n'est parée : cela veut dire que ce guerrier n'aime point ou n'est point aimé. Les femmes mariées ne sont admises que comme spectatrices à ce jeu.

Parmi les jeux de la troisième espèce, les jeux de l'oisiveté ou des passions, je ne décrirai que celui des osselets.

A ce jeu les Sauvages pleigent leurs femmes, leurs enfants, leur liberté; et lorsqu'ils ont joué sur promesse et qu'ils ont perdu, ils tiennent leur promesse. Chose étrange! l'homme, qui manque souvent aux serments les plus sacrés, qui se rit des lois, qui trompe sans scrupule son voisin et quelquefois son ami, qui se fait un mérite de la ruse et de la duplicité, met son honneur à remplir les engagements de ses passions, à tenir sa parole au crime, à être sincère envers les auteurs, souvent coupables, de sa ruine et les complices de sa dépravation!

Au jeu des osselets, appelé aussi le *jeu du plat*, deux joueurs seuls tiennent la main; le reste des joueurs parie pour ou contre : les deux adversaires ont chacun leur marqueur. La partie se joue sur une table ou simplement sur le gazon.

Les deux joueurs qui tiennent la main sont pourvus de six ou huit dez ou osselets, ressemblant à des noyaux d'abricot taillés à six faces inégales : les deux plus larges faces sont peintes l'une en blanc, l'autre en noir.

Les osselets se mêlent dans un plat de bois un peu

concave; le joueur fait pirouetter ce plat; puis, frappant sur la table ou sur le gazon, il fait sauter en l'air les osselets.

Si tous les osselets, en tombant, présentent la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points : si cinq osselets sur six ou huit amènent la même couleur, le joueur ne gagne qu'un point pour la première fois; mais si le même joueur répète le même coup, il fait rafle de tout, et gagne la partie, qui est en quarante.

A mesure que l'on prend des points on en défalque autant sur la partie de l'adversaire.

Le gagnant continue de tenir la main; le perdant cède sa place à l'un des parieurs de son côté, appelé à volonté par le marqueur de sa partie : les marqueurs sont les personnages principaux de ce jeu; on les choisit avec de grandes précautions, et l'on préfère surtout ceux à qui l'on croit le Manitou le plus fort et le plus habile.

La désignation des marqueurs amène de violents débats : si un parti a nommé un marqueur dont le Manitou, c'est-à-dire la fortune, passe pour redoutable, l'autre parti s'oppose à cette nomination : on a quelquefois une très-grande idée de la puissance du Manitou d'un homme qu'on déteste; dans ce cas l'intérêt l'emporte sur la passion, et l'on adopte cet homme pour marqueur malgré la haine qu'on lui garde.

Le marqueur tient à la main une petite planche sur laquelle il note les coups en craie rouge : les Sauvages se pressent en foule autour des joueurs; tous les yeux sont attachés sur le plat et sur les osselets;

chacun offre des vœux et fait des promesses aux bons Génies. Quelquefois les valeurs engagées sur le coup de dez sont immenses pour des Indiens : les uns y ont mis leur cabane; les autres se sont dépouillés de leurs vêtements, et les jouent contre les vêtements des parieurs du parti opposé; d'autres enfin, qui ont déjà perdu tout ce qu'ils possèdent, proposent contre un foible enjeu leur liberté; ils offrent de servir pendant un certain nombre de mois ou d'années celui qui gagneroit le coup contre eux.

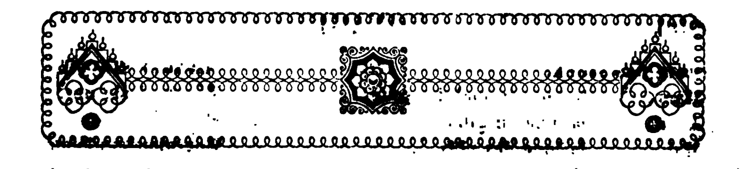
Les joueurs se préparent à leur ruine par des observances religieuses : ils jeûnent, ils veillent, ils prient; les garçons s'éloignent de leurs maîtresses, les hommes mariés de leurs femmes; les songes sont observés avec soin. Les intéressés se munissent d'un sachet où ils mettent toutes les choses auxquelles ils ont rêvé, de petits morceaux de bois, des feuilles d'arbres, des dents de poissons, et cent autres Manitous supposés propices. L'anxiété est peinte sur les visages pendant la partie; l'assemblée ne seroit pas plus émue s'il s'agissoit du sort de la nation. On se presse autour du marqueur; on cherche à le toucher, à se mettre sous son influence; c'est une véritable frénésie; chaque coup est précédé d'un profond silence et suivi d'une vive acclamation. Les applaudissements de ceux qui gagnent, les imprécations de ceux qui perdent sont prodigués aux marqueurs, et des hommes, ordinairement chastes et modérés dans leurs propos, vomissent des outrages d'une grossièreté et d'une atrocité incroyables.

Quand le coup doit être décisif, il est souvent arrêté avant d'être joué : des parieurs de l'un ou l'autre

parti déclarent que le moment est fatal, qu'il ne faut pas encore faire sauter les osselets. Un joueur, apostrophant ces osselets, leur reproche leur méchanceté et les menace de les brûler : un autre ne veut pas que l'affaire soit décidée avant qu'il ait jeté un morceau de petun dans le fleuve; plusieurs demandent à grands cris le saut des osselets; mais il suffit qu'une seule voix s'y oppose pour que le coup soit de droit suspendu. Lorsqu'on se croit au moment d'en finir, un assistant s'écrie : « Arrêtez! arrêtez! ce sont les « meubles de ma cabane qui me portent malheur! » Il court à sa cabane, brise et jette tous les meubles à la porte, et revient en disant : « Jouez! jouez! »

Souvent un parieur se figure que tel homme lui porte malheur; il faut que cet homme s'éloigne du jeu s'il n'y est pas mêlé, ou que l'on trouve un autre homme dont le Manitou, au jugement du parieur, puisse vaincre celui de l'homme qui porte malheur. Il est arrivé que des commandants françois au Canada, témoins de ces déplorables scènes, se sont vus forcés de se retirer pour satisfaire aux caprices d'un Indien. Et il ne s'agit pas de traiter légèrement ces caprices, toute la nation prendroit fait et cause pour le joueur; la religion se mêleroit de l'affaire, et le sang couleroit.

Enfin, quand le coup décisif se joue, peu d'Indiens ont le courage d'en supporter la vue; la plupart se précipitent à terre, ferment les yeux, se bouchent les oreilles, et attendent l'arrêt de la fortune comme on attendroit une sentence de vie ou de mort.



ANNÉE,

DIVISION ET RÉGLEMENT DU TEMPS.

CALENDRIER NATUREL.

ANNÉE.

Les Sauvages divisent l'année en douze lunes, division qui frappe tous les hommes; car la lune disparoissant et reparoissant douze fois coupe visiblement l'année en douze parties, tandis que l'année solaire, véritable année, n'est point indiquée par des variations dans le disque du soleil.

DIVISION DU TEMPS.

Les douze lunes tirent leurs noms des labeurs, des biens et des maux des Sauvages, des dons et des accidents de la nature; conséquemment ces noms varient selon le pays et les usages des diverses peuplades; Charlevoix en cite un grand nombre. Un voyageur moderne [1] donne ainsi les mois des Sioux et les mois des Cypawois :

[1] Beltrami.

MOIS DES SIOUX.		LANGUE SIO
Mars,	la lune du mal des yeux.	Wisthociasia
Avril,	la lune du gibier.	Mograhoandi
Mai,	la lune des nids.	Mograhochaa
Juin,	la lune des fraises.	Wojusticiasci
Juillet,	la lune des cerises.	Champascià
Août,	la lune des buffaloes.	Tantankakiot
Septembre,	la lune de la folle-avoine.	Wasipi-oni.
Octobre,	la lune de la fin de la folle-avoine. . .	Sciwostapi-o
Novembre,	la lune du chevreuil.	Takiouka-oni
Décembre,	la lune du chevreuil qui jette ses cornes.	Ah esciakioni
Janvier,	la lune de valeur.	Ouwikari-oni
Février,	la lune des chats sauvages.	Owiciata-oni.

MOIS DES CYPAWOIS.		LANGUE ALGON
Juin,	la lune des fraises.	Hode ĭ min-q
Juillet,	la lune des fruits brûlés.	Mikin-quisis.
Août,	la lune des feuilles jaunes.	Wathebaqui-
Septembre,	la lune des feuilles tombantes.	Inaqui-quisis
Octobre,	la lune du gibier qui passe.	Bina-hamo-q
Novembre,	la lune de la neige.	Kaskadino-q
Décembre,	la lune du Petit-Esprit.	Manito-quisi
Janvier,	la lune du Grand-Esprit.	Kitci-manito
Février,	la lune des aigles qui arrivent.	Wamebinni-
Mars,	la lune de la neige durcie.	Ouabanni-qu
Avril,	la lune des raquettes aux pieds. . . .	Pokaodaquim sis.
Mai,	la lune des fleurs.	Wabigon-qui

Les années se comptent par neiges ou par fle le vieillard et la jeune fille trouvent ainsi le syn de leurs âges dans le nom de leurs années.

CALENDRIER NATUREL.

En astronomie, les Indiens ne connoissent g que l'étoile polaire; ils l'appellent l'*étoile immo* elle leur sert pour se guider pendant la nuit. Osages ont observé et nommé quelques constellati

[illegible] jour les Sauvages n'ont pas besoin de boussole; dans les savanes, la pointe de l'herbe qui penche du côté du sud, dans les f[illegible]; la mousse qui s'attache au tronc des arbres du côté [illegible] nord, leur indiquent le septentrion et le mi[illegible]. [illegible] savent dessiner sur des écorces des cartes gé[illegible]ra[illegible] où les distances sont désignées par les [illegible]s [illegible]n[illegible]che.

Les diverses limites de leur territoire sont des fleuves, des montagnes, un rocher où l'on aura conclu un traité, un tombeau au bord d'une forêt, une grotte du Grand-Esprit dans une vallée.

Les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, servent de baromètre, de thermomètre, de calendrier aux Sauvages : ils disent que le castor leur a appris à bâtir et à se gouverner, le carcajou à chasser avec des chiens, parce qu'il chasse avec des loups, l'épervier d'eau à pêcher avec une huile qui attire le poisson.

Les pigeons, dont les volées sont innombrables, les bécasses américaines, dont le bec est d'ivoire, annoncent l'automne aux Indiens; les perroquets et les piverts leur prédisent la pluie par des sifflements tremblotants.

Quand le maukawis, espèce de caille, fait entendre son chant au mois d'avril depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le Siminole se tient assuré que les froids sont passés; les femmes sèment les grains d'été : mais quand le maukawis se perche la nuit sur une cabane, l'habitant de cette cabane se prépare à mourir.

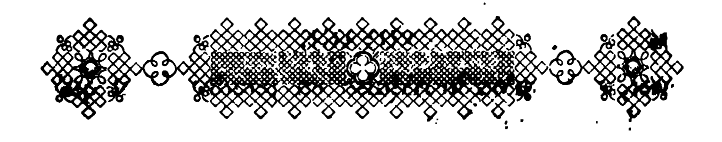
Si l'oiseau blanc se joue au haut des airs, il annonce un orage; s'il vole le soir au-devant du

voyageur, en se jetant d'une aile sur l'autre comme effrayé, il prédit des dangers.

Dans les grands événements de la patrie, les jongleurs affirment que Kitchi-Manitou se montre au-dessus des nuages porté par son oiseau favori, le wakon, espèce d'oiseau de paradis aux ailes brunes, et dont la queue est ornée de quatre longues plumes vertes et rouges.

Les moissons, les jeux, les chasses, les danses, les assemblées des Sachems, les cérémonies du mariage, de la naissance et de la mort, tout se règle par quelques observations tirées de l'histoire de la nature. On sent combien ces usages doivent répandre de grâce et de poésie dans le langage ordinaire de ces peuples. Les nôtres se réjouissent à la Grenouillère, grimpent au mât de cocagne, moissonnent à la mi-août, plantent des oignons à la Saint-Fiacre et se marient à la Saint-Nicolas.





MÉDECINE.

La science du médecin est une espèce d'initiation chez les Sauvages : elle s'appelle la *grande médecine ;* on y est affilié comme à une franc-maçonnerie ; elle a ses secrets, ses dogmes, ses rites.

Si les Indiens pouvaient bannir du traitement des maladies les coutumes superstitieuses et les jongleries des prêtres, ils connoîtroient tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'art de guérir ; on pourroit même dire que cet art est presque aussi avancé chez eux que chez les peuples civilisés.

Ils connoissent une multitude de simples propres à fermer les blessures ; ils ont l'usage du *garent-oguen*, qu'ils appellent encore *abasoutchenza*, à cause de sa forme : c'est le *ginseng* des Chinois. Avec la seconde écorce du sassafras ils coupent les fièvres intermittentes : les racines du lycnis à feuilles de lierre leur servent pour faire passer les enflures du ventre ; ils emploient le *bellis* du Canada, haut de six pieds, dont les feuilles sont grasses et cannelées, contre la gangrène ; il nettoie complétement les ul-

cères, soit qu'on le réduise en poudre, soit qu'on l'applique cru et broyé.

L'hedisaron à trois feuilles, dont les fleurs rouges sont disposées en épi, a la même vertu que le bellis.

Selon les Indiens, la forme des plantes a des analogies et des ressemblances avec les différentes parties du corps humain que ces plantes sont destinées à guérir, ou avec les animaux malfaisants dont elles neutralisent le venin. Cette observation mériteroit d'être suivie : les peuples simples, qui dédaignent moins que nous les indications de la Providence, sont moins sujets que nous à se tromper.

Un des grands moyens employés par les Sauvages dans beaucoup de maladies, ce sont les bains de vapeur. Ils bâtissent à cet effet une cabane qu'ils appellent la *cabane des sueurs*. Elle est construite avec des branches d'arbres plantées en rond et attachées ensemble par la cime, de manière à former un cône; on les garnit en dehors de peaux de différents animaux : on y ménage une très-petite ouverture pratiquée contre terre, et par laquelle on entre en se traînant sur les genoux et sur les mains. Au milieu de cette étuve est un bassin plein d'eau que l'on fait bouillir en y jetant des cailloux rougis au feu; la vapeur qui s'élève de ce bassin est brûlante, et en moins de quelques minutes le malade se couvre de sueur.

La chirurgie n'est pas à beaucoup près aussi avancée que la médecine parmi les Indiens. Cependant ils sont parvenus à suppléer à nos instruments par des inventions ingénieuses. Ils entendent très bien les bandages applicables aux fractures simples; ils ont des os aussi pointus que des lancettes pour saigner

et pour scarifier les membres rhumatisés; ils sucent le sang à l'aide d'une corne et en tirent la quantité prescrite. Des courges pleines de matières combustibles auxquelles ils mettent le feu leur tiennent lieu de ventouses. Ils ouvrent des ustions avec des nerfs de chevreuil, et ils font des siphons avec les vessies de divers animaux.

Les principes de la boîte fumigatoire employée quelque temps en Europe, dans le traitement des noyés, sont connus des Indiens. Ils se servent à cet effet d'un large boyau fermé à l'une des extrémités, ouvert à l'autre par un petit tube de bois : on enfle ce boyau avec de la fumée, et l'on fait entrer cette fumée dans les intestins du noyé.

Dans chaque famille on conserve ce qu'on appelle *le sac de médecine;* c'est un sac rempli de Manitous et de différents simples d'une grande puissance. On porte ce sac à la guerre : dans les camps c'est un palladium, dans les cabanes un dieu Lare.

Les femmes pendant leurs couches se retirent à la cabane des purifications; elles y sont assistées par des matrones. Celles-ci, dans les accouchements ordinaires, ont les connoissances suffisantes, mais dans les accouchements difficiles, elles manquent d'instruments. Lorsque l'enfant se présente mal et qu'elles ne le peuvent retourner, elles suffoquent la mère, qui, se débattant contre la mort, délivre son fruit par l'effort d'une dernière convulsion. On avertit toujours la femme en travail avant de recourir à ce moyen; elle n'hésite jamais à se sacrifier. Quelquefois la suffocation n'est pas complète; on sauve à la fois l'enfant et son héroïque mère.

La pratique est encore, dans ces cas désespérés, de causer une grande frayeur à la femme en couches; une troupe de jeunes gens s'approchent en silence de la cabane des purifications, et poussent tout à coup le cri de guerre: ces clameurs échouent auprès des femmes courageuses, et il y en a beaucoup.

Quand un Sauvage tombe malade, tous ses parents se rendent à sa hutte. On ne prononce jamais le mot de mort devant un ami du malade: l'outrage le plus sanglant qu'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire: « Ton père est mort. »

Nous avons vu le côté sérieux de la médecine des Sauvages, nous allons en voir le côté plaisant, le côté qu'auroit peint un Molière indien, si ce qui rappelle les infirmités morales et physiques de notre nature n'avoit quelque chose de triste.

Le malade a-t-il des évanouissements, dans les intervalles où on peut le supposer mort, les parents, assis selon les degrés de parenté autour de la hutte du moribond, poussent des hurlements qu'on entendroit d'une demi-lieue. Quand le malade reprend ses sens les hurlements cessent pour recommencer à la première crise.

Cependant le jongleur arrive; le malade lui demande s'il reviendra à la vie: le jongleur ne manque pas de répondre qu'il n'y a que lui, jongleur, qui puisse lui rendre la santé. Alors le malade, qui se croit près d'expirer, harangue ses parents, les console, les invite à bannir la tristesse et à bien manger.

On couvre le patient d'herbes, de racines et de morceaux d'écorce; on souffle avec un tuyau de pipe

sur les parties de son corps où le mal est censé résider; le jongleur lui parle dans la bouche pour conjurer, s'il en est encore temps, l'esprit infernal.

Le malade ordonne lui-même le repas funèbre: tout ce qui reste de vivres dans la cabane se doit consommer. On commence à égorger les chiens, afin qu'ils aillent avertir le Grand-Esprit de la prochaine arrivée de leur maître. A travers ces puérilités, la simplicité avec laquelle un Sauvage accomplit le dernier acte de la vie a pourtant quelque chose de grand.

En déclarant que le malade va mourir, le jongleur met sa science à l'abri de l'événement et fait admirer son art si le malade recouvre la santé. Quand il s'aperçoit que le danger est passé, il n'en dit rien, et commence ses adjurations.

Il prononce d'abord des mots que personne ne comprend; puis il s'écrie: « Je découvrirai le maléfice; je forcerai Kitchi-Manitou à fuir devant moi. »

Il sort de la hutte; les parents le suivent; il court s'enfoncer dans la *cabane des sueurs* pour recevoir l'inspiration divine. Rangés dans une muette terreur autour de l'étuve, les parents entendent le prêtre qui hurle, chante, crie en s'accompagnant d'un chichikoué. Bientôt il sort tout nu par le soupirail de la hutte, l'écume aux lèvres, et les yeux tors: il se plonge, dégouttant de sueur, dans une eau glacée, se roule par terre, fait le mort, ressuscite, vole à sa hutte en ordonnant aux parents d'aller l'attendre à celle du malade.

Bientôt on le voit revenir, tenant un charbon à moitié allumé dans sa bouche, et un serpent dans sa main.

Après de nouvelles contorsions autour du malade, il laisse tomber le charbon, et s'écrie : « Réveille-« toi, je te promets la vie; le Grand-Esprit m'a fait « connoître le sort qui te faisoit mourir. » Le forcené se jette sur le bras de sa dupe, le déchire avec les dents, et ôtant de sa bouche un petit os qu'il y tenoit caché : « Voilà, s'écrie-t-il, le maléfice que j'ai « arraché de ta chair! » Alors le prêtre demande un chevreuil et des truites pour en faire un repas, sans quoi le malade ne pourroit guérir : les parents sont obligés d'aller sur-le-champ à la chasse et à la pêche.

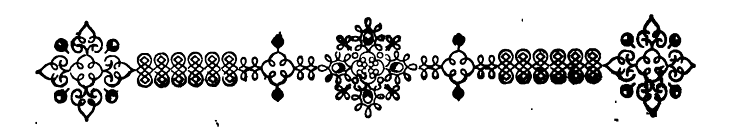
Le médecin mange le dîner; cela ne suffit pas. Le malade est menacé d'une rechute, si l'on n'obtient dans une heure le manteau d'un chef qui réside à deux ou trois journées de marche du lieu de la scène. Le jongleur le sait, mais comme il prescrit à la fois la règle et donne les dispenses, moyennant quatre ou cinq manteaux profanes fournis par les parents, il les tient quittes du manteau sacré réclamé par le ciel.

Les fantaisies du malade qui revient tout naturellement à la vie, augmentent la bizarrerie de cette cure : le malade s'échappe de son lit, se traîne sur les pieds et sur les mains derrière les meubles de la cabane. Vainement on l'interroge; il continue sa ronde et pousse des cris étranges. On le saisit; on le remet sur sa natte; on le croit en proie à une attaque de son mal : il reste tranquille un moment, puis il se relève à l'improviste, et va se plonger dans un vivier; on l'en retire avec peine; on lui présente un breuvage : « Donne-le à cet original, » dit-il en désignant un de ses parents.

Le médecin cherche à pénétrer la cause du nouveau délire du malade. « Je me suis endormi, ré« pond gravement celui-ci, et j'ai rêvé que j'avois « un bison dans l'estomac. » La famille semble consternée, mais soudain les assistants s'écrient qu'ils sont aussi possédés d'un animal : l'un imite le cri d'un caribou, l'autre l'aboiement d'un chien, un troisième le hurlement d'un loup; le malade contrefait à son tour le mugissement de son bison : c'est un charivari épouvantable. On fait transpirer le songeur sur une infusion de sauge et de branches de sapin; son imagination est guérie par la complaisance de ses amis, et il déclare que le bison lui est sorti du corps. Ces folies, mentionnées par Charlevoix, se renouvellent tous les jours chez les Indiens.

Comment le même homme, qui s'élevoit si haut lorsqu'il se croyoit au moment de mourir, tombe-t-il si bas lorsqu'il est sûr de vivre? Comment de sages vieillards, des jeunes gens raisonnables, des femmes sensées, se soumettent-ils aux caprices d'un esprit déréglé? Ce sont là les mystères de l'homme, la double preuve de sa grandeur et de sa misère.





LANGUES INDIENNES.

Quatre langues principales paroissent se partager l'Amérique septentrionale : l'algonquin et le huron au nord et à l'est, le sioux à l'ouest, et le chicassais au midi; mais les dialectes diffèrent pour ainsi dire de tribu à tribu. Les Creeks actuels parlent le chicassais mêlé d'algonquin.

L'ancien natchez n'étoit qu'un dialecte plus doux du chicassais.

Le natchez, comme le huron et l'algonquin, ne connoissoit que deux genres, le masculin et le féminin; il rejetoit le neutre. Cela est naturel chez des peuples qui prêtent des sens à tout, qui entendent des voix dans tous les murmures, qui donnent des haines et des amours aux plantes, des désirs à l'onde, des esprits immortels aux animaux, des âmes aux rochers. Les noms en natchez ne se déclinoient point; ils prenoient seulement au pluriel la lettre k ou le monosyllabe ki, si le nom finissoit par une consonne.

Les verbes se distinguoient par la caractéristique, la terminaison et l'augment. Ainsi les Natchez di-

soient *T-ïja*, je marche; *ni Tïja-ban*, je marchois; *ni-ga Tïja*, je marcherai; *ni-ki Tïja*, je marchai ou j'ai marché.

Il y avoit autant de verbes qu'il y avoit de substantifs exposés à la même action; ainsi *manger* du maïs étoit un autre verbe que *manger* du chevreuil; se *promener* dans une forêt se disoit d'une autre manière que se promener sur une colline; *aimer son ami* se rendoit par le verbe *napitilima*, qui signifie j'estime; *aimer sa maîtresse* s'exprimoit par le verbe *nisakia*, qu'on peut traduire par *je suis heureux*. Dans les langues des peuples près de la nature, les verbes sont ou très-multipliés, ou peu nombreux, mais surchargés d'une multitude de lettres qui en varient les significations: le père, la mère, le fils, la femme, le mari, pour exprimer leurs divers sentiments, ont cherché des expressions diverses; ils ont modifié d'après les passions humaines la parole primitive que Dieu a donnée à l'homme avec l'existence. Le verbe étoit un et renfermoit tout; l'homme en a tiré les langues avec leurs variations et leurs richesses; langues où l'on trouve pourtant quelques mots radicalement les mêmes, restés comme type ou preuve d'une commune origine.

Le chicassais, racine du natchez, est privé de la lettre *r*, excepté dans les mots dérivés de l'algonquin, comme *arrego*, *je fais la guerre*, qui se prononce avec une sorte de déchirement de son. Le chicassais a des aspirations fréquentes pour le langage des passions violentes, telles que la haine, la colère, la jalousie; dans les sentiments tendres, dans les des-

criptions de la nature, ses expressions sont pleines de charme et de pompe.

Les Sioux, que leur tradition fait venir du Mexique sur le haut Mississipi, ont étendu l'empire de leur langue depuis ce fleuve jusqu'aux montagnes Rocheuses à l'ouest, et jusqu'à la rivière Rouge au nord : là se trouvent les Cypawois qui parlent un dialecte de l'algonquin, et qui sont ennemis des Sioux.

La langue siouse siffle d'une manière assez désagréable à l'oreille : c'est elle qui a nommé presque tous les fleuves et tous les lieux à l'ouest du Canada: le Mississipi, le Missouri, l'Osage, etc. On ne sait rien encore, ou presque rien de sa grammaire.

L'algonquin et le huron sont les langues mères de tous les peuples de la partie de l'Amérique septentrionale comprise entre les sources du Mississipi, la baie d'Hudson, et l'Atlantique, jusqu'à la côte de la Caroline. Un voyageur qui sauroit ces deux langues, pourroit parcourir plus de dix-huit cents lieues de pays sans interprète, et se faire entendre de plus de cent peuples.

La langue algonquine commençoit à l'Acadie et au golfe Saint-Laurent; tournant du sud-est par le nord jusqu'au sud-ouest, elle embrassoit une étendue de douze cents lieues. Les indigènes de la Virginie la parloient; au-delà, dans les Carolines, au midi, dominoit la langue chicassaise. L'idiome algonquin au nord venoit finir chez les Cypawois. Plus loin encore, au septentrion, paroît la langue des Esquimaux; à l'ouest, la langue algonquine touchoit la

rive gauche du Mississipi : sur la rive droite règne la langue siouse.

L'algonquin a moins d'énergie que le huron; mais il est plus doux, plus élégant et plus clair : on l'emploie ordinairement dans les traités; il passe pour la langue polie ou la langue classique du désert.

Le huron étoit parlé par le peuple qui lui a donné son nom, et par les Iroquois, colonie de ce peuple.

Le huron est une langue complète ayant ses verbes, ses noms, ses pronoms et ses adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque; les troisièmes personnes ont les deux genres; et les nombres et les temps suivent le mécanisme de la langue grecque. Les verbes actifs se multiplient à l'infini, comme dans la langue chicassaise.

Le huron est sans labiales; on le parle du gosier, et presque toutes les syllabes sont aspirées. La diphthongue *ou* forme un son extraordinaire qui s'exprime sans faire aucun mouvement des lèvres. Les Missionnaires, ne sachant comment l'indiquer, l'ont écrit par le chiffre 8.

Le génie de cette noble langue consiste surtout à personnifier l'action, c'est-à-dire à tourner le passif par l'actif. Ainsi, l'exemple est cité par le père Rasle : « Si vous demandiez à un Européen pourquoi « Dieu l'a créé, il vous diroit : C'est pour le con- « noître, l'aimer, le servir et par ce moyen mériter « la gloire éternelle. »

Un Sauvage vous répondroit dans la langue huronne : « Le Grand-Esprit a pensé de nous : qu'ils « me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils me ser-

« vent, alors je les ferai entrer dans mon illustre « félicité! »

La langue huronne ou iroquoise a cinq principaux dialectes.

Cette langue n'a que quatre voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, et la diphthongue 8, qui tient un peu de la consonne et de la valeur du w anglois; elle a sept consonnes, *h*, *k*, *n*, *r*, *s*, *t*.

Dans le huron presque tous les noms sont verbes. Il n'y a point d'infinitif; la racine du verbe est la première personne du présent de l'indicatif.

Il y a trois temps primitifs dont se forment tous les autres : le présent de l'indicatif, le prétérit indéfini, et le futur simple affirmatif.

Il n'y a presque pas de substantifs abstraits; si on en trouve quelques-uns, ils ont été évidemment formés après coup du verbe concret, en modifiant une de ses personnes.

Le huron a un duel comme le grec, et deux premières personnes plurielles et duelles. Point d'auxiliaire pour conjuguer les verbes; point de participe; point de verbes passifs; on tourne par l'actif : *Je suis aimé*, dites : *On m'aime*, etc. Point de pronoms pour exprimer les relations dans les verbes : elles se connoissent seulement par l'initiale du verbe, que l'on modifie autant de différentes fois et d'autant de différentes manières qu'il y a de relations possibles entre les différentes personnes des trois nombres, ce qui est énorme. Aussi ces relations sont-elles la clef de la langue. Lorsqu'on les comprend (elles ont des règles fixes), on n'est plus arrêté.

Une singularité, c'est que dans les verbes, les impératifs ont une première personne.

Tous les mots de la langue huronne peuvent se composer entre eux. Il est général, à quelques expressions près, que l'objet du verbe, lorsqu'il n'est pas un nom propre, s'inclut dans le verbe même et ne fait plus qu'un seul mot; mais alors le verbe prend la conjugaison du nom, car tous les noms appartiennent à une conjugaison. Il y en a cinq.

Cette langue a un grand nombre de particules explétives qui seules ne signifient rien, mais qui répandues dans le discours lui donnent une grande force et une grande clarté. Les particules ne sont pas toujours les mêmes pour les hommes et pour les femmes. Chaque genre a les siennes propres.

Il y a deux genres : le genre noble, pour les hommes, et le genre non noble, pour les femmes et les animaux mâles ou femelles. En disant d'un lâche qu'il est une femme, on masculinise le mot *femme;* en disant d'une femme qu'elle est un homme, on féminise le mot *homme*.

La marque du genre noble et du genre non noble, du singulier, du duel et du pluriel, est la même dans les noms que dans les verbes, lesquels ont tous, à chaque temps et à chaque nombre, deux troisièmes personnes noble et non noble.

Chaque conjugaison est absolue, réfléchie, réciproque et relative. J'en mettrai ici un exemple :

Conjugaison absolue.

SING. PRÉS. DE L'INDICATIF.

Iks8ens. — Je hais, etc.

DUEL.

Tenis8ens. — Toi et moi, etc.

PLUR.

Te8as8ens. — Vous et nous, etc.

Conjugaison réfléchie.

SING.

Katats8ens. — Je me hais, etc.

DUEL.

Tiatats8ens. — Nous nous, etc.

PLUR.

Te8atats8ens. — Vous et nous, etc.

Pour la conjugaison réciproque on ajoute *te* à la conjugaison réfléchie, en changeant *r* en *h* dans les troisièmes personnes du singulier et du pluriel.

On aura donc

Tekatats8ens. — Je me hais, *mutuò*, avec quelqu'un.

Conjugaison relative du même verbe, même temps.

SINGULIER.

Relation de la première personne aux autres,

Tkons8ens. — *Ego te odi, etc.*

Relation de la seconde aux autres.

Taks8ens. — *Tu me.*

Relation de la troisième masc. aux autres.

Raks8ens. — *Ille me.*

Relation de la troisième fém. aux autres.

8aks8ens. — *Illa me, etc.*

Relation de la troisième personne indéfinie on.

Ionks8ens. — On me hait.

DUEL.

La relation du duel au duel et au pluriel, devient pluriel. On ne mettra donc que la relation du duel au singulier.

Relation du duel aux autres personnes.

Keni8ens. — *Nos, a te, etc.*

Les troisièmes personnes duelles aux autres sont les mêmes que les plurielles.

PLURIEL.

Relation de la première plurielle aux autres.

K8as8ens. — *Nos te, etc.*

Relation de la seconde plurielle aux autres.

Tak8as8ens. — *Vos me.*

Relation de la troisième plur. masc. aux autres.

Ronks8ens. — *Illi me.*

Relation de la troisième fém. plur. aux autres.

Ionks8ens. — *Illæ me.*

Conjugaison d'un nom.

SINGULIER.

Hieronke. — Mon corps.
Tsieronke. — Ton corps.
Raieronke. — Son — à lui.
Kaieronke. — Son — à elle.
Ieronke. — Le corps de quelqu'un.

DUEL.

Tenieronke. — Notre (*meum et tuum*).
Iakeniieronke. — Notre (*meum et illum*).

Seniieronke. — Votre 2.
Niieronke. — Leur 2 à eux.
Kaniieronke. — Leur 2 à elles.

PLUR.

Te8aieronke. — Notre (*nost. et vest.*)
Iak8aieronke. — Notre (*nost. et illor.*)

Et ainsi de tous les noms. En comparant la conjugaison de ce nom avec la conjugaison absolue du verbe *iks8ens*, je hais, on voit que ce sont absolument les mêmes modifications aux trois nombres : *k* pour la première personne, *s* pour la seconde; *r* pour la troisième noble, *ka* pour la troisième non noble; *ni* pour le duel. Pour le pluriel on redouble *te8a*, *se8a* *rati*, *konti*, changeant *k* en *te8a*, *s* en *se8a*, *r* en *rati*, *ka* en *konti*, etc.

La relation dans la parenté est toujours du plus grand au plus petit. Exemple :

Mon père, *rakenika*, celui qui m'a pour fils. (Relation de la troisième personne à la première.)

Mon fils, *rienha*, celui que j'ai pour fils. (Relation de la première à la troisième personne.)

Mon oncle, *rakenchaa*, *rak*... (Relation de la troisième personne à la première.)

Mon neveu, *rion8atenha*, *ri*... (Relation de la première à la troisième personne, comme dans le verbe précédent.)

Le verbe *vouloir* ne se peut traduire en iroquois. On se sert de *ikire*, *penser*; ainsi

Je veux aller là.
Ikere etho iake.
Je pense aller là.

Les verbes qui expriment une chose qui n'existe plus au moment où l'on parle n'ont point de parfait, mais seulement un imparfait, comme *ronnhek8e*, imparfait, il a vécu, il ne vit plus. Par analogie à cette règle : *si j'ai aimé* quelqu'un et si je l'*aime encore*, je me servirai du parfait *kenon8ekon*. Si je ne l'aime plus, je me servirai de l'imparfait *kenon8esk8e* : je l'*aimois, mais je ne l'aime plus* : Voilà pour les temps.

Quant aux personnes, les verbes qui expriment une chose que l'on ne fait pas volontairement n'ont pas de premières personnes, mais seulement une troisième relative aux autres. Ainsi, j'éternue, *te8akitsionka*, relation de la troisième à la première : cela m'*éternue* ou me fait éternuer.

Je bâille, *te8akskara8ata*, même relation de la troisième non noble à la première *8ak*, cela m'*ouvre la bouche*. La seconde personne, *tu bâilles*, *tu éternues*, sera la relation de la même troisième personne non noble à la seconde *tesatsionk8a*, *tesaskara8ata*, etc.

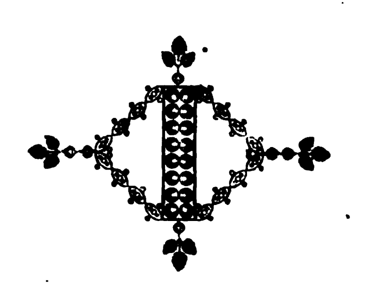
Pour les termes des verbes, ou régimes indirects, il y a une variété suffisante de modifications aux finales qui les expriment intelligiblement et ces modifications sont soumises à des règles fixes.

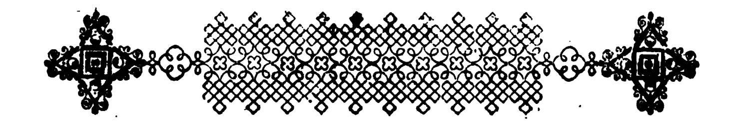
Kninons, j'achète. *Kehninonse*, j'achète pour quelqu'un. *Kehninon*, j'achète de quelqu'un. — *Katenniehtha*, j'envoie. *Kehnieta*, j'envoie par quelqu'un. *Keiatennietennis*, j'envoie à quelqu'un.

Du seul examen de ces langues, il résulte que des peuples par nous surnommés *Sauvages* étoient fort avancés dans cette civilisation qui tient à la combi-

naison des idées. Les détails de leur gouvernement confirmeront de plus en plus cette vérité[1].

[1] J'ai puisé la plupart des renseignements curieux que je viens de donner sur la langue huronne, dans une petite grammaire iroquoise manuscrite qu'a bien voulu m'envoyer M. Marcoux, missionnaire au Saut Saint-Louis, district de Montréal, dans le Bas-Canada. Au reste, les Jésuites ont laissé des travaux considérables sur les langues sauvages du Canada. Le P. Chaumont, qui avoit passé cinquante ans parmi les Hurons, a composé une grammaire de leur langue. Nous devons au P. Rasle, enfermé dix ans dans un village d'Abénakis, de précieux documents. Un dictionnaire françois-iroquois est achevé; nouveau trésor pour les philologues. On a aussi le manuscrit d'un dictionnaire iroquois et anglois; malheureusement le premier volume, depuis la lettre A jusqu'à la lettre L a été perdu.





CHASSE.

Quand les vieillards ont décidé la chasse du castor ou de l'ours, un guerrier va de porte en porte dans les villages, disant : « Les chefs vont partir; que ceux « qui veulent les suivre se peignent de noir et jeû- « nent, pour apprendre de l'Esprit des songes où les « ours et les castors se tiennent cette année. »

A cet avertissement tous les guerriers se barbouillent de noir de fumée détrempé avec de l'huile d'ours; le jeûne de huit nuits commence : il est si rigoureux qu'on ne doit pas même avaler une goutte d'eau, et il faut chanter incessamment, afin d'avoir d'heureux songes.

Le jeûne accompli, les guerriers se baignent; on sert un grand festin. Chaque Indien fait le récit de ses songes : si le plus grand nombre de ces songes désigne un même lieu pour la chasse, c'est là qu'on se résout d'aller.

On offre un sacrifice expiatoire aux âmes des ours tués dans les chasses précédentes, et on les conjure d'être favorables aux nouveaux chasseurs, c'est-à-dire

qu'on prie les ours défunts de laisser assommer les ours vivants. Chaque guerrier chante ses anciens exploits contre les bêtes fauves.

Les chansons finies, on part complétement armé. Arrivés au bord d'un fleuve, les guerriers, tenant une pagaie à la main, s'asseyent deux à deux dans le fond des canots. Au signal donné par le chef, les canots se rangent à la file : celui qui tient la tête sert à rompre l'effort de l'eau lorsqu'on navigue contre le cours du fleuve. A ces expéditions, on mène des meutes, et l'on porte des lacets, des piéges, des raquettes à neige.

Lorsqu'on est parvenu au rendez-vous, les canots sont tirés à terre et environnés d'une palissade revêtue de gazon. Le chef divise les Indiens en compagnies composées d'un même nombre d'individus. Après le partage des chasseurs, on procède au partage du pays de chasse. Chaque compagnie bâtit une hutte au centre du lot qui lui est échu.

La neige est déblayée; des piquets sont enfoncés en terre, et des écorces de bouleau appuyées contre ces piquets : sur ces écorces qui forment les murs de la hutte, s'élèvent d'autres écorces inclinées l'une vers l'autre; c'est le toit de l'édifice : un trou ménagé dans ce toit laisse échapper la fumée du foyer. La neige bouche en dehors les vides de la bâtisse et lui sert de ravalement et de crépi. Un brasier est allumé au milieu de la cabane; des fourrures couvrent le sol; les chiens dorment sur les pieds de leurs maîtres; loin de souffrir du froid, on étouffe. La fumée remplit tout : les chasseurs, assis ou couchés, tâchent de se placer au-dessous de cette fumée.

On attend que les neiges soient tombées, que le vent du nord-ouest, en rassérénant le ciel, ait amené un froid sec, pour commencer la chasse du castor. Mais pendant les jours qui précèdent cette naison, on s'occupe de quelques chasses intermédiaires, telles que celles des loutres, des renards et des rats musqués.

Les trappes employées contre ces animaux sont des planches plus ou moins épaisses, plus ou moins larges. On fait un trou dans la neige : une des extrémités des planches est posée à terre, l'autre extrémité est levée sur trois morceaux de bois agencés dans la forme du chiffre 4. L'amorce s'attache à l'un des jambages de ce chiffre; l'animal qui la veut saisir s'introduit sous la planche, tire à soi l'appât, abat la trappe et est écrasé.

Les amorces diffèrent selon les animaux auxquels elles sont destinées : au castor on présente un morceau de bois de tremble, au renard et au loup un lambeau de chair, au rat musqué des noix et divers fruits secs.

On tend les trappes pour les loups à l'entrée des passes, au débouché d'un fourré; pour les renards, au penchant des collines, à quelque distance des garennes; pour le rat musqué, dans les taillis de frênes; pour les loutres, dans les fossés des prairies et dans les joncs des étangs.

On visite les trappes le matin : on part de la hutte deux heures avant le jour.

Les chasseurs marchent sur la neige avec des raquettes : ces raquettes ont dix-huit pouces de long sur huit de large, de forme ovale par-devant, elles se ter-

minent en pointe par derrière ; la courbe de l'ellipse est de bois de bouleau plié et durci au feu. Les cordes transversales et longitudinales sont faites de lanières de cuir ; elles ont six lignes en tous sens ; on les renforce avec des scions d'osier. La raquette est assujettie au pied au moyen de trois bandelettes. Sans ces machines ingénieuses il seroit impossible de faire un pas l'hiver dans ces climats ; mais elles blessent et fatiguent d'abord, parce qu'elles obligent à tourner les genoux en dedans et à écarter les jambes.

Lorsqu'on procède à la visite et à la levée des piéges dans les mois de novembre et de décembre, c'est ordinairement au milieu des tourbillons de neige, de grêle et de vent : on voit à peine à un demi-pied devant soi. Les chasseurs marchent en silence, mais les chiens, qui sentent la proie, poussent des hurlements. Il faut toute la sagacité du Sauvage pour retrouver les trappes ensevelies avec les sentiers sous les frimas.

A un jet de pierre des piéges, le chasseur s'arrête, afin d'attendre le lever du jour ; il demeure debout, immobile au milieu de la tempête, le dos tourné au vent, les doigts enfoncés dans la bouche : à chaque poil des peaux dont il est enveloppé se forme une aiguille de givre, et la touffe de cheveux qui couronne sa tête devient un panache de glace.

A la première lueur du jour, lorsqu'on aperçoit les trappes tombées, on court aux fins de la bête. Un loup ou un renard, les reins à moitié cassés, montre aux chasseurs ses dents blanches et sa gueule noire : les chiens font raison du blessé.

On balaie la nouvelle neige, on relève la machine ; on y met une pâture fraîche, observant de dresser

l'embûche sous le vent. Quelquefois les piéges sont détendus sans que le gibier y soit resté : cet accident est l'effet de la matoiserie des renards ; ils attaquent l'amorce, avançant la patte par le côté de la planche, au lieu de s'engager sous la trappe ; ils emportent sains et saufs la picorée.

Si la première levée des piéges a été bonne, les chasseurs retournent triomphants à la hutte ; le bruit qu'ils font alors est incroyable ; ils racontent les captures de la matinée, ils invoquent les Manitous, ils crient sans s'entendre, ils déraisonnent de joie, et les chiens ne sont pas muets. De ce premier succès on tire les présages les plus heureux pour l'avenir.

Lorsque les neiges ont cessé de tomber, que le soleil brille sur leur surface durcie, la chasse du castor est proclamée. On fait d'abord au Grand-Castor une prière solennelle ; et on lui présente une offrande de petun. Chaque Indien s'arme d'une massue pour briser la glace, d'un filet pour envelopper la proie. Mais quelle que soit la rigueur de l'hiver, certains petits étangs ne gèlent jamais dans le Haut-Canada : ce phénomène tient ou à l'abondance de quelques sources chaudes ou à l'exposition particulière du sol.

Ces réservoirs d'eau non congelable sont souvent formés par les castors eux-mêmes, comme je l'ai dit à l'article de l'histoire naturelle. Voici comment on détruit les paisibles créatures de Dieu :

On pratique à la chaussée de l'étang où vivent les castors un trou assez large pour que l'eau se perde et pour que la ville merveilleuse demeure à sec. Debout sur la chaussée, un assommoir à la main, leurs chiens derrière eux, les chasseurs sont attentifs : ils

voient les habitations se découvrir à mesure que l'eau baisse. Alarmé de cet écoulement rapide, le peuple amphibie jugeant sans en connoître la cause qu'une brèche s'est faite à la chaussée, s'occupe aussitôt de la fermer. Tous nagent à l'envi : les uns s'avancent pour examiner la nature du dommage; les autres abordent au rivage pour chercher des matériaux, d'autres se rendent aux maisons de campagne pour avertir les citoyens. Les infortunés sont environnés de toute part : à la chaussée, la massue étend roide mort l'ouvrier qui s'efforçoit de réparer l'avarie; l'habitant réfugié dans sa maison champêtre n'est pas plus en sûreté : le chasseur lui jette une poudre qui l'aveugle, et les dogues l'étranglent. Les cris des vainqueurs font retentir les bois, l'eau s'épuise, et l'on marche à l'assaut de la cité.

La manière de prendre les castors dans les viviers gelés est différente : des percées sont ménagées dans la glace, emprisonnés sous leur voûte de cristal, les castors s'empressent de venir respirer à ces ouvertures. Les chasseurs ont soin de couvrir l'endroit brisé avec de la bourre de roseau; sans cette précaution, les castors découvriroient l'embuscade que leur cache la moelle du jonc répandu sur l'eau. Ils approchent donc du soupirail; le remole qu'ils font en nageant les trahit : le chasseur plonge son bras dans l'issue, saisit l'animal par une patte, le jette sur la glace, où il est entouré d'un cercle d'assassins, dogues et hommes. Bientôt attaché à un arbre, un Sauvage l'écorche à moitié vivant, afin que son poil aille envelopper au-delà des mers la tête d'un habitant de Londres ou de Paris.

L'expédition contre les castors terminée, on revient à la hutte des chasses, en chantant des hymnes au Grand-Castor, au bruit du tambour et du chichikoué.

L'écorchement se fait en commun. On plante des poteaux : deux chasseurs se placent à chaque poteau qui porte deux castors suspendus par les jambes de derrière. Au commandement du chef, on ouvre le ventre des animaux tués et on les dépouille. S'il se trouve une femelle parmi les victimes, la consternation est grande : non-seulement c'est un crime religieux de tuer les femelles de castor, mais c'est encore un délit politique, une cause de guerre entre les tribus. Cependant l'amour du gain, la passion des liqueurs fortes, le besoin d'armes à feu, l'ont emporté sur la force de la superstition et sur le droit établi ; des femelles en grande quantité ont été traquées, ce qui produira tôt ou tard l'extinction de leur race.

La chasse finit par un repas composé de la chair des castors. Un orateur prononce l'éloge des défunts comme s'il n'avoit pas contribué à leur mort. Il raconte tout ce que j'ai rapporté de leurs mœurs ; il loue leur esprit et leur sagesse : « Vous n'entendrez « plus, dit-il, la voix des chefs qui vous comman- « doient et que vous aviez choisis entre tous les guer- « riers castors pour vous donner des lois. Votre lan- « gage, que les jongleurs savent parfaitement, ne sera « plus parlé au fond du lac ; vous ne livrerez plus de « batailles aux loutres, vos cruels ennemis. Non, cas- « tors ! mais vos peaux serviront à acheter des armes ; « nous porterons vos jambons fumés à nos enfants,

« nous empêcherons nos chiens de briser vos os qui « sont si durs. »

Tous les discours, toutes les chansons des Indiens prouvent qu'ils s'associent aux animaux, qu'ils leur prêtent un caractère et un langage, qu'ils les regardent comme des instituteurs, comme des êtres doués d'une âme intelligente. L'Ecriture offre souvent l'instinct des animaux en exemple à l'homme.

La chasse de l'ours est la chasse la plus renommée chez les Sauvages. Elle commence par de longs jeûnes, des purgations sacrées et des festins; elle a lieu en hiver. Les chasseurs suivent des chemins affreux, le long des lacs, entre des montagnes dont les précipices sont cachés sous la neige. Dans les défilés dangereux, ils offrent le sacrifice réputé le plus puissant auprès du génie du désert; ils suspendent un chien vivant aux branches d'un arbre, et l'y laissent mourir enragé. Des huttes élevées chaque soir à la hâte, ne donnent qu'un mauvais abri : on y est glacé d'un côté et brûlé de l'autre; pour se défendre contre la fumée, on n'a d'autre ressource que de se coucher sur le ventre, le visage enseveli dans des peaux. Les chiens affamés hurlent, passent et repassent sur le corps de leurs maîtres : lorsque ceux-ci croient aller prendre un chétif repas, le dogue, plus alerte, l'engloutit.

Après des fatigues inouïes, on arrive à des plaines couvertes de forêts de pins, retraite des ours. Les fatigues et les périls sont oubliés; l'action commence.

Les chasseurs se divisent, et embrassent, en se plaçant à quelque distance les uns des autres, un grand espace circulaire. Rendus aux différents points du cercle, ils marchent, à l'heure fixée, sur un rayon

qui tend au centre, examinant avec soin sur ce rayon les vieux arbres qui recèlent un ours : l'animal se trahit par la marque que son haleine laisse dans la neige.

Aussitôt que l'Indien a découvert les traces qu'il cherche, il appelle ses compagnons, grimpe sur le pin, et à dix ou douze pieds de terre, trouve l'ouverture par laquelle le solitaire s'est retiré dans sa cellule : si l'ours est endormi, on lui fend la tête; deux autres chasseurs montant à leur tour sur l'arbre, aident le premier à retirer le mort de sa niche et à le précipiter.

Le guerrier explorateur et vainqueur se hâte alors de descendre : il allume sa pipe, la met dans la gueule de l'ours et soufflant dans le fourneau du calumet, remplit de fumée le gosier du quadrupède. Il adresse ensuite des paroles à l'âme du trépassé; il le prie de lui pardonner sa mort, de ne point lui être contraire dans les chasses qu'il pourroit entreprendre. Après cette harangue, il coupe le filet de la langue de l'ours, pour le brûler au village, afin de découvrir par la manière dont il pétillera dans la flamme, si l'esprit de l'ours est ou n'est pas apaisé.

L'ours n'est pas toujours renfermé dans le tronc d'un pin; il habite souvent une tanière dont il a bouché l'entrée. Cet ermite est quelquefois si replet qu'il peut à peine marcher, quoiqu'il ait vécu une partie de l'hiver sans nourriture.

Les guerriers partis des différents points du cercle, et dirigés vers le centre, s'y rencontrent enfin, apportant, traînant ou chassant leur proie : on voit q
quefois arriver ainsi de jeunes Sauvages qui po

la partie de l'animal qu'ils avoient dévouée à leurs parents.

La chasse de l'ours finit vers la fin de février, et c'est à cette époque que commence celle de l'original. On trouve de grandes troupes de ces animaux dans les jeunes semis de sapins.

Pour les prendre on enferme un terrain considérable dans deux triangles de grandeur inégale, et formés de pieux hauts et serrés. Ces deux triangles se communiquent par un de leurs angles, à l'issue duquel on tend des lacets. La base du plus grand triangle reste ouverte, et les guerriers s'y rangent sur une seule ligne. Bientôt ils s'avancent poussant de grands cris, frappant sur une espèce de tambour. Les originaux prennent la fuite dans l'enclos cerné par les pieux. Ils cherchent en vain un passage, arrivent au détroit fatal, et demeurent embarrassés dans les filets. Ceux qui les franchissent se précipitent dans le petit triangle, où ils sont aisément percés de flèches.

La chasse du bison a lieu pendant l'été dans les savanes qui bordent le Missouri ou ses affluents. Les Indiens, battant la plaine, poussent les troupeaux vers le courant d'eau. Quand ils refusent de fuir, on embrase les herbes, et les bisons se trouvent resserrés entre l'incendie et le fleuve. Quelques milliers de ces pesants animaux mugissant à la fois, traversant la flamme ou l'onde, tombant atteints par la balle ou percés par l'épieu, offrent un spectacle étonnant.

Les Sauvages emploient encore d'autres moyens d'attaque contre les bisons : tantôt ils se déguisent en loups, afin de les approcher; tantôt ils attirent les vaches, en imitant le mugissement du taureau.

Aux derniers jours de l'automne, lorsque les rivières sont à peine gelées, deux ou trois tribus réunies dirigent les troupeaux vers ces rivières. Un Sioux, revêtu de la peau d'un bison, franchit le fleuve sur la glace mince; les bisons trompés le suivent; le pont fragile se rompt sous le lourd bétail, que l'on massacre au milieu des débris flottants. Dans ces occasions les chasseurs emploient la flèche : le coup muet de cette arme n'épouvante point le gibier, et le trait est repris par l'archer quand l'animal est abattu. Le mousquet n'a pas cet avantage : il y a perte et bruit dans l'usage du plomb et de la poudre.

On a soin de prendre les bisons sous le vent, parce qu'ils flairent l'homme à une grande distance. Le taureau blessé revient sur le coup; il défend la génisse, et meurt souvent pour elle.

Les Sioux errant dans les savanes sur la rive droite du Mississipi, depuis les sources de ce fleuve jusqu'au saut Saint-Antoine, élèvent des chevaux de race espagnole, avec lesquels ils lancent les bisons.

Ils ont quelquefois de singuliers compagnons dans cette chasse : ce sont les loups. Ceux-ci se mettent à la suite des Indiens afin de profiter de leurs restes, et dans la mêlée ils emportent les veaux égarés.

Souvent aussi ces loups chassent pour leur propre compte. Trois d'entre eux amusent une vache par leurs folâtreries : tandis que naïvement attentive elle regarde les jeux de ces traîtres, un loup tapi dans l'herbe la saisit aux mamelles; elle tourne la tête pour s'en débarrasser, et les trois complices du brigand lui sautent à la gorge.

Sur le théâtre de cette chasse s'exécute quelques

mois après une chasse non moins cruelle, mais plus paisible, celle des colombes : on les prend la nuit au flambeau, sur les arbres isolés où elles se reposent pendant leur migration du nord au midi.

Le retour des guerriers au printemps, quand la chasse a été bonne, est une grande fête. On revient chercher les canots; on les radoube avec de la graisse d'ours et de la résine de térébinthe : les pelleteries, les viandes fumées, les bagages sont embarqués, et l'on s'abandonne au cours des rivières, dont les rapides et les cataractes ont disparu sous la crue des eaux.

En approchant des villages, un Indien, mis à terre, court avertir la nation. Les femmes, les enfants, les vieillards, les guerriers restés aux cabanes se rendent aux fleuves. Ils saluent la flotte par un cri, auquel la flotte répond par un autre cri. Les pirogues rompent leur file, se rangent bord à bord, et présentent la proue. Les chasseurs sautent sur la rive, et rentrent aux villages dans l'ordre observé au départ. Chaque Indien chante sa propre louange : « Il faut être homme pour attaquer les ours comme « je l'ai fait; il faut être homme pour apporter de « telles fourrures et des vivres en si grande abon- « dance. » Les tribus applaudissent; les femmes suivent, portant le produit de la chasse.

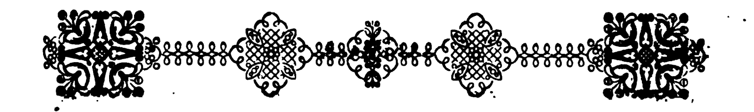
On partage les peaux et les viandes sur la place publique; on allume le feu du retour; on y jette les filets de langues d'ours : s'ils sont charnus et pétillent bien, c'est l'augure le plus favorable; s'ils sont secs et brûlent sans bruit, la nation est menacée de quelque malheur.

Après la danse du calumet, on sert le dernier repas de la chasse : il consiste en un ours amené vivant de la forêt ; on le met cuire tout entier avec la peau et les entrailles dans une énorme chaudière. Il ne faut rien laisser de l'animal, ne point briser ses os, coutume judaïque ; il faut boire jusqu'à la dernière goutte de l'eau dans laquelle il a bouilli. Le Sauvage dont l'estomac repousse l'aliment appelle à son secours ses compagnons. Ce repas dure huit ou dix heures : les festoyants en sortent dans un état affreux ; quelques-uns paient de leur vie l'horrible plaisir que la superstition impose. Un Sachem clôt la cérémonie :

« Guerriers, le Grand-Lièvre a regardé nos flèches :
« vous avez montré la sagesse du castor, la prudence
« de l'ours, la force du bison, la vitesse de l'original.
« Retirez-vous et passez la lune de feu à la pêche et
« aux jeux. » Ce discours se termine par un OAH! cri religieux trois fois répété.

Les bêtes qui fournissent la pelleterie aux Sauvages sont : le blaireau, le renard gris, jaune et rouge, le pécan, le gopher, le racoon, le lièvre gris et blanc ; le castor, l'hermine, la martre, le rat musqué, le chat tigre ou carcajou, la loutre, le loup-cervier, la bête puante, l'écureuil noir, gris et rayé, l'ours et le loup de plusieurs espèces.

Les peaux à tanner se tirent de l'original, de l'élan, de la brebis des montagnes, du chevreuil, du daim, du cerf et du bison.



LA GUERRE.

Chez les Sauvages tout porte les armes, hommes, femmes et enfants; mais le corps des combattants se compose en général du cinquième de la tribu.

Quinze ans est l'âge légal du service militaire. La guerre est la grande affaire des Sauvages et tout le fond de leur politique; elle a quelque chose de plus légitime que la guerre chez les peuples civilisés, parce qu'elle est presque toujours déclarée pour l'existence même du peuple qui l'entreprend : il s'agit de conserver des pays de chasse ou des terrains propres à la culture. Mais par la raison même que l'Indien ne s'applique que pour vivre à l'art qui lui donne la mort, il en résulte des fureurs implacables entre les tribus; c'est la nourriture de la famille qu'on se dispute. Les haines deviennent individuelles : comme les armées sont peu nombreuses, comme chaque ennemi connoît le nom et le visage de son ennemi, on se bat encore avec acharnement par des antipathies de caractère, et par des ressentiments particuliers; ces enfants du même désert

portent dans leurs querelles étrangères quelque chose de l'animosité des troubles civils.

A cette première et générale cause de guerre parmi les Sauvages, viennent se mêler d'autres raisons de prises d'armes, tirées de quelque motif superstitieux, de quelques dissensions domestiques, de quelque intérêt né du commerce des Européens. Ainsi tuer des femelles du castor étoit devenu chez les hordes du nord de l'Amérique un sujet légitime de guerre.

La guerre se dénonce d'une manière extraordinaire et terrible. Quatre guerriers, peints en noir de la tête aux pieds, se glissent dans les plus profondes ténèbres chez le peuple menacé : parvenus aux portes des cabanes, ils jettent au foyer de ces cabanes un casse-tête peint en rouge, sur le pied duquel sont marqués, par des signes connus des Sachems, les motifs des hostilités : les premiers Romains lançoient une javeline sur le territoire ennemi. Ces hérauts-d'armes indiens disparoissoient aussitôt dans la nuit comme des fantômes, en poussant le fameux cri ou *woop* de guerre. On le forme en appuyant une main sur la bouche et frappant les lèvres, de manière à ce que le son échappé en tremblotant, tantôt plus sourd, tantôt plus aigu, se termine par une espèce de rugissement dont il est impossible de se faire une idée.

La guerre dénoncée, si l'ennemi est trop foible pour la soutenir, il fuit; s'il se sent fort, il l'accepte: commencent aussitôt les préparatifs et les cérémonies d'usage.

Un grand feu est allumé sur la place publique, et la chaudière de la guerre placée sur ce bûcher :

c'est la marmite du janissaire. Chaque combattant y jette quelque chose de ce qui lui appartient. On plante aussi deux poteaux où l'on suspend des flèches, des casse-tête et des plumes, le tout peint en rouge. Les poteaux sont placés au septentrion, à l'orient, au midi ou à l'occident de la place publique, selon le point géographique d'où la bataille doit venir.

Cela fait, on présente aux guerriers la *médecine* de la guerre, vomitif violent, délayé dans deux pintes d'eau qu'il faut avaler d'un trait. Les jeunes gens se dispersent aux environs, mais sans trop s'écarter. Le chef qui doit les commander, après s'être frotté le cou et le visage de graisse d'ours et de charbon pilé, se retire à l'étuve où il passe deux jours entiers à suer, à jeûner et à observer ses songes. Pendant ces deux jours, il est défendu aux femmes d'approcher des guerriers; mais elles peuvent parler au chef de l'expédition, qu'elles visitent, afin d'obtenir de de lui une part du butin fait sur l'ennemi, car les Sauvages ne doutent jamais du succès de leurs entreprises.

Ces femmes portent différents présents qu'elles déposent aux pieds du chef. Celui-ci note avec des graines ou des coquillages les prières particulières : une sœur réclame un prisonnier pour lui tenir lieu d'un frère mort dans les combats; une matrone exige des chevelures pour se consoler de la perte de ses parents; une veuve requiert un captif pour mari, ou une veuve étrangère pour esclave; une mère demande un orphelin pour remplacer l'enfant qu'elle a perdu.

Les deux jours de retraite écoulés, les jeunes

guerriers se rendent à leur tour auprès du chef de guerre : ils lui déclarent leur dessein de prendre part à l'expédition ; car, bien que le conseil ait résolu la guerre, cette résolution ne lie personne, l'engagement est purement volontaire.

Tous les guerriers se barbouillent de noir et de rouge de la manière la plus capable, selon eux, d'épouvanter l'ennemi. Ceux-ci se font des barres longitudinales ou transversales sur les joues ; ceux-là, des marques rondes ou triangulaires ; d'autres y tracent des figures de serpents. La poitrine découverte et les bras nus d'un guerrier offrent l'histoire de ses exploits : des chiffres particuliers expriment le nombre des chevelures qu'il a enlevées, les combats où il s'est trouvé, les dangers qu'il a courus. Ces hiéroglyphes, imprimés dans la peau en points bleus, restent ineffaçables : ce sont des piqûres fines, brûlées avec de la gomme de pin.

Les combattants, entièrement nus ou vêtus d'une tunique sans manches, ornent de plumes la seule touffe de cheveux qu'ils conservent sur le sommet de la tête. A leur ceinture de cuir est passé le couteau pour découper le crâne ; le casse-tête pend à la même ceinture : dans la main droite ils tiennent l'arc ou la carabine ; sur l'épaule gauche ils portent le carquois garni de flèches, ou la corne remplie de poudre et de balles. Les Cimbres, les Teutons et les Francs essayoient ainsi de se rendre formidables aux yeux des Romains.

Le chef de guerre sort de l'étuve un collier de porcelaine rouge à la main, et adresse un discours à ses frères d'armes : « Le Grand-Esprit ouvre ma

« bouche. Le sang de nos proches tués dans la der-
« nière guerre n'a point été essuyé; leurs corps n'ont
« point été recouverts : il faut aller les garantir des
« mouches. Je suis résolu de marcher par le sentier
« de la guerre; j'ai vu des ours dans mes songes; les
« bons Manitous m'ont promis de m'assister, et les
« mauvais ne me seront pas contraires : j'irai donc
« manger les ennemis, boire leur sang, faire des pri-
« sonniers. Si je péris, ou si quelques-uns de ceux
« qui consentent à me suivre perdent la vie, nos âmes
« seront reçues dans la contrée des Esprits; nos corps
« ne resteront pas couchés dans la poussière ou dans
« la boue, car ce collier rouge appartiendra à celui
« qui couvrira les morts. »

Le chef jette le collier à terre; les guerriers les plus renommés se précipitent pour le ramasser : ceux qui n'ont point encore combattu ou qui n'ont qu'une gloire commune n'osent disputer le collier. Le guerrier qui le relève devient le lieutenant-général du chef; il le remplace dans le commandement, si ce chef périt dans l'expédition.

Le guerrier possesseur du collier fait un discours. On apporte de l'eau chaude dans un vase. Les jeunes gens lavent le chef de guerre et lui enlèvent la couleur noire dont il est couvert; ensuite ils lui peignent les joues, le front, la poitrine avec des craies et des argiles de différentes teintes, et le revêtent de sa plus belle robe.

Pendant cette ovation, le chef chante à demi-voix cette fameuse chanson de mort que l'on entonne lorsqu'on va subir le supplice du feu.

« Je suis brave, je suis intrépide, je ne crains

« point la mort; je me ris des tourments; qu'ils sont « lâches ceux qui les redoutent! des femmes, moins « que des femmes! Que la rage suffoque mes ennemis! « puissé-je les dévorer et boire leur sang jusqu'à la « dernière goutte! »

Quand le chef a achevé la chanson de mort, son lieutenant-général commence la chanson de guerre.

« Je combattrai pour la patrie; j'enlèverai des « chevelures; je boirai dans le crâne de mes enne- « mis, etc. »

Chaque guerrier, selon son caractère, ajoute à sa chanson des détails plus ou moins atroces. Les uns disent : « Je couperai les doigts de mes ennemis avec « les dents; je leur brûlerai les pieds et ensuite les « jambes. » Les autres disent : « Je laisserai les vers « se mettre dans leur plaie; je leur enlèverai la peau « du crâne; je leur arracherai le cœur et je le leur « enfoncerai dans la bouche. »

Ces infernales chansons n'étoient guère hurlées que par des hordes septentrionales. Les tribus du midi se contentoient d'étouffer les prisonniers dans la fumée.

Le guerrier ayant répété sa chanson de guerre, redit sa chanson de famille; elle consiste dans l'éloge de ses aïeux. Les jeunes gens qui vont au combat pour la première fois gardent le silence.

Ces premières cérémonies achevées, le chef se rend au conseil des Sachems qui sont assis en rond, une pipe rouge à la bouche : il leur demande s'ils persistent à vouloir lever la hache. La délibération recommence, et presque toujours la première résolution est confirmée. Le chef de guerre revient sur la place publique, annonce aux jeunes gens la décision des

vieillards, et les jeunes gens y répondent par un cri.

On délie le chien sacré qui étoit attaché à un poteau; on l'offre à Areskoui, Dieu de la guerre. Chez les nations canadiennes on égorge ce chien, et, après l'avoir fait bouillir dans une chaudière, on le sert aux hommes rassemblés. Aucune femme ne peut assister à ce festin mystérieux. A la fin du repas, le chef déclare qu'il se mettra en marche tel jour, au lever ou au coucher du soleil.

L'indolence naturelle des Sauvages est tout à coup remplacée par une activité extraordinaire; la gaieté et l'ardeur martiale des jeunes gens se communiquent à la nation. Il s'établit des espèces d'ateliers pour la fabrique des traîneaux et des canots.

Les traîneaux employés au transport des bagages, des malades et des blessés, sont faits de deux planches fort minces, d'un pied et demi de long sur sept pouces de large; relevés sur le devant, ils ont des rebords où s'attachent des courroies pour fixer les fardeaux. Les Sauvages tirent ce char sans roues à l'aide d'une double bande de cuir, appelée *metump*, qu'ils se passent sur la poitrine, et dont les bouts sont liés à l'avant-train du traîneau.

Les canots sont de deux espèces; les uns plus grands, les autres plus petits. On les construit de la manière suivante :

Des pièces courbes s'unissent par leur extrémité, de façon à former une ellipse d'environ huit pieds et demi dans le court diamètre, de vingt dans le diamètre long. Sur ces maîtres pièces, on attache des côtes minces de bois de cèdre rouge; ces côtes sont renforcées par un treillage d'osier. On recouvre ce

squelette du canot de l'écorce enlevée nt l'hiver aux ormes et aux bouleaux, en jetant l au bouillante sur le tronc de ces arbres, on assemble ces écorces avec des racines de sapin extrêmement souples, et qui sèchent difficilement. La couture est enduite en dedans et en dehors d'une résine dont les Sauvages gardent le secret. Lorsque le canot est fini, et qu'il est garni de ses pagaies d'érable, il ressemble assez à une araignée d'eau; élégant et léger insecte qui marche avec rapidité sur la surface des lacs et des fleuves.

Un combattant doit porter avec lui dix livres de maïs ou d'autres grains, sa natte, son Manitou et son *sac de médecine*.

Le jour qui précède celui du départ, et qu'on appelle le jour des adieux, est consacré à une cérémonie touchante chez les nations des langues huronne et algonquine. Les guerriers, qui jusqu'alors ont campé sur la place publique, ou sur une espèce de Champ-de-mars, se dispersent dans les villages et vont faire leurs adieux de cabane en cabane. On les reçoit avec les marques du plus tendre intérêt; on veut avoir quelque chose qui leur ait appartenu, on leur ôte leur manteau pour leur en donner un meilleur; on échange avec eux un calumet : ils sont obligés de manger ou de vider une coupe. Chaque hutte a pour eux un vœu particulier, et il faut qu'ils répondent par un souhait semblable à leurs hôtes.

Lorsque le guerrier fait ses adieux à sa propre cabane, il s'arrête debout sur le seuil de la porte. S'il a une mère, cette mère s'avance la première : il lui baise les yeux, la bouche et les mamelles. Ses sœurs

viennent ensuite, et il leur touche le front : sa femme se prosterne devant lui; il la recommande aux bons Génies. De tous ses enfants, on ne lui présente que ses fils; il étend sur eux sa hache ou son casse-tête sans prononcer un mot. Enfin, son père paroît le dernier. Le Sachem, après lui avoir frappé l'épaule, lui fait un discours pour l'inviter à honorer ses aïeux; il lui dit : « Je suis derrière toi comme tu es derrière « ton fils : si on vient à moi on fera du bouillon de « ma chair en insultant ta mémoire. »

Le lendemain du jour des adieux est le jour même du départ. A la première blancheur de l'aube, le chef de guerre sort de sa hutte et pousse le cri de mort. Si le moindre nuage a obscurci le ciel, si un songe funeste est survenu, si quelque oiseau ou quelque animal de mauvais augure a été vu, le jour du départ est différé. Le camp, réveillé par le cri de mort, se lève et s'arme.

Les chefs des tribus haussent les étendards formés de morceaux d'écorce ronds attachés au bout d'un long dard, et sur lesquels se voient grossièrement dessinés des Manitous, une tortue, un ours, un castor, etc. Les chefs des tribus sont des espèces de maréchaux de camp sous le commandement du général et de son lieutenant. Il y a de plus des capitaines non reconnus par le gros de l'armée : ce sont des partisans que suivent les aventuriers.

Le recensement ou le dénombrement de l'armée s'opère : chaque guerrier donne au chef, en passant devant lui, un petit morceau de bois marqué d'un sceau particulier. Jusqu'au moment de la remise de leur symbole, les guerriers se peuvent retirer de

l'expédition; mais après cet engagement, quiconque recule est déclaré infâme.

Bientôt arrive le prêtre suprême suivi du collége des jongleurs ou médecins. Ils apportent des corbeilles de jonc en forme d'entonnoirs, des sacs de peau remplis de racines et de plantes. Les guerriers s'asseyent à terre les jambes croisées, formant un cercle; les prêtres se tiennent debout au milieu.

Le grand jongleur appelle les combattants par leurs noms: le guerrier appelé se lève, et donne son Manitou au jongleur, qui le met dans une des corbeilles de jonc en chantant ces mots algonquins: *ajouh-oyah-alluya!*

Les Manitous varient à l'infini, parce qu'ils représentent les caprices et les songes des Sauvages: ce sont des peaux de souris rembourrées avec du foin ou du coton, de petits cailloux blancs, des oiseaux empaillés, des dents de quadrupèdes ou de poissons, des morceaux d'étoffe rouge, des branches d'arbre, des verroteries ou quelques parures européennes, enfin toutes les formes que les bons Génies sont censés avoir prises pour se manifester aux possesseurs de ces Manitous; heureux du moins de se rassurer à si peu de frais, et de se croire sous un fêtu à l'abri des coups de la fortune! Sous le régime féodal on prenoit acte d'un droit acquis par le don d'une baguette, d'une paille, d'un anneau, d'un couteau, etc.

Les Manitous, distribués en trois corbeilles, sont confiés à la garde du chef de guerre et des chefs de tribus.

De la collection des Manitous, on passe à la bénédiction des plantes médicinales et des instruments

« de la chirurgie. Le grand jongleur les tire tour à tour du fond d'un sac de cuir ou de poil de buffle; « il les dépose à terre, danse à l'entour avec les autres « jongleurs, se frappe les cuisses, se démonte le visage, « hurle et prononce des mots inconnus. Il finit par « déclarer qu'il a communiqué aux simples une vertu « surnaturelle, et qu'il a la puissance de rendre à la « vie les guerriers expirés. Il s'ouvre les lèvres avec « les dents, applique une poudre sur la blessure dont « il a sucé le sang avec adresse, et paroît subitement « guéri. Quelquefois on lui présente un chien réputé « mort; mais à l'application d'un instrument, le chien se lève sur ses pattes, et l'on crie au miracle. Ce sont « pourtant des hommes intrépides qui se laissent enchanter par des prestiges aussi grossiers. Le Sauvage n'aperçoit, dans les jongleries de ses prêtres, que l'intervention du Grand-Esprit; il ne rougit point d'invoquer à son aide celui qui a fait la plaie « et qui peut la guérir.

« Cependant les femmes ont préparé le festin du départ; ce dernier repas est composé de chair de chien comme le premier. Avant de toucher au mets sacré, le chef s'adresse à l'assemblée :

« Mes frères,

« Je ne suis pas encore un homme, je le sais; cependant on n'ignore pas que j'ai vu quelquefois « l'ennemi. Nous avons été tués dans la dernière « guerre; les os de nos compagnons n'ont point été « garantis des mouches; il les faut aller couvrir. « Comment avons-nous pu rester si long-temps sur

« nos nattes ? Le Manitou de mon père m'or- « donne de venger l'homme. Jeunes gens, ayez du « cœur. »

Le chef entonne la chanson du Manitou des combats[1]; les jeunes gens en répètent le refrain. Après le cantique, le chef se retire au sommet d'une éminence, se couche sur une peau, tenant à la main un calumet rouge dont le fourneau est tourné du côté du pays ennemi. On exécute les danses et les pantomimes de la guerre. La première s'appelle la *danse de la découverte*.

Un Indien s'avance seul et à pas lents au milieu des spectateurs; il représente le départ des guerriers: on les voit marcher, et puis camper au déclin du jour. L'ennemi est découvert; on se traîne sur les mains pour arriver jusqu'à lui, attaque, mêlée, prise de l'un, mort de l'autre, retraite précipitée ou tranquille, retour douloureux ou triomphant.

Le guerrier qui exécute cette pantomime y met fin par un chant en son honneur et à la gloire de sa famille :

« Il y a vingt neiges que je fis douze prisonniers; « il y a dix neiges que je sauvai le chef. Mes ancêtres « étoient braves et fameux. Mon grand-père étoit la « sagesse de la tribu et le rugissement de la bataille; « mon père étoit un pin dans sa force. Ma trisaïeule « fut mère de cinq guerriers; ma grand'mère valoit « seule un conseil de Sachems; ma mère fait de la « sagamité excellente. Moi je suis plus fort, plus

[1] Voyez *les Natchez*.

« sage que tous mes aïeux! » C'est la chanson de Sparte : *Nous avons été jadis jeunes, vaillants et hardis.*

Après ce guerrier, les autres se lèvent et chantent pareillement leurs hauts faits. Plus ils se vantent, plus on les félicite : rien n'est noble, rien n'est beau comme eux ; ils ont toutes les qualités et toutes les vertus. Celui qui se disoit au-dessus de tout le monde, applaudit à celui qui déclare le surpasser en mérite. Les Spartiates avoient encore cette coutume : ils pensoient que l'homme qui se donne en public des louanges, prend l'engagement de les mériter.

Peu à peu tous les guerriers quittent leur place pour se mêler aux danses ; on exécute des marches au bruit du tambourin, du fifre et du chichikoué. Le mouvement augmente ; on imite les travaux d'un siége, l'attaque d'une palissade : les uns sautent comme pour franchir un fossé, les autres semblent se jeter à la nage ; d'autres présentent la main à leurs compagnons pour les aider à monter à l'assaut. Les casse-tête retentissent contre les casse-tête ; le chichikoué précipite la mesure ; les guerriers tirent leurs poignards ; ils commencent à tourner sur eux-mêmes, d'abord lentement, ensuite plus vite, et bientôt avec une telle rapidité, qu'ils disparoissent dans le cercle qu'ils décrivent : d'horribles cris percent la voûte du ciel. Le poignard que ces hommes féroces se portent à la gorge avec une adresse qui fait frémir ; leur visage noir ou bariolé, leurs habits fantastiques, leurs longs hurlements ; tout ce tableau d'une guerre sauvage inspire la terreur.

Épuisés, haletants, couverts de sueur, les acteurs terminent la danse, et l'on passe à l'épreuve des

jeunes gens. On les insulte, on leur fait des reproches outrageants, on répand des cendres brûlantes sur leurs cheveux, on les frappe avec des fouets, on leur jette des tisons à la tête; il leur faut supporter ces traitements avec la plus parfaite insensibilité. Celui qui laisseroit échapper le moindre signe d'impatience seroit déclaré indigne de lever la hache.

Le troisième et dernier banquet du chien sacré couronne ces diverses cérémonies : il ne doit durer qu'une demi-heure. Les guerriers mangent en silence; le chef les préside; bientôt il quitte le festin. A ce signal, les convives courent aux bagages et prennent les armes. Les parents et les amis les environnent sans prononcer une parole; la mère suit des regards son fils occupé à charger les paquets sur les traîneaux; on voit couler des larmes muettes. Des familles sont assises à terre; quelques-unes se tiennent debout; toutes sont attentives aux occupations du départ; on lit, écrite sur tous les fronts, cette même question faite intérieurement par diverses tendresses : « Si je n'allois plus le revoir! »

Enfin le chef de guerre sort, complétement armé, de sa cabane. La troupe se forme dans l'ordre militaire : le grand jongleur, portant les Manitous, paroît à la tête; le chef de guerre marche derrière lui; vient ensuite le porte-étendard de la première tribu, levant en l'air son enseigne; les hommes de cette tribu suivent leur symbole. Les autres tribus défilent après la première, et tirent les traîneaux chargés des chaudières, des nattes et des sacs de maïs. Des guerriers portent sur leurs épaules, quatre à quatre ou huit à huit, les petits et les grands canots : les

filles peintes ou les courtisanes, avec leurs enfants, accompagnent l'armée. Elles sont aussi attelées aux traîneaux; mais au lieu d'avoir le *metump* passé sur la poitrine, elles l'ont appliqué sur le front. Le lieutenant-général marche seul sur le flanc de la colonne.

Le chef de guerre, après quelques pas faits sur la route, arrête les guerriers et leur dit :

« Bannissons la tristesse : quand on va mourir on « doit être content. Soyez dociles à mes ordres. Celui « qui se distinguera recevra beaucoup de petun. Je « donne ma natte à porter à....., puissant guerrier. « Si moi et mon lieutenant nous sommes mis dans « la chaudière, ce sera..... qui vous conduira. Al- « lons, frappez-vous les cuisses et hurlez trois fois. »

Le chef remet alors son sac de maïs et sa natte au guerrier qu'il a désigné, ce qui donne à celui-ci le droit de commander la troupe si ce chef et son lieutenant périssent.

La marche recommence; l'armée est ordinairement accompagnée de tous les habitants des villages jusqu'au fleuve ou au lac où l'on doit lancer les canots. Alors se renouvelle la scène des adieux : les guerriers se dépouillent et partagent leurs vêtements entre les membres de leur famille. Il est permis, dans ce dernier moment, d'exprimer tout haut sa douleur : chaque combattant est entouré de ses parents, qui lui prodiguent des caresses, le pressent dans leurs bras, l'appellent par les plus doux noms qui soient entre les hommes. Avant de se quitter, peut-être pour jamais, on se pardonne les torts qu'on a pu avoir réciproquement. Ceux qui restent prient les

Manitous d'abréger la longueur de l'absence; ceux qui partent invitent la rosée à descendre sur la hutte natale; ils n'oublient pas même, dans leurs souhaits de bonheur, les animaux domestiques, hôtes du foyer paternel. Les canots sont lancés sur le fleuve; on s'y embarque, et la flotte s'éloigne. Les femmes, demeurées au rivage, font de loin les derniers signes de l'amitié à leurs époux, à leurs pères et à leurs fils.

Pour se rendre au pays ennemi on ne suit pas toujours la route directe; on prend quelquefois le chemin le plus long comme le plus sûr. La marche est réglée par le jongleur, d'après les bons ou les mauvais présages : s'il a observé un chat-huant, on s'arrête. La flotte entre dans une crique; on descend à terre, on dresse une palissade; après quoi les feux étant allumés, on fait bouillir les chaudières. Le souper fini, le camp est mis sous la garde des Esprits. Le chef recommande aux guerriers de tenir auprès d'eux leur casse-tête et de ne pas ronfler trop fort. On suspend aux palissades les Manitous, c'est-à-dire les souris empaillées, les petits cailloux blancs, les brins de paille, les morceaux d'étoffe rouge, et le jongleur commence la prière.

« Manitous, soyez vigilants : ouvrez les yeux et les « oreilles. Si les guerriers étoient surpris, cela « tourneroit à votre déshonneur. Comment! diroient « les Sachems, les Manitous de notre nation se sont « laissé battre par les Manitous de l'ennemi! Vous « sentez combien cela seroit honteux; personne ne « vous donneroit à manger; les guerriers rêveroient « pour obtenir d'autres Esprits plus puissants que « vous. Il est de votre intérêt de faire bonne garde;

« si on enlevoit notre chevelure pendant notre sommeil, ce ne seroit pas nous qui serions blâmables, mais vous qui auriez tort. »

Après cette admonition aux Manitous, chacun se retire dans la plus parfaite sécurité, convaincu qu'il n'a pas la moindre chose à craindre.

Des Européens qui ont fait la guerre avec les Sauvages, étonnés de cette étrange confiance, demandoient à leurs compagnons de natte s'ils n'étoient jamais surpris dans leurs campements : « Très-souvent, répondoient ceux-ci. — Ne feriez-vous pas mieux, dans ce cas, disoient les étrangers, de poser des sentinelles? — Cela seroit fort bien, » répondit le Sauvage en se tournant pour dormir. L'Indien se fait une vertu de son imprévoyance et de sa paresse, en se mettant sous la seule protection du ciel.

Il n'y a point d'heure fixe pour le repos ou pour le mouvement : que le jongleur s'écrie à minuit qu'il a vu une araignée sur une feuille de saule, il faut partir.

Quand on se trouve dans un pays abondant en gibier, la troupe se disperse; les bagages et ceux qui les portent restent à la merci du premier parti hostile; mais deux heures avant le coucher du soleil tous les chasseurs reviennent au camp avec une justesse et une précision dont les Indiens sont seuls capables.

Si l'on tombe dans le *sentier blazed*, ou le *sentier du commerce*, la dispersion des guerriers est encore plus grande : ce sentier est marqué, dans les forêts, sur le tronc des arbres, entaillés à la même hauteur. C'est le chemin que suivent les diverses nations pou-

ges pour trafiquer les unes avec les autres, ou avec les nations blanches. Il est de droit public que ce chemin demeure neutre; on ne trouble point ceux qui s'y trouvent engagés.

La même neutralité est observée dans le *sentier du sang :* ce sentier est tracé par le feu que l'on a mis aux buissons. Aucune cabane ne s'élève sur ce chemin consacré au passage des tribus dans leurs expéditions lointaines. Les partis même ennemis s'y rencontrent, mais ne s'y attaquent jamais. Violer le sentier *du commerce* ou celui *du sang*, est une cause immédiate de guerre contre la nation coupable du sacrilége.

Si une troupe trouve endormie une autre troupe avec laquelle elle a des alliances, elle reste debout, en dehors des palissades du camp, jusqu'au réveil des guerriers. Ceux-ci, étant sortis de leur sommeil, leur chef s'approche de la troupe voyageuse, lui présente quelques chevelures destinées pour ces occasions, et lui dit : « *Vous avez coup ici.* » Ce qui signifie : « Vous pouvez passer, vous êtes nos frères, votre « honneur est à couvert. » Les alliés répondent : « Nous avons coup ici; » et ils poursuivent leur chemin. Quiconque prendroit pour ennemie une tribu amie, et la réveilleroit, s'exposeroit à un reproche d'ignorance et de lâcheté.

Si l'on doit traverser le territoire d'une nation neutre, il faut demander le passage. Une députation se rend, avec le calumet, au principal village de cette nation. L'orateur déclare que l'arbre de paix a été planté par les aïeux; que son ombrage s'étend sur les deux peuples; que la hache est enterrée au pied de l'arbre, qu'il faut éclaircir la chaîne d'amitié et

fumer la pipe sacrée. Si le chef de la nation neutre reçoit le calumet et fume, le passage est accordé. L'ambassadeur s'en retourne, toujours dansant, vers les siens.

Ainsi l'on avance vers la contrée où l'on porte la guerre sans plan, sans précaution comme sans crainte. C'est le hasard qui donne ordinairement les premières nouvelles de l'ennemi : un chasseur reviendra en hâte déclarer qu'il a rencontré des traces d'homme. On ordonne aussitôt de cesser toute espèce de travaux, afin qu'aucun bruit ne se fasse entendre. Le chef part avec les guerriers les plus expérimentés pour examiner les traces. Les Sauvages, qui entendent les sons à des distances infinies, reconnoissent des empreintes sur d'arides bruyères, sur des rochers nus où tout autre œil que le leur ne verroit rien. Non seulement ils découvrent ces vestiges, mais ils peuvent dire quelle tribu indienne les a laissés, et de quelle date ils sont. Si la disjonction des deux pieds est considérable, ce sont des Illinois qui ont passé là ; si la marque du talon est profonde et l'impression de l'orteil large, on reconnoît les Outchipuois ; si le pied a porté de côté, on est sûr que les Pontonétamis sont en course ; si l'herbe est à peine foulée, si son pli est à la cime de la plante et non près de la terre, ce sont les traces fugitives des Hurons ; si les pas sont tournés en dehors, s'ils tombent à trente-six pouces l'un de l'autre, des Européens ont marqué cette route : les Indiens marchent la pointe du pied en dedans, les deux pieds sur la même ligne. On juge de l'âge des guerriers par la pesanteur ou la légèreté, le raccourci ou l'alongement du pas.

Quand la mousse ou l'herbe n'est plus humide, les traces sont de la veille; ces traces comptent quatre ou cinq jours, quand les insectes courent déjà dans l'herbe ou dans la mousse foulée; elles ont huit, dix ou douze jours lorsque la force végétale du sol a reparu, et que des feuilles nouvelles ont poussé : ainsi quelques insectes, quelques brins d'herbe et quelques jours effacent les pas de l'homme et de sa gloire.

Les traces ayant été bien reconnues, on met l'oreille à terre, et l'on juge, par des murmures que l'ouïe européenne ne peut saisir, à quelle distance est l'ennemi.

Rentré au camp, le chef fait éteindre les feux : il défend la parole, il interdit la chasse; les canots sont tirés à terre et cachés dans les buissons. On fait un grand repas en silence, après quoi on se couche.

La nuit qui suit la première découverte de l'ennemi s'appelle *la nuit des songes*. Tous les guerriers sont obligés de rêver et de raconter le lendemain ce qu'ils ont rêvé, afin que l'on puisse juger du succès de l'entreprise.

Le camp offre alors un singulier spectacle : des Sauvages se lèvent et marchent dans les ténèbres en murmurant leur chanson de mort, à laquelle ils ajoutent quelques paroles nouvelles, comme celle-ci : « J'avalerai quatre serpents blancs, et j'arracherai « les ailes à un aigle roux. » C'est le rêve que le guerrier vient de faire et qu'il entremêle à sa chanson. Ses compagnons sont tenus de deviner ce songe, ou le songeur est dégagé du service. Ici les quatre serpents blancs peuvent être pris pour quatre Européens

que le songeur doit tuer, et l'aigle roux pour un Indien auquel il enlèvera la chevelure.

Un guerrier, dans la *nuit des songes*, augmenta sa chanson de mort de l'histoire d'un chien qui avoit des oreilles de feu; il ne put jamais obtenir l'explication de son rêve, et il partit pour sa cabane. Ces usages, qui tiennent du caractère de l'enfance, pourroient favoriser la lâcheté chez l'Européen; mais chez le Sauvage du nord de l'Amérique ils n'avoient point cet inconvénient : on n'y reconnoissoit qu'un acte de cette volonté libre et bizarre dont l'Indien ne se départ jamais, quel que soit l'homme auquel il se soumet un moment par raison ou par caprice.

Dans la *nuit des songes*, les jeunes gens craignent beaucoup que le jongleur n'ait mal rêvé, c'est-à-dire qu'il n'ait eu peur; car le jongleur, par un seul songe, peut faire rebrousser chemin à l'armée, eût-elle marché deux cents lieues. Si quelque guerrier a cru voir les Esprits de ses pères, ou s'il s'est figuré entendre leur voix il oblige aussi le camp à la retraite. L'indépendance absolue et la religion sans lumières gouvernent les actions des Sauvages.

Aucun rêve n'ayant dérangé l'expédition, elle se remet en route. Les *femmes peintes* sont laissées derrière avec les canots; on envoie en avant une vingtaine de guerriers choisis entre ceux qui ont fait le serment des amis[1]. Le plus grand ordre et le plus profond silence règnent dans la troupe; les guerriers cheminent à la file, de manière que celui qui suit pose le pied dans l'endroit quitté par le pied de celui

[1] Voyez *les Natchez*.

qui précède : on évite ainsi la multiplicité des traces. Pour plus de précaution, le guerrier qui ferme la marche répand des feuilles mortes et de la poussière derrière lui. Le chef est à la tête de la colonne; guidé par les vestiges de l'ennemi, il parcourt leurs sinuosités à travers les buissons, comme un limier sagace. De temps en temps on fait halte et l'on prête une oreille attentive. Si la chasse est l'image de la guerre parmi les Européens, chez les Sauvages la guerre est l'image de la chasse : l'Indien apprend, en poursuivant les hommes, à découvrir les ours. Le plus grand général, dans l'état de nature, est le plus fort et le plus vigoureux chasseur; les qualités intellectuelles, les combinaisons savantes, l'usage perfectionné du jugement, font, dans l'état social, les grands capitaines.

Les coureurs envoyés à la découverte rapportent quelquefois des paquets de roseaux nouvellement coupés; ce sont des défis ou des cartels. On compte les roseaux : leur nombre indique celui des ennemis. Si les tribus qui portoient autrefois ces défis étoient connues, comme celles des Hurons, pour leur franchise militaire, les paquets de jonc disoient exactement la vérité; si, au contraire, elles étoient renommées, comme celles des Iroquois, pour leur génie politique, les roseaux augmentoient ou diminuoient la force numérique des combattants.

L'emplacement d'un camp que l'ennemi a occupé la veille vient-il à s'offrir, on l'examine avec soin : selon la construction des huttes, les chefs reconnoissent les différentes tribus de la même nation, et leurs différents alliés. Les huttes qui n'ont qu'un seul po-

teau à l'entrée sont celles des Illinois. L'addition d'une seule perche, son inclination plus ou moins forte, devient un indice. Les ajouppas ronds sont ceux des Outouois. Une hutte dont le toit est plat et exhaussé annonce des *Chairs blanches*. Il arrive quelquefois que les ennemis, avant d'être rencontrés par la nation qui les cherche, ont battu un parti allié de cette nation : pour intimider ceux qui sont à leur poursuite, ils laissent derrière eux un monument de leur victoire. On trouva un jour un large bouleau dépouillé de son écorce. Sur l'aubier nu et blanc étoit tracé un ovale où se détachoient en noir ou en rouge les figures suivantes : un ours, une feuille de bouleau rongée par un papillon, dix cercles et quatre nattes, un oiseau volant, une lune sur des gerbes de maïs, un canot et trois ajouppas, un pied d'homme et vingt huttes, un hibou et un soleil à son couchant, un hibou, trois cercles et un homme couché, un casse-tête et trente têtes rangées sur une ligne droite, deux hommes debout sur un petit cercle, trois têtes dans un arc avec trois lignes.

L'ovale, avec des hiéroglyphes, désignoit un chef illinois appelé Atabou; on le reconnoissoit par les marques particulières qui étoient celles qu'il avoit au visage; l'ours étoit le Manitou de ce chef; la feuille de bouleau rongée par un papillon représentoit le symbole national des Illinois; les dix cercles nombroient mille guerriers, chaque cercle étant posé pour cent; les quatre nattes proclamoient quatre avantages obtenus; l'oiseau volant marquoit le départ des Illinois; la lune sur des gerbes de maïs signifioit que ce départ avoit eu lieu dans la lune du blé vert, le canot

et les trois ajouppas racontoient que les mille guerriers avoient voyagé trois jours par eau; le pied d'homme et les vingt huttes dénotoient vingt jours de marche par terre; le hibou étoit le symbole des Chicassas; le soleil à son couchant montroit que les Illinois étoient arrivés à l'ouest du camp des Chicassas; le hibou, les trois cercles et l'homme couché disoient que trois cents Chicassas avoient été surpris pendant la nuit; le casse-tête et les trente têtes rangées sur une ligne droite déclaroient que les Illinois avoient tué trente Chicassas. Les deux hommes debout sur un petit cercle annonçoient qu'ils emmenoient vingt prisonniers; les trois têtes dans l'arc comptoient trois morts du côté des Illinois, et les trois lignes indiquoient trois blessés.

Un chef de guerre doit savoir expliquer avec rapidité et précision ces emblêmes; et par les connoissances qu'il a de la force et des alliances de l'ennemi, il doit juger du plus ou moins d'exactitude historique de ces trophées. S'il prend le parti d'avancer, malgré les victoires vraies ou prétendues de l'ennemi, il se prépare au combat.

De nouveaux investigateurs sont dépêchés. Ils s'avancent en se courbant le long des buissons, et quelquefois en se traînant sur les mains. Ils montent sur les plus hauts arbres; quand ils ont découvert les huttes hostiles, ils se hâtent de revenir au camp, et de rendre compte au chef de la position de l'ennemi. Si cette position est forte, on examine par quel stratagème on pourra la lui faire abandonner.

Un des stratagèmes les plus communs est de contrefaire le cri des bêtes fauves. Des jeunes gens se

dispersent dans les taillis, imitant le bramement des cerfs, le mugissement des buffles, le glapissement des renards. Les Sauvages sont accoutumés à cette ruse; mais telle est leur passion pour la chasse, et telle est la parfaite imitation de la voix des animaux, qu'ils sont continuellement pris à ce leurre. Ils sortent de leur camp et tombent dans des embuscades. Ils se rallient, s'ils le peuvent, sur un terrain défendu par des obstacles naturels, tels qu'une chaussée dans un marais, une langue de terre entre deux lacs.

Cernés dans ce poste, on les voit alors, au lieu de chercher à se faire jour, s'occuper paisiblement de différents jeux, comme s'ils étoient dans leurs villages. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité que deux troupes d'Indiens se déterminent à une attaque de vive force; elles aiment mieux lutter de patience et de ruse; et comme ni l'une ni l'autre n'a de provisions, ou ceux qui bloquent un défilé sont contraints à la retraite, ou ceux qui y sont enfermés sont obligés de s'ouvrir un passage.

La mêlée est épouvantable; c'est un grand duel comme dans les combats antiques : l'homme voit l'homme. Il y a dans le regard humain animé par la colère quelque chose de contagieux, de terrible qui se communique. Les cris de morts, les chansons de guerre, les outrages mutuels font retentir le champ de bataille; les guerriers s'insultent comme les héros d'Homère; ils se connoissent tous par leur nom : « Ne « te souvient-il plus, se disent-ils, du jour où tu dé- « sirois que tes pieds eussent la vitesse du vent pour « fuir devant ma flèche? Vieille femme! te ferois-je « apporter de la sagamité nouvelle et de la cassine bru-

« lante dans le nœud de roseau? — Chef babillard à « la large bouche! répondent les autres, on voit bien « que tu es accoutumé à porter le jupon; ta langue « est comme la feuille du tremble; elle remue sans « cesse! »

Les combattants se reprochent aussi leurs imperfections naturelles : ils se donnent le nom de boiteux, de louche, de petit : ces blessures faites à l'amour-propre augmentent leur rage. L'affreuse coutume de scalper l'ennemi augmente la férocité du combat. On met le pied sur le cou du vaincu : de la main gauche on saisit le toupet de cheveux que les Indiens gardent sur le sommet de la tête; de la main droite on trace, à l'aide d'un étroit couteau, un cercle dans le crâne, autour de la chevelure : ce trophée est souvent enlevé avec tant d'adresse, que la cervelle reste à découvert sans avoir été entamée par la pointe de l'instrument.

Lorsque deux partis ennemis se rencontrent en rase campagne, et que l'un est plus foible que l'autre, le plus foible creuse des trous dans la terre; il y descend et s'y bat, ainsi que dans ces villes de guerre dont les ouvrages presque de niveau avec le sol présentent peu de surface au boulet. Les assiégeants lancent leurs flèches comme des bombes avec tant de justesse, qu'elles retombent sur la tête des assiégés.

Des honneurs militaires sont décernés à ceux qui ont abattu le plus d'ennemis : on leur permet de porter des plumes de killiou. Pour éviter les injustices, les flèches de chaque guerrier portent une marque particulière : en les retirant du corps de la victime on reconnoît la main qui les a lancées.

L'arme à feu ne peut rendre témoignage de la gloire

de son maître. Lorsque l'on tue avec la balle, le casse-tête ou la hache, c'est par le nombre des chevelures enlevées que les exploits sont comptés.

Pendant le combat, il est rare que l'on obéisse au chef de guerre, qui lui-même ne cherche qu'à se distinguer personnellement. Il est rare que les vainqueurs poursuivent les vaincus : ils restent sur le champ de bataille à dépouiller les morts, à lier les prisonniers, à célébrer le triomphe par des danses et des chants. On pleure les amis que l'on a perdus : leurs corps sont exposés avec de grandes lamentations sur les branches des arbres : les corps des ennemis demeurent étendus dans la poussière.

Un guerrier détaché du camp porte à la nation la nouvelle de la victoire et du retour de l'armée[1] : les vieillards s'assemblent; le chef de guerre fait au conseil le rapport de l'expédition : d'après ce rapport on se détermine à continuer la guerre ou à négocier la paix.

Si l'on se décide à la paix, les prisonniers sont conservés comme moyen de la conclure : si l'on s'obstine à la guerre, les prisonniers sont livrés au supplice. Qu'il me soit permis de renvoyer les lecteurs à l'épisode d'*Atala* et aux *Natchez* pour le détail. Les femmes se montrent ordinairement cruelles dans ces vengeances : elles déchirent les prisonniers avec leurs ongles, les percent avec les instruments des travaux domestiques, et apprêtent le repas de leur chair. Ces chairs se mangent grillées ou bouillies; et les cannibales connoissent les parties les plus succulentes de

[1] Ce retour est décrit dans le XI[e] livre des *Natchez*.

la victime. Ceux qui ne dévorent pas leurs ennemis, du moins boivent leur sang, et s'en barbouillent la poitrine et le visage.

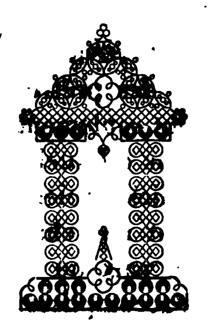
Mais les femmes ont aussi un beau privilége : elles peuvent sauver les prisonniers en les adoptant pour frères ou pour maris, surtout si elles ont perdu des frères ou des maris dans le combat. L'adoption confère les droits de la nature : il n'y a point d'exemple qu'un prisonnier adopté ait trahi la famille dont il est devenu membre; il ne montre pas moins d'ardeur que ses nouveaux compatriotes en portant les armes contre son ancienne nation; de là les aventures les plus pathétiques. Un père se trouve assez souvent en face d'un fils : si le fils terrasse le père il le laisse aller une première fois; mais il lui dit : « Tu m'as « donné la vie, je te la rends : nous voilà quittes. Ne « te présente plus devant moi, car je t'enlèverois ta « chevelure. »

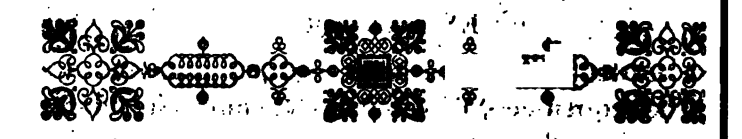
Toutefois les prisonniers adoptés ne jouissent pas d'une sûreté complète. S'il arrive que la tribu où ils servent fasse quelque perte, on les massacre : telle femme qui avoit pris soin d'un enfant, le coupe en deux d'un coup de hache.

Les Iroquois, renommés d'ailleurs pour leur cruauté envers les prisonniers de guerre, avoient un usage qu'on auroit dit emprunté des Romains, et qui annonçoit le génie d'un grand peuple : ils incorporoient la nation vaincue dans leur nation sans la rendre esclave; ils ne la forçoient même pas d'adopter leurs lois, ils ne la soumettoient qu'à leurs mœurs.

Toutes les tribus ne brûloient pas leurs prisonniers; quelques-unes se contentoient de les réduire

servitude. Les Sachems, rigides partisans des les coutumes, déploroient cette humanité, dégéation, selon eux, de l'ancienne vertu. Le chrisisme, en se répandant chez les Indiens, avoit tribué à adoucir des caractères féroces. C'étoit au ı d'un Dieu sacrifié par les hommes que les Misnaires obtenoient l'abolition des sacrifices huns : ils plantoient la croix à la place du poteau du plice, et le sang de Jésus-Christ rachetoit le sang prisonnier.





RELIGION.

Lorsque les Européens abordèrent en Amérique, ils trouvèrent parmi les Sauvages des croyances religieuses presque effacées aujourd'hui. Les peuples de la Floride et de la Louisiane adoroient presque tous le soleil, comme les Péruviens et les Mexicains. Ils avoient des temples, des prêtres ou jongleurs, des sacrifices; ils mêloient seulement à ce culte du midi le culte et les traditions de quelque divinité du nord.

Les sacrifices publics avoient lieu au bord des fleuves; ils se faisoient aux changements de saison, ou à l'occasion de la paix ou de la guerre. Les sacrifices particuliers s'accomplissoient dans les huttes. On jetoit au vent les cendres profanes, et l'on allumoit un feu nouveau. L'offrande aux bons et aux mauvais génies consistoit en peaux de bête, ustensiles de ménage, armes, colliers, le tout de peu de valeur.

Mais une superstition commune à tous les Indiens, et pour ainsi dire la seule qu'ils aient conservée, c'étoit celle des *Manitous*. Chaque Sauvage a son

Manitou, comme chaque Nègre a sa fétiche : c'est un oiseau, un poisson, un quadrupède, un reptile, une pierre, un morceau de bois, un lambeau d'étoffe, un objet coloré, un ornement américain ou européen. Le chasseur prend soin de ne tuer ni blesser l'animal qu'il a choisi pour Manitou : quand ce malheur lui arrive, il cherche par tous les moyens possibles à apaiser les mânes du dieu mort; mais il n'est parfaitement rassuré que quand il a *rêvé* un autre Manitou.

Les songes jouent un grand rôle dans la religion du Sauvage; leur interprétation est une science, et leurs illusions sont tenues pour des réalités. Chez les peuples civilisés c'est souvent le contraire : les réalités sont des illusions.

Parmi les nations indigènes du Nouveau-Monde, le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas distinctement exprimé; mais elles en ont toutes une idée confuse, comme le témoignent leurs usages, leurs fables, leurs cérémonies funèbres, leur piété envers les morts. Loin de nier l'immortalité de l'âme, les Sauvages la multiplient : ils semblent l'accorder aux âmes des bêtes, depuis l'insecte, le reptile, le poisson et l'oiseau, jusqu'au plus grand quadrupède. En effet, des peuples qui voient et qui entendent partout des *esprits* doivent naturellement supposer qu'ils en portent un en eux-mêmes, et que les êtres animés compagnons de leur solitude ont aussi leurs intelligences divines.

Chez les nations du Canada il existoit un système complet de fables religieuses, et l'on remarquoit, non

sans étonnement, dans ces fables des traces des fictions grecques et des vérités bibliques.

Le Grand-Lièvre assembla un jour sur les eaux sa cour, composée de l'original, du chevreuil, de l'ours et des autres quadrupèdes. Il tira un grain de sable du fond du grand lac, et il en forma la terre. Il créa ensuite les hommes des corps morts de divers animaux.

Une autre tradition fait d'Areskoui ou d'Agresgoué, dieu de la guerre, l'Être suprême ou Grand-Esprit.

Le Grand-Lièvre fut traversé dans ses desseins; le dieu des eaux, Michabou, surnommé le Grand-Chat-Tigre, s'opposa à l'entreprise du Grand-Lièvre; celui-ci ayant à combattre Michabou, ne put créer que six hommes : un de ces hommes monta au ciel; il eut commerce avec la belle Athaënsic, divinité des vengeances. Le Grand-Lièvre s'apercevant qu'elle étoit enceinte, la précipita d'un coup de pied sur la terre : elle tomba sur le dos d'une tortue.

Quelques jongleurs prétendent qu'Athaënsic eut deux fils, dont l'un tua l'autre; mais on croit généralement qu'elle ne mit au monde qu'une fille, laquelle devint mère de Tahouet-Saron et de Jouskeka. Jouskeka tua Tahouet-Saron.

Athaënsic est quelquefois prise pour la lune, et Jouskeka pour le soleil. Areskoui, dieu de la guerre, devient aussi le soleil. Parmi les Natchez Athaënsic, déesse de la vengeance, étoit la *femme-chef* des mauvais Manitous, comme Jouskeka étoit la *femme-chef* des bons.

A la troisième génération la race de Jouskeka s'é-

teignit presque tout entière : le Grand-Esprit envoya un déluge. Messou, autrement Saketchak, voyant ce débordement, députa un corbeau pour s'enquérir de l'état des choses, mais le corbeau s'acquitta mal de sa commission; alors Messou fit partir le rat musqué, qui lui apporta un peu de limon. Messou rétablit la terre dans son premier état; il lança des flèches contre le tronc des arbres qui restoient encore debout, et ces flèches devinrent des branches. Il épousa ensuite par reconnoissance une femelle du rat musqué : de ce mariage naquirent tous les hommes qui peuplent aujourd'hui le monde.

Il y a des variantes à ces fables : selon quelques autorités, ce ne fut pas Messou qui fit cesser l'inondation, mais la tortue sur laquelle Athaënsic tomba du ciel ; cette tortue en nageant écarta les eaux avec ses pattes, et découvrit la terre. Ainsi c'est la vengeance qui est la mère de la nouvelle race des hommes.

Le Grand-Castor est après le Grand-Lièvre le plus puissant des Manitous : c'est lui qui a formé le lac Nipissingue : les cataractes que l'on trouve dans la rivière des Ontaouois, qui sort du Nipissingue, sont les restes des chaussées que le Grand-Castor avoit construites pour former ce lac; mais il mourut au milieu de son entreprise. Il est enterré au haut d'une montagne à laquelle il a donné sa forme. Aucune nation ne passe au pied de son tombeau sans fumer en son honneur.

Michabou, dieux des eaux, est né à Méchillinakinac sur le détroit qui joint le lac Huron au lac Michigan. De là il se transporta au Détroit, jeta une digue au

saut Sainte-Marie, et arrêtant les eaux du lac Alimipigon, il fit le lac Supérieur pour prendre des castors. Michabou apprit de l'araignée à tisser des filets, et il enseigna ensuite le même art aux hommes.

Il y a des lieux où les Génies se plaisent particulièrement. A deux journées au-dessous du saut Saint-Antoine, on voit la grande Wakon-Teebe (la caverne du Grand-Esprit); elle renferme un lac souterrain d'une profondeur inconnue; lorsqu'on jette une pierre dans ce lac, le Grand-Lièvre fait entendre une voix redoutable. Des caractères sont gravés par les Esprits sur la pierre de la voûte.

Au soleil couchant du lac Supérieur sont des montagnes formées de pierres qui brillent comme la glace des cataractes en hiver. Derrière ces montagnes s'étend un lac bien plus grand que le lac Supérieur: Michabou aime particulièrement ce lac et ces montagnes[1]. Mais c'est au lac Supérieur que le Grand-Esprit a fixé sa résidence; on l'y voit se promener au clair de la lune : il se plaît aussi à cueillir le fruit d'un groseillier qui couvre la rive méridionale du lac. Souvent assis sur la pointe d'un rocher, il déchaîne les tempêtes. Il habite dans le lac une île qui porte son nom : c'est là que les âmes des guerriers tombés sur le champ de bataille se rendent pour jouir du plaisir de la chasse.

Autrefois, du milieu du lac sacré émergeoit une montagne de cuivre que le Grand-Esprit a enlevée et

[1] Cette ancienne tradition d'une chaîne de montagnes et d'un lac immense situés au nord-ouest du lac Supérieur, indique assez les montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique.

transportée ailleurs depuis long-temps; mais il a semé sur le rivage des pierres du même métal qui ont une vertu singulière : elles rendent invisibles ceux qui les portent. Le Grand-Esprit ne veut pas qu'on touche à ces pierres. Un jour des Algonquins furent assez téméraires pour en enlever une; à peine étoient-ils rentrés dans leurs canots qu'un Manitou de plus de soixante coudées de hauteur, sortant du fond d'une forêt, les poursuivit : les vagues lui alloient à peine à la ceinture; il obligea les Algonquins de jeter dans les flots le trésor qu'ils avoient ravi.

Sur les bords du lac Huron, le Grand-Esprit a fait chanter le lièvre blanc comme un oiseau, et donné la voix d'un chat à l'oiseau bleu.

Athaënsic a planté dans les îles du lac Érié l'*herbe à la puce :* si un guerrier regarde cette herbe, il est saisi de la fièvre; s'il la touche, un feu subtil court sur sa peau. Athaënsic planta encore au bord du lac Érié le cèdre blanc pour détruire la race des hommes : la vapeur de l'arbre fait mourir l'enfant dans le sein de la jeune mère, comme la pluie fait couler la grappe sur la vigne.

Le Grand-Lièvre a donné la sagesse au chat-huant du lac Érié. Cet oiseau fait la chasse aux souris pendant l'été; il les mutile, et les emporte toutes vivantes dans sa demeure, où il prend soin de les engraisser pour l'hiver. Cela ne ressemble pas trop mal aux maîtres des peuples.

A la cataracte du Niagara habite le Génie redoutable des Iroquois.

Auprès du lac Ontario, des ramiers mâles se précipitent le matin dans la rivière Génessé; le soir ils

sont suivis d'un pareil nombre de femelles : ils vont chercher la belle Andaé qui fut retirée de la contrée des âmes par les chants de son époux.

Le petit oiseau du lac Ontario fait la guerre au serpent noir. Voici ce qui a donné lieu à cette guerre.

Hondioun étoit un fameux chef des Iroquois, constructeurs de cabanes. Il vit la jeune Almilao, et il fut étonné. Il dansa trois fois de colère, car Almilao étoit fille de la nation des Hurons, ennemis des Iroquois. Hondioun retourna à sa hutte en disant : « C'est « égal; » mais l'âme du guerrier ne parloit pas ainsi.

Il demeura couché sur la natte pendant deux soleils, et il ne put dormir : au troisième soleil il ferma les yeux, et vit un ours dans ses songes. Il se prépara à la mort.

Il se lève, prend ses armes, traverse les forêts, et arrive à la hutte d'Almilao dans le pays des ennemis. Il faisoit nuit.

Almilao entend marcher dans sa cabane; elle dit: « Akouessan, assieds-toi sur ma natte. » Hondioun s'assit sans parler sur la natte. Athaënsic et sa rage étoit dans son cœur. Almilao jette un bras autour du guerrier iroquois sans le connoître, et cherche ses lèvres. Hondioun l'aima comme la lune.

Akouessan l'Abénaquis, allié des Hurons, arrive; il s'approche dans les ténèbres : les amants dormoient. Il se glisse auprès d'Almilao, sans apercevoir Hondioun roulé dans les peaux de la couche. Akouessan enchanta le sommeil de sa maîtresse.

Hondioun s'éveille, étend la main, touche la chevelure d'un guerrier. Le cri de guerre ébranle la ca-

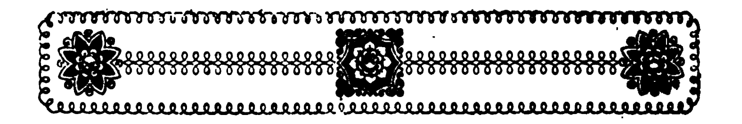
bane. Les Sachems des Hurons accourent. Akouessan l'Abénaquis n'étoit plus.

Hondioun, le chef iroquois, est attaché au poteau des prisonniers; il chante sa chanson de mort; il appelle Almilao au milieu du feu, et invite la fille huronne à lui dévorer le cœur. Celle-ci pleuroit et sourioit : la vie et la mort étoient sur ses lèvres.

Le Grand-Lièvre fit entrer l'âme d'Hondioun dans le serpent noir, et celle d'Almilao dans le petit oiseau du lac Ontario. Le petit oiseau attaque le serpent noir, et l'étend mort d'un coup de bec. Akouessan fut changé en homme marin.

Le Grand-Lièvre fit une grotte de marbre noir et vert dans le pays des Abénaquis; il planta un arbre dans le lac salé (la mer), à l'entrée de la grotte. Tous les efforts des chairs blanches n'ont jamais pu arracher cet arbre. Lorsque la tempête souffle sur ce lac sans rivage, le Grand-Lièvre descend du rocher bleu, et vient pleurer sous l'arbre Hondioun, Almilao et Akouessan.

C'est ainsi que les fables des Sauvages amènent le voyageur du fond des lacs du Canada aux rivages de l'Atlantique. Moïse, Lucrèce et Ovide sembloient avoir légué à ces peuples, le premier sa tradition, le second sa mauvaise physique, le troisième ses métamorphoses. Il y avoit dans tout cela assez de religion, de mensonge et de poésie, pour s'instruire, s'égarer et se consoler.



GOUVERNEMENT.

LES NATCHEZ.

DESPOTISME DANS L'ÉTAT DE NATURE.

Presque toujours on a confondu l'état de nature avec l'état sauvage : de cette méprise il est arrivé qu'on s'est figuré que les Sauvages n'avoient point de gouvernement, que chaque famille étoit simplement conduite par son chef ou par son père; qu'une chasse ou une guerre réunissoit occasionnellement les familles dans un intérêt commun; mais que cet intérêt satisfait, les familles retournoient à leur isolement et à leur indépendance.

Ce sont là de notables erreurs. On retrouve parmi les Sauvages le type de tous les gouvernements connus des peuples civilisés, depuis le despotisme jusqu'à la république, en passant par la monarchie limitée ou absolue, élective ou héréditaire.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale connoissent les monarchies et les républiques représentatives; le fédéralisme étoit une des formes politiques les plus communes employées par eux : l'étendue de

leur désert avoit fait pour la science de leurs gouvernements ce que l'excès de la population a produit pour les nôtres.

L'erreur où l'on est tombé relativement à l'existence politique du gouvernement sauvage est d'autant plus singulière que l'on auroit dû être éclairé par l'histoire des Grecs et des Romains : à la naissance de leur empire, ils avoient des institutions très-compliquées.

Les lois politiques naissent chez les hommes avant les lois civiles, qui sembleroient néanmoins devoir précéder les premières; mais il est de fait que le *pouvoir* s'est réglé avant le *droit*, parce que les hommes ont besoin de se défendre contre l'arbitraire avant de fixer les rapports qu'ils ont entre eux.

Les lois politiques naissent spontanément avec l'homme, et s'établissent sans antécédents; on les rencontre chez les hordes les plus barbares.

Les lois civiles, au contraire, se forment par les usages : ce qui étoit une coutume religieuse pour le mariage d'une fille et d'un garçon, pour la naissance d'un enfant, pour la mort d'un chef de famille, se transforme en loi par le laps de temps. La propriété particulière, inconnue des peuples chasseurs, est encore une source de lois civiles qui manque à l'état de nature. Aussi n'existoit-il point chez les Indiens de l'Amérique septentrionale de code de délits et de peines. Les crimes contre les choses et les personnes étoient punis par la famille, non par la loi. La vengeance étoit la justice : le droit naturel poursuivoit, chez l'homme sauvage, ce que le droit public atteint chez l'homme policé.

Rassemblons d'abord les traits communs à tous les gouvernements des Sauvages, puis nous entrerons dans le détail de chacun de ces gouvernements.

Les nations indiennes sont divisées en tribus; chaque tribu a un chef héréditaire différent du chef militaire, qui tire son droit de l'élection, comme chez les anciens Germains.

Les tribus portent un nom particulier : la tribu de l'Aigle, de l'Ours, du Castor, etc. Les emblèmes qui servent à distinguer les tribus deviennent des enseignes à la guerre, des sceaux au bas des traités.

Les chefs des tribus et des divisions des tribus tirent leurs noms de quelque qualité, de quelque défaut de leur esprit ou de leur personne, de quelque circonstance de leur vie. Ainsi l'un s'appelle le bison blanc, l'autre la jambe cassée, la bouche plate, le jour sombre, le dardeur, la belle voix, le tueur de castors, le cœur de feu, etc.

Il en fut ainsi dans la Grèce : à Rome, Coclès tira son nom de ses yeux rapprochés, ou de la perte de son œil; et Cicéron de la verrue ou de l'industrie de son aïeul. L'histoire moderne compte ses rois et ses guerriers, Chauve, Bègue, Roux, Boiteux, Martel ou marteau, Capet ou grosse tête, etc.

Les conseils des nations indiennes se composent des chefs des tribus, des chefs militaires, des matrones, des orateurs, des prophètes ou jongleurs, des médecins; mais ces conseils varient selon la constitution des peuples.

Le spectacle d'un conseil de Sauvages est très-pittoresque. Quand la cérémonie du calumet est achevée un orateur prend la parole. Les membres du

conseil sont assis ou couchés à terre dans diverses attitudes : les uns, tout nus, n'ont pour s'envelopper qu'une peau de buffle; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblent à des statues égyptiennes; d'autres entremêlent à des ornements sauvages, à des plumes, à des becs d'oiseau, à des griffes d'ours, à des cornes de buffle, à des os de castor, à des dents de poisson, entremêlent, dis-je, des ornements européens. Les visages sont bariolés de diverses couleurs, ou peinturés de blanc ou de noir. On écoute attentivement l'orateur; chacune de ses pauses est accueillie par le cri d'applaudissement : *Oah! oah!*

Des nations aussi simples ne devroient avoir rien à débattre en politique; cependant il est vrai qu'aucun peuple civilisé ne traite plus de choses à la fois. C'est une ambassade à envoyer à une tribu pour la féliciter de ses victoires, un pacte d'alliance à conclure ou à renouveler, une explication à demander sur la violation d'un territoire, une députation à faire partir pour aller pleurer sur la mort d'un chef, un suffrage à donner dans une diète, un chef à élire, un compétiteur à écarter, une médiation à offrir ou à accepter pour faire poser les armes à deux peuples; une balance à maintenir, afin que telle nation ne devienne pas trop forte et ne menace pas la liberté des autres. Toutes ces affaires sont discutées avec ordre; les raisons pour et contre sont déduites avec clarté. On a connu des Sachems qui possédoient à fond toutes ces matières et qui parloient avec une profondeur de vue et de jugement dont peu d'hommes d'état en Europe seroient capables.

Les délibérations du conseil sont marquées dans

des colliers de diverses couleurs; archives de l'État qui renferment les traités de guerre, de paix et d'alliance, avec toutes les conditions et clauses de ces traités. D'autres colliers contiennent les harangues prononcées dans les divers conseils. J'ai mentionné ailleurs la mémoire artificielle dont usoient les Iroquois pour retenir un long discours. Le travail se partageoit entre des guerriers qui, au moyen de quelques osselets, apprenoient par cœur, ou plutôt écrivoient dans leur mémoire la partie du discours qu'ils étoient chargés de reproduire[1].

Les arrêtés des Sachems sont quelquefois gravés sur des arbres en signes énigmatiques. Le temps, qui ronge nos vieilles chroniques, détruit également celles des Sauvages, mais d'une autre manière; il étend une nouvelle écorce sur le papyrus qui garde l'histoire de l'Indien : au bout d'un petit nombre d'années, l'Indien et son histoire ont disparu à l'ombre du même arbre.

Passons maintenant à l'histoire des institutions particulières des gouvernements indiens, en commençant par le despotisme.

Il faut remarquer d'abord que partout où le despotisme est établi, règne une espèce de civilisation *physique*, telle qu'on la trouve chez la plupart des peuples de l'Asie, et telle qu'elle existoit au Pérou et au Mexique. L'homme qui ne peut plus se mêler des affaires publiques, et qui livre sa vie à un maître comme une brute ou comme un enfant, a tout le

[1] On peut voir dans *les Natchez* la description d'un conseil de Sauvages, tenu sur le Rocher du lac : les détails en sont rigoureusement historiques.

temps de s'occuper de son bien-être matériel. Le système de l'esclavage soumettant à cet homme d'autres bras que les siens, ces machines labourent son champ, embellissent sa demeure, fabriquent ses vêtements et préparent son repas. Mais, parvenu à un certain degré, cette civilisation du despotisme reste stationnaire; car le tyran supérieur, qui veut bien permettre quelques tyrannies particulières, conserve toujours le droit de vie et de mort sur ses sujets, et ceux-ci ont soin de se renfermer dans une médiocrité qui n'excite ni la cupidité, ni la jalousie du pouvoir.

Sous l'empire du despotisme, il y a donc commencement de luxe et d'administration, mais dans une mesure qui ne permet pas à l'industrie de se développer, ni au génie de l'homme d'arriver à la liberté par les lumières.

Ferdinand de Soto trouva des peuples de cette nature dans les Florides, et vint mourir au bord du Mississipi. Sur ce grand fleuve s'étendoit la domination des Natchez. Ceux-ci étoient originaires du Mexique, qu'ils ne quittèrent qu'après la chute du trône de Montezume. L'époque de l'émigration des Natchez concorde avec celle des Chicassais qui venoient du Pérou, également chassés de leur terre natale par l'invasion des Espagnols.

Un chef surnommé *le Soleil* gouvernoit les Natchez: ce chef prétendoit descendre de l'astre du jour. La succession au trône avoit lieu par les femmes : ce n'étoit pas le fils même du *Soleil* qui lui succédoit, mais le fils de sa sœur ou de sa plus proche parente.

Cette *femme-chef*, tel étoit son nom, avoit avec le *Soleil* une garde de jeunes gens appelés *Allouez*.

Les dignitaires au-dessous du *Soleil* étoient les deux chefs de guerre, les deux prêtres, les deux officiers pour les traités, l'inspecteur des ouvrages et des greniers publics, homme puissant, appelé le *Chef de la farine*, et les quatre maîtres des cérémonies.

La récolte, faite en commun et mise sous la garde du *Soleil*, fut dans l'origine la cause principale de l'établissement de la tyrannie. Seul dépositaire de la fortune publique, le monarque en profita pour se faire des créatures : il donnoit aux uns aux dépens des autres; il inventa cette hiérarchie de places qui intéressent une foule d'hommes au pouvoir, par la complicité dans l'oppression. Le *Soleil* s'entoura de satellites prêts à exécuter ses ordres. Au bout de quelques générations, des classes se formèrent dans l'État : ceux qui descendoient des généraux ou des officiers des *Allouez* se prétendirent nobles; on les crut. Alors furent inventées une multitude de lois : chaque individu se vit obligé de porter au *Soleil* une partie de sa chasse ou de sa pêche. Si celui-ci commandoit tel ou tel travail, on étoit tenu de l'exécuter sans en recevoir de salaire. En imposant la corvée, le *Soleil* s'empara du droit de juger. « Qu'on me défasse de ce chien, disoit-il, et ses gardes obéissoient. »

Le despotisme du *Soleil* enfanta celui de la *femme-chef*, et ensuite celui des nobles. Quand une nation devient esclave, il se forme une chaîne de tyrans depuis la première classe jusqu'à la dernière. L'arbitraire du pouvoir de la *femme-chef* prit le caractère

du sexe de cette souveraine; il se porta du côté des mœurs. La *femme-chef* se crut maîtresse de prendre autant de maris et d'amants qu'elle le voulut : elle faisoit ensuite étrangler les objets de ses caprices. En peu de temps il fut admis que le jeune *Soleil*, en parvenant au trône, pouvoit faire étrangler son père, lorsque celui-ci n'étoit pas noble.

Cette corruption de la mère de l'héritier du trône descendit aux autres femmes. Les nobles pouvoient abuser des vierges, et même des jeunes épouses, dans toute la nation. Le *Soleil* avoit été jusqu'à ordonner une prostitution générale des femmes, comme cela se pratiquoit à certaines initiations babyloniennes.

A tous ces maux il n'en manquoit plus qu'un, la superstition : les Natchez en furent accablés. Les prêtres s'étudièrent à fortifier la tyrannie par la dégradation de la raison du peuple. Ce devint un honneur insigne, une action méritoire pour le ciel, que de se tuer sur le tombeau d'un noble : il y avoit des chefs dont les funérailles entraînoient le massacre de plus de cent victimes. Ces oppresseurs sembloient n'abandonner le pouvoir absolu dans la vie que pour hériter de la tyrannie de la mort : on obéissoit encore à un cadavre, tant on étoit façonné à l'esclavage! Bien plus, on sollicitoit quelquefois, dix ans d'avance, l'honneur d'accompagner le *Soleil* au pays des âmes. Le ciel permettoit une justice : ces mêmes *Allouez*, par qui la servitude avoit été fondée, recueilloient le fruit de leurs œuvres; l'opinion les obligeoit de se percer de leur poignard aux obsèques de leur maître : le suicide devenoit le digne ornement de la pompe funèbre du despotisme. Mais que servoit au souverain

des Natchez d'emmener sa garde au-delà de la vie? pouvoit-elle le défendre contre l'éternel vengeur opprimé?

Une *femme-chef* étant morte, son mari, qui n'étoit pas noble, fut étouffé. La fille aînée de la *femme-chef*, qui lui succédoit en dignité, ordonna l'étranglement de douze enfants : ces douze corps furent rangés autour de ceux de l'ancienne *femme-chef* et de son mari. Ces quatorze cadavres étoient déposés sur un brancard pompeusement décoré.

Quatorze *Allouez* enlevèrent le lit funèbre. Le convoi se mit en marche : les pères et les mères des enfants étranglés ouvroient la marche, marchant lentement deux à deux, et portant leurs enfants morts dans leurs bras. Quatorze victimes qui s'étoient dévouées à la mort suivoient le lit funèbre, tenant dans leurs mains le cordon fatal qu'elles avoient filé elles-mêmes. Les plus proches parents de ces victimes les environnoient. La famille de la *femme-chef* fermoit le cortége.

De dix pas en dix pas les pères et les mères qui précédoient la Théorie laissoient tomber les corps de leurs enfants : les hommes qui portoient le brancard marchoient sur ces corps; de sorte que quand on arriva au temple, les chairs de ces tendres hosties tomboient en lambeaux.

Le convoi s'arrêta au lieu de la sépulture. On déshabilla les quatorze personnes dévouées : elles s'assirent à terre; un *Allouez* s'assit sur les genoux de chacune d'elles, un autre leur tint les mains par derrière; on leur fit avaler trois morceaux de tabac et boire un peu d'eau; on leur passa le lacet au cou, et les parents

de la *femme-chef* tirèrent en chantant, sur les deux bouts du lacet.

On a peine à comprendre comment un peuple chez lequel la propriété individuelle étoit inconnue, et qui ignoroit la plupart des besoins de la société, avoit pu tomber sous un pareil joug. D'un côté les hommes nus, la liberté de la nature; de l'autre des exactions sans exemple, un despotisme qui passe ce qu'on a vu de plus formidable au milieu des peuples civilisés; l'innocence et les vertus primitives d'un état politique à son berceau, la corruption et les crimes d'un gouvernement décrépit: quel monstrueux assemblage!

Une révolution simple, naturelle, presque sans effort, délivra en partie les Natchez de leurs chaînes. Accablés du joug des nobles et du *Soleil*, ils se contentèrent de se retirer dans les bois; la solitude leur rendit la liberté. Le *Soleil*, demeuré au *grand village*, n'ayant plus rien à donner aux *Allouez*, puisqu'on ne cultivoit plus le champ commun, fut abandonné de ces mercenaires. Ce *Soleil* eut pour successeur un prince raisonnable. Celui-ci ne rétablit point les gardes; il abolit les usages tyranniques, rappela ses sujets et leur fit aimer son gouvernement. Un conseil de vieillards formé par lui détruisit le principe de la tyrannie, en réglant d'une manière nouvelle la propriété commune.

Les nations sauvages, sous l'empire des idées primitives, ont un invincible éloignement pour la propriété particulière, fondement de l'ordre social. De là, chez quelques Indiens, cette propriété commune, ce champ public des moissons, ces récoltes déposées dans des greniers où chacun vient puiser selon ses

besoins; mais de là aussi la puissance des chefs qui veillent à ces trésors, et qui finissent par les distribuer au profit de leur ambition.

Les Natchez régénérés trouvèrent un moyen de se mettre à l'abri de la propriété particulière, sans tomber dans l'inconvénient de la propriété commune. Le champ public fut divisé en autant de lots qu'il y avoit de familles. Chaque famille emportoit chez elle la moisson contenue dans un de ces lots. Ainsi le grenier public fut détruit, en même temps que le champ commun resta; et comme chaque famille ne recueilloit pas précisément le produit du carré qu'elle avoit labouré et semé, elle ne pouvoit pas dire qu'elle avoit un droit particulier à la jouissance de ce qu'elle avoit reçu. Ce ne fut plus la communauté de la terre, mais la communauté du travail qui fit la propriété commune.

Les Natchez conservèrent l'extérieur et les formes de leurs anciennes institutions : ils ne cessèrent point d'avoir une monarchie absolue, un *Soleil*, une *femme-chef*, et différents ordres ou différentes classes d'hommes; mais ce n'étoit plus que des souvenirs du passé; souvenirs utiles aux peuples, chez lesquels il n'est jamais bon de détruire l'autorité des aïeux. On entretint toujours le feu perpétuel dans le temple; on ne toucha pas même aux cendres des anciens chefs déposés dans cet édifice, parce qu'il y a crime à violer l'asile des morts, et qu'après tout, la poussière des tyrans donne d'aussi grandes leçons que celle des autres hommes.



LES MUSCOGULGES.

MONARCHIE LIMITÉE DANS L'ÉTAT DE NATURE.

A l'orient du pays des Natchez accablés par le despotisme, les Muscogulges présentoient dans l'échelle des gouvernements des Sauvages la monarchie constitutionnelle ou limitée.

Les Muscogulges forment avec les Siminoles, dans l'ancienne Floride, la confédération des Creeks. Ils ont un chef appelé Mico, roi ou magistrat.

Le Mico, reconnu pour le premier homme de la nation, reçoit toutes sortes de marques de respect. Lorsqu'il préside le conseil, on lui rend des hommages presque abjects; lorsqu'il est absent, son siége reste vide.

Le Mico convoque le conseil pour délibérer sur la paix et sur la guerre; à lui s'adressent les ambassadeurs et les étrangers qui arrivent chez la nation.

La royauté du Mico est élective et inamovible. Les vieillards nomment le Mico; le corps des guerriers confirme la nomination. Il faut avoir versé son sang dans les combats, ou s'être distingué par sa raison,

son génie, son éloquence, pour aspirer à la place de Mico. Ce souverain, qui ne doit sa puissance qu'à son mérite, s'élève sur la confédération des Creeks, comme le soleil pour animer et féconder la terre.

Le Mico ne porte aucune marque de distinction : hors du conseil, c'est un simple Sachem qui se mêle à la foule, cause, fume, boit la coupe avec tous les guerriers : un étranger ne pourroit le reconnoître. Dans le conseil même, où il reçoit tant d'honneurs, il n'a que sa voix ; toute son influence est dans sa sagesse : son avis est généralement suivi, parce que son avis est presque toujours le meilleur.

La vénération des Muscogulges pour le Mico est extrême. Si un jeune homme est tenté de faire une chose déshonnête, son compagnon lui dit : « Prends « garde, le Mico te voit, » et le jeune homme s'arrête : c'est l'action du despotisme invisible de la vertu.

Le Mico jouit cependant d'une prérogative dangereuse. Les moissons, chez les Muscogulges, se font en commun. Chaque famille, après avoir reçu son lot, est obligée d'en porter une partie dans un grenier public, où le Mico puise à volonté. L'abus d'un pareil privilége produisit la tyrannie des *Soleils* des Natchez, comme nous venons de le voir.

Après le Mico, la plus grande autorité de l'État réside dans le conseil des vieillards. Ce conseil décide de la paix et de la guerre, et applique les ordres du Mico ; institution politique singulière. Dans la monarchie des peuples civilisés, le roi est le pouvoir exécutif, et le conseil ou l'assemblée nationale, le pouvoir législatif : ici, c'est l'opposé ; le monarque fait les lois et le conseil les exécute. Ces Sauvages ont

peut-être pensé qu'il y avoit moins de péril à investir un conseil de vieillards du pouvoir exécutif, qu'à remettre ce pouvoir aux mains d'un seul homme. D'un autre côté, l'expérience ayant prouvé qu'un seul homme d'un âge mûr, d'un esprit réfléchi élabore mieux des lois qu'un corps délibérant, les Muscogulgss ont placé le pouvoir législatif dans le roi.

Mais le conseil des Muscogulges a un vice capital; il est sous la direction immédiate du grand jongleur, qui le conduit par la crainte des sortiléges et par la divination des songes. Les prêtres forment chez cette nation un collége redoutable qui menace de s'emparer des divers pouvoirs.

Le chef de guerre, indépendant du Mico, exerce une puissance absolue sur la jeunesse armée. Néanmoins, si la nation est dans un péril imminent, le Mico devient pour un temps limité général au dehors, comme il est magistrat au dedans.

Tel est, ou plutôt tel étoit le gouvernement muscogulge considéré en lui-même et à part. Il a d'autres rapports comme gouvernement fédératif.

Les Muscogulges, nation fière et ambitieuse, vinrent de l'ouest, et s'emparèrent de la Floride après en avoir extirpé les Yamases, ses premiers habitants[1].

[1] Ces traditions des migrations indiennes sont obscures et contradictoires. Quelques hommes instruits regardent les tribus des Florides comme un débris de la grande nation des Alligewis qui habitoient les vallées du Mississipi et de l'Ohio, et que chassèrent vers les douzième et treizième siècles les Lennilénaps (les Iroquois et les Sauvages Delaware), horde nomade et belliqueuse, venue du nord et de l'ouest, c'est-à-dire des côtes voisines du détroit de Behring.

Bientôt après, les Siminoles, arrivant de l'est, firent alliance avec les Muscogulges. Ceux-ci, étant les plus forts, forcèrent ceux-là d'entrer dans une confédération, en vertu de laquelle les Siminoles envoient des députés au grand village des Muscogulges, et se trouvent ainsi gouvernés en partie par le Mico de ces derniers.

Les deux nations réunies furent appelées par les Européens la nation des Creeks, et divisées par eux en Creeks supérieurs, les Muscogulges, et en Creeks inférieurs, les Siminoles. L'ambition des Muscogulges n'étant pas satisfaite, ils portèrent la guerre chez les Chéroquois et chez les Chicassais, et les obligèrent d'entrer dans l'alliance commune, confédération aussi célèbre dans le midi de l'Amérique septentrionale que celle des Iroquois dans le nord. N'est-il pas singulier de voir des Sauvages tenter la réunion des Indiens dans une république fédérative, au même lieu où les Européens devoient établir un gouvernement de cette nature?

Les Muscogulges, en faisant des traités avec les blancs, ont stipulé que ceux-ci ne vendroient point d'eau-de-vie aux nations alliées. Dans les villages des Creeks on ne souffroit qu'un seul marchand Européen : il y résidoit sous la sauve-garde publique. On ne violoit jamais à son égard les lois de la plus exacte probité; il alloit et venoit en sûreté de sa fortune comme de sa vie.

Les Muscogulges sont enclins à l'oisiveté et aux fêtes; ils cultivent la terre; ils ont des troupeaux et des chevaux de race espagnole; ils ont aussi des esclaves. Le serf travaille aux champs, cultive dans le

jardin les fruits et les fleurs, tient la cabane propre et prépare les repas. Il est logé, vêtu et nourri comme ses maîtres. S'il se marie, ses enfants sont libres; ils entrent dans leur droit naturel par la naissance. Le malheur du père et de la mère ne passe point à leur postérité; les Muscogulges n'ont point voulu que la servitude fût héréditaire : belle leçon que des Sauvages ont donnée aux hommes civilisés!

Tel est néanmoins l'esclavage : quelle que soit sa douceur, il dégrade les vertus. Le Muscogulge, hardi, bruyant, impétueux, supportant à peine la moindre contradiction, est servi par le Yamase timide, silencieux, patient, abject. Ce Yamase, ancien maître des Florides, est cependant de race indienne; il combattit en héros pour sauver son pays de l'invasion des Muscogulges; mais la fortune le trahit. Qui a mis entre le Yamase d'autrefois et le Yamase d'aujourd'hui, entre ce Yamase vaincu et ce Muscogulge vainqueur, une si grande différence? deux mots : liberté et servitude.

Les villages muscogulges sont bâtis d'une manière particulière : chaque famille a presque toujours quatre maisons ou quatre cabanes pareilles. Ces quatre cabanes se font face les unes aux autres, et forment entre elles une cour carrée d'environ un demi-arpent : on entre dans cette cour par les quatre angles. Les cabanes, construites en planches, sont enduites en dehors et en dedans d'un mortier rouge qui ressemble à de la terre de briques. Des morceaux d'écorces de cyprès disposés comme des écailles de tortue servent de toiture aux bâtiments.

Au centre du principal village, et dans l'endroit le

plus élevé, est une place publique environnée de quatre longues galeries. L'une de ces galeries est la salle du conseil, qui se tient tous les jours pour l'expédition des affaires. Cette salle se divise en deux chambres par une cloison longitudinale : l'appartement du fond est ainsi privé de lumière; on n'y entre que par une ouverture surbaissée pratiquée au bas de la cloison. Dans ce sanctuaire sont déposés les trésors de la religion et de la politique : les chapelets de corne de cerf, la coupe à médecine, les chichikoués, le calumet de paix, l'étendard national fait d'une queue d'aiglé. Il n'y a que le Mico, le chef de guerre et le grand-prêtre qui puissent entrer dans ce lieu redoutable.

La chambre extérieure de la salle du conseil est coupée en trois parties, par trois petites cloisons transversales, à hauteur d'appui. Dans ces trois balcons s'élèvent trois rangs de gradins appuyés contre les parois du sanctuaire. C'est sur ces bancs couverts de nattes que s'asseyent les Sachems et les guerriers.

Les trois autres galeries, qui forment avec la galerie du conseil l'enceinte de la place publique, sont pareillement divisées chacune en trois parties; mais elles n'ont point de cloison longitudinale. Ces galeries se nomment *galeries du banquet :* on y trouve toujours une foule bruyante occupée de divers jeux.

Les murs, les cloisons, les colonnes de bois de ces galeries sont chargés d'ornements hiéroglyphiques qui renferment les secrets sacerdotaux et politiques de la nation. Ces peintures représentent des hommes dans diverses attitudes, des oiseaux et des quadrupèdes à tête d'hommes, des hommes à tête d'animaux. Le

dessin de ces ornements est tracé avec hardiesse et dans des proportions naturelles; la couleur en est vive, mais appliquée sans art. L'ordre d'architecture des colonnes varie dans les villages selon la tribu qui habite ces villages : à Otasses les colonnes sont tournées en spirales, parce que les Muscogulges d'Otasses sont de la tribu du serpent.

Il y a chez cette nation une ville de paix et une ville de sang. La ville de paix est la capitale même de la confédération de Creeks, et se nomme Apalachucla. Dans cette ville on ne verse jamais le sang, et quand il s'agit d'une paix générale, les députés des Creeks y sont convoqués.

La ville de sang est appelée Coweta; elle est située à douze milles d'Apalachucla : c'est là que l'on délibère de la guerre.

On remarque, dans la confédération des Creeks, les Sauvages qui habitent le beau village d'Uche, composé de deux mille habitants, et qui peut armer cinq cents guerriers. Ces Sauvages parlent la langue *savanna* ou *savantica;* langue radicalement différente de la langue muscogulge. Les alliés du village d'Uche sont ordinairement dans le conseil d'un avis différent des autres alliés, qui les voient avec jalousie; mais on est assez sage de part et d'autre pour n'en pas venir à une rupture.

Les Siminoles, moins nombreux que les Muscogulges, n'ont guère que neuf villages, tous situés sur la rivière Flint. Vous ne pouvez faire un pas dans leur pays sans découvrir des savanes, des lacs, des fontaines, des rivières de la plus belle eau. Le Siminole respire la gaieté, le contentement, l'amour: sa

démarche est légère, son abord ouvert et serein; ses gestes décèlent l'activité et la vie; il parle beaucoup et avec volubilité, son langage est harmonieux et facile. Ce caractère aimable et volage est si prononcé chez ce peuple, qu'il peut à peine prendre un maintien digne dans les assemblées politiques de la confédération.

Les Siminoles et les Muscogulges sont d'une assez grande taille, et, par un contraste extraordinaire, leurs femmes sont la plus petite race de femmes connue en Amérique: elles atteignent rarement la hauteur de quatre pieds deux ou trois pouces; leurs mains et leurs pieds ressemblent à ceux d'une Européenne de neuf ou dix ans. Mais la nature les a dédommagées de cette espèce d'injustice: leur taille est élégante et gracieuse; leurs yeux sont noirs, extrêmement longs, pleins de langueur et de modestie. Elles baissent leurs paupières avec une sorte de pudeur voluptueuse: si on ne les voyoit pas, lorsqu'elles parlent, on croiroit entendre des enfants qui ne prononcent que des mots à moitié formés.

Les femmes Creeks travaillent moins que les autres femmes Indiennes: elles s'occupent de broderies, de teinture et d'autres petits ouvrages. Les esclaves leur épargnent le soin de cultiver la terre; mais elles aident pourtant, ainsi que les guerriers, à recueillir la moisson.

Les Muscogulges sont renommés pour la poésie et pour la musique. La troisième nuit de la fête du maïs nouveau, on s'assemble dans la galerie du conseil; on se dispute le prix du chant. Ce prix est décerné à la pluralité des voix, par le Mico: c'est une

branche de chêne vert; les Hellènes briguoient une branche d'olivier. Les femmes concourent et souvent obtiennent la couronne : une de leurs odes est restée célèbre.

CHANSON DE LA CHAIR BLANCHE.

« La chair blanche vint de la Virginie. Elle étoit riche : elle avoit des étoffes bleues, de la poudre, des armes et du poison françois[1]. La chair blanche vit Tibeïma, l'Ikouessen[2].

« Je t'aime, dit-elle à la fille peinte : quand je m'approche de toi, je sens fondre la moelle de mes os; mes yeux se troublent; je me sens mourir.

« La fille peinte, qui vouloit les richesses de la chair blanche, lui répondit : « Laisse-moi graver mon nom sur tes lèvres; presse mon sein contre ton sein. »

« Tibeïma et la chair blanche bâtirent une cabane. L'Ikouessen dissipa les grandes richesses de l'étranger, et fut infidèle. La chair blanche le sut; mais elle ne put cesser d'aimer. Elle alloit de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibeïma. Lorsque la chair blanche pouvoit obtenir un peu de feu liquide[3], elle le buvoit pour oublier sa douleur.

« Toujours aimant Tibeïma, toujours trompé par elle, l'homme blanc perdit l'esprit et se mit à courir

[1] Eau-de-vie. [2] Courtisane. [3] Eau-de-vie.

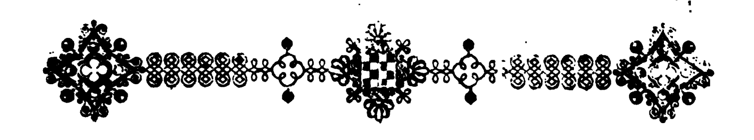
dans les bois. Le père de la fille peinte, illustre Sachem, lui fit des réprimandes : le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer est plus dur que le fruit du papaya.

« La chair blanche revint à sa cabane. Elle étoit nue ; elle portoit une longue barbe hérissée ; ses yeux étoient creux, ses lèvres pâles : elle s'assit sur une natte pour demander l'hospitalité dans sa propre cabane. L'homme blanc avoit faim : comme il étoit devenu insensé, il se croyoit un enfant, et prenoit Tibeïma pour sa mère.

« Tibeïma, qui avoit retrouvé des richesses avec un autre guerrier, dans l'ancienne cabane de la chair blanche, eut horreur de celui qu'elle avoit aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles à la porte, et mourut. Tibeïma mourut aussi. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point. »

Les Espagnols avoient placé, dans les beaux déserts de la Floride, une fontaine de Jouvence. N'étois-je donc pas autorisé à choisir ces déserts pour le pays de quelques autres illusions ?

On verra bientôt ce que sont devenus les Creeks et quel sort menace ce peuple qui marchoit à grands pas vers la civilisation.



LES HURONS ET LES IROQUOIS.

RÉPUBLIQUE DANS L'ÉTAT DE NATURE.

Si les Natchez offrent le type du despotisme dans l'état de nature, les Creeks le premier trait de la monarchie limitée; les Hurons et les Iroquois présentoient, dans le même état de nature, la forme du gouvernement républicain. Ils avoient, comme les Creeks, outre la constitution de la nation proprement dite, une assemblée générale représentative, et un pacte fédératif.

Le gouvernement des Hurons différoit un peu de celui des Iroquois. Auprès du conseil des tribus s'élevoit un chef héréditaire dont la succession se continuoit par les femmes, ainsi que chez les Natchez. Si la ligne de ce chef venoit à manquer, c'étoit la plus noble matrone de la tribu qui choisissoit un chef nouveau. L'influence des femmes devoit être considérable chez une nation où la politique et la nature leur donnoient tant de droits. Les historiens attribuent à cette influence une partie des bonnes et des mauvaises qualités du Huron.

Chez les nations de l'Asie, les femmes sont esclaves et n'ont aucune part au gouvernement; mais, chargées des soins domestiques, elles sont soustraites, en général, aux plus rudes travaux de la terre.

Chez les nations d'origine germanique, les femmes étoient libres, mais elles restoient étrangères aux actes de la politique, sinon à ceux du courage et de l'honneur.

Chez les tribus du nord de l'Amérique, les femmes participoient aux affaires de l'état, mais elles étoient employées à ces pénibles ouvrages qui sont dévolus aux hommes dans l'Europe civilisée. Esclaves et bêtes de somme dans les champs et à la chasse, elles devenoient libres et reines dans les assemblées de la famille et dans les conseils de la nation. Il faut remonter aux Gaulois pour retrouver quelque chose de cette condition des femmes chez un peuple.

Les Iroquois ou les Cinq nations[1], appelés, dans la langue algonquine, les *Agannonsioni*, étoient une colonie des Hurons. Ils se séparèrent de ces derniers à une époque ignorée, ils abandonnèrent les bords du lac Huron, et se fixèrent sur la rive méridionale du fleuve Hochelaga (le Saint-Laurent), non loin du lac Champlain. Dans la suite ils remontèrent jusqu'au lac Ontario, et occupèrent le pays situé entre le lac Érié et les sources de la rivière d'Albany.

Les Iroquois offrent un grand exemple du changement que l'oppression et l'indépendance peuvent opérer dans le caractère des hommes. Après avoir quitté les Hurons, ils se livrèrent à la culture des

[1] Six, selon la division des Anglois.

terres, devinrent une nation agricole et paisible, d'où ils tirèrent leur nom d'*Agannonsioni*.

Leurs voisins, les *Adirondacs*, dont nous avons fait les *Algonquins*, peuple guerrier et chasseur qui étendoit sa domination sur un pays immense, méprisèrent les Hurons émigrants dont ils achetoient les récoltes. Il arriva que les Algonquins invitèrent quelques jeunes Iroquois à une chasse; ceux-ci s'y distinguèrent de telle sorte que les Algonquins jaloux les massacrèrent.

Les Iroquois coururent aux armes pour la première fois : battus d'abord, ils résolurent de périr jusqu'au dernier, ou d'être libres. Un génie guerrier, dont ils ne s'étoient pas doutés, se déploya tout à coup en eux. Ils défirent à leur tour les Algonquins, qui s'allièrent avec les Hurons dont les Iroquois tiroient leur origine. Ce fut au moment le plus chaud de cette querelle, que Jacques Cartier et ensuite Champelain, abordèrent au Canada. Les Algonquins s'unirent aux étrangers, et les Iroquois eurent à lutter contre les François, les Algonquins et les Hurons.

Bientôt les Hollandois arrivèrent à Manhatte (New-Yorck). Les Iroquois recherchèrent l'amitié de ces nouveaux Européens, se procurèrent des armes à feu, et devinrent, en peu de temps, plus habiles au maniement de ces armes que les blancs eux-mêmes. Il n'y a point, chez les peuples civilisés, d'exemple d'une guerre aussi longue et aussi implacable que celle que firent les Iroquois aux Algonquins et aux Hurons. Elle dura plus de trois siècles. Les Algonquins furent exterminés, et les Hurons réduits à une tribu réfugiée sous la protection du canon de Quebec,

La colonie françoise du Canada, au moment de succomber elle-même aux attaques des Iroquois, ne fut sauvée que par un calcul de la politique de ces Sauvages extraordinaires[1]. Il est probable que les Indiens du nord de l'Amérique furent gouvernés d'abord par des rois, comme les habitants de Rome et d'Athènes, et que ces monarchies se changèrent ensuite en républiques aristocratiques : on retrouvoit dans les principales bourgades huronnes et iroquoises des familles nobles ordinairement au nombre de trois. Ces familles étoient la souche des trois tribus principales; l'une de ces tribus jouissoit d'une sorte de prééminence: les membres de cette première tribu se traitoient de *frères*, et les membres des deux autres tribus de *cousins*.

Ces trois tribus portoient le nom de tribus huronnes : la tribu du Chevreuil, celle du Loup, celle de la Tortue. La dernière se partageoit en deux branches, la grande et petite Tortue.

Le gouvernement, extrêmement compliqué, se composoit de trois conseils, le conseil des assistants, le conseil des vieillards, le conseil des guerriers en état de porter les armes, c'est-à-dire du corps de la nation.

[1] D'autres traditions, comme on l'a vu, font des Iroquois une grande colonne de cette migration des Lennilénaps, venus des bords de l'Océan Pacifique. Cette colonne des Iroquois et des Hurons auroit chassé les peuplades du nord du Canada, parmi lesquelles se trouvoient les Algonquins, tandis que les Indiens Delaware, plus au midi, auroient descendu jusqu'à l'Atlantique en dispersant les peuples primitifs établis à l'est à l'ouest des Alleghanys.

Chaque famille fournissoit un député au conseil des assistants; ce député étoit nommé par les femmes qui choisissoient souvent une femme pour les représenter. Le conseil des assistants étoit le conseil suprême : ainsi la première puissance appartenoit aux femmes dont les hommes ne se disoient que les lieutenants; mais le conseil des vieillards prononçoit en dernier ressort, et devant lui étoient portées en appel les délibérations du conseil des assistants.

Les Iroquois avoient pensé qu'on ne se devoit pas priver de l'assistance d'un sexe dont l'esprit délié et ingénieux est fécond en ressources, et sait agir sur le cœur humain; mais ils avoient aussi pensé que les arrêts d'un conseil de femmes pourroient être passionnés; ils avoient voulu que ces arrêts fussent tempérés et comme refroidis par le jugement des vieillards. On retrouvoit ce conseil des femmes chez nos pères les Gaulois.

Le second conseil ou le conseil des vieillards étoit le modérateur entre le conseil des assistants et le conseil composé du corps des jeunes guerriers.

Tous les membres de ces trois conseils n'avoient pas le droit de prendre la parole : des orateurs choisis par chaque tribu traitoient devant les conseils des affaires de l'État : ces orateurs faisoient une étude particulière de la politique et de l'éloquence.

Cette coutume, qui seroit un obstacle à la liberté chez les peuples civilisés de l'Europe, n'étoit qu'une mesure d'ordre chez les Iroquois. Parmi ces peuples, on ne sacrifioit rien de la liberté particulière à la liberté générale. Aucun membre des trois conseils ne se regardoit lié individuellement par la délibération

des conseils. Toutefois il étoit sans exemple qu'un guerrier eût refusé de s'y soumettre.

La nation iroquoise se divisoit en cinq cantons : ces cantons n'étoient point dépendants les uns des autres ; ils pouvoient faire la paix et la guerre séparément. Les cantons neutres leur offroient, dans ce cas, leurs bons offices.

Les cinq cantons nommoient de temps en temps des députés qui renouveloient l'alliance générale. Dans cette diète, tenue au milieu des bois, on traitoit de quelques grandes entreprises pour l'honneur et la sûreté de toute la nation. Chaque député faisoit un rapport relatif au canton qu'il représentoit, et l'on délibéroit sur des moyens de prospérité commune.

Les Iroquois étoient aussi fameux par leur politique que par leurs armes. Placés entre les Anglois et les François, ils s'aperçurent bientôt de la rivalité de ces deux peuples. Ils comprirent qu'ils seroient recherchés par l'un et par l'autre : ils firent alliance avec les Anglois qu'ils n'aimoient pas, contre les François qu'ils estimoient, mais qui s'étoient unis aux Algonquins et aux Hurons. Cependant ils ne vouloient pas le triomphe complet d'un des deux partis étrangers : ainsi les Iroquois étoient prêts à disperser la colonie françoise du Canada, lorsqu'un ordre du conseil des Sachems arrêta l'armée et la força de revenir ; ainsi les François se voyoient au moment de conquérir la Nouvelle-Jersey, et d'en chasser les Anglois, lorsque les Iroquois firent marcher leurs cinq nations au secours des Anglois, et les sauvèrent.

L'Iroquois ne conservoit de commun avec le Huron que le langage : le Huron, gai, spirituel, volage,

d'une valeur brillante et téméraire, d'une taille haute et élégante, avoit l'air d'être né pour être l'allié des François.

L'Iroquois étoit au contraire d'une forte stature : poitrine large, jambes musculaires, bras nerveux. Les grands yeux ronds de l'Iroquois étincellent d'indépendance; tout son air étoit celui d'un héros; on voyoit reluire sur son front les hautes combinaisons de la pensée et les sentiments élevés de l'âme. Cet homme intrépide ne fut point étonné des armes à feu, lorsque, pour la première fois, on en usa contre lui; il tint ferme au sifflement des balles et au bruit du canon, comme s'il les eût entendus toute sa vie; il n'eut pas l'air d'y faire plus d'attention qu'à un orage. Aussitôt qu'il se put procurer un mousquet, il s'en servit mieux qu'un Européen. Il n'abandonna pas pour cela le casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche; mais il y ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la hache : il sembloit n'avoir jamais assez d'armes pour sa valeur. Doublement paré des instruments meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son visage barbouillé de noir, ses bras teints de sang, ce noble champion du Nouveau-Monde devint aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage qu'il défendit pied à pied contre l'étranger.

C'étoit dans l'éducation que les Iroquois plaçoient la source de leur vertu. Un jeune homme ne s'asseyoit jamais devant un vieillard : le respect pour l'âge étoit pareil à celui que Lycurgue avoit fait naître à Lacédémone. On accoutumoit la jeunesse à supporter les plus grandes privations, ainsi qu'à braver les plus

grands périls. De longs jeûnes commandés par la politique au nom de la religion, des chasses dangereuses, l'exercice continuel des armes, des jeux mâles et virils, avoient donné au caractère de l'Iroquois quelque chose d'indomptable. Souvent de petits garçons s'attachoient les bras ensemble, mettoient un charbon ardent sur leurs bras liés, et luttoient à qui soutiendroit plus long-temps la douleur. Si une jeune fille commettoit une faute et que sa mère lui jetât de l'eau au visage, cette seule réprimande portoit quelquefois cette jeune fille à s'étrangler.

L'Iroquois méprisoit la douleur comme la vie; un Sachem de cent années affrontoit les flammes du bûcher; il excitoit les ennemis à redoubler de cruauté; il les défioit de lui arracher un soupir. Cette magnanimité de la vieillesse n'avoit pour but que de donner un exemple aux jeunes guerriers, et de leur apprendre à devenir dignes de leurs pères.

Tout se ressentoit de cette grandeur chez ce peuple: sa langue, presque toute aspirée, étonnoit l'oreille. Quand un Iroquois parloit, on eût cru ouïr un homme qui, s'exprimant avec effort, passoit successivement des intonations les plus sourdes aux intonations les plus élevées.

Tel étoit l'Iroquois, avant que l'ombre et la destruction de la civilisation européenne se fussent étendues sur lui.

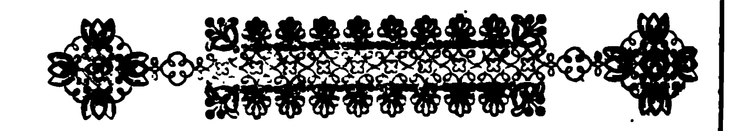
Bien que j'aie dit que le droit civil et le droit criminel sont à peu près inconnus des Indiens, l'usage, en quelques lieux, a suppléé à la loi.

Le meurtre, qui chez les Francs se rachetoit par une composition pécuniaire en rapport avec l'état des

personnes, ne se compense, chez les Sauvages, que par la mort du meurtrier. Dans l'Italie du moyen-âge, les familles respectives prenoient fait et cause pour tout ce qui concernoit leurs membres; de là ces vengeances héréditaires qui divisoient la nation, lorsque les familles ennemies étoient puissantes.

Chez les peuplades du nord de l'Amérique, la famille de l'homicide ne vient pas à son secours, mais les parents de l'homicidé se font un devoir de le venger. Le criminel que la loi ne menace pas, que ne défend pas la nature, ne rencontrant d'asile, ni dans les bois où les alliés du mort le poursuivent, ni chez les tribus étrangères qui le livreroient, ni à son foyer domestique qui ne le sauveroit pas, devient si misérable qu'un tribunal vengeur lui seroit un bien. Là au moins il y auroit une forme, une manière de le condamner ou de l'acquitter : car si la loi frappe, elle conserve, comme le temps qui sème et moissonne. Le meurtrier indien, las d'une vie errante, ne trouvant pas de famille publique pour le punir, se remet entre les mains d'une famille particulière qui l'immole : au défaut de la force armée, le crime conduit le criminel aux pieds du juge et du bourreau.

Le meurtre involontaire s'expioit quelquefois par des présents. Chez les Abénaquis, la loi prononçoit : on exposoit le corps de l'homme assassiné sur une espèce de claie en l'air; l'assassin, attaché à un poteau, étoit condamné à prendre sa nourriture, et à passer plusieurs jours à ce pilori de la mort.



ÉTAT ACTUEL

DES

SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Si je présentois au lecteur ce tableau de l'Amérique sauvage comme l'image fidèle de ce qui existe aujourd'hui, je tromperois le lecteur : j'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est. On retrouve sans doute encore plusieurs traits du caractère indien dans les tribus errantes du Nouveau-Monde, mais l'ensemble des mœurs, l'originalité des coutumes, la forme primitive des gouvernements, enfin le génie américain a disparu. Après avoir raconté le passé, il me reste à compléter mon travail en retraçant le présent.

Quand on aura retranché du récit des premiers navigateurs et des premiers colons qui reconnurent et défrichèrent la Louisiane, la Floride, la Géorgie, les deux Carolines, la Virginie, le Maryland, la Delaware, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-Yorck, et tout ce qu'on appela la Nouvelle-Angleterre, l'A-

cadie et le Canada, on ne pourra guère évaluer la population sauvage comprise entre le Missisipi et le fleuve Saint-Laurent, au moment de la découverte de ces contrées, au-dessous de trois millions d'hommes.

Aujourd'hui la population indienne de toute l'Amérique septentrionale, en n'y comprenant ni les Mexicains ni les Esquimaux, s'élève à peine à quatre cent mille âmes. Le recensement des peuples indigènes de cette partie du Nouveau-Monde n'a pas été fait; je vais le faire. Beaucoup d'hommes, beaucoup de tribus manqueront à l'appel : dernier historien de ces peuples, c'est leur registre mortuaire que je vais ouvrir.

En 1534, à l'arrivée de Jacques Cartier au Canada, et à l'époque de la fondation de Quebec par Champelain en 1608, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, avec leurs tribus alliées ou sujettes, savoir : les Etchemins, les Souriquois, les Bersiamites, les Papinaclets, les Montaguès, les Attikamègues, les Nipissings, les Temiscamings, les Amikouès, les Cristinaux, les Assiniboils, les Pouteouatamis, les Nokais, les Otchagras, les Miamis, armoient à peu près cinquante mille guerriers : ce qui suppose chez les Sauvages une population d'à peu près deux cent cinquante mille âmes. Au dire de Lahontan, chacun des cinq grands villages iroquois renfermoit quatorze mille habitants. Aujourd'hui on ne rencontre [illegible] bas Canada que six hameaux de Sauva[illegible] chrétiens : les Hurons de Corette, les A[illegible] Saint-François, les Algonquins, les Nipi[illegible] Iroquois du lac des deux montagnes, et les [illegible]

chie; foibles échantillons de plusieurs races qui ne sont plus, et qui, recueillis par la religion, offrent la double preuve de sa puissance à conserver et de celle des hommes à détruire.

Le reste des cinq nations iroquoises est enclavé dans les possessions angloises et américaines, et le nombre de tous les Sauvages que je viens de nommer est tout au plus de deux mille cinq cents à trois mille âmes.

Les Abénaquis qui, en 1587, occupoient l'Acadie (aujourd'hui le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse), les Sauvages du Maine qui détruisirent tous les établissements des blancs en 1675, et qui continuèrent leurs ravages jusqu'en 1748; les mêmes hordes qui firent subir le même sort au New-Hampshire; les Wampanoags, les Nipmucks, qui livrèrent des espèces de batailles rangées aux Anglois, assiégèrent Hadley, et donnèrent l'assaut à Brookfield dans le Massachusetts; les Indiens qui, dans les mêmes années 1673 et 1675, combattirent les Européens; les Pequots du Connecticut; les Indiens qui négocièrent la cession d'une partie de leurs terres avec les États de New-Yorck, de New-Jersey, de la Pensylvanie, de la Delaware; les Pyscataways du Maryland; les tribus qui obéissoient à Powhatan dans la Virginie; les Paraoustis dans les Carolines, tous ces peuples ont disparu [1].

Des nations nombreuses que Ferdinand de Soto

[1] La plupart de ces peuples appartenoient à la grande nation de Lennilénaps, dont les deux branches principales étoient les Iroquois et les Hurons au nord, et les Indiens Delaware au midi.

rencontra dans les Florides (et il faut comprendre sous ce nom tout ce qui forme aujourd'hui les États de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi et du Ténessée), il ne reste plus que les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais[1].

Les Creeks dont j'ai peint les anciennes mœurs ne pourroient mettre sur pied dans ce moment deux mille guerriers. Des vastes pays qui leur appartenoient, ils ne possèdent plus qu'environ huit milles carrés dans l'État de Géorgie, et un territoire à peu près égal dans l'Alabama. Les Chéroquois et les Chicassais, réduits à une poignée d'hommes, vivent dans un coin des États de Géorgie et de Ténessée, les derniers sur les deux rives du fleuve Hiwassée.

Tout foibles qu'ils sont, les Creeks ont combattu vaillamment les Américains dans les années 1813 et 1814. Les généraux Jackson, White, Clayborne, Floyd, leur firent éprouver de grandes pertes à Talladéga, Hillabes, Autossée, Bécanachaca et surtout à Entonopeka. Ces Sauvages avoient fait des progrès sensibles dans la civilisation, et surtout dans l'art de la guerre, employant et dirigeant très-bien l'artillerie. Il y a quelques années qu'ils jugèrent et mirent à mort un de leurs Mico ou rois, pour avoir vendu des terres aux blancs sans la participation du conseil national.

[1] On peut consulter avec fruit, pour la Floride, un ouvrage intitulé : *Vue de la Floride occidentale, contenant sa géographie, sa topographie, etc., suivie d'un appendice sur ses antiquités, les titres de concession des terres et des canaux, et accompagnée d'une carte de la côte, des plans de Pensacola et de l'entrée du port.* Philadelphie, 1817.

Les Américains qui convoitent le riche territoire où vivent encore les Muscogulges et les Siminoles, ont voulu les forcer à le leur céder pour une somme d'argent, leur proposant de les transporter ensuite à l'occident du Missouri. L'état de Géorgie a prétendu qu'il avoit acheté ce territoire; le congrès américain a mis quelque obstacle à cette prétention; mais tôt ou tard les Creeks, les Chéroquois et les Chicassais, serrés entre la population blanche du Mississipi, du Tennessée, de l'Alabama et de la Géorgie, seront obligés de subir l'exil ou l'extermination.

En remontant le Mississipi depuis son embouchure jusqu'au confluent de l'Ohio, tous les Sauvages qui habitoient ces deux bords, les Biloxis, les Torimas, les Kappas, les Sotouïs, les Bayagoulas, les Colapissas, les Tansas, les Natchez et les Yazous ne sont plus.

Dans la vallée de l'Ohio, les nations qui erroient encore le long de cette rivière et de ses affluents se soulevèrent en 1810 contre les Américains. Elles mirent à leur tête un jongleur ou prophète qui annonçoit la victoire, tandis que son frère, le fameux Thécumseh, combattoit : trois mille Sauvages se trouvèrent réunis pour recouvrer leur indépendance. Le général américain Harrison marcha contre eux avec un corps de troupes; il les rencontra, le 6 novembre 1811, au confluent du Tippacanoé et du Wabash. Les Indiens montrèrent le plus grand courage, et leur chef Thécumseh déploya une habileté extraordinaire : il fut pourtant vaincu.

La guerre de 1812 entre les Américains et les Anglois renouvela les hostilités sur les frontières du désert; les Sauvages se rangèrent presque tous du

parti des Anglois, Thécumseh étoit passé à leur service : le colonel Proctor, Anglois, dirigeoit les opérations. Des scènes de barbarie eurent lieu à Cikago et aux forts Meigs et Milden : le cœur du capitaine Wells fut dévoré dans un repas de chair humaine. Le général Harrison accourut encore, et battit les Sauvages à l'affaire du Thames. Thécumseh y fut tué : le colonel Proctor dût son salut à la vitesse de son cheval.

La paix ayant été conclue entre les États-Unis et l'Angleterre en 1814, les limites des deux empires furent définitivement réglées : les Américains ont assuré par une chaîne de postes militaires leur domination sur les Sauvages.

Depuis l'embouchure de l'Ohio jusqu'au saut de Saint-Antoine sur le Missisipi, on trouve sur la rive occidentale de ce dernier fleuve les Saukis, dont la population s'élève à quatre mille huit cents âmes, les Renards à mille six cents âmes, les Winebegos à mille six cents, et les Ménomènes à mille deux cents. Les Illinois sont la souche de ces tribus.

Viennent ensuite les Sioux de race mexicaine divisés en six nations : la première habite, en partie, le Haut-Mississipi; la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième tiennent les rivages de la rivière Saint-Pierre ; la sixième s'étend vers le Missouri. On évalue ces six nations siouses à environ quarante-cinq mille âmes.

Derrière les Sioux, en s'approchant du Nouveau-Mexique, se trouvent quelques débris des Osages, des Cansas, des Octotatas, des Mactotatas, des Ajoués et des Panis.

Les Assiboins errent sous divers noms depuis les sources septentrionales du Missouri jusqu'à la grande Rivière-Rouge qui se jette dans la baie d'Hudson: leur population est de vingt-cinq mille âmes.

Les Cypowais, de race algonquine et ennemis des Sioux, chassent au nombre de trois ou quatre mille guerriers dans les déserts qui séparent les grands lacs du Canada du lac Winnepic.

Voilà tout ce que l'on sait de plus positif sur la population des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Si l'on joint à ces tribus connues les tribus moins fréquentées qui vivent au-delà des Montagnes Rocheuses, on aura bien de la peine à trouver les quatre cent mille individus mentionnés au commencement de ce dénombrement. Il y a des voyageurs qui ne portent pas à plus de cent mille âmes la population indienne en-deçà des Montagnes Rocheuses, et à plus de cinquante mille au-delà de ces montagnes, y compris les Sauvages de la Californie.

Poussées par les populations européennes vers le nord-ouest de l'Amérique septentrionale, les populations sauvages viennent, par une singulière destinée, expirer au rivage même sur lequel elles débarquèrent dans des siècles inconnus, pour prendre possession de l'Amérique. Dans la langue iroquoise, les Indiens se donnoient le nom d'*hommes de toujours*, ONGOUE-ONOUE : ces *hommes de toujours* ont passé, et l'étranger ne laissera bientôt aux héritiers légitimes de tout un monde que la terre de leur tombeau.

Les raisons de cette dépopulation sont connues : l'usage des liqueurs fortes, les vices, les maladies, les guerres, que nous avons multipliés chez les In-

diens, ont précipité la destruction de ces peuples; mais il n'est pas tout-à-fait vrai que l'état social, en venant se placer dans les forêts, ait été une cause efficiente de cette destruction.

L'Indien n'étoit pas *sauvage;* la civilisation européenne n'a point agi sur *le pur état de nature*, elle a agi sur la *civilisation américaine commençante;* si elle n'eût rien rencontré, elle eût créé quelque chose; mais elle a trouvé des mœurs et les a détruites, parce qu'elle étoit plus forte, et qu'elle n'a pas cru se devoir mêler à ces mœurs.

Demander ce que seroient devenus les habitants de l'Amérique si l'Amérique eût échappé aux voiles de nos navigateurs, seroit sans doute une question inutile, mais pourtant curieuse à examiner. Auroient-ils péri en silence, comme ces nations plus avancées dans les arts, qui, selon toutes les probabilités, fleurirent autrefois dans les contrées qu'arrosent l'Ohio, le Muskingum, le Ténessée, le Mississipi inférieur et le Tumbec-Bee?

Écartant un moment les grands principes du christianisme, mettant à part les intérêts de l'Europe, un esprit philosophique auroit pu désirer que les peuples du Nouveau-Monde eussent eu le temps de se développer hors du cercle de nos institutions. Nous en sommes réduits partout aux formes usées d'une civilisation vieillie (je ne parle pas des populations de l'Asie, arrêtées depuis quatre mille ans dans un despotisme qui tient de l'enfance): on a trouvé chez les Sauvages du Canada, de la Nouvelle-Angleterre et des Florides, des commencements de toutes les coutumes et de toutes les lois des Grecs,

des Romains et des Hébreux. La civilisation d'une nature différente de la nôtre auroit pu reproduire les hommes de l'antiquité, ou faire jaillir des lumières inconnues d'une source encore ignorée. Qui sait si nous n'eussions pas vu aborder un jour à nos rivages quelque Colomb Américain venant découvrir l'Ancien-Monde?

La dégradation des mœurs indiennes a marché de pair avec la dépopulation des tribus. Les traditions religieuses sont devenues beaucoup plus confuses; l'instruction répandue d'abord par les Missionnaires du Canada, a mêlé des idées étrangères aux idées natives des indigènes : on aperçoit aujourd'hui, à travers des fables grossières, les croyances chrétiennes défigurées. La plupart des Sauvages portent des croix pour ornements, et les traiteurs protestants leur vendent ce que leur donnoient les Missionnaires catholiques. Disons, à l'honneur de notre patrie et à la gloire de notre religion, que les Indiens s'étoient fortement attachés aux François; qu'ils ne cessent de les regretter, et qu'une *robe noire* (un missionnaire) est encore en vénération dans les forêts américaines. Si les Anglois, dans leurs guerres avec les États-Unis, ont vu presque tous les Sauvages s'enrôler sous la bannière britannique, c'est que les Anglois de Quebec ont encore parmi eux des descendants des François, et qu'ils occupent le pays qu'*Ononthio*[1] a gouverné. Le Sauvage continue de nous aimer dans le sol que nous avons foulé, dans la terre où nous

[1] *La grande Montagne.* Nom sauvage des gouverneurs françois du Canada.

fûmes ses premiers hôtes, et où nous avons laissé des tombeaux : en servant les nouveaux possesseurs du Canada, il reste fidèle à la France dans les ennemis des François.

Voici ce qu'on lit dans un *Voyage* récent fait aux sources du Mississipi. L'autorité de ce passage est d'autant plus grande, que l'auteur, dans un autre endroit de son voyage, s'arrête pour argumenter contre les Jésuites de nos jours.

« Pour rendre justice à la vérité, les Missionnaires « françois, en général, se sont toujours distingués « partout par une vie exemplaire et conforme à leur « état. Leur bonne foi religieuse, leur charité apos- « tolique, leur douceur insinuante, leur patience « héroïque, et leur éloignement du fanatisme et du « rigorisme fixent dans ces contrées des époques édi- « fiantes dans les fastes du christianisme; et pendant « que la mémoire des Del Vilde, des Vodilla, etc., « sera toujours en exécration dans tous les cœurs « vraiment chrétiens, celle des Daniels, des Bré- « bœuf, etc., ne perdra jamais de la vénération que « l'histoire des découvertes et des missions leur con- « sacre à juste titre. De là cette prédilection que les « Sauvages témoignent pour les François, prédilection « qu'ils trouvent naturellement dans le fond de leur « âme, nourrie par les traditions que leurs pères ont « laissées en faveur des premiers apôtres du Canada, « alors la Nouvelle-France[1]. »

Cela confirme ce que j'ai écrit autrefois sur les missions du Canada. Le caractère brillant de la valeur

[1] *Voyage de Beltrami*, 1823.

françoise, notre désintéressement, notre gaieté, notre esprit aventureux, sympathisoient avec le génie des Indiens; mais il faut convenir aussi que la religion catholique est plus propre à l'éducation du Sauvage que le culte protestant.

Quand le christianisme commença au milieu d'un monde civilisé et des spectacles du paganisme, il fut simple dans son extérieur, sévère dans sa morale, métaphysique dans ses arguments, parce qu'il s'agissoit d'arracher à l'erreur des peuples séduits par les sens, ou égarés par des systèmes de philosophie. Quand le christianisme passa des délices de Rome et des écoles d'Athènes aux forêts de la Germanie, il s'environna de pompes et d'images, afin d'enchanter la simplicité du Barbare. Les gouvernements protestants de l'Amérique se sont peu occupés de la civilisation des Sauvages; ils n'ont songé qu'à trafiquer avec eux : or, le commerce, qui accroît la civilisation parmi les peuples déjà civilisés, et chez lesquels l'intelligence a prévalu sur les mœurs, ne produit que la corruption chez les peuples où les mœurs sont supérieures à l'intelligence. La religion est évidemment la loi primitive : les pères Jogues, Lallemant, et Brébœuf étoient des législateurs d'une tout autre espèce que les traiteurs anglois et américains.

De même que les notions religieuses des Sauvages se sont brouillées, les institutions politiques de ces peuples ont été altérées par l'irruption des Européens. Les ressorts du gouvernement indien étoient subtils et délicats, le temps ne les avoit point consolidés; la politique étrangère, en les touchant, les a facilement brisés. Ces divers conseils balançant leurs autorités

respectives, ces contrepoids formés par les assistants, les Sachems, les matrones, les jeunes guerriers, toute cette machine a été dérangée : nos présents, nos vices, nos armes, ont acheté, corrompu ou tué les personnages dont se composoient ces pouvoirs divers.

Aujourd'hui les tribus indiennes sont conduites tout simplement par un chef : celles qui se sont confédérées se réunissent quelquefois dans des diètes générales ; mais aucune loi ne réglant ces assemblées, elles se séparent presque toujours sans avoir rien arrêté : elles ont le sentiment de leur nullité et le découragement qui accompagne la foiblesse.

Une autre cause a contribué à dégrader le gouvernement des Sauvages : l'établissement des postes militaires américains et anglois au milieu des bois. Là, un commandant se constitue le protecteur des Indiens dans le désert ; à l'aide de quelques présents il fait comparoître les tribus devant lui ; il se déclare leur père et l'envoyé d'un des *trois mondes blancs*, les Sauvages désignent ainsi les Espagnols, les François et les Anglois. Le commandant apprend à ses *enfants rouges* qu'il va fixer telles limites, défricher tel terrain, etc. Le Sauvage finit par croire qu'il n'est pas le véritable possesseur de la terre dont on dispose sans son aveu ; il s'accoutume à se regarder comme d'une espèce inférieure au blanc ; il consent à recevoir des ordres, à chasser, à combattre pour des maîtres. Qu'a-t-on besoin de se gouverner quand on n'a plus qu'à obéir ?

Il est naturel que les mœurs et les coutumes se soient détériorées avec la religion et la politique, que tout ait été emporté à la fois.

Lorsque les Européens pénétrèrent en Amérique, les Sauvages vivoient et se vêtissoient du produit de leurs chasses, et n'en faisoient entre eux aucun négoce. Bientôt les Étrangers leur apprirent à le troquer pour des armes, des liqueurs fortes, divers ustensiles de ménage, des draps grossiers et des parures. Quelques François, qu'on appela *coureurs de bois*, accompagnèrent d'abord les Indiens dans leurs excursions. Peu à peu il se forma des compagnies de commerçants qui poussèrent des postes avancés et placèrent des factoreries au milieu des déserts. Poursuivis par l'avidité européenne et par la corruption des peuples civilisés, jusqu'au fond de leurs bois, les Indiens échangent, dans ces magasins, de riches pelleteries contre des objets de peu de valeur, mais qui sont devenus pour eux des objets de première nécessité. Non-seulement ils trafiquent de la chasse faite, mais ils disposent de la chasse à venir, comme on vend une récolte sur pied.

Ces avances accordées par les traiteurs, plongent les Indiens dans un abîme de dettes : ils ont alors toutes les calamités de l'homme du peuple de nos cités, et toutes les détresses du Sauvage. Leurs chasses, dont ils cherchent à exagérer les résultats, se transforment en une effroyable fatigue : ils y mènent leurs femmes; ces malheureuses, employées à tous les services du camp, tirent les traîneaux, vont chercher les bêtes tuées, tannent les peaux, font dessécher les viandes. On les voit, chargées des fardeaux les plus lourds, porter encore leurs petits enfants à leurs mamelles ou sur leurs épaules. Sont-elles enceintes et près d'accoucher, pour hâter leur

délivrance et retourner plus vite à l'ouvrage, elles s'appliquent le ventre sur une barre de bois élevée à quelques pieds de terre; laissant pendre en bas leurs jambes et leur tête, elles donnent ainsi le jour à une misérable créature dans toute la rigueur de la malediction : *In dolore paries filios.*

Ainsi la civilisation, en entrant par le commerce chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties. L'Indien est devenu perfide, intéressé, menteur, dissolu : sa cabane est un réceptacle d'immondices et d'ordures. Quand il étoit nu, ou couvert de peaux de bêtes, il avoit quelque chose de fier et de grand; aujourd'hui, des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent seulement sa misère : c'est un mendiant à la porte d'un comptoir; ce n'est plus un Sauvage dans ses forêts.

Enfin il s'est formé une espèce de peuple métis né du commerce des aventuriers européens et des femmes sauvages. Ces hommes, que l'on appelle *bois brûlé*, à cause de la couleur de leur peau; sont les gens d'affaires, ou les courtiers de change entre les peuples dont ils tirent leur double origine; parlant à la fois la langue de leurs pères et de leurs mères, interprètes des traiteurs auprès des Indiens, et des Indiens auprès des traiteurs, ils ont les vices des deux races. Ces bâtards de la nature civilisée et de la nature sauvage se vendent tantôt aux Américains, tantôt aux Anglois, pour leur livrer le monopole des pelleteries; ils entretiennent les rivalités des compagnies angloises de la *baie d'Hudson*, du *Nord-Ouest*, et des compagnies américaines *Fur Co-*

lombian american Company, Missouri's fur Company, et autres : ils font eux-mêmes des chasses au compte des traiteurs, et avec des chasseurs soldés par les compagnies.

Le spectacle est alors tout différent des chasses indiennes : les hommes sont à cheval ; il y a des fourgons qui transportent les viandes sèches et les fourrures ; les femmes et les enfants sont traînés sur de petits chariots par des chiens. Ces chiens, si utiles dans les contrées septentrionales, sont encore une charge pour leurs maîtres ; car ceux-ci ne pouvant les nourrir pendant l'été, les mettent en pension à crédit chez des gardiens, et contractent ainsi de nouvelles dettes. Les dogues affamés sortent quelquefois de leur chenil ; ne pouvant aller à la chasse, ils vont à la pêche ; on les voit se plonger dans les rivières, et saisir le poisson jusqu'au fond de l'eau.

On ne connoît en Europe que cette grande guerre de l'Amérique qui a donné au monde un peuple libre. On ignore que le sang a coulé pour les chétifs intérêts de quelques marchands fourreurs. La compagnie de la baie d'Hudson vendit en 1811, à lord Selkirk, un grand terrain sur le bord de la *Rivière Rouge ;* l'établissement se fit en 1812. La compagnie du Nord-Ouest, ou du Canada, en prit ombrage : les deux compagnies, alliées à diverses tribus indiennes, et secondées des *bois brûlés,* en vinrent aux mains. Cette petite guerre domestique, qui fut horrible, avoit lieu dans les déserts glacés de la baie d'Hudson : la colonie de lord Selkirk fut détruite au mois de juin 1815, précisément au moment où se donnoit la bataille de Waterloo. Sur ces deux théâtres si diffé-

rents par l'éclat et par l'obscurité, les malheurs de l'espèce humaine étoient les mêmes. Les deux compagnies épuisées ont senti qu'il valoit mieux s'unir que se déchirer : elles poussent aujourd'hui de concert leurs opérations à l'ouest jusqu'à la Colombia, au nord jusque sur les fleuves qui se jettent dans la mer Polaire.

En résumé, les plus fières nations de l'Amérique septentrionale n'ont conservé de leur race que la langue et le vêtement; encore celui-ci est-il altéré : elles ont un peu appris à cultiver la terre et à élever des troupeaux. De guerrier fameux qu'il étoit, le Sauvage du Canada est devenu berger obscur; espèce de pâtre extraordinaire, conduisant ses cavales avec un casse-tête, et ses moutons avec des flèches. Philippe, successeur d'Alexandre, mourut greffier à Rome; un Iroquois chante et danse pour quelques pièces de monnoie à Paris : il ne faut pas voir le lendemain de la gloire.

En traçant ce tableau d'un monde sauvage, en parlant sans cesse du Canada et de la Louisiane, en regardant sur les vieilles cartes l'étendue des anciennes colonies françoises dans l'Amérique, j'étois poursuivi d'une idée pénible; je me demandois comment le gouvernement de mon pays avoit pu laisser périr ces colonies qui seroient aujourd'hui pour nous une source inépuisable de prospérité.

De l'Acadie et du Canada à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi, le territoire de *la Nouvelle-France* entouroit ce qui forma dans l'origine la confédération des treize pre-

miers États-Unis. Les onze autres États, le district de la Colombie, les territoires du Michigan, du Nord-Ouest, du Missouri, de l'Orégon et d'Arkansa, nous appartenoient ou nous appartiendroient comme ils appartiennent aujourd'hui aux États-Unis par la cession des Anglois et des Espagnols, nos premiers héritiers dans le Canada et dans la Louisiane.

Prenez votre point de départ entre le 43ᵉ et le 44ᵉ degré de latitude nord, sur l'Atlantique, au cap Sable de la Nouvelle-Écosse, autrefois l'Acadie; de ce point, conduisez une ligne qui passe derrière les premiers États-Unis, le Maine, Vernon, New-Yorck, la Pensylvanie, la Virginie, la Caroline et la Géorgie; que cette ligne vienne par le Ténessée chercher le Mississipi et la Nouvelle-Orléans; qu'elle remonte ensuite du 29ᵉ degré (latitude des bouches du Mississipi); qu'elle remonte par le territoire d'Arkansa à celui de l'Orégon; qu'elle traverse les montagnes Rocheuses, et se termine à la pointe Saint-Georges sur la côte de l'océan Pacifique, vers le 24ᵉ degré de latitude nord: l'immense pays compris entre cette ligne, la mer Atlantique au nord-est, la mer polaire au nord, l'océan Pacifique et les possessions russes au nord-ouest, le golfe mexicain au midi, c'est-à-dire plus des deux tiers de l'Amérique septentrionale, reconnoîtroient les lois de la France.

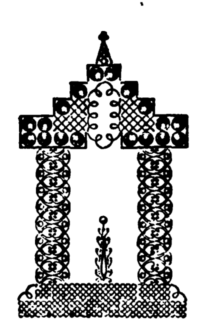
Que seroit-il arrivé si de telles colonies eussent été encore entre nos mains au moment de l'émancipation des États-Unis? Cette émancipation auroit-elle eu lieu? notre présence sur le sol américain l'auroit-elle hâtée ou retardée? la *Nouvelle-France* elle-même se-

roit-elle devenue libre? Pourquoi non? Quel malheur y auroit-il pour la mère-patrie à voir fleurir un immense empire sorti de son sein, un empire qui répandroit la gloire de notre nom et de notre langue dans un autre hémisphère?

Nous possédions au-delà des mers de vastes contrées qui pouvoient offrir un asile à l'excédant de notre population, un marché considérable à notre commerce, un aliment à notre marine; aujourd'hui nous nous trouvons forcés d'ensevelir dans nos prisons des coupables condamnés par les tribunaux, faute d'un coin de terre pour y déposer ces malheureux. Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence. Les langues angloise et espagnole servent, en Afrique, en Asie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes; et nous, déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelques bourgades de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Racine, de Colbert et de Louis XIV : elle n'y reste que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Ainsi donc la France a disparu de l'Amérique septentrionale, comme ces tribus indiennes avec lesquelles elle sympathisoit, et dont j'ai aperçu quelques débris. Qu'est-il arrivé dans cette Amérique du Nord depuis l'époque où j'y voyageois? c'est maintenant ce qu'il faut dire. Pour consoler les lecteurs, je vais,

dans la conclusion de cet ouvrage, arrêter leurs r
gards sur un tableau miraculeux : ils apprendr
ce que peut la liberté pour le bonheur et la dign
de l'homme, lorsqu'elle ne se sépare point des id
religieuses, qu'elle est à la fois intelligente et sain





CONCLUSION.

ÉTATS-UNIS.

Si je revoyois aujourd'hui les États-Unis, je ne les reconnoîtrois plus : là où j'ai laissé des forêts, je retrouverois des champs cultivés; là où je me suis frayé un chemin à travers les halliers, je voyagerois sur de grandes routes. Le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, ne coulent plus dans la solitude, de gros vaisseaux à trois mâts les remontent; plus de deux cents bateaux à vapeur en vivifient les rivages. Aux Natchez, au lieu de la hutte de Céluta, s'élève une ville charmante d'environ cinq mille habitants. Chactas pourroit être aujourd'hui député au congrès et se rendre chez Atala par deux routes, dont l'une mène à Saint-Étienne sur le Tumbecbec, et l'autre aux Nàtchitochès : un livre de poste lui indiqueroit les relais, au nombre de onze : Washington, Francklin, Homochitt, etc.

L'Alabama et le Ténessée sont divisés, le premier en trente-trois comtés, et il contient vingt et une villes; le second en cinquante et un comtés, et il ren-

ferme quarante-huit villes. Quelques-unes de ces villes, telles que Cahawba, capitale de l'Alabama, conservent leur dénomination sauvage, mais elles sont environnées d'autres villes différemment désignées : il y a chez les Muscogugles, les Siminoles, les Chéroquois et les Chicassais, une cité d'Athènes, une autre de Marathon, une autre de Carthage, une autre de Memphis, une autre de Sparte, une autre de Florence, une autre d'Hampden, des comtés de Colombie et de Marengo : la gloire de tous les pays a placé un nom dans ces mêmes déserts où j'ai rencontré le père Aubry et l'obscure Atala.

Le Kentucky montre un Versailles; un comté appelé Bourbon a pour capitale Paris. Tous les exilés, tous les opprimés qui se sont retirés en Amérique, y ont porté la mémoire de leur patrie.

> . . . . . Falsi Simoentis ad undam
> Libabat cineri Andromache.

Les États-Unis offrent donc dans leur sein, sous la protection de la liberté, une image et un souvenir de la plupart des lieux célèbres de l'ancienne et de la moderne Europe, semblables à ce jardin de la campagne de Rome, où Adrien avoit fait répéter les divers monuments de son empire.

Remarquons qu'il n'y a presque point de comtés qui ne renferment une ville, un village, ou un hameau de Washington; touchante unanimité de la reconnoissance d'un peuple.

L'Ohio arrose maintenant quatre États : le Kentucky, l'Ohio, proprement dit, l'Indiana et l'Illinois.

Trente députés et huit sénateurs sont envoyés au congrès par ces quatre États : la Virginie et le Ténessée touchent l'Ohio sur deux points; il compte sur ses bords cent quatre-vingt-onze comtés et deux cent huit villes. Un canal que l'on creuse au portage de ses rapides, et qui sera fini dans trois ans, rendra le fleuve navigable pour de gros vaisseaux jusqu'à Pittsbourg.

Trente-trois grandes routes sortent de Washington, comme autrefois les voies romaines partoient de Rome, et aboutissent, en se partageant, à la circonférence des États-Unis. Ainsi on va de Washington à Dover, dans la Delaware; de Washington à la Providence, dans le Rhode-Island; de Washington à Robbinstown, dans le district du Maine, frontière des États britanniques au nord; de Washington à Concorde; de Washington à Montpellier, dans le Connecticut; de Washington à Albany, et de là à Montréal et à Quebec; de Washington au Hâvre de Sackets, sur le lac Ontario; de Washington à la chute et au fort de Niagara; de Washington, par Pittsbourg, au détroit et à Michilinachinac, sur le lac Érié; de Washington, par Saint-Louis sur le Missisipi, à Councile-Bluffs, du Missouri; de Washington à la Nouvelle-Orléans et à l'embouchure du Missisipi; de Washington aux Natchez; de Washington à Charlestown, à Savannah et à Saint-Augustin; le tout formant une circulation intérieure de routes de vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles.

On voit, par les points où se lient ces routes, qu'elles parcourent des lieux naguère sauvages, aujourd'hui cultivés et habités. Sur un grand nombre

de ces routes, lès postes sont montées : des voitures publiques vous conduisent d'un lieu à l'autre à des prix modérés. On prend la diligence pour l'Ohio ou pour la chute de Niagara, comme, de mon temps, on prenoit un guide ou un interprète indien. Des chemins de communication s'embranchent aux voies principales et sont également pourvus de moyens de transport. Ces moyens sont presque toujours doubles, car des lacs et des rivières se trouvant partout, on peut voyager en bateaux à rames et à voiles, ou sur des bateaux à vapeur.

Des embarcations de cette dernière espèce font des passages réguliers de Boston et de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans; elles sont pareillement établies sur les lacs du Canada, l'Ontario, l'Érié, le Michigan, le Champlain, sur ces lacs où l'on voyoit à peine, il y a trente ans, quelques pirogues de Sauvages, et où des vaisseaux de ligne se livrent maintenant des combats.

Les bateaux à vapeur aux États-Unis servent non seulement au besoin du commerce et des voyageurs, mais on les emploie encore à la défense du pays : quelques-uns d'entre eux, d'une immense dimension, placés à l'embouchure des fleuves, armés de canons et d'eau bouillante, ressemblent à la fois à des citadelles modernes et à des forteresses du moyen âge.

Aux vingt-cinq mille sept cent quarante-sept milles de routes générales, il faut ajouter l'étendue de quatre cent dix-neuf routes cantonales, et celle de cinquante-huit mille cent trente-sept milles de routes d'eau. Les canaux augmentent le nombre de ces dernières routes : le canal de Middlessex joint le port de Boston

avec la rivière Merrimack; le canal Champlain fait communiquer ce canal avec les mers canadiennes; le fameux lac Érié, ou de New-Yorck, unit maintenant le lac Érié à l'Atlantique; les canaux Sautée, Chesapeake, et Albemarne sont dus aux États de la Caroline et de la Virginie; et comme de larges rivières coulant en diverses directions se rapprochent par leurs sources, rien de plus facile que de les lier entre elles. Cinq chemins sont déjà connus pour aller à l'océan Pacifique; un seul de ces chemins passe à travers le territoire espagnol.

Une loi du congrès de la session de 1824 à 1825 ordonne l'établissement d'un poste militaire à l'Orégon. Les Américains, qui ont un établissement sur la Colombia, pénètrent ainsi jusqu'au grand Océan entre les Amériques angloise, russe et espagnole, par une zone de terre d'à peu près six degrés de large.

Il y a cependant une borne naturelle à la colonisation. La frontière des bois s'arrête à l'ouest et au nord du Missouri, à des stepps immenses qui n'offrent pas un seul arbre, et qui semblent se refuser à la culture, bien que l'herbe y croisse abondamment. Cette Arabie verte sert de passage aux colons qui se rendent en caravanes aux Montagnes Rocheuses et au Nouveau-Mexique, elle sépare les États-Unis de l'Atlantique des États-Unis de la mer du Sud, comme ces déserts qui, dans l'ancien monde, disjoignent des régions fertiles. Un Américain a proposé d'ouvrir à ses frais un grand chemin ferré, depuis Saint-Louis sur le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la Colombia, pour une concession de dix milles en pro-

fondeur qui lui seroit faite par le congrès, des deux côtés du chemin : ce gigantesque marché n'a pas été accepté.

Dans l'année 1789, il y avoit seulement soixante-quinze bureaux de poste aux États-Unis : il y en a maintenant plus de cinq mille.

De 1790 à 1795, ces bureaux furent portés de soixante-quinze à quatre cent cinquante-trois; en 1800, ils étoient au nombre de neuf cent trois; en 1805 ils s'élevoient à quinze cent cinquante-huit; en 1810, à deux mille trois cents; en 1815, à trois mille; en 1817, à trois mille quatre cent cinquante-neuf; en 1820, à quatre mille trente; en 1825, à près de cinq mille cinq cents.

Les lettres et dépêches sont transportées par des malles-poste qui font environ cent cinquante milles par jour; et par des courriers à cheval et à pied.

Une grande ligne de malles-poste s'étend depuis Anson, dans l'état du Maine, par Washington, à Nashville, dans l'État de Ténessée; distance, quatorze cent quarante-huit milles. Une autre ligne joint Highgate, dans l'État de Vermont, à Sainte-Marie en Géorgie; distance, treize cent cinquante-neuf milles. Des relais de malles-poste sont montés depuis Washington à Pittsbourg; distance, deux cent vingt-six milles : ils seront bientôt établis jusqu'à Saint-Louis du Mississipi, par Vincennes, et jusqu'à Nashville, par Lexington, Kentucky. Les auberges sont bonnes et propres, et quelquefois excellentes.

Des bureaux pour la vente des terres publiques sont ouverts dans les États de l'Ohio et d'Indiana, dans le territoire du Michigan, du Missouri et des

Arkansas, dans les États de la Louisiane, du Missis-sipi et de l'Alabama. On croit qu'il reste plus de cent cinquante millions d'acres de terre propres à la culture, sans compter le sol des grandes forêts. On évalue ces cent cinquante millions d'acres à environ un milliard 500 millions de dollars, estimant les acres l'un dans l'autre à 10 dollars, et n'évaluant le dollar qu'à 3 francs, calcul extrêmement foible sous tous les rapports.

On trouve dans les États du Nord vingt-cinq postes militaires, et vingt-deux dans les États du Midi.

En 1790, la population des États-Unis étoit de trois millions neuf cent vingt-neuf mille trois cent vingt-six habitants; en 1800, elle étoit de cinq millions trois cent cinq mille six cent soixante-six; en 1810, de sept millions deux cent trente-neuf mille neuf cent trois; en 1820, de neuf millions six cent neuf mille huit cent vingt-sept. Sur cette population il faut compter un million cinq cent trente-un mille quatre cent trente-six esclaves.

En 1790, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, l'Alabama, le Mississipi, le Missouri, n'avoient pas assez de colons pour qu'on les pût recenser. Le Kentucky seul, en 1800, en présentoit soixante-treize mille six cent soixante dix-sept, et Ténessée, trente-cinq mille six cent quatre-vingt-onze. L'Ohio, sans les habitants en 1790, en comptoit quarante-cinq mille trois cent soixante-cinq, en 1800, deux cent trente mille sept cent soixante, en 1810, et cinq cent quatre-vingt-un mille quatre cent trente-quatre en 1820; l'Alabama, de 1810 à 1820, est monté de dix mille habitants à cent vingt-sept mille neuf cent un,

Ainsi, la population des États-Unis s'est accrue de dix ans en dix ans, depuis 1790 jusqu'à 1820, dans la proportion de trente-cinq individus sur cent. Six années sont déjà écoulées des dix années qui se compléteront en 1830, époque à laquelle on présume que la population des États-Unis sera à peu près de douze millions huit cent soixante-quinze mille âmes; la part de l'Ohio sera de huit cent cinquante mille habitants, et celle du Kentucky de sept cent cinquante mille.

Si la population continuoit à doubler tous les vingt-cinq ans, en 1855 les États-Unis auroient une population de vingt-cinq millions sept cent cinquante mille âmes; et vingt-cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1880, cette population s'élèveroit au-dessus de cinquante millions.

En 1821 le produit des exportations des productions indigènes et étrangères des États-Unis a monté à la somme de 64,974,382 dollars; le revenu public, dans la même année, s'est élevé à 14,264,000 dollars; l'excédant de la recette sur la dépense a été de 3,334,826 dollars. Dans la même année encore la dette nationale étoit réduite à 89,204,236 dollars.

L'armée a été quelquefois portée à cent mille hommes: onze vaisseaux de ligne, neuf frégates, cinquante bâtiments de guerre de différentes grandeurs composent la marine des États-Unis.

Il est inutile de parler des constitutions des divers états; il suffit de savoir qu'elles sont toutes libres.

Il n'y a point de religion dominante; mais chaque citoyen est tenu de pratiquer un culte chrétien: la

religion catholique fait des progrès considérables dans les États de l'Ouest.

En supposant, ce que je crois la vérité, que les résumés statistiques publiés aux États-Unis soient exagérés par l'orgueil national, ce qui resteroit de prospérité dans l'ensemble des choses seroit encore digne de toute notre admiration.

Pour achever ce tableau surprenant, il faut se représenter des villes comme Boston, New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Savannah, la Nouvelle-Orléans, éclairées la nuit, remplies de chevaux et de voitures, offrant toutes les jouissances du luxe qu'introduisent dans leurs ports des milliers de vaisseaux; il faut se représenter ces lacs du Canada, naguère si solitaires, maintenant couverts de frégates, de corvettes, de cutters, de barques, de bateaux à vapeur, qui se croisent avec les pirogues et les canots des Indiens, comme les gros navires et les galères avec les pinques, les chaloupes et les caïques dans les eaux du Bosphore. Des temples et des maisons embellis de colonnes d'architecture grecque s'élèvent au milieu de ces bois, sur le bord de ces fleuves, antiques ornements du désert. Ajoutez à cela de vastes colléges, des observatoires élevés pour la science dans le séjour de l'ignorance sauvage, toutes les religions, toutes les opinions vivant en paix, travaillant de concert à rendre meilleure l'espèce humaine et à développer son intelligence : tels sont les prodiges de la liberté.

L'abbé Raynal avoit proposé un prix pour la solution de cette question : « Quelle sera l'influence

« de la découverte du Nouveau-Monde sur l'Ancien-
« Monde? »

Les écrivains se perdirent dans des calculs relatifs à l'exportation et l'importation des métaux, à la dépopulation de l'Espagne, à l'accroissement du commerce, au perfectionnement de la marine : personne, que je sache, ne chercha l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe, dans l'établissement des républiques américaines. On ne voyoit toujours que les anciennes monarchies, à peu près telles qu'elles étoient, la société stationnaire, l'esprit humain n'avançant ni ne reculant; on n'avoit pas la moindre idée de la révolution qui, dans l'espace de quarante années, s'est opérée dans les esprits.

Le plus précieux des trésors que l'Amérique renfermoit dans son sein, c'étoit la liberté; chaque peuple est appelé à puiser dans cette mine inépuisable. La découverte de la république représentative aux Etats-Unis est un des plus grands événements politiques du monde : cet événement a prouvé, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il y a deux espèces de liberté praticables : l'une appartient à l'enfance des peuples; elle est fille des mœurs et de la vertu; c'étoit celle des premiers Grecs et des premiers Romains, c'étoit celle des Sauvages de l'Amérique : l'autre naît de la vieillesse des peuples; elle est fille des lumières et de la raison; c'est cette liberté des Etats-Unis qui remplace la liberté de l'Indien. Terre heureuse, qui, dans l'espace de moins de trois siècles, a passé de l'une à l'autre liberté presque sans effort, et par une lutte qui n'a pas duré plus de huit années!

L'Amérique conservera-t-elle sa dernière espèce de

liberté? Les Etats-Unis ne se diviseront-ils pas? N'aperçoit-on pas déjà les germes de ces divisions? Un représentant de la Virginie n'a-t-il pas déjà soutenu la thèse de l'ancienne liberté grecque et romaine avec le système d'esclavage, contre un député du Massachusett qui défendoit la cause de la liberté moderne sans esclaves, telle que le christianisme l'a faite?

Les Etats de l'Ouest, en s'étendant de plus en plus, trop éloignés des États de l'Atlantique, ne voudront-ils pas avoir un gouvernement à part?

Enfin les Américains sont-ils des hommes parfaits? n'ont-ils pas leurs vices comme les autres hommes? sont-ils moralement supérieurs aux Anglois, dont ils tirent leur origine? Cette émigration étrangère qui coule sans cesse dans leur population de toutes les parties de l'Europe, ne détruira-t-elle pas à la longue l'homogénéité de leur race? L'esprit mercantile ne les dominera-t-il pas? L'intérêt ne commence-t-il pas à devenir chez eux le défaut national dominant?

Il faut encore le dire avec douleur, l'établissement des républiques du Mexique, de la Colombie, du Pérou, du Chili, de Buénos-Ayres, est un danger pour les Etats-Unis. Lorsque ceux-ci n'avoient auprès d'eux que les colonies d'un royaume trans-atlantique, aucune guerre n'étoit probable. Maintenant des rivalités ne naîtront-elles point entre les anciennes républiques de l'Amérique septentrionale, et les nouvelles républiques de l'Amérique espagnole? Celles-ci ne s'interdiront-elles pas des alliances avec des puissances européennes? Si de part et d'autre on couroit aux armes; si l'esprit militaire s'emparoit des Etats Unis,

un grand capitaine pourroit s'élever : la gloire aime les couronnes; les soldats ne sont que de brillants fabricants de chaînes, et la liberté n'est pas sûre de conserver son patrimoine sous la tutelle de la victoire.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, la liberté ne disparoitra jamais tout entière de l'Amérique; et c'est ici qu'il faut signaler un des grands avantages de la liberté fille des lumières, sur la liberté fille des mœurs.

La liberté fille des mœurs périt quand son principe s'altère, et il est de la nature des mœurs de se détériorer avec le temps.

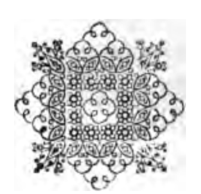
La liberté fille des mœurs commence avant le despotisme aux jours d'obscurité et de pauvreté; elle vient se perdre dans le despotisme et dans les siècles d'éclat et de luxe.

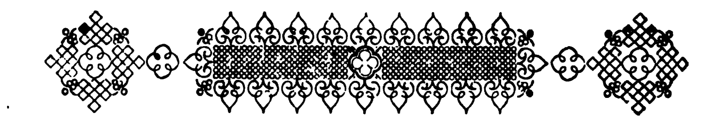
La liberté fille des lumières brille après les âges d'oppression et de corruption; elle marche avec le principe qui la conserve et la renouvelle; les lumières dont elle est l'effet, loin de s'affoiblir avec le temps, comme les mœurs qui enfantent la première liberté, les lumières, dis-je se fortifient au contraire avec le temps; ainsi elles n'abandonnent point la liberté qu'elles ont produite; toujours auprès de cette liberté, elles en sont à la fois la vertu générative et la source intarissable.

Enfin les Etats-Unis ont une sauvegarde de plus : leur population n'occupe pas un dix-huitième de leur territoire. L'Amérique habite encore la solitude; longtemps encore ses déserts seront ses mœurs, et ses lumières sa liberté.

Je voudrois pouvoir en dire autant des républiques

nolcs de l'Amérique. Elles jouissent de l'indé-
ance; elles sont séparées de l'Europe : c'est un
ccompli, un fait immense sans doute dans ses
ats, mais d'où ne dérive pas immédiatement et
sairement la liberté.





RÉPUBLIQUES ESPAGNOLES.

Lorsque l'Amérique angloise se souleva contre la Grande-Bretagne, sa position étoit bien différente de la position où se trouve l'Amérique espagnole. Les colonies qui ont formé les Etats-Unis avoient été peuplées à différentes époques par des Anglois mécontents de leur pays natal, et qui s'en éloignoient afin de jouir de la liberté civile et religieuse. Ceux qui s'établirent principalement dans la Nouvelle-Angleterre, appartenoient à cette secte républicaine fameuse sous le second des Stuarts.

La haine de la monarchie se conserva dans le climat rigoureux du Massachusett, du New-Hamsphire et du Maine; quand la révolution éclata à Boston, on peut dire que ce n'étoit pas une révolution nouvelle, mais la révolution de 1649 qui reparoissoit après un ajournement d'un peu plus d'un siècle, et qu'alloient exécuter les descendants des Puritains de Cromwell. Si Cromwell lui-même, qui s'étoit embarqué pour la Nouvelle-Angleterre, et qu'un ordre de Charles Ier contraignit de débarquer; si Cromwell avoit passé en

Amérique, il fût demeuré obscur, mais ses fils auroient joui de cette liberté républicaine qu'il chercha dans un crime, et qui ne lui donna qu'un trône.

Des soldats royalistes faits prisonniers sur le champ de bataille, vendus comme esclaves par la faction parlementaire, et que ne rappela point Charles II, laissèrent aussi dans l'Amérique septentrionale des enfants indifférents à la cause des rois.

Comme Anglois, les colons des États-Unis étoient déjà accoutumés à une discussion publique des intérêts du peuple, aux droits du citoyen, au langage et à la forme du gouvernement constitutionnel. Ils étoient instruits dans les arts, les lettres et les sciences; ils partageoient toutes les lumières de leur mère-patrie. Ils jouissoient de l'institution du jury; ils avoient de plus dans chacun de leurs établissements des Chartes en vertu desquelles ils s'administroient et se gouvernoient. Ces Chartes étoient fondées sur des principes si généreux, qu'elles servent encore aujourd'hui de constitutions particulières aux différents État-Unis. Ils résulte de ces faits que les États-Unis ne changèrent, pour ainsi dire, pas d'existence au moment de leur révolution; un congrès américain fut substitué à un parlement anglois; un président à un roi; une chaîne du feudataire fut remplacée par le lien du fédéraliste, et il se trouva par hasard un grand homme pour serrer ce lien.

Les héritiers de Pizarre et de Fernand Cortez ressemblent-ils aux enfants des *frères* de Penn et aux fils des *indépendants?* Ont-ils été dans les vieilles Espagnes élevés à l'école de la liberté? Ont-ils trouvé dans leur ancien pays les institutions, les enseigne-

ments, les exemples, les lumières qui forment un peuple au gouvernement constitutionnel? Avoient-ils des Chartes dans ces colonies soumises à l'autorité militaire, où la misère en haillons étoit assise sur des mines d'or? L'Espagne n'a-t-elle pas porté dans le Nouveau-Monde sa religion, ses mœurs, ses coutumes, ses idées, ses principes, et jusqu'à ses préjugés? Une population catholique, soumise à un clergé nombreux, riche et puissant; une population mêlée de deux millions neuf cent trente-sept mille blancs, de cinq millions cinq cent dix-huit mille nègres et mulâtres libres ou esclaves, de sept millions cinq cent trente mille Indiens; une population divisée en classes noble et roturière; une population disséminée dans d'immenses forêts, dans une variété infinie de climats, sur deux Amériques et le long des côtes de deux Océans; une population presque sans rapports nationaux et sans intérêts communs est-elle aussi propre aux institutions démocratiques que la population homogène, sans distinction de rangs, et aux trois quarts et demi protestante, des dix millions de citoyens des États-Unis? Aux États-Unis, l'instruction est générale; dans les républiques espagnoles, la presque totalité de la population ne sait pas même lire : le curé est le savant des villages; ces villages sont rares, et pour aller de telle ville à telle autre on ne met pas moins de trois ou quatre mois. Villes et villages ont été dévastés par la guerre; point de chemins, point de canaux; les fleuves immenses qui porteront un jour la civilisation dans les parties les plus secrètes de ces contrées n'arrosent encore que des déserts.

De ces Nègres, de ces Indiens, de ces Européens, est sortie une population mixte, engourdie dans cet esclavage fort doux que les mœurs espagnoles établissent partout où elles règnent. Dans la Colombie il existe une race née de l'Africain et de l'Indien, qui n'a d'autre instinct que de vivre et de servir. On a proclamé le principe de la liberté des esclaves, et tous les esclaves ont voulu rester chez leurs maîtres.

Dans quelques-unes de ces colonies oubliées même de l'Espagne, et qu'opprimoient de petits despotes appelés gouverneurs, une grande corruption de mœurs s'étoit introduite; rien n'étoit plus commun que de rencontrer des ecclésiastiques entourés d'une famille dont ils ne cachoient pas l'origine. On a connu un habitant qui faisoit une spéculation de son commerce avec des négresses, et qui s'enrichissoit en vendant les enfants qu'il avoit de ces esclaves.

Les formes démocratiques étoient si ignorées, le nom même d'une république étoit si étranger dans ces pays, que sans un volume de l'histoire de Rollin, on n'auroit pas su au Paraguay ce que c'étoit qu'un dictateur, des consuls et un sénat. A Guatimala ce sont deux ou trois jeunes étrangers qui ont fait la constitution. Des nations chez lesquelles l'éducation politique est si peu avancée laissent toujours des craintes pour la liberté.

Les classes supérieures au Mexique sont instruites et distinguées; mais comme le Mexique manque de ports, la population générale n'a pas été en contact avec les lumières de l'Europe. La Colombie au contraire a, par l'excellente disposition de ses rivages, plus de communications avec l'étranger, et un homme

remarquable s'est élevé dans son sein. Mais est-il certain qu'un soldat généreux puisse parvenir à imposer la liberté aussi facilement qu'il pourroit établir l'esclavage? La force ne remplace point le temps; quand la première éducation politique manque à un peuple, cette éducation ne peut être que l'ouvrage des années. Ainsi la liberté s'élèveroit mal à l'abri de la dictature, et il seroit toujours à craindre qu'une dictature prolongée ne donnât à celui qui en seroit revêtu le goût de l'arbitraire perpétuel. On tourne ici dans un cercle vicieux. Une guerre civile existe dans la république de l'Amérique centrale.

La république Bolivienne et celle du Chili ont été tourmentées de révolutions : placées sur l'Océan Pacifique, elles semblent exclues de la partie du monde la plus civilisée[1].

Buenos-Ayres a les inconvénients de sa latitude: il est trop vrai que la température de telle ou telle région peut être un obstacle au jeu et à la marche du gouvernement populaire. Un pays où les forces physiques de l'homme sont abattues par l'ardeur du soleil, où il faut se cacher pendant le jour, et rester étendu presque sans mouvement sur une natte, un pays de cette nature ne favorise pas les délibérations du forum. Il ne faut sans doute exagérer en rien l'influence des climats; on a vu tour à tour, au même lieu, dans les zones tempérées, des peuples libres et des peuples esclaves; mais sous le cercle polaire et

[1] Au moment où j'écris, les papiers publics de toutes les opinions annoncent les troubles, les divisions, les banqueroutes de ces diverses républiques.

sous la ligne il y a des exigences de climat incontestables, et qui doivent produire des effets permanents. Les Nègres, par cette nécessité seule, seront toujours puissants, s'ils ne deviennent pas maîtres dans l'Amérique méridionale.

Les États-Unis se soulevèrent d'eux-mêmes, par lassitude du joug et amour de l'indépendance : quand ils eurent brisé leurs entraves, ils trouvèrent en eux les lumières suffisantes pour se conduire. Une civilisation très-avancée, une éducation politique de vieille date, une industrie développée, les portèrent à ce degré de prospérité où nous les voyons aujourd'hui, sans qu'ils fussent obligés de recourir à l'argent et à l'intelligence de l'étranger.

Dans les républiques espagnoles les faits sont d'une tout autre nature.

Quoique misérablement administrées par la mère-patrie, le premier mouvement de ces colonies fut plutôt l'effet d'une impulsion étrangère que l'instinct de la liberté. La guerre de la révolution françoise le produisit. Les Anglois, qui depuis le règne de la reine Elisabeth n'avoient cessé de tourner leurs regards vers les Amériques espagnoles, dirigèrent en 1804 une expédition sur Buenos-Ayres; expédition que fit échouer la bravoure d'un seul François, le capitaine Liniers.

La question, pour les colonies espagnoles, étoit alors de savoir si elles suivroient la politique du cabinet espagnol, alors allié à Buonaparte, ou si, regardant cette alliance comme forcée et contre nature, elles se détacheroient du *gouvernement espagnol* pour se conserver *au roi d'Espagne*.

Dès l'année 1790 Miranda avoit commencé à négocier avec l'Angleterre l'affaire de l'émancipation. Cette négociation fut reprise en 1797, 1801, 1804 et 1807, époque à laquelle une grande expédition se préparoit à Corck pour la Terre-Ferme. Enfin Miranda fut jeté en 1809 dans les colonies espagnoles; l'expédition ne fut pas heureuse pour lui; mais l'insurrection de Venezuela prit de la consistance, Bolivar l'étendit.

La question avoit changé pour les colonies et pour l'Angleterre; l'Espagne s'étoit soulevée contre Buonaparte; le régime constitutionnel avoit commencé à Cadix, sous la direction des Cortès; ces idées de liberté étoient nécessairement reportées en Amérique par l'autorité des Cortès mêmes.

L'Angleterre de son côté ne pouvoit plus attaquer ostensiblement les colonies espagnoles, puisque le roi d'Espagne, prisonnier en France, étoit devenu son allié; aussi publia-t-elle des bills afin de défendre aux sujets de S. M. B. de porter des secours aux Américains; mais en même temps six ou sept mille hommes, enrôlés malgré ces bills diplomatiques, alloient soutenir l'insurrection de la Colombie.

Revenue à l'ancien gouvernement, après la restauration de Ferdinand, l'Espagne fit de grandes fautes: le gouvernement constitutionnel, rétabli par l'insurrection des troupes de l'île de Léon, ne se montra pas plus habile; les Cortès furent encore moins favorables à l'émancipation des colonies espagnoles, que ne l'avoit été le gouvernement absolu. Bolivar, par son activité et ses victoires, acheva de briser les liens qu'on n'avoit pas cherché d'abord à rompre. Les An-

glois, qui étoient partout, au Mexique, à la Colombie, au Pérou, au Chili avec lord Cochrane, finirent par reconnoître publiquement ce qui étoit en grande partie leur ouvrage secret.

On voit donc que les colonies espagnoles n'ont point été, comme les États-Unis, poussées à l'émancipation par un principe puissant de liberté; que ce principe n'a pas eu, à l'origine des troubles, cette vitalité, cette force qui annonce la ferme volonté des nations. Une impulsion venue du dehors, des intérêts politiques et des événements extrêmement compliqués, voilà ce qu'on aperçoit au premier coup d'œil. Les colonies se détachoient de l'Espagne, parce que l'Espagne étoit envahie; ensuite elles se donnoient des constitutions, comme les Cortès en donnoient à la mère-patrie; enfin on ne leur proposoit rien de raisonnable, et elles ne voulurent pas reprendre le joug. Ce n'est pas tout; l'argent et les spéculations de l'étranger tendoient encore à leur enlever ce qui pouvoit rester de natif et de national à leur liberté.

De 1822 à 1826 dix emprunts ont été faits en Angleterre pour les colonies espagnoles, montant à la somme de 20,978,000 liv. sterl. Ces emprunts, l'un portant l'autre, ont été contractés à 75 c.; puis on a défalqué, sur ces emprunts, deux années d'intérêt à 6 pour 100; ensuite on a retenu pour 7,000,000 de liv. sterl. de fournitures. De compte fait, l'Angleterre a déboursé une somme réelle de 7,000,000 liv. sterl., ou 175,000,000 de francs; mais les républiques espagnoles n'en restent pas moins grevées d'une dette de 20,978,000 liv. sterl.

A ces emprunts déjà excessifs vinrent se joindre cette multitude d'associations ou de compagnies destinées à exploiter les mines, pêcher les perles, creuser les canaux, ouvrir les chemins, défricher les terres de ce nouveau monde qui sembloit découvert pour la première fois. Ces compagnies s'élevèrent au nombre de vingt-neuf, et le capital nominal des sommes employées par elles fut de 14,767,500 liv. sterl. Les souscripteurs ne fournirent qu'environ un quart de cette somme, c'est donc 3,000,000 sterl. (ou 75,000,000 de francs) qu'il faut ajouter aux 7,000,000 sterl. (ou 175,000,000 de francs) des emprunts : en tout 250,000,000 de francs avancés par l'Angleterre aux colonies espagnoles, et pour lesquelles elle répète une somme nominale de 35,745,500 liv. sterl., tant sur les gouvernements que sur les particuliers.

L'Angleterre a des vice-consuls dans les plus petites baies, des consuls dans les ports de quelque importance, des consuls généraux, des ministres plénipotentiaires à la Colombie et au Mexique. Tout le pays est couvert de maisons de commerce angloises, de commis voyageurs anglois, agents de compagnies angloises pour l'exploitation des mines, de minéralogistes anglois, de militaires anglois, de fournisseurs anglois, de colons anglois à qui l'on a vendu 3 schellings l'acre de terre qui revenoit à 12 sous et demi à l'actionnaire. Le pavillon anglois flotte sur toutes les côtes de l'Atlantique et de la mer du sud ; des barques remontent et descendent toutes les rivières navigables, chargées des produits des manufactures angloises ou de l'échange de ces produits ; des paquebots fournis par l'amirauté partent régulièrement chaque mois de

la Grande-Bretagne pour les différents points des colonies espagnoles.

De nombreuses faillites ont été la suite de ces entreprises immodérées; le peuple, en plusieurs endroits, a brisé les machines pour l'exploitation des mines; les mines vendues ne se sont point trouvées; des procès ont commencé entre les négociants américains-espagnols et les négociants anglois, et des discussions se sont élevées entre les gouvernements, relativement aux emprunts.

Il résulte de ces faits que les anciennes colonies de l'Espagne, au moment de leur émancipation, sont devenues des espèces de colonies angloises. Les nouveaux maîtres ne sont point aimés, car on n'aime point les maîtres; en général l'orgueil britannique humilie ceux même qu'il protège; mais il n'en est pas moins vrai que cette espèce de suprématie étrangère comprime, dans les républiques espagnoles, l'élan du génie national.

L'indépendance des États-Unis ne se combina point avec tant d'intérêts divers: l'Angleterre n'avoit point éprouvé, comme l'Espagne, une invasion et une révolution politique, tandis que ses colonies se détachoient d'elle. Les États-Unis furent secourus militairement par la France qui les traita en alliés; ils ne devinrent pas, par une foule d'emprunts, de spéculations et d'intrigues, les débiteurs et le marché de l'étranger.

Enfin l'indépendance des colonies espagnoles n'est pas encore reconnue par la mère-patrie. Cette résistance passive du Cabinet de Madrid a beaucoup plus de force et d'inconvénient qu'on ne se l'imagine; le

droit est une puissance qui balance long-temps le fait, alors même que les événements ne sont pas en faveur du droit : notre restauration l'a prouvé. Si l'Angleterre, sans faire la guerre aux États-Unis, s'étoit contentée de ne pas reconnoître leur indépendance, les États-Unis seroient-ils ce qu'ils sont aujourd'hui?

Plus les républiques espagnoles ont rencontré et rencontreront encore d'obstacles dans la nouvelle carrière où elles s'avancent, plus elles auront de mérite à les surmonter. Elles renferment dans leurs vastes limites tous les éléments de prospérité : variété de climat et de sol, forêts pour la marine, ports pour les vaisseaux; double Océan qui leur ouvre le commerce du monde. La nature a tout prodigué à ces républiques; tout est riche en dehors et en dedans de la terre qui les porte; les fleuves fécondent la surface de cette terre, et l'or en fertilise le sein. L'Amérique espagnole a donc devant elle un propice avenir; mais lui dire qu'elle peut y atteindre sans efforts, ce seroit la décevoir, l'endormir dans une sécurité trompeuse; les flatteurs des peuples sont aussi dangereux que les flatteurs des rois. Quand on se crée une utopie, on ne tient compte ni du passé, ni de l'histoire, ni des faits, ni des mœurs, ni du caractère, ni des préjugés, ni des passions : enchanté de ses propres rêves on ne se prémunit point contre les événements, et l'on gâte les plus belles destinées.

J'ai exposé avec franchise les difficultés qui peuvent entraver la liberté des républiques espagnoles; je dois indiquer également les garanties de leur indépendance.

D'abord l'influence du climat, le défaut de chemins

et de culture rendroient infructueux les efforts que l'on tenteroit pour conquérir ces républiques. On pourroit occuper un moment le littoral, mais il seroit impossible de s'avancer dans l'intérieur.

La Colombie n'a plus sur son territoire d'Espagnols proprement dits; on les appeloit les *Goths*, ils ont péri ou ils ont été expulsés. Au Mexique on vient de prendre des mesures contre les natifs de l'ancienne mère-patrie.

Tout le clergé dans la Colombie est américain; beaucoup de prêtres, par une infraction coupable à la discipline de l'Église, sont pères de familles comme les autres citoyens; ils ne portent même pas l'habit de leur ordre. Les mœurs souffrent sans doute de cet état de choses; mais il en résulte aussi que le clergé, tout catholique qu'il est, craignant des relations plus intimes avec la cour de Rome, est favorable à l'émancipation, Les moines ont été dans les troubles plutôt des soldats que des religieux. Vingt années de révolution ont créé des droits, des propriétés, des places qu'on ne détruiroit pas facilement; et la génération nouvelle, née dans le cours de la révolution des colonies, est pleine d'ardeur pour l'indépendance. L'Espagne se vantoit jadis que le soleil ne se couchoit pas sur ses États : espérons que la liberté ne cessera plus d'éclairer les hommes.

Mais pouvoit-on établir cette liberté dans l'Amérique espagnole par un moyen plus facile et plus sûr que celui dont on s'est servi : moyen qui, appliqué en temps utile lorsque les événements n'avoient encore rien décidé, auroit fait disparoître une foule d'obstacles? je le pense.

Selon moi, les colonies espagnoles auroient beaucoup gagné à se former en monarchies constitutionnelles. La monarchie représentative est, à mon avis, un gouvernement fort supérieur au gouvernement républicain, parce qu'il détruit les prétentions individuelles au pouvoir exécutif, et qu'il réunit l'ordre et la liberté.

Il me semble encore que la monarchie représentative eût été mieux appropriée au génie espagnol, à l'état des personnes et des choses, dans un pays où la grande propriété territoriale domine, où le nombre des Européens est petit, celui des Nègres et des Indiens considérable, ou l'esclavage est d'usage public, où la religion de l'État est la religion catholique, et l'instruction surtout manque totalement dans les classes populaires.

Les colonies espagnoles indépendantes de la mère-patrie, formées en grandes monarchies représentatives, auroient achevé leur éducation politique, à l'abri des orages qui peuvent encore bouleverser les républiques naissantes. Un peuple qui sort tout à coup de l'esclavage, en se précipitant dans la liberté peut tomber dans l'anarchie, et l'anarchie enfante presque toujours le despotisme.

Mais s'il existoit un système propre à prévenir ces divisions, on me dira sans doute : « Vous avez passé
« au pouvoir : vous êtes-vous contenté de désirer la
« paix, le bonheur, la liberté de l'Amérique espa-
« gnole? Vous êtes-vous borné à de stériles vœux? »

Ici j'anticiperai sur mes *Mémoires*, et je ferai une confession.

Lorsque Ferdinand fut délivré à Cadix, et qu'

Louis XVIII eut écrit au monarque espagnol pour l'engager à donner un gouvernement libre à ses peuples, ma mission me sembla finie. J'eus l'idée de remettre au Roi le porte-feuille des affaires étrangères, en suppliant Sa Majesté de le rendre au vertueux duc de Montmorency. Que de soucis je me serois épargnés! que de divisions j'aurois peut-être épargnées à l'opinion publique! l'amitié et le pouvoir n'auroient pas donné un triste exemple. Couronné de succès, je serois sorti de la manière la plus brillante du ministère, pour livrer au repos le reste de ma vie.

Ce sont les intérêts de ces colonies espagnoles, desquelles mon sujet m'a conduit à parler, qui ont produit le dernier bond de ma quinteuse fortune. Je puis dire que je me suis sacrifié à l'espoir d'assurer le repos et l'indépendance d'un grand peuple.

Quand je songeai à la retraite, des négociations importantes avoient été poussées très-loin; j'en avois établi et j'en tenois les fils; je m'étois formé un plan que je croyois utile aux deux mondes; je me flattois d'avoir posé une base où trouveroient place à la fois et les droits des nations, l'intérêt de ma patrie, et celui des autres pays. Je ne puis expliquer les détails de ce plan, on sent assez pourquoi.

En diplomatie un projet conçu n'est pas un projet exécuté : les gouvernements ont leur routine et leur allure; il faut de la patience : on n'emporte pas d'assaut des cabinets étrangers, comme M. le Dauphin prenoit des villes; la politique ne marche pas aussi vite que la gloire à la tête de nos soldats. Résistant par malheur à ma première inspiration, je restai afin d'accomplir mon ouvrage. Je me figurai que l'ayant

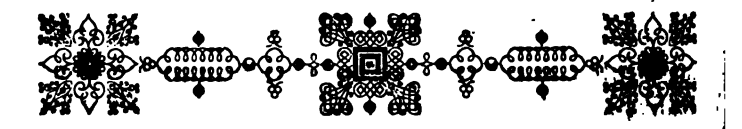
préparé, je le connoîtrois mieux que mon successeur; je craignis aussi que le porte-feuille ne fût pas rendu à M. de Montmorency, et qu'un autre ministre n'adoptât quelque système suranné pour les possessions espagnoles. Je me laissai séduire à l'idée d'attacher mon nom à la liberté de la seconde Amérique, sans compromettre cette liberté dans les colonies émancipées, et sans exposer le principe monarchique des États européens.

Assuré de la bienveillance des divers cabinets du continent, un seul excepté, je ne désespérois pas de vaincre la résistance que m'opposoit en Angleterre l'homme d'État qui vient de mourir; résistance qui tenoit moins à lui qu'à la mercantile fort mal entendue de sa nation. L'avenir connoîtra peut-être la correspondance particulière qui eut lieu sur ce grand sujet entre moi et mon illustre ami. Comme tout s'enchaîne dans les destinées d'un homme, il est possible que M. Canning, en s'associant à des projets, d'ailleurs peu différents des siens, eût trouvé plus de repos, et qu'il eût évité les inquiétudes politiques qui ont fatigué ses derniers jours. Les talents se hâtent de disparoître; il s'arrange une toute petite Europe à la guise de la médiocrité: pour arriver aux générations nouvelles il faudra traverser un désert.

Quoi qu'il en soit, je pensois que l'administration dont j'étois membre me laisseroit achever un édifice qui ne pouvoit que lui faire honneur; j'avois la naïveté de croire que les affaires de mon ministère, en me portant au dehors, ne me jetoient sur le chemin de personne; comme l'astrologue, je regardois le ciel, et je tombai dans un puits. L'Angleterre applaudit à

ute : il est vrai que nous avions garnison dans
x, sous le drapeau blanc, et que l'émancipation
rchique des colonies espagnoles, par la géné-
e influence du fils aîné des Bourbons, auroit
la France au plus haut degré de prospérité et
loire.

l a été le dernier songe de mon âge mûr : je me
ois en Amérique, et je me réveillai en Europe.
e reste à dire comment je revins autrefois de cette
e Amérique, après avoir vu s'évanouir égale-
t le premier songe de ma jeunesse.



FIN DU VOYAGE.

En errant de forêts en forêts, je m'étois rapproché des défrichements américains. Un soir j'avisai au bord d'un ruisseau une ferme bâtie de troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité; elle me fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'étoit éclairée que par la flamme du foyer; je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparoit le souper, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglois tombé à terre. J'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : FLIGHT OF THE KING, *fuite du roi*. C'étoit le récit de l'évasion de Louis XVI, et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontoit aussi les progrès de l'émigration, et la réunion de presque tous les officiers de l'armée sous le drapeau des Princes françois. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-neuf jours sur la côte de

France, où je fis un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrai avec mon frère. L'armée des Princes étoit déjà en campagne, et, sans l'intercession de mon malheureux cousin, Armand de Châteaubriand, je n'aurois pas été reçu. J'avois beau dire que j'arrivois tout exprès de la cataracte du Niagara, on ne vouloit rien entendre, et je fus au moment de me battre pour obtenir l'honneur de porter un havresac. Mes camarades, les officiers du régiment de Navarre, formoient une compagnie au camp des Princes, mais j'entrai dans une des compagnies bretonnes. On peut voir ce que je devins dans la nouvelle préface de mon *Essai historique*[1].

Ainsi ce qui me sembla un devoir renversa les premiers desseins que j'avois conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avoient pas besoin sans doute qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement, pas plus qu'ils n'ont eu besoin de ses services lorsqu'il est sorti de son obscurité : si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence, car personne ne savoit que j'existois. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde : j'aurois pu faire ce que j'aurois voulu, puisque j'étois le seul témoin du débat; mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrois le plus de rougir.

[1] *Œuvres littéraires.*

Pourquoi les solitudes de l'Érié et de l'Ontario se présentent-elles aujourd'hui avec plus de charme à ma pensée, que le brillant spectacle du Bosphore?

C'est qu'à l'époque de mon voyage aux États-Unis j'étois plein d'illusion : les troubles de la France commençoient en même temps que commençoit ma vie; rien n'étoit achevé en moi ni dans mon pays. Ces jours me sont doux à rappeler, parce qu'ils ne reproduisent dans ma mémoire que l'innocence des sentiments inspirés par la famille et par les plaisirs de ma jeunesse.

Quinze ou seize ans plus tard, après mon second voyage, la révolution s'étoit déjà écoulée : je ne me berçois plus de chimères; mes souvenirs, qui prenoient alors leur source dans la société, avoient perdu leur candeur. Trompé dans mes deux pélerinages, je n'avois point découvert le passage du Nord-Ouest; je n'avois point enlevé la gloire du milieu des bois où j'étois allé la chercher, et je l'avois laissée assise sur les ruines d'Athènes.

Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusqu'au bout ni l'une ni l'autre de ces carrières : un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main. A Sparte, en contemplant le ciel pendant la nuit [1], je me souvenois des pays qui avoient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé : j'avois salué, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu des mers, dans les forêts cana-

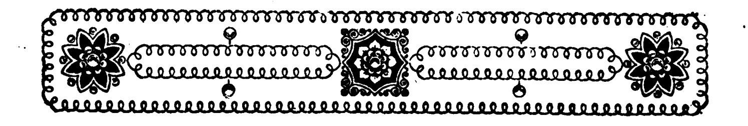
[1] *Itinéraire.*

iennes, les mêmes étoiles que je voyois briller sur patrie d'Hélène et de Ménélas. Mais que me servoit me plaindre aux astres, immobiles témoins de es destinées vagabondes? Un jour leur regard ne fatiguera plus à me poursuivre; il se fixera sur on tombeau. Maintenant, indifférent moi même à on sort, je ne demanderai pas à ces astres malins s'incliner par une plus douce influence, ni de me ndre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les ux où il passe.

FIN DU VOYAGE EN AMÉRIQUE.

VOYAGE A CLERMONT

(AUVERGNE).



CINQ JOURS

A CLERMONT (AUVERGNE).

2, 3, 4, 5 et 6 août 1805.

Me voici au berceau de Pascal et au tombeau de Massillon. Que de souvenirs! les anciens rois d'Auvergne et l'invasion des Romains, César et ses légions, Vercingetorix, les derniers efforts de la liberté des Gaules contre un tyran étranger, puis les Visigoths, puis les Francs, puis les évêques, puis les comtes et les Dauphins d'Auvergne, etc.

Gergovia, *Oppidum Gergovia*, n'est pas Clermont : sur cette colline de Gergoye que j'aperçois au sud-est étoit la véritable Gergovie. Voilà Mont-Rognon, *Mons-Rugosus*, dont César s'empara pour couper les vivres aux Gaulois renfermés dans Gergovie. Je ne sais quel Dauphin bâtit sur le *Mons-Rugosus* un château dont les ruines subsistent.

Clermont étoit *Nemossus*, à supposer qu'il n'y ait pas de fausse lecture dans Strabon; il étoit encore *Nemetum*, *Augusto-Nemetum*, *Averni urbs*, *Civitas Averna*, *Oppidum Avernum :* témoin Pline, Ptolémée, la carte de Peutinger, etc.

Mais d'où lui vient ce nom de Clermont, et quand a-t-il pris ce nom? Dans le neuvième siècle, disent Loup de Ferrières et Guillaume de Tyr. Il y a quelque chose qui tranche mieux la question. L'anonyme, auteur des Gestes de Pipin, ou, comme nous prononçons, Pepin, dit: *Maximam partem Aquitaniæ vastans, usque urbem Avernam, cum omni exercitu veniens (Pipinus)* CLARE MONTEM *castrum captum atque succensum bellando cepit.*

Le passage est curieux en ce qu'il distingue la ville *urbem Avernam* du château *clare montem castrum*. Ainsi la ville romaine étoit au bas du monticule, et elle étoit défendue par un château bâti sur le monticule: ce château s'appeloit Clermont. Les habitants de la ville basse ou de la ville romaine, *Averni urbi*, fatigués d'être sans cesse ravagés dans une ville ouverte, se retirèrent peu à peu autour et sous la protection du château. Une nouvelle ville du nom de Clermont s'éleva dans l'endroit où elle est aujourd'hui, vers le milieu du huitième siècle, un siècle avant l'époque fixée par Guillaume de Tyr.

Faut-il croire que les anciens Avernes, les Auvergnats d'aujourd'hui, avoient fait des incursions en Italie avant l'arrivée du pieux Énée; ou faut-il croire, d'après Lucain, que les Avernes descendoient tout droit des Troyens? Alors ils ne se seroient guère mis en peine des imprécations de Didon, puisqu'ils s'étoient faits les alliés d'Annibal et les protégés de Carthage. Selon les Druides, si toutefois nous savons ce que disoient les Druides, Pluton auroit été le père des Avernes: cette fable ne pourroit-elle tirer son origine de la tradition des anciens volcans d'Auvergne?

Faut-il croire, avec Athénée et Strabon, que Luerrius, roi des Avernes, donnoit de grands repas à tous ses sujets, et qu'il se promenoit sur un char élevé en jetant des sacs d'or et d'argent à la foule? Cependant les rois Gaulois (*Cæsar. rom.*) vivoient dans des espèces de huttes faites de bois et de terre, comme nos montagnards d'Auvergne.

Faut-il croire que les Avernes avoient enrégimenté des chiens, lesquels manœuvroient comme des troupes régulières, et que Bituitus avoit un assez grand nombre de ces chiens pour manger toute une armée romaine?

Faut-il croire que ce roi Bituitus attaqua avec deux cent mille combattants le consul Fabius qui n'avoit que trente mille hommes? Nonobstant ce, les trente mille Romains tuèrent ou noyèrent dans le Rhône cent cinquante mille Auvergnats, ni plus ni moins. Comptons :

Cinquante mille noyés, c'est beaucoup.

Cent mille tués.

Or, comme il n'y avoit que trente mille Romains, chaque légionnaire a dû tuer trois Auvergnats, ce qui fait quatre-vingt-dix mille Auvergnats.

Reste dix mille tués à partager entre les plus forts tueurs, ou les machines de l'armée de Fabius.

Bien entendu que les Auvergnats ne se sont pas défendus du tout, que leurs chiens enrégimentés n'ont pas fait meilleure contenance, qu'un seul coup d'épée, de pilum, de flèche ou de fronde, dûment ajusté dans une partie mortelle, a suffi pour tuer son homme, que les Auvergnats n'ont ni fui, ni pu fuir; que les Romains n'ont pas perdu un seul soldat, et

qu'enfin quelques heures ont suffi *matériellement*, pour tuer avec le glaive cent mille hommes : le géant Robastre étoit un Myrmidon auprès de cela. A l'époque de la victoire de Fabius, chaque légion ne traînoit pas encore après elle dix machines de guerre de la première grandeur, et cinquante-cinq plus petites.

Faut-il croire que le royaume d'Auvergne, changé en république, arma sous Vercingetorix, quatre cent mille soldats contre César?

Faut-il croire que Nemetum étoit une ville immense qui n'avoit rien moins que trente portes?

En fait d'histoire, je suis un peu de l'humeur de mon compatriote le Père Hardouin, qui avoit du bon : il prétendoit que l'histoire ancienne avoit été refaite par les moines du treizième siècle, d'après les odes d'Horace, les Géorgiques de Virgile, les ouvrages de Pline et de Cicéron. Il se moquoit de ceux qui prétendoient que le soleil étoit loin de la terre : voilà un homme raisonnable.

La ville des Avernes, devenue romaine sous le nom d'*Augusto-Nemetum*, eut un Capitole, un amphithéâtre, un temple de Wasso-Galates, un colosse qui égaloit presque celui de Rhodes : Pline nous parle de ses carrières et de ses sculpteurs. Elle est aussi une école célèbre d'où sortit le rhéteur Fronton, maître de Marc-Aurèle. *Augusto-Nemetum*, régie par le droit latin, avoit un sénat ; ses citoyens, citoyens romains, pouvoient être revêtus des grandes charges de l'État : c'étoit encore le souvenir de Rome républicaine qui donnoit la puissance aux esclaves de l'empire.

Les collines qui entourent Clermont étoient cou-

vertes de bois et marquées par des temples : à Champturgues un temple de Bacchus, à Montjuset un temple de Jupiter, desservi par des femmes-fées (*fatuæ, fatidicæ*) ; au Puy de Montaudon un temple de Mercure ou de Teutatès, Montaudon, ***Mons Teutates***, etc.

Nemetum tomba avec toute l'Auvergne sous la domination des Visigoths par la cession de l'empereur Népos; mais Alaric ayant été vaincu à la bataille de Vouillé, l'Auvergne passa aux Francs. Vinrent ensuite les temps féodaux, et le gouvernement souvent indépendant des évêques, des comtes et des Dauphins.

Le premier apôtre de l'Auvergne fut saint Austremoine : la *Gallia christiana* compte quatre-vingt-seize évêques depuis ce premier apôtre jusqu'à Massillon. Trente-un ou trente-deux de ces évêques ont été reconnus pour saints; un d'entre eux a été pape sous le nom d'Innocent VI. Le gouvernement de ces évêques n'a rien eu de remarquable : je parlerai de Caulin.

Chilping disoit à Thierry qui vouloit détruire Clermont : « Les murs de cette cité sont très-forts et « remparés de boulevarts inexpugnables ; et, afin que « votre majesté m'entende mieux, je parle des saints « et de leurs églises qui environnent les murailles de « cette ville. »

Ce fut au concile de Clermont que le pape Urbain II prêcha la première croisade. Tout l'auditoire s'écria : « *Diex el volt!* » et Aymar, évêque du Puy, partit avec les croisés. Le Tasse le fait tuer par Clorinde :

. . . . Fu del sangue sacro
Su l'arme femminilli, ampio lavacro.

« du jeu, dit d'Aubigné, fut qu'aussitôt que son « mari (Canillac) eut le dos tourné pour aller à Paris, « Marguerite la dépouilla de ses beaux joyaux, la ren- « voya comme une peteuse avec tous ses gardes, et « se rendit dame et maîtresse de la place. Le marquis « se trouva bête et servit de risée au roi de Navarre. »

Marguerite aimoit beaucoup ses amants tandis qu'ils vivoient; à leur mort elle les pleuroit, faisoit des vers pour leur mémoire, déclaroit qu'elle leur seroit toujours fidèle : *Mentem Venus ipsa dedit* :

> Atys, de qui la perte attriste mes années ;
> Atys, digne des vœux de tant d'âmes bien nées,
> Que j'avois élevé pour montrer aux humains
> Une œuvre de mes mains.
>
> . . . .
>
> Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre :
> Je ne veux désormais être prise, ni prendre.

Et dès le soir même, Marguerite étoit prise et mentoit à son amour et à sa muse.

Elle avoit aimé La Molle, décapité avec Conconnas : pendant la nuit elle fit enlever la tête de ce jeune homme, la parfuma, l'enterra de ses propres mains, et soupira ses regrets au beau *Hyacinthe*. « Le pauvre « diable d'Aubiac, en allant à la potence, au lieu de « se souvenir de son âme et de son salut, baisoit un « manchon de velours raz bleu qui lui restoit des « bienfaits de sa dame. » Aubiac, en voyant Marguerite pour la première fois, avoit dit : « Je voudrois « avoir passé une nuit avec elle, à peine d'être pendu « quelque temps après. » Martigues portoit aux com-

bats et aux assauts un petit chien que lui avoit donné Marguerite.

D'Aubigné prétend que Marguerite avoit fait faire à Usson les lits de ses dames extrêmement hauts, « afin de ne plus s'écorcher, comme elle souloit, les « épaules en s'y fourrant à quatre pieds pour y cher- « cher Pominy, » fils d'un chaudronnier d'Auvergne, et qui d'enfant de chœur qu'il étoit, devint secrétaire de Marguerite.

Le même historien la prostitue dès l'âge de onze ans à d'Entragues et à Charin; il la livre à ses deux frères, François, duc d'Alençon, et Henri III; mais il ne faut pas croire entièrement les satires de d'Aubigné, huguenot hargneux, ambitieux, mécontent, d'un esprit caustique : Pibrac et Brantôme ne parlent pas comme lui.

Marguerite n'aimoit point Henri IV, qu'elle trouvoit malpropre. Elle recevoit Champvallon « dans un lit « éclairé avec des flambeaux, entre deux linceuls de « taffetas noir. » Elle avoit écouté M. de Mayenne, *bon compagnon gros et gras, et voluptueux comme elle, et ce grand dégoûté de vicomte de Turenne, et ce vieux rufian de Pibrac, dont elle montroit les lettres pour rire à Henri IV;* et *ce petit chicon de valet de Provence, Date, qu'avec six aulnes d'étoffe elle avoit anobli dans Usson; et ce bec-jaune de Bajaumont,* le dernier de la longue liste qu'avoit commencée d'Entragues, et qu'avoient continuée, avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, Saint-Luc et Bussy.

Selon le Père Lacoste, la seule *vue de l'ivoire du bras de Marguerite* triompha de Canillac.

Pour finir ce *notable commentaire, qui m'est échappé*

d'un flux de caquet, comme parle Montaigne, je dirai que les deux lignées royales des d'Orléans et des Valois avoient peu de mœurs, mais qu'elles avoient du génie, elles aimoient les lettres et les arts : le sang françois et le sang italien se mêloient en elles par Valentine de Milan et Catherine de Médicis. François Ier étoit poète, témoin ses vers charmants sur Agnès Sorel; sa sœur, *la royne de Navarre*, contoit à la manière de Boccace; Charles IX rivalisoit avec Ronsard; les chants de Marguerite de Vallois, d'ailleurs tolérante et humaine (elle sauva plusieurs victimes de la Saint-Barthélemy), étoient réputés par toute la cour : ses *Mémoires* sont pleins de dignité, de grâce et d'intérêt.

Le siècle des arts en France est celui de François Ier en descendant jusqu'à Louis XIII, nullement le siècle de Louis XIV : le *petit palais* des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet, le palais du Luxemhourg, sont ou étoient fort supérieurs aux monuments du grand roi.

C'étoit tout un autre personnage que Marguerite de Valois, ce chancelier de L'Hôpital né à Aigueperse, à quinze ou seize lieues d'Usson. « C'étoit un autre « censeur Caton, celui-là, dit Brantôme, et qui sa- « voit très bien censurer et corriger le monde cor- « rompu. Il en avoit du moins toute l'apparence avec « sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon « grave, qu'on eût dit à le voir que c'étoit un vrai « portrait de saint Jérôme.

« Il ne falloit pas se jouer avec ce grand juge et « rude magistrat, si étoit-il pourtant doux quelque- « fois, là où il voyoit de la raison..... Ces belles-

« lettres humaines lui rabattoient beaucoup de sa ri-
« gueur de justice. Il étoit grand orateur et fort disert;
« grand historien, et surtout très divin poëte latin,
« comme plusieurs de ses œuvres l'ont manifesté tel. »

Le chancelier de L'Hôpital, peu aimé de la cour et disgracié, se retira pauvre dans une petite maison de campagne auprès d'Étampes. On l'accusoit de modération en religion et en politique : des assassins furent envoyés pour le tuer, lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Ses domestiques vouloient fermer les portes de sa maison : « Non, non, dit-il; si la « petite porte n'est bastante pour les faire entrer, ou« vrez la grande. »

La veuve du duc de Guise sauva la fille du chancelier en la cachant dans sa maison; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin; Brantôme nous le donne en françois : il est curieux et par les dispositions et par les détails qu'il renferme.

« Ceux, dit L'Hôpital, qui m'avoient chassé, pre« noient une couverture de religion, et eux-mêmes « étoient sans pitié et religion; mais je vous puis as« surer qu'il n'y avoit rien qui les émût davantage « que ce qu'ils pensoient que tant que je serois « en charge il ne leur seroit permis de rompre les « édits du roi, ni de piller ses finances et celles de « ses sujets.

« Au reste, il y a presque cinq ans que je mène ici « la vie de Laërte.... et ne veux point rafraîchir la « mémoire des choses que j'ai souffertes en ce dépar« tement de la cour. »

Les murs de sa maison tomboient : il avoit de la

peine à nourrir ses vieux serviteurs et sa nombreuse famille; il se consoloit, comme Cicéron, avec les muses : mais il avoit désiré voir les peuples rétablis dans leur liberté, et il mourut lorsque les cadavres des victimes du fanatisme n'avoient pas encore été mangés par les vers, ou dévorés par les poissons et les vautours.

Je voudrois bien placer Châteauneuf de Randon en Auvergne; il en est si près! C'est là que Duguesclin reçut sur son cercueil les clefs de la forteresse; nargue des deux manuscrits qui ont fait capituler la place quelques heures avant la mort du connétable. « Vous verrez dans l'histoire de ce Breton une âme « forte, nourrie dans le fer, pétrie sous les palmes, « dans laquelle masse fit école long-temps. La Bre- « tagne en fut l'essai, l'Anglois son boute-hors, la « Castille son chef-d'œuvre; dont les actions n'étoient « que hérauts de sa gloire; les défaveurs, théâtres « élevés à sa constance; le cercueil, embasement « d'un immortel trophée. »

L'Auvergne a subi le joug des Visigoths et des Francs, mais elle n'a été colonisée que par les Romains; de sorte que s'il y a des Gaulois en France, il faut les chercher en Auvergne, *montes Celtorum*. Tous ses monuments sont celtiques; et ses anciennes maisons descendent ou des familles romaines consacrées à l'épiscopat, ou des familles indigènes.

La féodalité poussa néanmoins de vigoureuses racines en Auvergne; toutes les montagnes se hérissèrent de châteaux. Dans ces châteaux s'établirent des seigneurs qui exercèrent ces petites tyrannies, ces droits bizarres enfants de l'arbitraire, de la grossiè-

reté des mœurs et de l'ennui. A Langeac, le jour de la fête de saint Galles, un châtelain jetoit un millier d'œufs à la tête des paysans; comme en Bretagne, chez un autre Seigneur, on apportoit un œuf garrotté dans un grand chariot traîné par six bœufs.

Un seigneur de Tournemine assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé *Loup*, lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'étoit présenté à son château sans qu'il n'eût laissé sa patte clouée à la porte. Aussi arriva-t-il qu'aux *grands jours* tenus à Clermont en 1665, ces petites fredaines produisirent douze mille plaintes rendues en justice criminelle. Presque toute la noblesse fut obligée de fuir, et l'on n'a point oublié l'homme *aux douze apôtres*. Le cardinal de Richelieu fit raser une partie des châteaux d'Auvergne; Louis XIV en acheva la destruction. De tous ces donjons en ruines, un des plus célèbres est celui de Murat ou d'Armagnac. Là fut pris le malheureux Jacques, duc de Nemours, jadis lié d'amitié avec ce Jean V, comte d'Armagnac, qui avoit épousé publiquement sa propre sœur. En vain le duc de Nemours adressa-t-il une lettre bien humble à Louis XI, *écrite en la cage de la Bastille* et signée *le pauvre Jacques;* il fut décapité aux Halles de Paris, et ses trois jeunes fils, placés sous l'échafaud, furent couverts du sang de leur père.

Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, frère utérin de la marquise de Verneuil, fut investi du comté de Clermont et d'Auvergne. Il entra dans les complots de Biron dont la mort est justement reprochée à Henri IV. A la mort d'Henri III, Henri IV avoit dit

à Armand de Gontaud, baron de Biron : *C'est à cette heure qu'il faut que vous mettiez la main droite à ma couronne ; venez-moi servir de père et d'ami contre ces gens qui n'aiment ni vous ni moi.* Henri aurait dû garder la mémoire de ces paroles; il aurait dû se souvenir que Charles de Gontaud, fils d'Armand, avoit été son compagnon d'armes; il auroit dû se souvenir que la tête de celui qui avoit mis *la main droite à sa couronne* avoit été emportée par un boulet : ce n'étoit pas au Béarnois à joindre la tête du fils à la tête du père.

Le comte d'Auvergne, pour de nouvelles intrigues, fut arrêté à Clermont; sa maîtresse, la dame de Châteaugay, menaçoit de tuer de cent coups de pistolet et de cent coups d'épée d'Eure et Murat qui avoient saisi le comte : elle ne tua personne. Le comte d'Auvergne fut mis à la Bastille; il en sortit sous Louis XIII, et vécut jusqu'en 1650 : c'étoit la dernière goutte du sang des Valois.

Le duc d'Angoulème étoit brave, léger et lettré comme tous les Valois. Ses Mémoires contiennent une relation touchante de la mort d'Henri III, et un récit détaillé du combat d'Arques, auquel lui, duc d'Angoulême, s'étoit trouvé à l'âge de seize ans. Chargeant Sagonne, ligueur décidé, qui lui crioit : « Du fouet! du fouet! petit garçon! » il lui cassa la cuisse d'un coup de pistolet, et obtint les prémices de la victoire.

L'Auvergne fut presque toujours en révolte sous la seconde race; elle dépendoit de l'Aquitaine; et la Charte d'Aalon a prouvé que les premiers ducs d'Aquitaine descendoient en ligne directe de la race

de Clovis; ils combattoient donc les Carlovingiens comme des usurpateurs du trône. Sous la troisième race, lorsque la Guyenne, fief de la couronne de France, tomba par alliance et héritage à la couronne d'Angleterre, l'Auvergne se trouva angloise en partie: elle fut alors ravagée par les grandes compagnies, par les écorcheurs, etc. On chantoit partout des complaintes latines sur les malheurs de la France:

> Plange regni Respublica,
> Tua gens ut schismatica
> Desolatur, etc.

Pendant les guerres de la Ligue l'Auvergne eut beaucoup à souffrir. Les siéges d'Issoire sont fameux: le capitaine Merle, partisan protestant, fit écorcher vifs trois religieux de l'abbaye d'Issoire. Ce n'étoit pas la peine de crier si haut contre les violences des catholiques.

On a beaucoup cité, et avec raison, la réponse du Gouverneur de Bayonne à Charles IX qui lui ordonnoit de massacrer les protestants. Montmorin, commandant en Auvergne à la même époque, fit éclater la même générosité. La noble famille qui avoit montré un si véritable dévouement à son prince, ne l'a point démenti de nos jours; elle a répandu son sang pour un monarque aussi vertueux que Charles IX fut criminel.

Voltaire nous a conservé la lettre de Montmorin.

« Sire,

« J'ai reçu un ordre sous le sceau de Votre Ma-

« jesté, de faire mourir tous les protestants qui sont « dans ma province. Je respecte trop Votre Majesté « pour ne pas croire que ces lettres sont supposées ; « et si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est véritablement émané d'elle, je la respecte aussi trop pour « lui obéir. »

C'est de Clermont que nous viennent les deux plus anciens historiens de la France, Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours. Sidoine, natif de Lyon et évêque de Clermont, n'est pas seulement un poëte, c'est un écrivain qui nous apprend comment les rois francs célébroient leurs noces dans un fourgon, comment ils s'habilloient et quel étoit leur langage. Grégoire de Tours nous dit, sans compter le reste, ce qui se passoit à Clermont de son temps; il raconte avec une ingénuité de détails qui fait frémir, l'épouvantable histoire du prêtre Anastase, enfermé par l'évêque Caulin dans un tombeau avec le cadavre d'un vieillard. L'anecdote des deux amants est aussi fort célèbre : les deux tombeaux d'Injuriosus et de Scholastique se rapprochèrent, en signe de l'étroite union de deux chastes époux qui ne craignoient plus de manquer à leurs serments; quelque chose de semblable a été dit depuis d'Abailard et d'Héloïse : on n'a pas la même confiance dans le fait. Grégoire de Tours, naïf dans ses pensées, barbare dans son langage, ne laisse pas que d'être fleuri et rhétoricien dans son style.

L'Auvergne a vu naître le chancelier de l'Hôpital, Donat, Pascal, le cardinal de Polignac, l'abbé Gérard, le père Sirmond; et de nos jours La Fayette,

Desaix, d'Estaing, Chamfort, Thomas, l'abbé Delille, Chabrol, Dulaure, Montlosier et Barante. J'oubliois de compter ce Lizet, ferme dans la prospérité, lâche au malheur, faisant brûler les protestants, requérant la mort pour le connétable de Bourbon, et n'ayant pas le courage de perdre une place.

Maintenant que ma mémoire ne fournit plus rien d'essentiel sur l'histoire d'Auvergne, parlons de la cathédrale de Clermont, de la Limagne et du Puy-de-Dôme.

La cathédrale de Clermont est un monument gothique qui, comme tant d'autres, n'a jamais été achevé. Hugues de Tours commença à la faire bâtir en partant pour la Terre-Sainte, sur un plan donné par Jean de Campis. La plupart de ces grands monuments ne se finissoient qu'à force de siècles, parce qu'ils coûtoient des sommes immenses. La chrétienté entière payoit ces sommes du produit des quêtes et des aumônes.

La voûte en ogive de la cathédrale de Clermont est soutenue par des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil : c'est à croire que la voûte va fondre sur votre tête. L'église, sombre et religieuse, est assez bien ornée pour la pauvreté actuelle du culte. On y voyoit autrefois le tableau de la *Conversion de saint Paul*, un des meilleurs de Lebrun : on l'a ratissé avec la lame d'un sabre : *Turba ruit!* Le tombeau de Massillon étoit aussi dans cette église ; on l'en a fait disparoître dans un temps où rien n'étoit à sa place, pas même la mort.

Il y a long-temps que la Limagne est célèbre par

sa beauté. On cite toujours le roi Childebert à qui Grégoire de Tours fait dire : « Je voudrois voir quel- « que jour la Limagne d'Auvergne, que l'on dit être « un pays si agréable. » Salvien appelle la Limagne la *moelle des Gaules*. Sidoine, en peignant la Limagne d'autrefois, semble peindre la Limagne d'aujourd'hui. *Taceo territorii peculiarem jocunditatem viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus: quod deniquè hujusmodi est, ut semel visum advenis, multis* PATRIÆ OBLIVIONEM SÆPÈ PARSUADEAT.

On croit que la Limagne a été un grand lac; que son nom vient du grec λίμνη : Grégoire de Tours écrit alternativement *Limane* et *Limania*. Quoi qu'il en soit, Sidoine, jouant sur le mot, disoit, dès le quatrième siècle, *æquor agrorum in quo, sine periculo, quæstuosæ fluctuant in segetibus undæ*. C'est en effet une mer de moissons.

La position de Clermont est une des plus belles du monde.

Qu'on se représente des montagnes s'arrondissant en un demi-cercle; un monticule attaché à la partie concave de ce demi-cercle; sur ce monticule Clermont; au pied de Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt lieues de long, de six, huit et dix de large.

La place du[1]. . . . . . . offre un point de vue admirable sur cette vallée. En errant par la ville au

[1] Je n'ai jamais pu lire le nom à demi effacé dans l'original écrit au crayon, c'est sans doute la place de Jaude.

hasard, je suis arrivé à cette place vers six heures et demie du soir. Les blés mûrs ressembloient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemoit cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des bancs d'algue : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venoient de se retirer.

Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal; c'est un terrain tourmenté dont les bosses de diverses hauteurs semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, dans la vérité, offrent des inégalités nombreuses et forment une multitude de petits vallons au sein de la grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers isolés qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

A mesure que le soleil descendoit à l'occident, l'ombre couloit à l'orient et envahissoit la plaine. Bientôt le soleil a disparu; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne : précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant retenoient encore la lumière sur leur cime; la ligne que ces monts traçoient dans l'air se brisoit en arcs dont la partie convexe étoit tournée vers la terre. Tous ces arcs se liant les uns aux autres par

les extrémités, imitoient à l'horizon la sinuosité d'une guirlande, ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec des roses de bronze. Les montagnes du levant dessinées de la sorte, et peintes, comme je l'ai dit, des reflets du soleil opposé, ressembloient à un rideau de moire bleu et pourpre; lointaine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étaloit à mes yeux.

Les deux degrés de différence entre la latitude de Clermont et celle de Paris sont déjà sensibles dans la beauté de la lumière : cette lumière est plus fine et moins pesante que dans la vallée de la Seine; la verdure s'aperçoit de plus loin et paroît moins noire :

Adieu donc, *Chanonat!* adieu, frais paysages!
Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
M'ait redonné la joie et rendu mon printemps.

Il faut en croire le poëte de l'Auvergne.

J'ai remarqué ici dans le style de l'architecture des souvenirs et des traditions de l'Italie: les toits sont plats, couverts en tuiles à canal, les lignes des murs longues, les fenêtres étroites et percées haut, les portiques multipliés, les fontaines fréquentes. Rien ne ressemble plus aux villes et aux villages de l'Apennin que les villes et les villages des montagnes de Thiers, de l'autre côté de la Limagne, au bord de ce Lignon où Céladon ne se noya pas, sauvé qu'il fut par les trois nymphes Sylvie, Galatée et Léonide.

Il ne reste aucune antiquité romaine à Clermont, si ce n'est peut-être un sarcophage, un bout de voie

romaine et des ruines d'aquéduc; pas un fragment du colosse, pas même de traces des maisons, des bains et des jardins de Sidoine. Nemetum et Clermont ont soutenu au moins seize siéges, ou, si l'on veut, ils ont été pris et détruits une vingtaine de fois.

Un contraste assez frappant existe entre les femmes et les hommes de cette province. Les femmes ont les traits délicats, la taille légère et déliée; les hommes sont construits fortement, et il est impossible de ne pas reconnoître un véritable Auvergnat à la forme de la mâchoire inférieure. Une province, pour ne parler que des morts, dont le sang a donné Turenne à l'armée, l'Hôpital à la magistrature, et Pascal aux sciences et aux lettres, a prouvé qu'elle a une vertu supérieure.

Je suis allé au Puy-de-Dôme par pure affaire de conscience. Il m'est arrivé ce à quoi je m'étois attendu : la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est plate et vague; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend.

Il y avoit autrefois sur le Puy-de-Dôme une chapelle dédiée à saint Barnabé; on en voit encore les fondements : une pyramide de pierres de dix ou douze pieds marque aujourd'hui l'emplacement de cette chapelle. C'est là que Pascal a fait les premières expériences sur la pesanteur de l'air. Je me représentois ce puissant génie cherchant à découvrir, sur ce sommet solitaire, les secrets de la nature, qui devoient le conduire à la connoissance des mys-

tères du Créateur de cette même nature. Pascal se fraya au moyen de la science le chemin à l'ignorance chrétienne; il commença par être un homme sublime, pour apprendre à devenir un simple enfant.

Le Puy-de-Dôme n'est élevé que de huit cent vingt-cinq toises au-dessus du niveau de la mer; cependant je sentis à son sommet une difficulté de respirer que je n'ai éprouvée ni dans les Alléghany, en Amérique, ni sur les plus hautes Alpes de la Savoie. J'ai gravi le Puy-de-Dôme avec autant de peine que le Vésuve; il faut près d'une heure pour monter de sa base au sommet par un chemin roide et glissant, mais la verdure et les fleurs vous suivent. La petite fille qui me servoit de guide m'avoit cueilli un bouquet des plus belles pensées; j'ai moi-même trouvé sous mes pas des œillets rouges d'une élégance parfaite. Au sommet du mont on voit partout de larges feuilles d'une plante bulbeuse, assez semblable au lis. J'ai rencontré, à ma grande surprise, sur ce lieu élevé, trois femmes qui se tenoient par la main et qui chantoient un cantique. Au-dessous de moi des troupeaux de vaches paissoient parmi les monticules que domine le Puy-de-Dôme. Ces troupeaux montent à la montagne avec le printemps, et en descendent avec la neige. On voit partout les *burons* ou les chalets de l'Auvergne, mauvais abris de pierres sans ciment, ou de bois gazonné. Chantez les chalets, mais ne les habitez pas.

Le patois de la montagne n'est pas exactement celui de la plaine. La *musette*, d'origine celtique, sert à accompagner quelques airs de romances, qui ne sont pas sans euphonie, et sur lesquels on a fait des

paroles françoises. Les Auvergnats, comme les habitants du Rouergue, vont vendre des mules en Catalogne et en Aragon; ils rapportent de ce pays quelque chose d'espagnol, qui se marie bien avec la solitude de leurs montagnes; ils font pour leurs longs hivers provision de soleil et d'histoires. Les voyageurs et les vieillards aiment à conter, parce qu'ils ont beaucoup vu: les uns ont cheminé sur la terre, les autres dans la vie.

Les pays de montagnes sont propres à conserver les mœurs. Une famille d'Auvergne, appelée les *Guittard-Pinon*, cultivoit en commun des terres dans les environs de Thiers; elle étoit gouvernée par un chef électif, et ressembloit assez à un ancien clan d'Écosse. Cette espèce de république champêtre a survécu à la révolution, mais elle est au moment de se dissoudre.

Je laisse de côté les curiosités naturelles de l'Auvergne, la grotte de Royat, charmante néanmoins par ses eaux et sa verdure, les diverses fontaines minérales, la fontaine pétrifiante de Saint-Allyre, avec le pont de pierres qu'elle a formé et que Charles IX voulut voir; le puits de la poix, les volcans éteints, etc.

Je laisse aussi à l'écart les merveilles des siècles moyens, les orgues, les horloges avec leur carillon et leurs têtes de Maure ou de Mort, qui ouvroient des bouches effroyables quand l'heure venoit à sonner. Les processions bizarres, les jeux mêlés de superstition et d'indécence, mille autres coutumes de ces temps n'appartiennent pas plus à l'Auvergne qu'au reste de l'Europe gothique.

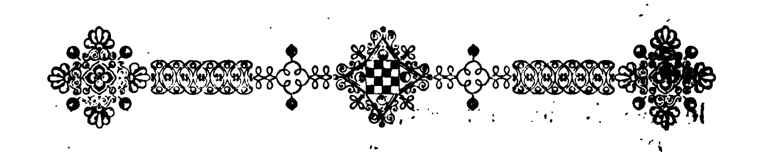
J'ai voulu, avant de mourir, jeter un regard sur l'Auvergne, en souvenance des impressions de ma

jeunesse. Lorsque j'étois enfant dans les bruyères de ma Bretagne, et que j'entendois parler de l'Auvergne et des petits Auvergnats, je me figurois que l'Auvergne étoit un pays bien loin, bien loin, où l'on voyoit des choses étranges, où l'on ne pouvoit aller qu'avec de grands périls, en cheminant sous la garde de la Mère de Dieu. Une chose m'a frappé et charmé à la fois : j'ai retrouvé dans l'habit du paysan auvergnat le vêtement du paysan breton. D'où vient cela ? C'est qu'il y avoit autrefois pour ce royaume, et même pour l'Europe entière, un fond d'habillement commun. Les provinces reculées ont gardé les anciens usages, tandis que les départements voisins de Paris ont perdu leurs vieilles mœurs : de là cette ressemblance entre certains villageois placés aux extrémités opposées de la France, et qui ont été défendus contre les nouveautés par leur indigence et leur solitude.

Je ne vois jamais sans une sorte d'attendrissement ces petits Auvergnats qui vont chercher fortune dans ce grand monde, avec une boîte et quelques méchantes paires de ciseaux. Pauvres enfants qui *dévalent* bien tristes de leurs montagnes, et qui préféreront toujours le pain bis et la *bourrée* aux prétendues joies de la plaine. Ils n'avoient guère que l'espérance dans leur boîte en descendant de leurs rochers ; heureux s'ils la rapportent à la chaumière paternelle !

FIN DU VOYAGE A CLERMONT.

VOYAGE AU MONT-BLANC.



LE MONT-BLANC.

PAYSAGES DE MONTAGNES.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Fin d'août 1805.

J'ai vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature, on alloit au-delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouni, devenue célèbre par les travaux de M. de Saussure; mais je ne sais si le poëte y trouveroit le *speciosa deserti* comme le minéralogiste. Quoi qu'il en soit, j'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage : mon opinion d'ailleurs a trop peu d'autorité pour qu'elle puisse choquer personne.

Sorti de Genève par un temps assez nébuleux, j'arrivai à Servoz au moment où le ciel commençoit à s'éclaircir. La crête du Mont-Blanc ne se découvre pas de cet endroit, mais on a une vue distincte de sa croupe *neigée*, appelée le Dôme. On franchit ensuite

le passage des Montées, et l'on entre dans la vallée de Chamouni. On passe au-dessous du glacier des Bossons; ses pyramides se montrent à travers les branches des sapins et des mélèzes. M. Bourrit a comparé ce glacier, pour sa blancheur et la coupe alongée de ses cristaux, à une flotte à la voile; j'ajouterois, au milieu d'un golfe bordé de vertes forêts.

Je m'arrêtai au village de Chamouni, et le lendemain je me rendis au Montanvert. J'y montai par le plus beau jour de l'année. Parvenu à son sommet, qui n'est qu'une croupe du Mont-Blanc, je découvris ce qu'on nomme très-improprement la Mer de Glace.

Qu'on se représente une vallée dont le fond est entièrement couvert par un fleuve. Les montagnes qui forment cette vallée laissent pendre au-dessus de ce fleuve des masses de rochers, les aiguilles du Dru, du Bochard, des Charmoz. Dans l'enfoncement, la vallée et le fleuve se divisent en deux branches, dont l'une va aboutir à une haute montagne, le Col du Géant, et l'autre aux rochers des Jorasses. Au bout opposé de cette vallée se trouve une pente qui regarde la vallée de Chamouni. Cette pente presque verticale est occupée par la portion de la Mer de Glace qu'on appelle le Glacier des Bois. Supposez donc un rude hiver survenu; le fleuve qui remplit la vallée, ses inflexions et ses pentes, a été glacé jusqu'au fond de son lit; les sommets des monts voisins se sont chargés de neige partout où les plans du granit ont été assez horizontaux pour retenir les eaux congelées : voilà la Mer de Glace et son site. Ce n'est point, comme on le voit, une mer : c'est un fleuve, c'est si l'on veut

le Rhin glacé : la Mer de Glace sera son cours, et le Glacier des Bois sa chute à Laufen.

Lorsqu'on est sur la mer de glace, la surface, qui vous en paroissoit unie du haut du Montanvert, offre une multitude de pointes et d'anfractuosités. Ces pointes imitent les formes et les déchirures de la haute enceinte des rocs qui surplombent de toutes parts : c'est comme le relief en marbre blanc des montagnes environnantes.

Parlons maintenant des montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir : avec les nuages, ou sans les nuages.

Avec les nuages la scène est plus animée : mais alors elle est obscure, et souvent d'une telle confusion, qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessus de Servoz un piton chauve et ridé qu'une nue traversoit obliquement comme une toge; on l'auroit pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit on apercevoit la pente défrichée de la montagne; une barrière de nuages arrêtoit la vue à la naissance de cette pente, et au-dessus de cette barrière s'élevoient de noires ramifications de rochers imitant des gueules de Chimère, des corps de Sphinx, des têtes d'Anubis, diverses formes des monstres et des dieux de l'Égypte.

Quand les nues sont chassées par le vent, les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour; tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage comme une île suspendue dans le ciel; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu

la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur attristé n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalle la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine. Ces cimes anguleuses sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux, à des girandoles de stalactite renfermées sous un globe du cristal le plus pur. Le montagnard cherche dans ces découpures élégantes l'image des objets qui lui sont familiers : de là ces roches nommées les *Mulets*, les *Charmoz*, ou les *Chamois ;* de là ces appellations empruntées de la religion, les *sommets des croix*, le *rocher du reposoir*, le *glacier des pèlerins ;* dénominations naïves qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.

Quant aux arbres des montagnes, je ne parlerai que du pin, du sapin, et du mélèze, parce qu'ils font pour ainsi dire l'unique décoration des Alpes.

Le pin a quelque chose de monumental; ses branches ont le port de la pyramide, et son tronc celui de la colonne. Il imite aussi la forme des rochers où il vit : souvent je l'ai confondu sur les redans et les

corniches avancées des montagnes, avec des flèches et des aiguilles élancées ou échevelées comme lui. Au revers du col de Balme, à la descente du glacier de Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes : chaque arbre dans cette famille de géants, compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont soin de montrer aux voyageurs : c'est un sapin qui pourroit servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que tout son peuple autour de lui est mutilé : un arbre a perdu sa tête, un autre ses bras; celui-ci a le front sillonné par la foudre, celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai deux jumeaux sortis du même tronc qui s'élançoient ensemble dans le ciel : ils étoient égaux en hauteur et en âge; mais l'un étoit plein de vie et l'autre étoit desséché.

> Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
> Indiscreta suis, gratusque parentibus error
> At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

« Fils jumeaux de Daucus, rejetons semblables, ô « Laris et Thymber, vos parents mêmes ne pouvoient « vous distinguer, et vous leur causiez de douces « méprises! Mais la *mort* mit entre vous une cruelle « différence. »

Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard dont il partage la destinée : comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est

sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et savoureux qui se marie si bien avec la crême et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poëtes bucoliques; quand ils sont violents, ils ressemblent au mugissement de la mer: vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie; aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau-Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'étoit apporté par la brise du matin; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupoient, lorsqu'appuyé sur le bord du vaisseau je rêvois à cette patrie que j'avois perdue, et à ces déserts que j'allois trouver.

Mais pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai: que comme il n'y a pas de beaux paysages sous un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur, là où l'on manque d'air et d'espace; or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la foiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages des montagnes la sublimité: celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très-réelle

en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art; pour jouir de leur beauté, il faut être au véritable point de perspective; autrement les formes, les couleurs, les proportions, tout disparoît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur: chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouni? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous sembloit que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente, quand ils sont trop rapprochés du spectateur, sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourroit leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avoit fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines; si les fleuves et les cascades y versoient des eaux cent fois plus abondantes,

ces grands bois, ces grandes eaux pourroient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires: alors il n'y a plus de rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical, devient une échelle toujours dressée, où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse; et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons où ils paroissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles; et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers, sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas du Glacier des Bois, mêlées à la poussière de granit, m'ont paru semblables à de la cendre; on pourroit prendre la mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glaces sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient; elles noircissent tout ce qui les

environne, et jusqu'au ciel dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leurs pieds. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouni, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par-dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature, le ciel est la toile des paysages; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or, les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes; ils se font ombre l'un à l'autre, et se prêtent mutuellement les ténèbres qui résident dans quelque enfoncement de leurs rochers. Pour savoir si les paysages des montagnes avoient une supériorité si marquée, il suffisoit de consulter les peintres : ils ont toujours jeté les monts dans les lointains, en ouvrant à l'œil un passage sur les bois et sur les plaines.

Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets en isolant les masses,

et en faisant disparoître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monuments sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparoît donc dans l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

On s'extasie sur les vallées de la Suisse; mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes l'œil, fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en quoi cette verdure consiste-t-elle? en quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garantie avec soin du vent du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparoître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des

violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin, je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau, que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards qui se regardent comme en exil, et aspirent à descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets voletant de glaçons en glaçons, des couples assez rares de corbeaux et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de neiges et de pierres, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouvement qui frappe vos yeux. Heureux quand le pivert, annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui vous environne. Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presque entièrement détruits; les marmottes mêmes deviennent rares, et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes, par des troupeaux de vaches qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriroient une scène aussi belle, et ils auroient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poëtes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien! ce sentiment,

selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de l'homme, et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer. Le montagnard qui sent son mal est plus sincère que les voyageurs; il appelle la plaine le *bon pays*, et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il est très-attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause, et les lieux où nous les avons éprouvées; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs, et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de sa vie. Il ne faut pas attribuer au charme des lieux qu'il habite l'amour extrême qu'il montre pour son pays; cet amour vient de la concentration de ses pensées, et du peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie? J'en doute; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue; lorsque l'attention que vous êtes obligés de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayeroit aux chimères* [1] en gravissant le Montanvert, pourroit bien tomber dans quelques puits, comme l'Astrologue qui prétendoit lire au-dessus de sa tête et ne *pouvoit voir à ses pieds*.

[1] La Fontaine.

Je sais que les poëtes ont désiré les vallées et les bois pour converser avec les Muses. Mais écoutons Virgile :

> Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes,
> Flumina amem, sylvasque inglorius.

D'abord il se plairoit aux champs, *rura mihi;* il chercheroit les vallées agréables, riantes, gracieuses, *vallibus amnes;* il aimeroit les fleuves, *flumina amem* (non pas les torrents), et les forêts où il vivroit sans gloire, *sylvasque inglorius.* Ces forêts sont de belles futaies de chênes, d'ormeaux, de hêtres et non de tristes bois de sapin; car il n'eût pas dit :

> Et *ingenti* ramorum protegat *umbra*,
> « Et d'un *feuillage épais* ombragera ma tête. »

Et où veut-il que cette vallée soit placée? Dans un lieu où il y aura de beaux souvenirs, des noms harmonieux, des traditions de la fable et de l'histoire :

> . . . . O ubi campi,
> Sperchiusque, et virginibus bacchata lacænis
> Taygeta! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
> Sistat!

> Dieux! que ne suis-je assis au bord du Sperchius!
> Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus!
> Oh! qui me portera sur le riant Taygète!

Il se seroit fort peu soucié de la vallée de Chamouni, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande

Jorasse, de l'aiguille du Dru et du rocher de la Tête-Noire.

Enfin, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au sommet des montagnes on se sent transformer en un autre homme. « Sur les hautes « montages, dit Jean-Jacques, les méditations pren- « nent un caractère grand, sublime, proportionné « aux objets qui nous frappent; je ne sais quelle vo- « lupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. « Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des « hommes, on y laisse tous les sentiments bas et ter- « restres... Je doute qu'aucune agitation violente pût « tenir contre un pareil séjour prolongé, etc. »

Plût à Dieu qu'il en fut ainsi! Qu'il seroit doux de pouvoir se délivrer de ses maux en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine! Malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées. L'antiquité, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de vérité de sentiments, ne pensoit pas comme Rousseau sur les montagnes; elle les représente au contraire comme le séjour de la désolation et de la douleur : si l'amant de Julie oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace. Malgré le talent du philosophe genevois, je doute que la voix de Saint-Preux retentisse aussi long-temps dans l'avenir que la lyre d'Orphée. Œdipe, ce parfait modèle des calamités royales, cette image accomplie de tous les maux de l'humanité, cherche aussi les sommets déserts :

Il va
. . . . . . du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.

Enfin une autre antiquité plus belle encore et plus sacrée nous offre les mêmes exemples. L'Écriture, qui connoissoit mieux la nature de l'homme que les faux sages du siècle, nous montre toujours les grands infortunés, les prophètes, et Jésus-Christ même se retirant au jour de l'affliction sur les hauts lieux. La fille de Jephté, avant de mourir, demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée: *Super montes assumam*, dit Jérémie, *fletum ac lamentum*. « Je m'élèverai sur les mon« tagnes pour pleurer et gémir. » Ce fut sur le mont des Oliviers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les douleurs et de toutes les larmes des hommes.

C'est une chose digne d'être observée que dans les pages les plus raisonnables d'un écrivain qui s'étoit établi le défenseur de la morale, on distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons, tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendoit combattre. On faisoit de l'âme une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui comme un instrument suivoit et marquoit le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Eh! comment Jean-Jacques lui-même auroit-il pu croire de bonne foi à cette influence salutaire des hauts lieux? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères?

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde, pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue aux services de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces Solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Éternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. Il étoit resté dans le christianisme des traditions de ce culte antique : nos montagnes, et à leur défaut, nos collines étoient chargées de monastères et de vieilles abbayes. Du milieu d'une ville corrompue, l'homme qui marchoit peut-être à des crimes, ou du moins à des vanités, apercevoit en levant les yeux, des autels sur les coteaux voisins. La croix déployant au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du luxe, rappeloit le riche à des idées de souffrance et de commisération. Nos poëtes connoissoient bien peu leur art lorsqu'ils se moquoient de ces monts du Calvaire, de ces missions, de ces retraites qui retraçoient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des Solitaires de la Thébaïde, les miracles d'une religion divine, et le souvenir d'une antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées et de sentiments, et ne tient plus à la question générale

que nous venons d'examiner. Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étoient nécessaires à un beau paysage, et qu'elles devoient former la chaîne dans les derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables, lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterois encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerois à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour; j'irois volontiers chercher sur le Thabord et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée, et les vallées inconnues du Nouveau-Monde[1].

[1] Cette dernière phrase annonçoit mon voyage en Grèce, et dans la Terre-Sainte; voyage que j'exécutai en effet l'année suivante 1806. Voyez l'*Itinéraire*.

FIN DU VOYAGE AU MONT-BLANC.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00395 6029
BOUND

